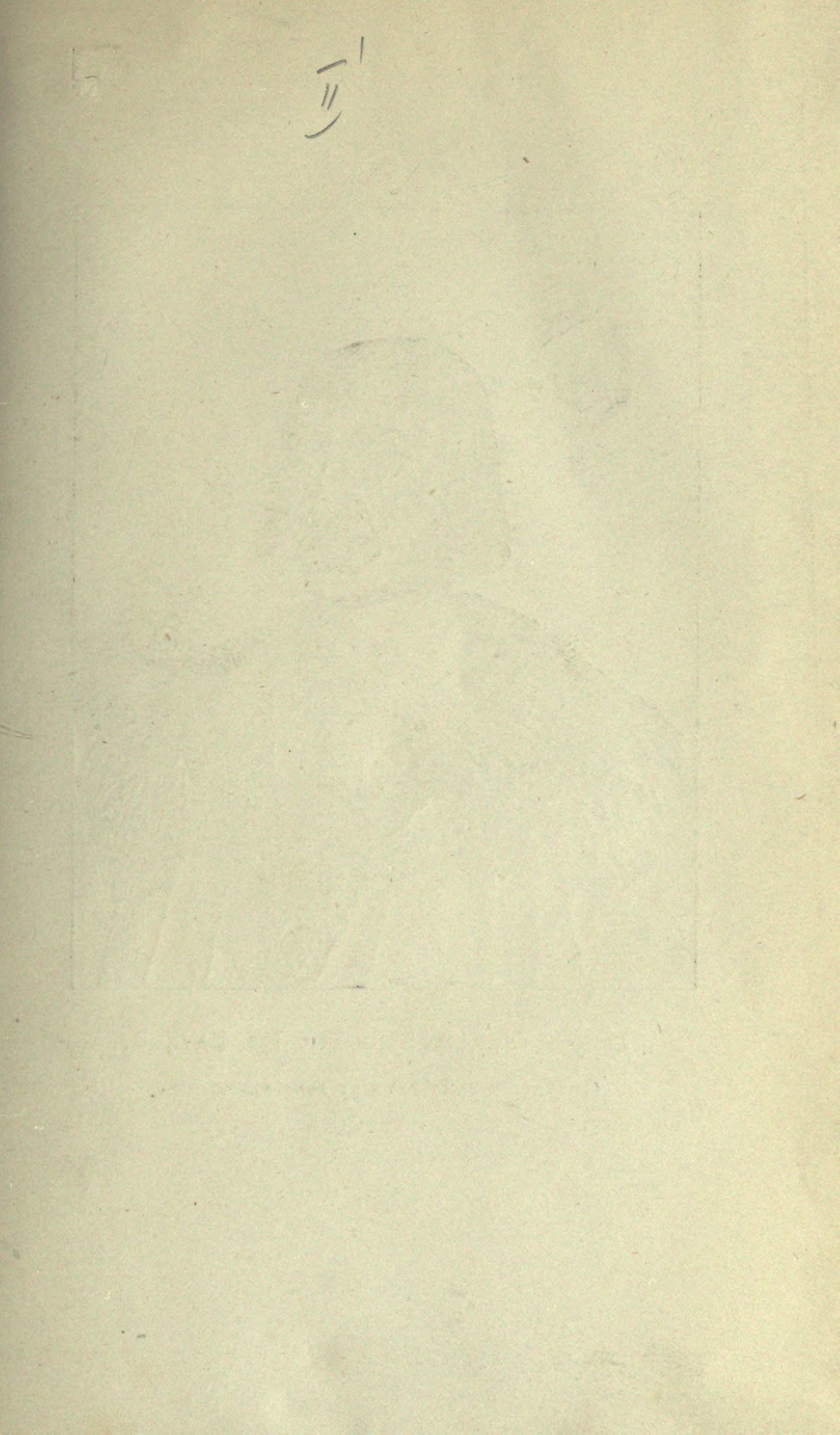
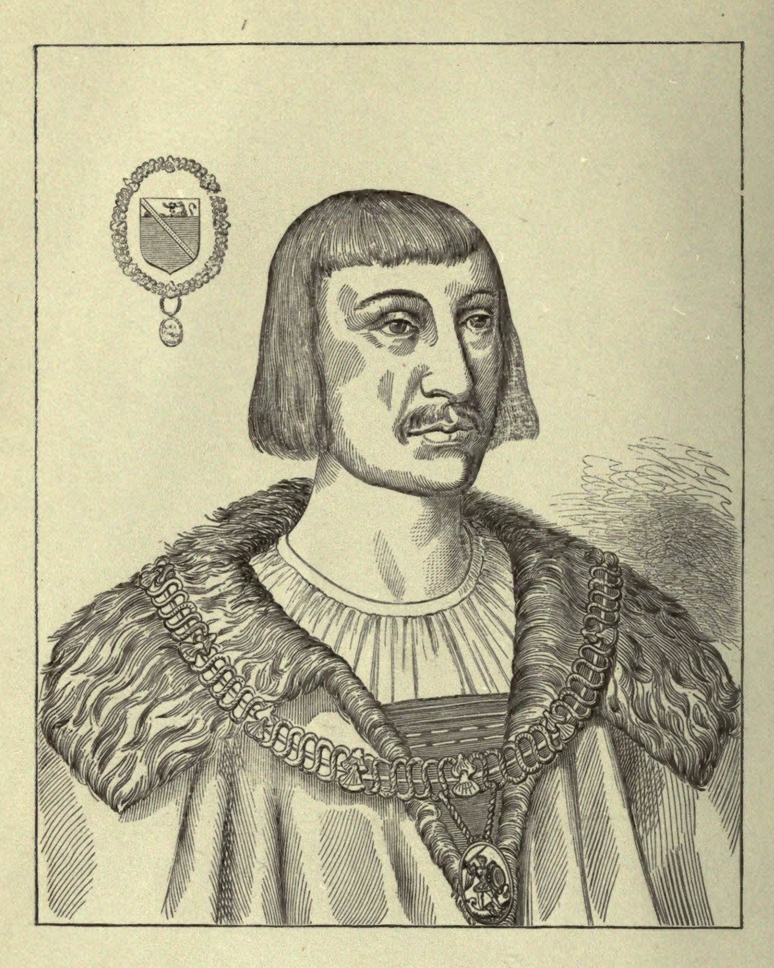
HISTOIRE

DE

BAYART







PIERRE TERRAIL, SEIGNEVR DE BAYART,

CHEVALIER SANS PEVR ET SANS REPROCHE.

///

HISTOIRE

DE

PIERRE TERRAIL

SEIGNEUR

DE BAYART

Dit le bon chevalier sans peur & sans reproche

PAR

ALFRED DE TERREBASSE

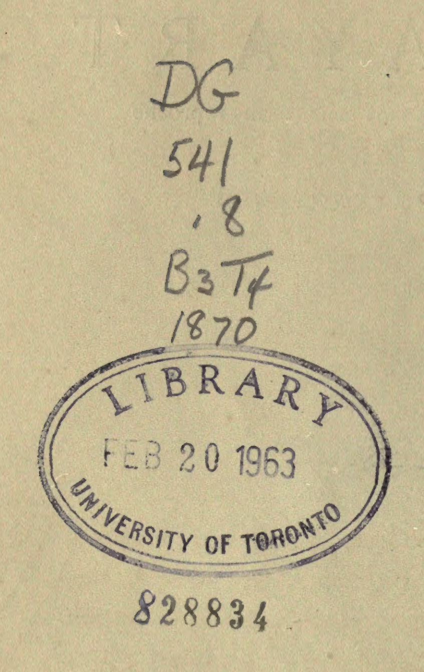
CINQUIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



VIENNE

E.-J. SAVIGNÉ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

M. DCCC. LXX





PRÉLIMINAIRES

BIBLIOGRAPHIQUES

O utinam Baiardos Gallia multos!
STEPH. DOLET.



I Pierre Terrail, seigneur de Bayart, ne se fût distingué dans un siècle appelé *le siècle de l'héroïsme*, que par sa valeur et ses grands coups d'épée, son nom serait demeuré confondu parmi ceux des guerriers contemporains que tous leurs hauts faits n'ont point garantis de l'obscurité. S'il n'avait été que chevalier sans peur, le gentilhomme dauphinois n'aurait été revendiqué que par les

annalistes de sa province, mais il fut à la fois le chevalier sans peur et sans reproche; et le singulier assemblage des qualités comprises dans ces deux surnoms, en a fait un héros national. De tant d'hommes illustres enregistrés dans Brantôme, à peine quelques-uns sont-ils encore cités, et le nom d'un simple capitaine est lié proverbialement à celui du plus renommé connétable de France : du Guesclin et Bayart. On dirait que l'équitable postérité ait voulu reconnaître qu'il n'exista entre eux d'autre différence que celle de leur fortune, et que si l'un atteignit aux premières dignités militaires, l'autre fut au-dessus de celles qu'il obtint; ce qu'il fit a compté à Bayart pour ce que le sort lui refusa de faire, et on lui a fait crédit de la gloire qu'il eût acquise en de plus hautes charges.

Les hommes de cette trempe manquent souvent aux historiens, mais les historiens ne leur manquent jamais, et il n'est pas jusqu'aux littératures naissantes qui ne fassent des exceptions en leur faveur. Aussi les trois années qui suivirent sa mort, virent-elles paraître deux ouvrages spécialement consacrés au Bon-Chevalier sans peur et sans reproche. Il existe un rapport trop intime entre le contenu et les titres de ces histoires,

pour que nous ne les reproduisions point textuellement.

I

LES GESTES ENSEMBLE LA VIE
DU PREULX CHEVALIER BAYARD; AVEC SA GENEALOGIE; COMPARAISON AULX ANCIENS PREULX CHEVALIERS, GENTILZ, ISRAELITIQUES ET CHRESTIENS. ENSEMBLE ORAISONS, LAMENTATIONS, EPITAPHES DU DIT CHEVALIER BAYARD. CONTENANT PLUSIEURS VICTOYRES DES ROIS DE FRANCE, CHARLES VIIJ, LOUIS XIJ ET FRANÇOIS PREMIER DE CE NOM.

CHAMPIER.

ONT VENT LES DITZ LIVRES A LYON EN RUE MERCIERE A L'ENSEIGNE SAINCT JEHAN BAPTISTE, EN LA MAISON DE GILBERT DE VILLIERS.
CUM PRIVILEGIO.

A la fin du volume (petit in-8) contenant quatre-vingts feuillets;

IMPRIME A LYON SUR LE ROSNE,
LAN DE GRACE M. CCCCC. XXV. LE XXIIIJ DE NOVEMBRE.

Cet ouvrage est ordinairement suivi d'un opuscule latin (de quatre feuillets) du même auteur, intitulé :

COMPENDIOSA ILLUSTRISSIMI
BAYARDI VITA; UNA CUM PANEGYRICIS, EPITAPHIIS AC NONNULLIS ALIIS.

II

LA TRÈS JOYEUSE PLAISANTE ET
RECREATIVE HISTOIRE COMPOSÉE PAR LE
LOYAL SERVITEUR DES FAITZ, GESTES, TRIUMPHES
ET PROUESSES DU BON CHEVALIER SANS PAOUR ET SANS
REPROUCHE LE GENTIL SEIGNEUR DE BAYART, DONT HU-
MAINES LOUENGES SONT ESPANDUES PAR TOUTE LA CHRE-
STIENTÉ. DE PLUSIEURS AUTRES BONS, VAILLANTS ET
VERTUEUX CAPPITAINES QUI ONT ESTÉ DE SON
TEMPS. ENSEMBLE LES GUERRES, BATAIL-
LES, RENCONTRES ET ASSAULTZ QUI DE
SON VIVANT SONT SURVENUES
TANT EN FRANCE, ESPAI-
GNE QUE YTALIE.
ON LES VEND EN LA GRANT SALLE DU PALAIS, AU PRE-
MIER PILIER, EN LA BOUTICQUE DE GALLIOT DU PRÉ,
LIBRAIRE JURÉ DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Et à la fin du volume (petit in-4) contenant quatre-vingt-dix-huit feuillets :

FUT ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR NICOLAS COUTEAU POUR
&c. LE XVIIJe JOUR DE SEPTEMBRE L'AN MIL
CINQ CENTS VINGT ET SEPT.

L'ouvrage de Champier, le premier en date, n'est que le second en mérite, et nous nous référons complétement au jugement qu'a porté Brantôme sur ces deux auteurs. « Qui « en voudra plus savoir, » dit-il dans le chapitre qu'il a consacré à Bayart, « lise son « roman (1) qui est un aussi bon livre qu'on

(1) Roumant, roman n'a long-temps signifié qu'un ouvrage écrit en langue vulgaire ou romane; mais comme

« sauroit voir, et que la jeunesse et noblesse « devroit autant lire........ Mais tout vieux « roman qu'il est, ne parle point mal et en « aussi bons termes qu'il est possible. Il y en « a deux, mais *le plus grand est le plus* « *beau.* »

Nous aurions en effet plus d'obligations à Champier, si au lieu de remplir les deux tiers de son mince volume d'un fatras étranger à son sujet, il se fût davantage étendu sur les particularités de la vie d'un homme dans l'intimité duquel il avait vécu. Toutefois cet écrivain, quoiqu'il soit bien au-dessous des éloges qui lui ont été prodigués par ses contemporains, n'est pas autant à dédaigner que le prétendent des bibliographes modernes. Il n'est aucun de ses ouvrages qui ne fournisse des notions, des faits, des traditions populaires que l'on chercherait vainement ailleurs. On pourrait même comparer les cinquante ou soixante volumes qui forment son bagage littéraire à une espèce d'encyclopédie, dans laquelle se trouve fidèlement constaté l'état

c'est en cette langue que furent composées les histoires fabuleuses destinées à l'amusement des seigneurs féodaux, qui tenaient à honneur l'ignorance du latin, cet emploi le plus ordinaire du roman, a restreint peu à peu ce mot au sens particulier que nous y attachons aujourd'hui.

des sciences vers la fin du quinzième siècle.

Le nom de l'auteur qui s'est caché sous le modeste pseudonyme du Loyal Serviteur, était déjà inconnu au temps d'Estienne Pasquier, et n'a point été découvert depuis. Le père Lelong, et nous adoptons son sentiment, prétend que cet écrivain « était secrétaire de « Bayart, et qu'il n'a osé se nommer à cause « de la trop grande liberté avec laquelle il « a parlé des grands de son siècle (1). » Cet ouvrage, que l'on peut appeler les mémoires du Bon-Chevalier, puisque son âme s'y dévoile tout entière, n'est entaché que d'expressions et de tournures proscrites par le goût moderne. Un style naïf, original et plein de vigueur, lui a constamment assigné la première place entre les écrivains qui ont suivi Froissart, et ceux qui ont précédé Amyot. Cependant, par une fatalité dont la bibliographie ancienne n'offre que trop d'exemples, cette histoire n'a obtenu

(1) Si l'on s'en rapporte à une note d'une vieille écriture, apposée sur le titre d'un exemplaire de l'édition originale de l'histoire de Bayart, le Loyal Serviteur serait un gentilhomme du Graisivaudan, nommé Jacques de Mailles, qui, après avoir suivi la carrière des armes, aurait exercé plus tard la profession de notaire (qui ne dérogeait point alors), et reçu en cette qualité le contrat de mariage de la fille de Bayart avec le sire de Bocsozel, le 25 aoust 1525.

en son temps qu'une seule édition, tandis qu'on en compte plus de dix de celle de Champier ; mais, par un juste retour, à partir du dix-septième siècle, le Loyal Serviteur a été mainte fois reproduit, tandis que Champier est demeuré en sa forme primitive, enfoui dans la poussière des bibliothèques.

Estienne Pasquier, pour « raffroichir, disait-« il, la mémoire du Bon-Chevalier, presque « ensevelye par l'ingratitude des ans, » lui avait déjà consacré quelques chapitres de ses Recherches de la France, lorsque Théodore Godefroy publia quelques années après une nouvelle édition du Loyal Serviteur. Un rapprochement de date nous expliquera les nombreux retranchements qu'il lui fit subir. Cette réimpression parut l'année (1616) qui suivit le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, infante d'Espagne; et Godefroy, en sa qualité d'historiographe patenté, n'eut garde d'y laisser le moindre passage qui pût blesser l'orgueil des compatriotes de la reine. Il ne s'en tint point à ces mutilations, qui peut-être lui furent imposées; il supprima de son chef une foule de détails et d'expressions qui lui parurent les uns oiseux, les autres inintelligibles. Cette édition n'en a pas moins servi de modèle à toutes celles que l'on a faites depuis,

et c'est sur ce texte tronqué que tous les historiens de Bayart ont travaillé sans se donner la peine de recourir à l'original.

Plus tard, en 1650, Louis Videl, secrétaire et historien du connétable de Lesdiguières, donna à Grenoble, sous les yeux du Président de Boissieu une nouvelle édition du Loyal Serviteur enrichie de notes et d'un supplément remanié à l'Histoire de Bayart qu'avait publié vingt-six ans auparavant le Président Expilly. Il est constant aujourd'hui que le Président de Boissieu est le véritable éditeur de ce volume qu'il a farci d'annotations fabuleuses en l'honneur de sa famille sans respecter même le texte. Toutefois cette édition plus ample que les précédentes serait encore digne de l'attention des Bibliophiles, si, au lieu du texte original, elle ne reproduisait celui de Godefroy.

Cependant la langue française allait s'épurant, s'appauvrissant sous la plume méticuleuse des pensionnaires de Louis XIV. L'Histoire de Bayart cessa d'être populaire et s'en alla rejoindre, dans les bibliothèques des savants, Froissart, Comines et Monstrelet. Deux écrivains essayèrent bien, il est vrai, de la remettre en lumière, en l'accommodant à leur guise; mais les noms obscurs d'Aimar

et de Bocquillot disent assez de quel succès fut couronnée leur tentative.

Enfin, en 1760, un homme qui avait passé l'âge où l'on débute dans la carrière des lettres, fut conduit par ses affaires à Grenoble. Il y trouva la mémoire de Bayart « presque aussi « récente que s'il ne fût mort que depuis vingt « ou trente ans. » La curiosité lui inspira le désir de connaître sa vie, et la beauté du sujet le fit auteur. Sa paraphrase, écrite dans un style moins suranné que celle de ses devanciers, obtint un succès qu'atteste encore mainte et mainte édition. C'est un ouvrage devenu, pour ainsi dire, classique; il est peu de familles, il n'est point de collége où ne se rencontre l'*Histoire du Chevalier Bayard, par Guyard de Berville.*

Si cet auteur était vivant, nous serions tenu de l'attaquer corps à corps, de faire ressortir la trivialité de son langage, l'inexactitude et la superficialité de ses recherches; mais aujourd'hui nous devons nous borner à provoquer une comparaison qu'il est facile de faire de son ouvrage avec le nôtre. On reconnaîtra de prime abord que cet écrivain n'a pas même pris la peine de puiser aux sources originales, et qu'il a tout emprunté aux annotateurs modernes, leurs fautes comme leur

érudition. Aussi les noms, les dates, les morts et les vivants se confondent-ils sous sa plume; et, par exemple, il va jusqu'à donner Mme de Beaujeu pour mère à François Ier. Pour les faits particuliers à Bayart, il avoue lui-même « qu'il a écarté une quantité de minuties, de « petits détails dont les anciens se picquoient, « et que le bon goût de son siècle ne suppor- « teroit pas. » Ses omissions, de quelque nature qu'elles soient, équivalent au quart de son volume. Et puis, quelle harmonie entre son style et les faits qu'il raconte! Otez les noms propres, et vous croirez lire la notice biographique de quelque lieutenant-général des armées de Louis XV. On cherche en vain dans ses pages décolorées, Bayart, ce merveilleux assemblage de prud'homie, de vaillance et de piété, Bayart, ce type des guerriers du moyen âge et de ces caractères détrempés dans notre civilisation.

L'auteur de cette nouvelle Histoire ne se flatte point d'avoir évité tous les défauts qu'il signale dans G. de Berville; il peut seulement assurer qu'il a travaillé avec plus de soin, et que si son ouvrage n'est pas meilleur, du moins il est plus complet. Il s'est en outre efforcé de reproduire dans leur naïve vérité les faits et gestes d'un preux du temps jadis,

trop heureux si l'exactitude des costumes fait pardonner l'imperfection du tableau !

Par une erreur consacrée par tous les historiens, on appelle improprement Bayart *le chevalier Bayart*. Toutefois aucun des écrivains qui se sont servis de cette dénomination, ne s'est rendu compte de sa signification. Il nous semble qu'elle ne devrait être entendue que figurément, dans le sens de chevalier par excellence, de même que les Romains appelaient Virgile, *le poète*, et Cicéron, *l'orateur*. Au positif, c'est une absurdité que de dire *le chevalier Bayart*, comme l'on dit *le chevalier Tiran-le-Blanc* ou *le chevalier de Lorraine*. En effet, cette qualification n'était point encore devenue une distinction nobiliaire établie en faveur des puînés des familles nobles; et, comme dignité ou investiture militaire, elle ne précédait jamais le nom propre au quinzième siècle. Aussi Bayart ne fut-il jamais appelé de son vivant *le chevalier*, mais bien le seigneur ou le capitaine Bayart. « A qui me « rendrai-je, lui demande Soto-Mayor ? — Au « capitaine Bayart. — Je suis le capitaine « Bayart, » dit-il en remettant lui-même son épée à un gentilhomme bourguignon, à la déroute de Guinegâte. Les quittances et les montres originales qui se trouvent dans les

manuscrits de la bibliothèque Impériale, sont au nom de Pierre de Bayart, seigneur dudit lieu. Le Loyal Serviteur, tout en ayant intitulé son ouvrage : *Histoire du Bon-Chevalier sans peur et sans reproche*, ne s'est jamais servi de cette dénomination en style direct. Champier a de même évité d'en faire usage dans le cours de son livre, intitulé, selon les éditions, *Les Gestes du preux chevalier Bayart*, ou *Histoire du capitaine Bayart, gentilhomme du Dauphiné*.

Il faut se rappeller que l'époque de la publication de ces deux ouvrages fut aussi celle où parurent tous ces romans de chevalerie dont la cour de François I[er], faisait ses délices. L'invention récente de l'imprimerie fut presque exclusivement consacrée à reproduire *les plaisantes et récréatives histoires* des Amadis, des paladins de Charlemagne, des chevaliers de la Table-Ronde, et l'influence de ces compositions romanesques s'étendit sur toute la littérature contemporaine. Champier et le Loyal Serviteur y payèrent tribut en donnant à leurs histoires les titres et la tournure à la mode. On ne saurait en inférer autre chose, et c'est à Godefroy seul qu'il faut attribuer l'erreur que nous venons de signaler. Cet éditeur enchérit sur ses devanciers, en intitu-

lant tout uniment la réimpression qu'il donna du Loyal Serviteur : *Histoire du chevalier Bayart*; mais on était alors au dix-septième siècle, où la qualification de chevalier se rapportait hiérarchiquement à celle de baron et de comte, et cet *historiographe*, si fécond en commentaires, aurait bien dû nous faire part du sens qu'il y attachait. Guyard de Berville, qui ne poussa pas ses recherches au-delà de Godefroy, suivit sa leçon, et le seigneur de Bayart devint à tout jamais *le chevalier Bayart*.

Nous n'avons donc point donné à Bayart un titre hors des usages de l'époque que nous avons essayé de reproduire en sa personne, titre que ni lui, ni aucun de ses contemporains n'ont porté, et qui ne conviendrait alors qu'à un héros de roman; mais le mot *chevalier*, précédé du mot *bon*, change de sens. *Bon-Chevalier* devient un surnom, et nous nous en sommes servi, à l'exemple des chroniqueurs, toutes les fois qu'il a pu être indifféremment le synonyme de Bayart.

Quant à l'orthographe du nom de Bayart, nous avons cru devoir nous conformer aux signatures originales, qui existent au bas des quittances et des lettres conservées à la Bibliothèque Impériale et aussi à la remarque

du Président de Boissieu : *Bayartius , sic enim vocandus non ut vulgo Bayardus*. On sait qu'un grand nombre de noms : Ronsart, La Rochefoucault, etc. furent par euphonie latinisés de même en *Ronsardus*, *Rupefucaldus* et que cette dernière desinence a fini par prévaloir en français.

Cette orthographe était déjà incertaine du temps de Champier et du Loyal Serviteur, dont l'un écrivait Bayard et l'autre Bayart, de sorte que le Président Expilly ne sachant quel parti prendre dans son Supplément, imprimé en 1624, écrivait tantôt Bayard tantôt Bayart, comme au bas de la lettre adressée par le Bon-Chevalier à son oncle sur la bataille de Ravennes et que le Président avait extraite des Registres de la Chambre des Comptes de Grenoble.

Le portrait qui figure en tête de ce volume, est la reproduction élégante et fidèle d'une ancienne gravure sur bois, conservée au cabinet des Estampes de la Bibliothèque Impériale.



HISTOIRE

DE

BAYART



HISTOIRE

DE

PIERRE TERRAIL

SEIGNEUR

DE BAYART

CHAPITRE I

Naissance, famille et éducation de Bayart. — Il choisit la profession des armes et entre en qualité de page à la cour de Savoie.

1473-1487

LES anciens historiens avaient coutume d'entrer en matière par quelques réflexions relatives au sujet qu'ils allaient traiter. Nous pourrions annoncer à leur exemple que cette simple narration ne sera que le développement du vieil adage de nos pères : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Pierre Terrail, seigneur de Bayart, naquit vers l'an 1473 dans le château de ce nom, situé à l'extrémité de la vallée du Graisivaudan, à six

lieues de Grenoble. Il était le fils aîné d'Aymon Terrail et d'Hélène des Alleman-Laval, et tenait par les deux lignes à cette noblesse dauphinoise que l'on appelait communément : « l'écarlate des gentilshommes de France. » Sa famille, dont l'origine se perd dans l'obscurité du moyen âge, paraît de toute ancienneté établie dans cette partie du Haut-Dauphiné, limitrophe de la Savoie, où jamais gentilhomme ne quittait le casque ni le haubert. Elle exista longtemps plus riche d'honneur que de biens dans la paroisse de Grignon, & les chartes contemporaines rappellent, à côté des noms les plus anciens de la province, plusieurs nobles Terrail, châtelains & lieutenants-châtelains des châteaux delphinaux d'Avalon & de La Buissière. Ils acquirent successivement diverses portions de terre dans les alentours d'une éminence appelée Bayart, sur les frontières de Savoie, où Pierre Terrail, premier du nom, fit construire une tour carrée l'an 1404. Pierre Terrail, deuxième du nom, profita des dissipations d'Amblard de Beaumont, son voisin, pour accroître son héritage de plusieurs domaines, & le premier il porta ce nom que son petit-fils devait rendre immortel.

Alliée aux illustres maisons dauphinoises des Alleman, d'Arces, de Beaumont, de Bectoz, de Bocsozel, de Morard, de Rivoire, de Theys, la famille Terrail avait elle-même produit des guerriers distingués qui, de génération en génération,

avaient presque tous péri sur le champ de bataille au service des Dauphins et plus tard des rois de France. « Belle production, certes, d'une « généalogie, pour rendre recommandable le gentil- « homme dont nous allons parler, et néanmoins « peu de chose, si sa recommandation principale ne « provenait de son propre fonds. Toutes les louanges « que nous mendions de nos ancêtres sont pauvres, « quand nous manquons à nous-mêmes (1). » Bayart suivit glorieusement la trace que lui avaient frayée ses aïeux, et leur rendit au delà de ce qu'il en avait reçu.

Son éducation ne fut pas aussi négligée que l'usage du temps pourrait le faire croire; envoyé de bonne heure aux écoles de Grenoble, sous la surveillance de son oncle, Laurent des Alleman, évêque de cette ville, il y resta jusqu'à l'âge de douze ans (2). Le voisinage de l'Italie avait conservé en Dauphiné quelques vestiges d'instruction, et Bayart, chose remarquable à cette époque, pour un gentilhomme de province, aimait la lecture, et signait fort lisiblement son nom. Lorsqu'il fut rappelé au château paternel, les exercices violents dont il faisait ses plaisirs, ne tardèrent point à découvrir ses inclinations belliqueuses. Monter à cheval sans selle ni étriers, poursuivre les bêtes sauvages sur les rochers

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, Trévoux, 1723, 2 vol. in-folio, tom. 1, liv. VI, chap. 18, p. 594.

(2) Champier, fol. 13 verso. — *Erat enim Bayardus bonis litteris tinctus, ita puerum Gratianopolitanus pontifex bene instituendum curârat.* (Belcarii commentarii, Lugd., 1625, in-folio, p. 543).

escarpés du Graisivaudan, furent les amusements et les jeux de son enfance. Le soir, au lieu d'écouter les pieuses légendes que sa mère lisait à la famille assemblée, il accablait son père de questions sur les anciens chevaliers, la guerre et les armes.

Les récits qu'il en obtenait aisément pouvaient seuls captiver son attention et sa vivacité. Assis, selon l'antique simplicité, dans un large fauteuil, sous le manteau de l'immense cheminée que l'on voit encore dans la salle du château, le bon vieillard se complaisait en la curiosité de son fils. Il lui racontait le siége de Vienne par Charles le Chauve, les victoires de l'évêque Isarn sur les Sarrasins, les querelles des barons du Dauphiné, et lorsqu'à son habitude, il en revenait aux exploits de ses aïeux et à ses propres campagnes, la tête penchée et l'oreille attentive, le jeune Bayart ne perdait plus une de ses paroles.

Aymon lui rappelait son cinquième aïeul, Aubert Terrail, blessé mortellement et fait prisonnier à la bataille de Varey, où il avait osé lever la lance contre le Dauphin, partageant, sous les bannières de Savoie, l'erreur et la mauvaise fortune de bien des gentilshommes de la frontière; Robert, son fils, tué avec plus d'honneur au service d'Humbert II; Philippe qui, après s'être distingué dans les guerres contre les Flamands et les Anglais, mourut aux pieds du roi Jean à la funeste journée de Poitiers; ses deux fils, Pierre et Jean, dont le premier périt à la bataille de Crécy, et le second à celle de

Verneuil, avec trois cents de ses compatriotes dont les murs de l'abbaye de Saint-Antoine conservent les noms et la mémoire. Mais, par dessus tout, c'étaient les prouesses de son père qu'Aymon ne se lassait de raconter, ni son fils d'écouter. « Digne « compagnon de Dunois et de Xaintrailles, lui disait « le vieillard rajeuni par ses souvenirs, ton aïeul mé- « rita le surnom glorieux de l'Épée-Terraille dans « les sanglantes campagnes de Charles VII, qui dé- « livrèrent la France du joug de l'étranger. A la « bataille d'Anthon, après avoir rompu les rangs « des Savoyards et des Bourguignons, il poursui- « vit avec tant d'acharnement le prince d'Orange, « qu'il le força de se précipiter dans le Rhône, à « cheval, armé de toutes pièces, et de le traverser « au péril de ses jours. Louis XI, parvenu au trône, « apprécia la fidélité qu'il avait gardée à son père « contre lui-même lors de sa retraite en Dauphiné, « et l'employa avec distinction dans les guerres « que ses vassaux rebelles lui faisaient sous le beau « nom de ligue du Bien-Public. Il justifia sa con- « fiance en mourant à ses côtés à la journée de « Montléry, *où tout ce qu'il y eut de glorieux vint* « *de l'arrière-ban du Dauphiné.* Ce fut aussi, « mon fils, une terrible journée que celle de Gui- « negâte (1), lui disait Aymon, en essayant de « soulever son bras mutilé ! mais si jamais tu te

(1) Il ne faut pas confondre cette première bataille de Guinegâte, en 1479, avec la seconde, en 1513, dite aussi la *journée des Eperons*, racontée plus loin dans cette histoire.

« trouvais en pareille rencontre, souviens-toi de ne « point forligner, et d'avoir meilleur soin de ton « honneur que de ta vie. »

Bayart entrait dans sa quatorzième année lorsque son père, que ses blessures et sa vieillesse avertissaient de sa fin prochaine, fit venir devant lui ses quatre fils, en présence de leur mère, pour savoir quel état chacun d'eux voulait embrasser. Pierre l'aîné, « d'un visage riant et éveillé, » répondit comme s'il eût eu cinquante ans : « Monseigneur « mon père, bien qu'amour filial me tienne si fort « votre obligé, que je deusse oublier toutes choses « pour vous servir jusqu'à la fin de vos jours, ce « néanmoins ayant enraciné dans mon cœur les « bons propos que chaque jour vous me récitez des « nobles hommes du temps passé, mêmement de « ceux de notre maison, je serai, s'il vous plaît, de « l'état dont vous et vos prédécesseurs ont été, et « j'espère, Dieu aidant, ne point vous y faire « déshonneur. — Mon enfant, lui répondit Aymon « les larmes aux yeux, Dieu t'en donne la grâce ; « tu ressembles trop de visage et de corps à ton « grand-père, qui fut en son temps un des cheva- « liers accomplis de la chrétienté, pour que je me « refuse à ton vertueux désir. »

George, le second, dit qu'il voulait demeurer à la maison paternelle, et soigner ses parents dans leurs vieux jours. « Eh bien ! soit, répondit le père en « souriant, toi, tu feras la guerre aux ours. » Ses inclinations tranquilles ne changèrent point, et il

ne reparaîtra dans l'histoire de son frère que pour recueillir son héritage.

Philippe et Jacques, les deux puînés, déclarèrent qu'ils voulaient embrasser l'état de leur oncle, l'évêque de Grenoble. La protection de leur frère les fit par la suite avancer dans l'Église, et ils devinrent l'un après l'autre abbés de Josaphat à Chartres, et évêques de Glandèves en Provence.

Le vieillard, à qui son âge et ses infirmités ne permettaient plus de quitter le logis, envoya le lendemain un de ses serviteurs dire à son beau-frère Laurent Alleman, qu'ayant quelques affaires à lui communiquer, il le priait de se transporter à sa maison de Bayart. Le bon prélat, qui appartenait plus aux autres qu'à lui-même, se mit en route aussitôt le message reçu. Il trouva réunis autour du fauteuil d'Aymon plusieurs gentilshommes, parents et voisins, et après un abondant souper, ils passèrent gaiement la soirée à deviser ensemble. Le lendemain matin, l'évêque, selon un devoir dont il ne se dispensait jamais, leur dit la messe qui précéda que de peu d'instants l'heure du dîner.

Bayart remplissait, comme de coutume, les fonctions de page, et servait à table avec une grâce et une modestie qui lui attirèrent les louanges de toute la compagnie (1). Le repas terminé et les grâces dites, Aymon exposa en peu de mots à ses hôtes le motif

(1) Les anciennes chroniques sont remplies d'exemples semblables : Froissard nous apprend que Gaston de Foix remplissait le même office à la table de son père Phœbus, comte souverain de Foix.

pour lequel il les avait réunis : le pressant désir que sa vieillesse et ses infirmités lui donnaient de placer ses quatre fils avant sa mort, et le parti que chacun d'eux avait témoigné vouloir prendre. « Le choix « de Pierre, mon fils aîné, ajouta-t-il, m'a surtout « comblé de joie ; et s'il ressemble par ses actions « autant que par ses traits à feu mon père dont il « est la vivante image, impossible qu'il ne fasse un « jour honneur à la famille. Il me faut donc le « placer en la maison de quelque prince ou sei- « gneur, où il puisse faire le meilleur apprentis- « sage des vertus et des armes ; or, conseillez-moi « comme parents et amis, le choix que je dois « faire. » Chacun donna son avis, l'un qu'il fallait l'envoyer à la cour de France, l'autre le mettre en la maison de Bourbon. « Mon frère, dit l'évêque « de Grenoble prenant la parole, vous connaissez « l'amitié dont nous honore le duc Charles de Sa- « voie ; je pense que s'il veut le recevoir au nombre « de ses pages, nulle part votre fils ne sera à meil- « leure école (1). Ce prince est en ce moment à Cham- « béry, et si vous êtes de cet avis, ainsi que nos « amis, j'irai le lui présenter pas plus tard que de- « main. » La proposition de l'évêque réunit tous les suffrages, et le père lui remit sur-le-champ son fils, en disant : « Le voici, Monseigneur, je prie « Dieu que si bien vous le placiez qu'il vous fasse

(1) « C'est un bel usage qu'aux grandes maisons nos enfants soient receus pour y estre nourris et élevés pages, comme en une eschole de noblesse. » (MONTAIGNE).

« honneur en sa vie. — Je me charge d'équiper « mon neveu, reprit le bon évêque, et de lui don- « ner un petit cheval que m'a depuis peu cédé « mon cousin d'Uriage, et qui semble fait exprès « pour sa taille. » Puis il envoya chercher à la ville un tailleur avec velours, satins, rubans, et tout ce qu'il fallait pour compléter un élégant costume à cette époque.

Tout fut prêt le lendemain de bonne heure, et Bayart parut devant la compagnie réunie dans la cour du château, à cheval, et tout équipé, comme s'il eût dû être à l'instant même présenté au duc de Savoie. Le cheval, sentant une charge plus légère que de coutume, et aussi les éperons dont l'enfant se plaisait à l'inquiéter, se mit à faire quelques sauts qui effrayèrent un moment le père du jeune cavalier. Mais celui-ci, loin d'en être ému, redoubla les coups d'éperon, lança le cheval dans la cour, et le réduisit comme un écuyer consommé. Aymon, ravi de la hardiesse d'un enfant à peine sorti de l'école, lui demanda en souriant s'il n'avait point eu peur. Bayart lui répondit avec assurance qu'il espérait, avec l'aide de Dieu, manier un cheval avant qu'il fût six ans, en un lieu plus dangereux ; « car je suis « ici parmi mes amis, et alors je pourrai me trou- « ver au milieu des ennemis du maître que je « servirai. »

Il était temps de partir, et l'évêque ordonna à son neveu de faire ses adieux sans descendre de cheval ; ce qu'il fit en s'adressant d'abord à son

père, et en lui souhaitant des jours heureux et assez longs pour qu'il pût apprendre de bonnes nouvelles de lui. Après avoir reçu sa bénédiction, il prit successivement congé de tous les assistants, ravis de sa bonne grâce et de sa résolution.

On alla avertir sa mère qui voyait, tout en larmes, d'une fenêtre de la tour, les approches de la séparation. Elle se hâta de descendre, et, tirant son fils à l'écart, lui renouvela les plus instantes recommandations d'aimer Dieu, et de le prier matin et soir, d'être serviable avec ses égaux, et charitable envers les pauvres. Bayart l'assura que jamais il n'oublierait ses bonnes instructions. Alors la bonne dame tira hors de sa manche une petite boursette en laquelle il y avait six écus d'or avec la monnaie d'un autre qu'elle lui donna en l'embrassant (1). Elle remit ensuite à un des serviteurs de l'évêque son frère, le petit bagage de son fils, et deux autres écus dont elle le pria de gratifier de sa part le serviteur de l'écuyer qui serait chargé de son enfant à la cour de Savoie.

L'évêque prit la route de Chambéry, et son neveu le suivait gaîment sur son petit cheval, « pensant être en un paradis. » Ils arrivèrent sur le soir, et comme cette ville dépend de toute ancienneté de l'évêché de Grenoble (2), le clergé, suivi d'une foule de peuple, alla en grande cérémonie rendre ses devoirs au prélat logé chez un des principaux

(1) L'écu d'or vaudrait aujourd'hui de onze à douze francs.

(2) Chambéry n'a été érigé en évêché qu'au dix-huitième siècle.

habitants. Les vertus et la piété de Laurent Alleman qui rappelaient l'église primitive, l'amitié qui l'unissait à saint François de Paule, l'avaient rendu l'objet de la vénération générale (1).

Le lendemain, l'évêque alla de bonne heure faire sa révérence au duc, qui le reçut avec de grands témoignages d'affection, s'entretint longtemps avec lui, et le retint à dîner après la messe. Durant le repas, le prince remarqua la jeunesse et la bonne tenue de Bayart qui servait son oncle, et il demanda à l'évêque quel était son jeune page. « Mon« seigneur, c'est un homme d'armes que je viens « vous offrir, et, sous votre bon plaisir, je vous le « présenterai après dîner, tel que je veux vous le « donner. — En vérité, reprit le duc, qui avait vu « l'enfant avec intérêt, je serais bien difficile de « refuser un semblable présent. » Bayart avait reçu les instructions de son oncle; il ne s'amusa pas à dîner, courut s'équiper et faire seller son cheval.

Le duc, à peine sorti de table, était appuyé sur une galerie, causant familièrement avec son évêque, lorsqu'il vit entrer dans la cour du palais un jeune cavalier caracolant comme un écuyer vieilli dans le métier. « Si je ne me trompe, Monseigneur de « Grenoble, c'est bien votre page qui manie ce « cheval avec tant d'habileté. — Lui-même, Mon« seigneur, c'est mon neveu, il sort d'une race

(1) *Magnæ pietatis præsul, priscorum Ecclesiæ patrum specimen extitit....... Sancti Francisci de Paula fuit amicus.* (Gallia christ., Sammarth., episc. Gratianop., p. 606).

« féconde en bons chevaliers; son père, le seigneur de
« Bayart, que ses années et ses blessures privent de
« l'honneur de se présenter devant vous, se recom-
« mande très-humblement à votre bonne grâce, et me
« charge de vous l'offrir de sa part. — J'accepte de
« grand cœur, répondit le duc, un semblable pré-
« sent; Dieu le fasse homme de bien. » Il fit appeler son écuyer de confiance, auquel il remit Bayart en lui recommandant de soigner ses heureuses dispositions. Après avoir installé son neveu dans son nouvel emploi et fait ses remercîments au duc, le digne prélat ne tarda point à reprendre la route de son siége épiscopal.

L'usage de placer, en qualité de pages, les jeunes nobles destinés aux armes, chez les princes et les grands seigneurs, avait été établi pour les soustraire de bonne heure aux soins de leurs mères et aux habitudes trop efféminées de la maison paternelle. Il faut se reporter à l'époque où la force du corps était indispensable dans un guerrier, pour comprendre l'éducation toute particulière qu'exigeait l'usage de la lance, du mail de fer, et de ces lourdes armures que nous ne voyons aujourd'hui qu'avec étonnement dans les musées et les arsenaux. Sous les yeux de guerriers consommés, et guidés par leurs leçons et leurs exemples, les jeunes pages s'exerçaient entre eux à ces exercices durs et violents, si souvent énumérés dans nos vieilles chroniques, jusqu'au temps où les armes à feu les eurent fait peu à peu délaisser. Quelle que fût la

naissance du jeune gentilhomme, il était soumis aux mêmes devoirs envers le seigneur qu'il servait, et auprès duquel il remplissait la plupart des fonctions domestiques. Il se formait ainsi pendant plusieurs années à l'obéissance, avant de commander, et au métier difficile des armes avant de paraître sur les champs de bataille.

Le jeune Bayart ne tarda pas à se distinguer entre tous ses compagnons par l'adresse et la vigueur qu'il déployait à la lutte, à sauter, lancer la barre ; et surtout il acquit à monter à cheval cette habileté qui depuis le fit regarder comme « un des « meilleurs chevaucheurs de son temps. » La douceur et l'amabilité de son caractère lui gagnèrent l'affection de toute la cour, « des petits aux grands. » Le duc, qui l'aimait comme son propre fils, le conduisait partout avec lui, et partout Bayart attirait les regards et l'attention des seigneurs et des nobles dames. Nous verrons dans la suite de cette histoire que parmi les filles d'honneur de la duchesse de Savoie, il s'en trouva une qui, sensible aux brillantes qualités du jeune page, fit naître réciproquement dans son cœur une de ces passions durables et vertueuses, dernière tradition de la chevalerie antique, que ne tarda pas à remplacer une licencieuse galanterie.

CHAPITRE II

Bayart passe au service du roi de France. — Il reçoit le surnom de *Piquet*.

1487-1490

Environ six mois après, le duc de Savoie, désirant terminer à l'amiable d'anciens différends avec la cour de France, au sujet du marquisat de Saluces, partit de Chambéry pour aller rendre visite à Charles VIII qui se trouvait alors à Lyon, « menant « joyeuse vie, » dans les bals et les fêtes. Ce monarque s'adonnait avec l'ardeur de son âge aux plaisirs et aux amusements à l'aide desquels sa sœur, Mme de Beaujeu, digne fille de Louis XI, espérait prolonger sa régence. Les chroniques ajoutent que ce prince, fort galant, appréciait vivement la beauté et les grâces des dames lyonnaises qui, indépendamment de considérations plus graves, le ramenèrent souvent dans cette ville.

Instruit de la prochaine arrivée du duc de Savoie, le roi envoya au devant de lui le comte

de Ligny (1), plusieurs autres seigneurs de sa cour et une compagnie des archers de sa garde, qui le rencontrèrent à deux lieues de Lyon. Le duc fit le meilleur accueil au comte de Ligny, seigneur non moins distingué par ses qualités personnelles que par sa naissance, et ils continuèrent ensemble la route. L'œil exercé de cet habile capitaine eut bientôt remarqué le jeune Bayart parmi les gens de la suite du duc. « Vous avez là, Monseigneur, dit-il, un page qui « n'a pas l'air embarrassé de son cheval. — C'est « un jeune gentilhomme dauphinois que son oncle, « l'évêque de Grenoble, m'a donné il y a environ « six mois. Il annonce les plus heureuses disposi« tions, n'a son pareil ni à pied ni à cheval, et pro« met de ne pas dégénérer de la race dont il sort. « Allons Bayart, lui dit le duc, piquez votre che« val, et montrez votre savoir-faire à Monseigneur « de Ligny. » Celui-ci, qui mieux ne demandait, lança hardiment son cheval, puis au bout de sa course, lui fit faire trois ou quatre bonds qui réjouirent toute la compagnie. « Sur ma foi, dit le « comte, voici un page qui fera son chemin, s'il vit « âge d'homme ; ce serait un présent digne du roi. « — Sur mon âme, reprit le duc, puisque vous « me le conseillez, je le ferai. Nulle part le jeune « homme ne trouvera une plus belle carrière et une « meilleure école qu'en la maison de France, de « tout temps séjour d'honneur et de vaillance. »

(1) Louis de Luxembourg, comte de Ligny, fils du connétable de Saint-Pol et de Marie de Savoie, tante de Charles VIII.

Ils entrèrent, en causant ainsi, dans la ville où tout le monde était aux fenêtres pour voir passer le duc et son brillant cortége. Il descendit à son hôtel, où soupèrent avec lui le comte de Ligny, le sire d'Avesne, frère du roi de Navarre, et quelques autres seigneurs. Le jour suivant, le duc s'étant levé de bonne heure alla présenter ses devoirs au roi, qui déjà se disposait à sortir pour entendre la messe. Charles le reçut comme un proche parent et un fidèle allié, l'embrassa, et après quelques compliments, les deux princes montèrent sur leurs mules pour se rendre à l'église. Durant le repas qui suivit la messe, la conversation roula, comme entre princes et seigneurs, sur la chasse, la fauconnerie, l'amour et les armes. « Sire, dit le comte de Ligny, « Monseigneur le duc de Savoie veut vous offrir le « plus gentil page que j'aie vu de ma vie ; à peine « âgé de quinze ans, il manie un cheval comme « un vieux cavalier, et s'il vous plaît d'aller « entendre vêpres à Ainai (1), vous aurez, je vous « jure, plaisir à le voir. — Par la foi de mon corps, « je le veux bien, » répondit le roi, et s'adressant au duc : « Qui vous a donné, mon cousin, ce gentil « page dont fait tant l'éloge notre cousin de « Ligny? — Sire, il est né votre sujet, d'une noble « famille de Dauphiné; vous jugerez vous-même « si Monseigneur de Ligny en a trop dit, en voyant

(1) Ancienne Abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, aujourd'hui l'une des Cures de la ville de Lyon.

« manœuvrer le page et son cheval dans la prairie
« d'Ainai. »

Bayart, promptement informé du désir qu'avait témoigné le roi de le voir sur son cheval, en éprouva plus de joie « que si on lui eût donné la ville de Lyon. » Il courut conter cette bonne nouvelle au maître-palefrenier du duc de Savoie, et n'oublia rien pour l'encourager à faire de son mieux préparer sa monture. Le palefrenier, qui l'affectionnait vivement, lui répondit de ne pas s'en inquiéter, et d'aller lui-même, en attendant, s'ajuster. Le premier écuyer du duc vint le chercher sur les trois heures, et le trouva prêt et costumé avec une élégance qui relevait encore sa bonne mine. « Bayart,
« mon ami, lui dit-il, d'un ton ému, je vois bien
« que je vais vous perdre, puisque vous entrez au
« service du roi de France; je ne suis point marri
« de votre avancement; mais, en vérité, j'ai grand
« regret de vous quitter. — Dieu me donne la
« grâce, lui répondit Bayart, de continuer dans les
« vertus que vous m'avez enseignées, depuis que
« Monseigneur me mit sous votre garde. J'espère
« que vous n'aurez jamais de reproches à recevoir
« de votre élève, et si je suis quelque jour en état de
« vous témoigner ma reconnaissance, vous connaî-
« trez par effet combien je me sens votre obligé. »

L'heure approchait; le jeune page, suivi de l'écuyer, partit sur « son roussin harnaché comme « pour le roi même; » et ils allèrent attendre Charles dans la prairie d'Ainai. Ce prince des-

cendait la Saône en bateau, et à peine avait-il mis le pied à terre, que du plus loin qu'il aperçut Bayart : « Page, lui cria-t-il, mon ami, donnez de l'éperon. » Et celui-ci de lancer son cheval dans la prairie. Parvenu au but de sa carrière, il le fit caracoler et bondir à plusieurs reprises, et repartant aussitôt à bride abattue, il s'arrêta tout court devant le roi en faisant piaffer son cheval. Charles y prit tant de plaisir, qu'après avoir hautement témoigné sa satisfaction, il lui cria de nouveau : « Piquez, « piquez encore un coup. » — Piquez, répétèrent les pages de sa suite, et de là le surnom de Piquet qui resta longtemps à Bayart. « Vraiment, dit le « roi au duc de Savoie, le cousin de Ligny ne nous « avait rien exagéré. Je ne veux point attendre que « vous me donniez ce page, et vous en fais moi-« même la demande. — Monseigneur, répondit-il, « le maître est à vous, le reste doit y être. Dieu « veuille que par la suite il vous fasse bon service. « Par la foi de mon corps, dit le roi, impossible « qu'il ne soit homme de bien ; cousin de Ligny, « c'est à vous que je confie mon page. » Le comte s'empressa d'accepter, comme s'il eut pressenti l'honneur qui pourrait un jour lui revenir de cet élève.

Après avoir reçu de magnifiques présents, et promis de venir passer les fêtes de Pâques à Tours, l'année suivante, le duc de Savoie retourna dans ses états, tandis que Charles, rappelé par la guerre en Bretagne, allait conquérir cette province et une épouse.

CHAPITRE III

Premier tournoi de Bayart. — Il joue un tour de page à son oncle l'abbé d'Ainai.

1490-1491

L'apprentissage d'un page durait ordinairement sept ans ; mais les heureuses dispositions du jeune Bayart se développaient trop rapidement pour ne pas obtenir une exception. La troisième année, le comte de Ligny le fit homme d'armes (1) dans sa compagnie, en le conservant toutefois, à cause de l'amitié qu'il lui portait, au nombre des gentilshommes de sa maison.

A peine âgé de dix-huit ans, Bayart venait d'être mis hors de page, lorsque Charles VIII se retrouva une seconde fois à Lyon. Ce jeune monarque, récemment dégagé de la longue tutelle de sa sœur,

(1) « Ce qu'on estimoit beaucoup en ce temps-là; car il se trou- « voit des grands seigneurs qui estoient aux compagnies, et deux « ou trois en une place d'archer; depuis, tout s'est abastardi. » (Montluc).

Madame de Beaujeu, se livrait aux idées belliqueuses que se plaisaient à exciter en lui ses nouveaux favoris. Ils multipliaient autour de lui les joûtes et les tournois, exaltaient son esprit par de fastueuses comparaisons, et le rapprochaient à dessein de l'Italie dont ils lui promettaient la conquête.

Durant le séjour du roi à Lyon, un gentilhomme de Franche-Comté, nommé messire Claude de Vaudrey, chevalier de réputation et d'humeur guerrière, lui demanda la permission d'ouvrir une passe-d'armes pour occuper les loisirs de la jeune noblesse. L'ayant aisément obtenue de Charles, que charmaient tous ces jeux, images et préludes de la guerre, il dressa l'ordonnance de sa joûte, « tant à cheval qu'à pied, à coups de lance et « de hache, » et fit appendre son écu dans le lieu le plus apparent de la ville. Tout gentilhomme, désireux de se mesurer avec lui, devait y toucher, et se faire inscrire par le roi d'armes à qui la charge en était confiée.

Bayart vint à passer avec un de ses amis, et les regards attachés sur ces écussons : « Mon Dieu, « se dit-il en lui-même, si je savais comment faire « pour figurer honorablement au tournoi, que « volontiers j'y porterais la main ! » et il s'arrêta, absorbé dans ses réflexions. « Camarade, lui dit son compagnon, nommé Bellabre, aussi de la maison du comte de Ligny, « à quoi songez-vous « donc, et qui peut vous troubler ainsi ? — Jugez-

« en vous-même, reprit Bayart. Le nouveau grade « auquel vient de m'élever la bonté de Monsei- « gneur, me donne une furieuse envie de toucher « aux écus du sire de Vaudrey; mais où trouver « ensuite équipement et chevaux? — Quoi! répliqua Bellabre qui, un peu plus âgé, était d'un caractère tout résolu, « n'est-ce que cela ? n'avez- « vous pas ici votre oncle, ce gros abbé d'Ainai, « dont on dit la bourse bien garnie? Je fais vœu « d'aller le trouver, et s'il ne veut financer de « bonne grace, d'emporter plutôt crosses et mitres; « mais il ne sera pas nécessaire d'en venir à cette « extrémité: soyez certain qu'en apprenant votre « dessein, il s'exécutera sur-le-champ de grand « cœur. » Bayart n'avait pas besoin d'être beaucoup pressé, et le voilà qui s'avance, et touche aux écus. Surpris de la hardiesse d'un si jeune homme, le roi d'armes, Montjoye, ne put s'empêcher de lui dire : « Comment, *Piquet*, mon ami, « vous n'aurez barbe de trois ans, et vous préten- « dez joûter contre messire de Vaudrey, un des « plus rudes joûteurs que l'on connaisse? — Mont- « joye, répondit Bayart, ce n'est ni par orgueil « ni par outrecuidance, mais seulement par désir « d'apprendre le métier des armes à aussi bonne « école, et de faire, avec l'aide de Dieu, quelque « chose d'agréable aux dames. » Charmé de sa réponse à la fois hardie et modeste, le roi d'armes l'inscrivit en souriant.

La nouvelle se répandit aussitôt partout Lyon

que *Piquet* avait touché aux écus du sire de Vaudrey; et le comte de Ligny, en l'apprenant, n'en eût pas voulu tenir dix mille carolus. Il courut le raconter au roi, qui n'en fut pas moins ravi. « Par la foi de mon corps, cousin de Ligny, « j'ai idée que cet élève vous fera quelque jour « honneur. — Nous verrons comment il s'en tirera, « reprit le comte, il est encore bien jeune pour « supporter la lance de messire Claude. »

Le plus difficile pour Bayart n'était pas d'avoir touché aux écussons, mais de trouver de l'argent pour s'équiper. « Mon cher Bellabre, dit-il à son « camarade, il faut que vous arrangiez cette affaire « avec l'abbé; si mon oncle de Grenoble était ici, « je ne serais point en peine d'avoir de lui tout ce « qu'il me faudrait, mais il est actuellement à « son abbaye de Saint-Sernin à Toulouse, et il n'y « a plus assez de temps pour recevoir réponse « d'aussi loin. — Que cela ne vous inquiète, « répondit Bellabre, demain nous irons parler à « l'abbé, et je me fais fort d'en tirer bon parti. » Ces paroles remirent un peu le cœur à Bayart, qui toutefois ne dormit guère de la nuit. Les deux amis couchaient ensemble; ils se levèrent de grand matin, prirent un de ces batelets (1) qui stationnent le long des rives de la Saône, et se firent conduire à Ainai.

(1) L'ancien historien de Bayart désigne ici positivement ces petits bateaux connus jadis à Lyon sous le nom vulgaire de *bêches*, et qui étaient ordinairement conduits par une femme.

La première personne qu'ils rencontrèrent en débarquant dans la prairie, fut l'abbé, qui disait son bréviaire avec un de ses religieux. Les deux amis le saluèrent respectueusement; mais celui-ci, déjà instruit de l'aventure de son neveu, se doutait de ce qui le menaçait, et il ne leur fit pas grand accueil. « Comment, petit garçon, dit-il à Bayart, « il y a trois jours à peine que vous êtes sorti de « page, et vous avez eu la témérité de toucher aux « écus du sire de Vaudrey. Je sais bien le châtiment « que mériterait à votre âge un orgueil pareil. — « Je vous jure, Monseigneur, reprit Bayart, que « ce n'est point l'orgueil, mais le désir de suivre « les honorables traces de vos ancêtres et des « miens, qui m'a donné cette hardiesse. Je vous « supplie donc, Monseigneur, n'ayant que vous de « parent à qui je puisse avoir recours, de vouloir « bien m'aider de quelque argent en cette circons- « tance. — Sur ma foi, reprit l'abbé, cherchez « ailleurs quelqu'un qui vous en prête; les biens « de cette abbaye ont été destinés par ses pieux « fondateurs au service de Dieu, et non à être « dissipés en joûtes et en tournois. » Alors Bellabre prenant la parole, lui dit : « Monseigneur, ce sont « les vertus et les prouesses de vos illustres aïeux « qui vous ont fait abbé d'Ainai; que le souvenir « du passé vous engage à la reconnaissance envers « ceux de votre lignage. Les bonnes grâces du roi « et de notre maître, le comte de Ligny, peuvent « mener loin votre neveu; ils ont applaudi à sa

« généreuse ardeur, et les deux cents écus dont « vous l'aiderez, vous rapporteront de l'honneur « pour plus de dix mille. »

L'abbé, après s'être longtemps débattu, finit par consentir à faire quelque chose en faveur de Bayart. Il rentra dans l'abbaye, escorté des deux amis, et ouvrant une petite armoire de son cabinet, il tira d'une bourse cent écus qu'il remit à Bellabre, en lui disant : « Mon gentilhomme, voici cent écus « que je vous confie pour acheter deux chevaux à « ce vaillant gendarme, car il a la barbe encore « trop jeune pour manier tant d'argent ; je vais « écrire un mot à Laurencin (1) pour qu'il lui « fournisse les accoutrements qui lui seront néces- « saires. — C'est très-bien agir, Monseigneur, « répondit Bellabre, en prenant l'argent ; un si « noble procédé vous fera le plus grand honneur à « la cour. » L'abbé écrivit sur-le-champ à son marchand attitré de donner à son neveu ce qui lui serait nécessaire pour s'accoutrer au tournoi, bien persuadé qu'il ne lui en coûterait pas plus d'une centaine de francs.

Nantis de son argent et de sa lettre, les deux jeunes gens prirent congé de l'abbé, après l'avoir très-humblement remercié de sa générosité, et remon-

(1) Le Laurencin, marchand de draps, dont il est ici question, était probablement le proche parent de Nicolas Laurencin, *albergier vers la fontaine de Gourguillon*, tige de la famille de Laurencin, célèbre dans les annales de la ville de Lyon, suivant une note de l'abbé Sudan, rapportée page 447 des *Nouveaux Mélanges* de M. Breghot du Lut; Lyon, 1829, in-8°.

tèrent dans leur bateau, tout joyeux du succès de leur voyage. « Savez-vous, se mit à dire Bellabre, « que quand Dieu nous envoie une bonne fortune, « c'est pécher que de ne pas en profiter ? Ce qu'on « dérobe à moine est pain bénit. Nous avons un « billet pour prendre tout ce qui nous est néces- « saire; hâtons-nous d'arriver chez Laurencin « avant que notre abbé ait eu le temps de réfléchir « à ce qu'il a écrit ; car il n'a point limité notre « crédit, et il faut que vous soyez habillé et pour « le tournoi et pour le reste de l'année ; aussi bien « n'en aurez vous autre chose de votre vie. — Je « l'entends bien ainsi, répondit Bayart, en riant, « mais dépêchons-nous ; car, si l'abbé vient à « s'apercevoir de son imprudence, il enverra aus- « sitôt chez le marchand fixer la somme qu'il « compte débourser. » Nous allons voir qu'ils avaient raison de prendre leurs précautions.

Ils pressèrent leur batelière, abordèrent au Change, et ne firent qu'un saut du bateau dans la boutique de Laurencin. Après lui avoir rendu son salut, Bellabre entama tout de suite l'affaire importante : « Maître Laurencin, mon camarade « et moi venons chez vous de la part d'un digne « abbé, Monseigneur d'Ainai. — Il est vrai, « répondit le marchand, c est bien le plus honnête « homme que je connaisse, une de mes plus « anciennes et de mes meilleures pratiques. Je « lui ai bien fait en ma vie pour plus de vingt « mille francs de fournitures, et n'ai jamais trouvé

« un homme plus rond en affaires... » Bellabre, qui n'était point là pour écouter le panégyrique de l'abbé, se hâta de l'interrompre : « Mais vous ne « savez pas encore son dernier trait de générosité, « poursuivit-il. Apprenant que son neveu, mon « camarade que voici, avait touché aux écus du « sire de Vaudrey pour soutenir la gloire de la « famille, et connaissant l'amitié qui nous unit, il « nous a envoyé chercher tous les deux de grand « matin, et après avoir prodigué louanges sur « louanges à l'action héroïque de son neveu, il nous « a fait faire un excellent déjeûner. Ce n'est rien « encore, il lui a donné trois cents beaux écus « que voici dans cette bourse, pour acheter des « chevaux, et jaloux que personne ne parût avec « plus d'éclat au tournoi, il nous a remis cette « lettre à votre adresse pour que vous fournissiez « à ce gentilhomme tout ce qui lui sera nécessaire. » Laurencin ayant reconnu la signature de l'abbé, leur répondit « que tout, dans sa boutique, était à « leur disposition, comme à celle de Monseigneur ; « qu'ils n'avaient qu'à choisir ; » et il fit déployer sur-le-champ devant eux draps d'or et d'argent ; satins brochés, velours et soieries, ce qu'il avait de plus beau dans son magasin. Ils en prirent pour la valeur de sept ou huit cents francs, qu'ils firent en diligence porter à leur logis, et mettre entre les mains du tailleur.

Revenons un instant à notre abbé qui, enchanté de s'être débarrassé de son neveu à si bon marché,

commanda de servir le dîner. Il avait, ce jour-là, nombreuse compagnie, prieurs et moines de toute couleur, auxquels il n'oublia pas, dans le cours « du repas, de raconter son aventure. J'ai eu ce « matin une terrible étrenne; n'a-t-il pas pris « fantaisie à mon neveu, ce petit étourdi de Bayart, « d'aller toucher aux écus du sire de Vaudrey, et « ne m'a-t-il pas fallu lui bailler de l'argent pour « s'équiper ? J'en ai été pour cent beaux écus, et « encore n'est-ce pas tout, car j'ai écrit à Laurencin « de lui donner ce qu'il lui demandera pour s'accou- « trer à ce maudit tournoi. — C'est bien à vous, « Monseigneur, dit le sacristain de l'abbaye, « d'encourager un jeune homme de si belle espé- « rance ; mais permettez-moi une observation : « vous avez écrit à Laurencin, dites-vous, de « donner à votre neveu tout ce qu'il lui deman- « dera, et je suis sûr qu'il le fera, quand bien « même il lui en demanderait pour deux mille « écus. — Par saint Jacques! mon sacristain a « raison, s'écria l'abbé, après avoir un peu réfléchi ; « en effet, je n'ai point limité mon ordre. Qu'on « appelle mon maître-d'hôtel ! A ce coup, Nicolas, « un autre servira bien pour vous, courez chez « Laurencin, et dites-lui que je lui ai écrit ce « matin de donner quelques étoffes à mon neveu « Bayart, pour le tournoi de messire de Vaudrey, « mais qu'il ne dépasse pas dans tous les cas cent « ou six vingts francs au plus; allez, et revenez « promptement. »

Le maître-d'hôtel fit grande diligence, mais il était parti trop tard ! Il trouva le marchand à table, et à peine eut-il prononcé le nom de Bayart, que Laurencin l'interrompant, lui assura qu'il avait fait honneur à la signature de Monseigneur d'Ainai, et fourni à son neveu, fort honnête gentilhomme, des étoffes d'un goût, d'une qualité.... « Et pour com-« bien lui en avez-vous livré ? Je ne puis, sans « voir mon livre et son reçu au dos de la lettre de « Monseigneur, vous le dire au juste, mais cela « ne doit pas s'élever à plus de sept ou huit cents « francs. — Ah ! par Notre-Dame, vous avez tout « gâté ! — Pourquoi çà, dit Laurencin ? — Parce « que Monseigneur m'envoyait vous prévenir de « ne lui en donner que pour cent ou six vingts « francs au plus. — Sa lettre ne disait point cela, « et s'il m'en eût demandé pour davantage, je le lui « eusse de même donné. — A chose faite point de « remède, » répondit le maître-d'hôtel, en se hâtant de retourner à l'abbaye, où il trouva la compagnie comme il l'avait laissée, c'est-à-dire à table. « Eh « bien ! Nicolas, lui cria l'abbé du plus loin qu'il « l'aperçut, avez-vous parlé à Laurencin ? — Oui, « Monseigneur, mais il était trop tard, votre neveu « avait déjà *fait sa foire*, et en a seulement « pris pour huit cents francs ! — Pour huit cents « francs ! Sainte Marie, s'écria l'abbé hors de « lui ! voilà un méchant garçon ! courez à son « logis, et dites-lui bien que s'il ne fait vitement « reporter chez Laurencin ce qu'il a pris de

« trop, de ses jours il n'aura denier de moi. »

Le maître-d'hôtel revint à Lyon, comptant trouver son homme au logis ; mais celui-ci, qui s'était bien douté de l'enclouûre, avait donné le mot à ses gens pour éconduire poliment tous ceux qui viendraient de la part de l'abbé. On l'envoya chez le comte de Ligny; n'y trouvant point Bayart, comme de raison, il retourna sur ses pas; cette fois on lui dit qu'il venait d'aller essayer des chevaux de l'autre côté du Rhône : bref, on le fit promener inutilement toute la journée. S'apercevant qu'on se moquait de lui, maître Nicolas revint bien fatigué dire à l'abbé que « c'était temps perdu de « courir après son neveu, et qu'il était allé dix « fois chez lui sans pouvoir le rencontrer. — Je « jure, dit l'abbé, que le garnement s'en repen- « tira. » Laissons-le se consoler, et retournons à son neveu, auquel il n'arriva d'autre mal que d'avoir de l'argent et trois costumes complets pour lui et Bellabre. Tout était commun entre eux, et Bayart voulait qu'ils parussent tous deux au tournoi dans le même équipage.

« Voici pour les habits, dit Bellabre, maintenant « il faut songer aux chevaux. Je sais qu'un gentil- « homme piémontais, logé à la Grenette, en a « deux beaux et bons qui nous conviendraient « bien; il veut s'en défaire, m'a-t-on dit, par « suite d'un accident qui lui est arrivé en les « montant, il y a huit jours. » Le gentilhomme, qu'une chûte grave retenait au moins pour trois

mois à Lyon, où les fourrages étaient alors fort chers, se montra assez raisonnable sur le prix de ses chevaux, qui se seraient mangés dans l'écurie. Bayart et son ami, après les avoir essayés dans la plaine de La Guillotière, conclurent le marché pour cent dix écus, et tout de suite les livrèrent à leurs gens pour les panser et les mettre en état.

Il n'y avait plus que trois jours avant le tournoi, et dans toute la ville de Lyon on ne songeait qu'aux préparatifs de cette fête. Les gens du sire de Vaudrey dressaient des barrières; les chevaliers couraient chez les marchands, apprêtaient leurs costumes et leurs armes; c'était à qui paraîtrait avec éclat dans cette joûte que la présence du monarque rendait encore plus solennelle.

Selon le ban qui avait été publié au nom du roi par le sire de Vaudrey, le tournoi s'ouvrit un lundi du mois de juillet de l'an 1491. Le tenant parut le premier dans la lice, et contre lui s'exercèrent le sénéchal Galliot de Genouillac, Bonneval, Châtillon, Bourdillon (1), Sandricourt (2), jeunes et belliqueux favoris de Charles. Tous redoublaient

(1) « Aussi disoit-on lors :

« Chastillon, Bourdillon, Bonneval,
« Gouvernent le sang royal.

« Aucuns y mirent Gaillot, qui fut depuis grand écuyer et maitre « de l'artillerie de France. » (Brantôme, *Hommes illustres françois*, t. 11, disc. 19, p. 103 de l'édition in-8. Paris, 1822).

(2) Louis de Hédouville, célèbre par le tournoi connu sous le nom de *Pas de Sandricourt*, qu'il donna le 16 septembre 1493, dans son château près de Pontoise, et dont la magnificence fut telle qu'elle le ruina complétement.

d'efforts pour ne pas laisser sous les yeux du roi triompher un chevalier étranger.

Bayart, à peine âgé de dix-huit ans, et dont la taille ni les formes n'étaient point encore parvenues à leur développement, parut à son tour sur les rangs. Il avait pour son coup d'essai affaire à une des meilleures lances de l'époque ; mais, soit un heureux hasard, soit courtoisie du sire de Vaudrey, il fournit sa carrière à pied et à cheval, aussi bien que nul des combattants. Selon l'ordonnance du tournoi, chacun, après sa joûte, devait faire le tour de la lice, à visage découvert, pour que l'on reconnût celui qui avait *bien ou mal fait.* Lorsque Bayart passa devant les dames, étonnées de sa jeunesse et de son extérieur peu viril, elles s'écrièrent en leur patois lyonnais : *Vey vo cestou malostru, il a mieux fay que tous los autres.*

Le suffrage du roi vint compléter celui des dames. « Par la foi de mon corps, dit-il, à son souper, au « comte de Ligny, *Piquet* a un début qui donne « bonne espérance ; mon cousin, je ne vous fis de la « vie si bon présent. — Sire, répondit le comte, « vous avez plus contribué que moi à des succès « dus à vos encouragements. Dieu veuille qu'il ne « s'arrête pas en si beau commencement ; mais « une chose m'inquiète, c'est de savoir la part « que prendra Mons d'Ainai aux prospérités de « son neveu. » Le roi se mit à rire, ainsi que toute la cour, qui s'était déjà divertie aux dépens de l'abbé. Théodore Terrail vécut assez longtemps

pour voir Bayart dans tout l'éclat de sa réputation, mais l'histoire ne dit pas s'il lui pardonna son tour de page (1).

(1) Les historiens de Bayart ne nous apprennent point à quelle époque il fut armé chevalier, mais à présent qu'il a *gagné ses éperons*, nous nous conformerons aux chroniques, en le nommant indifféremment Bayart ou le Bon-Chevalier.



CHAPITRE IV

Bayart va rejoindre sa compagnie en garnison. — Il donne un tournoi aux dames de la ville d'Aire.

1491-1493

Quelques jours après le tournoi, le comte de Ligny appela un matin Bayart, et lui dit : « Piquet, « mon ami, pour votre début, vous avez eu assez « belle et heureuse fortune, mais le métier des « armes veut être pratiqué. Je vous ai conservé « gentilhomme de ma maison, à trois cents francs « par an et trois chevaux entretenus, en vous faisant « homme d'armes dans ma compagnie. Il est temps « d'aller rejoindre vos compagnons à la garnison. « Vous ne sauriez, en attendant quelque bruit de « guerre, trouver plus d'occasion de gagner l'amour « des dames et d'acquérir de l'honneur qu'en ces « quartiers. » C'était combler les désirs du jeune homme qui, après avoir remercié le comte de cette nouvelle faveur comme de la plus grande qu'il en eût reçue, lui demanda la permission de partir dès

le lendemain. « Volontiers, répondit le comte de « Ligny, mais il faut auparavant que vous preniez « congé du roi, et je vais vous conduire à son hôtel. « — Sire, dit le comte, en lui présentant « Bayart, voici votre Piquet qui, avant de rejoindre « sa compagnie en Artois, vient prendre congé de « vous. » Le roi se plut à regarder quelque temps Bayart, qui s'était mis à genoux devant lui d'un air noble et assuré, et lui dit : « Piquet, mon ami, « Dieu veuille continuer en vous ce que j'ai vu du « commencement, et vous serez prud'homme. Vous « allez en un pays où les dames sont belles : tâchez « d'acquérir leurs bonnes grâces. Adieu, mon ami. « — Grand merci, sire, » dit Bayart. Les princes et les seigneurs l'embrassèrent tous en lui témoignant leurs regrets de le voir partir; pour lui, il eût déjà voulu être rendu à sa garnison. Le roi lui envoya trois cents écus par le valet de chambre qui gardait sa cassette particulière, avec un des beaux coursiers de ses écuries. Bayart donna trente écus au valet de chambre, dix au palefrenier qui lui amena le cheval, générosité qui lui fit le plus grand honneur. Le comte le garda toute la soirée en son hôtel, et après lui avoir donné des conseils comme à son propre fils, et recommandé *de férir haut, de parler bas et de ne jamais forligner :* « Piquet, « mon ami, lui dit-il, je crois que vous serez parti « demain avant mon lever; que Dieu vous garde « dans votre voyage. » Il l'embrassa les larmes aux yeux; Bayart, un genou en terre, prit congé de lui,

et se retira en son logis, suivi de ses camarades qui lui firent à l'envi les plus vifs adieux.

Il trouva dans son appartement le tailleur du comte, qui lui apportait de sa part deux habillements complets, et il apprit qu'en son absence il lui avait envoyé par son palefrenier un superbe cheval qu'il montait fort souvent lui-même. Bayart donna vingt écus au tailleur, le chargea d'en remettre dix autres au palefrenier Guillaume, et de saluer de sa part tous les braves gens de la maison du comte de Ligny. Il se mit à faire ses coffres très avant dans la nuit, dormit à peine quelques heures, et fut levé à la pointe du jour. Il fit partir devant lui « ses « grands chevaux, » au nombre de six, et son bagage qu'il ne tarda guère à suivre avec six autres « beaux et triomphants courtauds (1). » Son camarade Bellabre l'accompagna jusqu'à l'Arbresle, où ils se séparèrent après avoir dîné ensemble, sans se faire de bien grands adieux; car Bellabre n'attendait qu'une paire de chevaux qui lui arrivaient d'Espagne, pour suivre son ami à trois ou quatre jours de là.

Bayart voyagea à petite journée pour ménager ses grands chevaux, et étant arrivé à trois petites lieues de la ville d'Aire, il envoya un de ses gens

(1) Les grands chevaux ou destriers étaient destinés aux batailles et aux tournois, d'où nous est resté le proverbe *monter sur ses grands chevaux*; sous le nom de coursiers, palefrois, courtauds, étaient compris les chevaux de course ou de marche; sous celui de roussins, les chevaux des écuyers, des varlets, etc.

préparer son logement. Quand les gentilshommes de la compagnie du comte de Ligny surent que leur nouveau camarade Piquet arrivait, ils montèrent à cheval au nombre de cent vingt, pour aller au devant de lui. Chacun désirait de connaître ce jeune homme chéri du roi et de leur capitaine. Après les compliments d'usage, toute la troupe se rangea autour de Bayart, qui fit une entrée triomphale dans la ville, dont toutes les croisées étaient garnies de dames, curieuses de voir un gentilhomme de dix-huit ans que précédait si bonne renommée. Ses camarades l'accompagnèrent jusqu'à son logis, où, selon les ordres qu'il avait donnés, le souper se trouva prêt. Une partie de la compagnie resta au repas, qui fut des plus gais, entremêlé de propos d'amour et de guerre, sans oublier, comme l'on pense, les succès de Piquet au tournoi du sire de Vaudrey. « Messeigneurs, leur répliqua-t-il modes-
« tement, je n'ai point encore mérité les louanges
« que vous voulez bien me donner, mais j'espère
« m'en rendre moins indigne par la suite, en suivant
« vos bons exemples. — Camarade, lui dit un des gentilshommes de la compagnie, nommé Tardieu, bon et joyeux compagnon, « il faut que vous
« sachiez qu'il n'y a point de plus belles dames en
« tout l'Artois que celles de cette ville, et particu-
« lièrement votre hôtesse que vous n'avez pas
« encore vue. On ne vient guère en garnison sans
« avoir la bourse ronde. Eh bien! voulez-vous,
« pour votre bienvenue, faire parler de vous et

« gagner les bonnes grâces de toutes ces dames, il « n'est pas de plus sûr moyen que de donner un « tournoi en leur honneur; il y a déjà quelque « temps qu'elles n'en ont vu, et si vous ne me « refusez ma première requête, d'ici à huit jours « vous leur procurerez ce plaisir. — Sur ma foi! « Monseigneur Tardieu, quand vous me deman- « deriez une chose plus difficile, je ne saurais vous « la refuser, et à plus forte raison celle-ci, qui me « plaît pour le moins autant qu'à vous. Chargez- « vous de m'envoyer demain matin le trompette « avec la permission de notre capitaine, et je ferai « en sorte que vous soyez satisfait. — Ne vous « inquiétez pas de la permission, répliqua Tardieu, « c'est une de celles que ne nous refuse jamais le « capitaine Louis d'Ars (1); il sera ici dans quatre « jours, et je prends tout sur moi. — Eh bien! dit « le Bon-Chevalier, à demain. »

Quoiqu'il eût grand besoin de repos, la proposition de Tardieu ne le laissa guère dormir, et lorsque celui-ci, exact au rendez-vous, entra le matin chez lui, accompagné du trompette, en lui criant: « Maintenant, compagnon, il n'y a plus à « s'en dédire, voici votre homme, » Bayart, pour

(1) Brantôme n'a pas oublié dans ses *Hommes illustres*, Louis d'Ars, berruyer, c'est-à-dire du Berry, un des plus célèbres capitaines de cette époque; une désignation aussi précise n'a point empêché tous les historiens et annotateurs précédents, de le confondre avec Antoine d'Arces, dauphinois, allié à la famille Terrail, et dont il sera également question dans la suite de cette histoire.

réponse, lui présenta l'ordonnance de son tournoi toute dressée.

Elle portait « que Pierre de Bayart, jeune gentil-
« homme et apprenti des armes, natif du Dauphiné,
« des ordonnances du Roi de France, sous la charge
« et conduite de haut et puissant seigneur, Mon-
« seigneur de Ligny, faisait crier et publier un
« tournoi sous les murs de la ville d'Aire, à tout
« venant, le vingtième jour de juillet, de trois coups
« de lance sans lice, à fer émoulu, et de douze
« coups d'épée, le tout à cheval et en harnais de
« guerre, et au mieux faisant donnait un bracelet
« d'or émaillé de ses armes, du poids de trente
« écus. Le lendemain serait combattu à pied à
« coups de lance, à une barrière à la hauteur du
« nombril, et, après la lance rompue, à coups de
« hache, jusqu'à la discrétion des juges et de ceux
« qui garderaient le camp, et au mieux faisant
« donnait un diamant du prix de quarante écus. »

« Par saint George ! compagnon, s'écria Tardieu
« après l'avoir lue, jamais Lancelot, Tristan ni
« Gauvain ne firent mieux. Trompette, allez pro-
« clamer cela dans la ville, et d'ici à trois jours
« dans toutes les garnisons d'Artois et de Picardie. »
La France entretenait plus de huit cents hommes d'armes dans les places et châteaux des rives de la Somme, qu'elle détenait, depuis Louis XI, au préjudice de l'archiduc d'Autriche. La compagnie du maréchal Crèvecœur des Querdes, la compagnie écossaise de l'illustre Chabannes de La Palice, et

plusieurs autres reçurent l'invitation, et ceux qui se firent inscrire hâtèrent leurs préparatifs.

Quoique le terme de huit jours fût un peu rapproché, il se trouva environ cinquante gentilshommes sur les rangs. Dans ces entrefaites, arriva le capitaine Louis d'Ars, charmé d'être venu à temps pour assister au tournoi. Bayart s'empressa d'aller lui rendre ses devoirs, et en reçut l'accueil le plus amical. L'arrivée de Bellabre le lendemain compléta la fête. Ce ne furent plus alors que plaisirs, bals et banquets, en attendant le 20 juillet, et la politesse et la galanterie de Bayart lui attirèrent bientôt la préférence des dames. Le grand jour arrivé, le capitaine Louis d'Ars, et le seigneur de Saint-Quentin, écossais, juges du camp, présidèrent à la division au sort des combattants, qui se rangèrent en deux bandes, chacune de vingt-trois champions. Le trompette fit faire silence, proclama à haute voix l'ordonnance du tournoi, et la lice fut ouverte.

C'était à Bayart de commencer, et contre lui s'avança un sien voisin du Dauphiné, nommé Tartarin (1), qui passait pour un rude joûteur. Ils

(1) Cet adversaire de Bayart n'est pas autrement désigné dans l'édition originale du Loyal Serviteur, ni dans les deux réimpressions données par Godefroy en 1616 et 1619. L'édition imprimée à Grenoble, en 1650, sous les auspices du Président Salvaing de Boissieu, est la première où ait été intercalée la phrase suivante : « C'était Aymon de Salvaing, seigneur de Boissieu, son parent, surnommé Tartarin, par sobriquet, comme Bayart, Piquet, suivant la coutume de ce temps-là. » Cette interpolation est d'autant plus audacieuse que cet Aymon de Salvaing n'est qu'un personnage de l'invention du Président de Boissieu et que nous avons toute raison

coururent l'un sur l'autre avec tant d'impétuosité, que les bois de leurs lances volèrent en éclats. Ce beau coup fut célébré par d'éclatantes fanfares. A la seconde course, Tartarin atteignit si rudement Bayart au-dessus du coude, qu'il faussa son brassard ; tous les assistants crurent qu'il avait le bras percé ; mais notre bon chevalier, inébranlable sur son dextrier, frappa son adversaire au-dessus de la visière, et emporta avec sa lance l'aigrette de son casque. La troisième course fut digne de celles qui l'avaient précédée. Après eux parurent Bellabre et le capitaine David de Fougas, de la compagnie écossaise, qui firent de leurs trois lances tout ce qu'on pouvait attendre d'habiles gentilshommes.

Les joûtes continuèrent entre les autres champions. Vint ensuite le combat à l'épée. Bayart, à la troisième parade, mit la sienne en morceaux, et fournit aussi bien que possible, avec le tronçon, le nombre de coups voulus. Le reste des combattants remplit également bien son devoir, et les assistants, comme les juges, avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu mieux combattre, soit à la lance, soit à l'épée, tout en distinguant Bayart, le capitaine David de Fougas, Bellabre et Tardieu.

On se rendit, quand vint le soir, au logis de Bayart, qui avait fait préparer un banquet splendide, où se trouvèrent maintes dames qu'avait

de croire que le gentilhomme dauphinois dont il est ici question était Thierry d'Urre, seigneur de Portes en Dauphiné, surnommé Tartarin dans plusieurs titres originaux de cette époque.

attirées le tournoi de dix lieues à la ronde. Les danses se prolongèrent avant dans la nuit, et les Artésiennes se retirèrent fort satisfaites de la galanterie et de la magnificence de l'apprenti chevalier.

Le lendemain on se prépara à recommencer, et les gentilshommes, après la messe, ramenèrent les dames chez Bayart, qui les traita mieux encore que la veille. Vers les deux heures, les trompettes appelèrent les chevaliers dans la lice; les dames et les juges se placèrent sur les estrades, et les combattants sur les rangs, les uns encouragés par leurs succès de la veille, les autres par l'espoir d'en obtenir à leur tour. Bayart s'avança le premier, et eut pour adversaire un vaillant gentilhomme du Hainaut, nommé Hanotin de Suker. Ils se portèrent par-dessus la barrière de si rudes atteintes, qu'en un instant leurs lances furent brisées; saisissant la hache suspendue à leur ceinture, ils s'assaillirent de coups si terribles, qu'on eût dit un combat à mort. A la fin, Bayart asséna avec tant de force un coup sur l'oreille à son adversaire, qu'il l'étourdit, le fit tomber sur ses genoux, et baiser la terre. « Hola ! « hola ! crièrent les juges, c'est assez, qu'on se « retire. »

Le tournoi ne se termina qu'avec le jour; les chevaliers coururent se désarmer et rejoignirent les dames et les capitaines d'Ars et de Saint-Quentin, déjà réunis chez Bayart pour le souper. Durant le repas, il ne fut question que du tournoi et de ceux qui l'avaient emporté dans les deux journées; les

uns et les autres donnaient leur avis en attendant la décision des juges. Ceux-ci consultèrent les gentilshommes les plus expérimentés, et prièrent aussi les dames de dire leur avis en conscience et sans partialité. Tous tombèrent d'accord qu'en général on n'avait pu mieux combattre; mais que Bayart, sans blâmer les autres, était encore *le mieux faisant* des deux journées, et que les prix devaient lui être remis pour en disposer en faveur de qui bon lui semblerait. Le seigneur de Saint-Quentin, sur les instances du capitaine Louis d'Ars, qui lui en déféra l'honneur, après que la trompette eut sonné pour faire faire silence, prononça à haute voix cette sentence qui reçut l'approbation générale. « Messeigneurs, dit Bayart, tout honteux et troublé, « j'ignore par quelle faveur m'est fait cet honneur, « que plusieurs, il me semble, ont mieux mérité « que moi; mais puisqu'il plaît aux seigneurs et « aux dames de s'en remettre à mon jugement, je « supplie messeigneurs mes compagnons de ne pas « s'offenser, et de trouver bon que je donne le prix « de la première journée à monseigneur de Bellabre, « et celui de la seconde au capitaine David des « Ecossais. » Il les leur fit sur le champ délivrer, aux applaudissements unanimes de l'assemblée, et les divertissements et les danses recommencèrent.

Durant les deux années que Bayart resta en Artois, il se donna plusieurs autres tournois, de la plupart desquels l'honneur lui demeura. Ses louanges étaient dans la bouche de toutes les dames,

tandis que sa bonté et sa générosité lui gagnaient les cœurs de tous ses compagnons. « Nul d'entre « eux n'était démonté, qu'il ne le remontât, et s'il « avait un écu, chacun y avait part. »



CHAPITRE V

Conquête et perte du royaume de Naples. — Bayart se signale à la journée de Fornou. — Mort de Charles VIII.

1493-1498

Charles VIII, rejetant les avis et les représentations des vieux conseillers de son père, se disposa à revendiquer par les armes les droits incertains que la maison d'Anjou avait légués à Louis XI sur le royaume de Naples. Des conquêtes aussi lointaines, exposées à tous les artifices de la politique italienne, avaient paru trop dangereuses à ce prince, qui n'accepta de cet héritage que le comté de Provence. Son imprudent successeur, enivré par les parallèles pompeux de ses favoris et les harangues des ambassadeurs du duc de Milan, n'apercevait que la gloire d'une telle expédition. Croyant suivre les traces de Charlemagne, il allait par delà les monts chercher un chapeau de cardinal pour Guillaume Briçonnet, un duché pour Etienne de Vaesc, et soutenir contre son propre sang les attentats de Ludovic Sforza. Aucun sacrifice ne coûte à Charles

pour obtenir de ses voisins qu'ils le laissent en paix entreprendre sa conquête : le roi d'Angleterre se fait accorder d'énormes subsides, il rend l'Artois et la Franche-Comté à l'archiduc, la Cerdagne, le Roussillon à Ferdinand, se promettant de remplacer bientôt ces quatre provinces par des empires et des royaumes. Dans les rêves de son ambition, des ports de la Sicile aux rives du Bosphore, le trajet lui paraît facile, et il paye d'une forte pension les droits imaginaires que lui cède sur le trône de Constantin un Grec fugitif, dernier rejeton des Paléologues.

La noblesse française, reprenant toute l'ardeur que lui avait fait perdre la politique ombrageuse de Louis XI, accourut à Lyon où était fixé le rendez-vous des troupes. A la tête d'une armée dont l'audace et le courage compensaient le nombre, le roi partit de Grenoble le 29 août 1494, traversa sans obstacle l'Italie, chassant devant lui les bandes des Condottieri, et fit son entrée dans Rome, à la lueur des flambeaux, le 31 décembre de la même année.

Roderic Borgia, qui, sous le nom d'Alexandre VI, déshonorait la chaire de saint Pierre, fut réduit à s'humilier devant lui, et à souffrir que le roi de France fît planter ses justices sur les places publiques, et exerçât dans Rome les autres droits de la souveraineté. La terreur de « la furie française » le devance dans Naples; le roi Alfonse abandonne en fuyant sa couronne à son fils, et le jeune Ferdinand

est contraint de le suivre sans avoir pu faire combattre ses troupes. Plus heureux que César, Charles avait vaincu avant d'être venu et d'avoir vu (1). Maître de cette capitale, il y fait une entrée solennelle, à cheval, revêtu des ornements impériaux, le globe d'une main, le sceptre de l'autre, en qualité d'empereur d'occident, et se met à régner sur ces pays aussi tranquillement que si depuis Charlemagne ils n'eussent cessé d'obéir à ses prédécesseurs.

Cette conquête, ou plutôt ce voyage, « où les « fourriers s'en allaient en avant, la craie à la « main, marquer les logements, » ne fournit pas à Bayart de grandes occasions de se distinguer; mais la perfidie du pape et du duc de Milan préparait à Charles et à ses troupes un retour plus périlleux. Tandis que ce prince s'oublie dans les délices de Naples, l'Italie entière s'assemble en une ligue pour couper la retraite aux Français, et faire perdre à jamais à cette nation audacieuse l'envie de repasser les monts. L'armée des confédérés, forte de quarante mille hommes, les attend au pied des Apennins, sous la conduite du marquis de Mantoue, qui ne redoute qu'une chose, c'est que le roi lui échappe. Les avertissements réitérés de Philippe de Commines, ambassadeur à Venise,

(1) *Vulgare est et tritum omni populo illud Julii Cæsaris : Veni, vidi, vici. At reddita est Parthenope Carolo octavo, pro nominis celebritate, antequam Campaniæ fines attigisset ; jure igitur potuit dicere se vicisse, antequàm venisset et vidisset.* (Théod. Pasquierii in Francorum regum icones notæ. Œuvres d'Etienne Pasquier, t. 1, p. 1232).

parvinrent enfin à dissiper la sécurité du roi, qui se mit en marche pour retourner dans son royaume, tout en laissant la moitié de ses troupes à la garde de sa conquête. Mais avec moins de dix mille hommes, sa bonne artillerie et sa brave noblesse, Charles ne doutait point de passer sur le ventre aux Italiens réunis. Les confédérés l'attendirent avec confiance, certains d'envelopper *sa légion* dans les plaines de Foro-Novo, ou de l'accabler au passage du Taro. Mais si d'un côté le courage suppléait au nombre, de l'autre il n'y répondait point.

Le 6 juillet 1495, la bataille parut inévitable. Le roi Charles, «petit de corps, mais grand de cœur (1),» monté sur un superbe cheval, parcourut les rangs de ses soldats, transportés de l'air confiant et martial de leur chef. Après leur avoir adressé quelques paroles brèves et audacieuses, il alla se placer devant la première ligne de ses troupes, « et l'on ne voyait « nul homme plus près des ennemis que lui, excepté « son cousin le bâtard de Bourbon. » L'action s'engagea, les Italiens ne purent soutenir l'impétuosité française et prirent bientôt la fuite, précédés de leur général, le marquis de Mantoue, qui rendit grâce à ses éperons. Charles, séparé de ses preux dans la mêlée, ne dut son salut qu'à sa courageuse résistance et à la vigueur de son cheval. Les Français perdirent leur bagage pillé par la cavalerie

(1) *Major in exiguo regnabat corpore virtus.*

légère des Vénitiens, et environ deux cents hommes; les confédérés laissèrent plus de quatre mille morts sur le champ de bataille, perte à laquelle ses guerres de parade n'avaient point accoutumé l'Italie.

Au signal du combat, Bayart, avec toute l'ardeur d'un jeune écuyer à sa première bataille, se précipita dans les rangs ennemis et eut deux chevaux tués sous lui. Le comte de Ligny, témoin de sa vaillance, en instruisit le roi qui lui fit donner cinq cents écus pour se remonter; Bayart alla le remercier en lui présentant une enseigne de cavalerie qu'il avait enlevée aux Italiens. Un auteur, par une conjecture plus heureuse que fondée, l'a mis au nombre des chevaliers créés à cette journée de la main de Charles VIII (1).

Ce prince se hâta de venir dégager le duc d'Orléans assiégé dans Novare, et réduit aux plus dures extrémités. Bayart perdit à ce siège deux illustres parents: Charles Alleman, son oncle, commandeur d'Avignon, et Barrachin Alleman, son cousin, dont le château de Rochechinard en Dauphiné est à jamais célèbre par le séjour de l'infortuné Zizim, frère de Bajazet.

Le roi retrouva à Lyon la reine Anne, sa femme, après quinze mois d'absence, et de là s'en alla visiter Saint-Denys, dont les tombeaux ne devaient pas tarder à s'ouvrir pour lui. Il passa les deux années

(1) Aimar, *Histoire du chevalier Baïard*. Lyon, 1699, petit in-12, liv. 1, p. 55.

qui précédèrent sa mort à parcourir les principales villes de son royaume, s'appliquant à réformer les abus et à rendre en personne la justice au pauvre peuple, « comme ses prédécesseurs, et même mon- « seigneur Saint Louis, y procédaient. »

Cependant les Français avaient presque aussi promptement perdu que conquis le royaume de Naples. Le vice-roi Gilbert de Montpensier, « bon « et hardi chevalier, mais peu sage et ne se levant « qu'à midi, » mourut de chagrin et de misère à la suite de la désastreuse capitulation d'Atella.

Charles VIII, décidé à repasser en Italie à la tête d'une armée formidable, s'avança jusqu'à Lyon; mais tout-à-coup il revint à Amboise, où le rappelait, dit-on, sa passion pour une fille d'honneur de la reine. Le 7 avril 1498, traversant une galerie pour aller voir jouer à la paume dans les fossés du château, il se heurta la tête contre une porte, tomba sans connaissance et expira quelques instants après. Ainsi fut enlevé par une mort prématurée un prince dont les défauts n'avaient été que ceux de son éducation et de son âge, et que ses bonnes et aimables qualités firent regretter jusqu'au désespoir par tous ceux qui l'avaient approché.



CHAPITRE VI

Avénement de Louis XII à la couronne. — Conquête du duché de Milan. — Bayart fait un voyage à Carignan, où il donne un tournoi à la prière d'une dame.

1498-1499

La mort du fils unique de Charles, arrivée durant l'expédition d'Italie, appelait au trône le plus proche héritier mâle, Louis d'Orléans, qui prit le nom de Louis XII. Le nouveau monarque alla se faire sacrer à Reims et annonça hautement ses futures prétentions en joignant à ses titres ceux de roi de l'une et de l'autre Sicile et de duc de Milan. Il s'occupa d'abord de faire casser le mariage qu'il n'avait contracté avec Jeanne, fille de Louis XI, que par la violence de son redouté beau-père. La complaisance du pape fut payée à son fils César de Borgia par le duché de Valentinois et par l'engagement trop bien exécuté de seconder en Italie ses projets de conquête. Louis XII, devenu libre, s'empressa de remplir la clause du contrat de mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, qui portait que

cette princesse ne pourrait se remarier qu'avec l'héritier présomptif de la couronne de France.

Après s'être assuré, en habile politique, des puissances qui auraient pu traverser son entreprise, il résolut, l'an 1499, de faire valoir ses droits sur le duché de Milan qui lui appartenait du chef de Valentine de Milan, son aïeule, héritière des Visconti. Ludovic, petit-fils de l'usurpateur Sforza, en jouissait au préjudice de la maison d'Orléans que les malheurs de la France, en proie aux Anglais et aux dissensions domestiques, avaient empêchée de réclamer son héritage. Louis ayant amassé, par une sage économie, les fonds nécessaires à une aussi vaste entreprise, sans fouler ses peuples par de nouveaux impôts, fit passer les Alpes à son armée, sous la conduite de Berault Stuart, seigneur d'Aubigny, et de J. J. Trivulzio, seigneur milanais, ennemi personnel de Ludovic. Les villes de Nona, de La Rocca, furent emportées d'assaut et saccagées; Pavie et Novare, intimidées par cet exemple, reçurent les Français, et le reste du Milanais se hâta d'arborer la croix blanche. Sforza, ne se croyant plus en sûreté dans Milan, fit charger trente mulets de ses ducats et s'enfuit par une porte, tandis que les habitants ouvraient l'autre à Trivulzio.

A la nouvelle de ces rapides succès, Louis partit de Lyon et vint prendre possession des états que ses lieutenants lui avaient conquis en vingt jours. Il fit son entrée solennelle dans Milan, le 8 février 1499, en habit ducal, et resta trois mois dans cette

ville, appliqué à diminuer les impôts et à gagner les cœurs de ses nouveaux sujets par la douceur de sa domination. Mais la nouvelle de la naissance de sa fille le rappela trop tôt en France, et il laissa le gouvernement de la Lombardie à J. J. Trivulzio, dont les talents étaient plus propres à conquérir qu'à gouverner un nouvel état.

Après le départ du roi, les garnisons françaises passaient le temps à donner aux dames milanaises des fêtes et des tournois qui leur plaisaient beaucoup plus que la prudence ne l'eût exigé. Bayart profita de ces loisirs pour aller visiter sa famille qu'il n'avait point revue depuis le jour où il l'avait quittée pour la première fois.

Après avoir pleuré sur le tombeau de son père (1), et demeuré quelque temps avec sa bonne mère, un vif intérêt le conduisit à la cour de Savoie. Il y avait aimé, comme nous l'avons dit, une jeune damoiselle de la duchesse Blanche, nommée Marie Loregna, issue de noble lignage, mais plus favorisée par malheur des dons de la nature que de ceux de la fortune. Bayart, avec la loyauté de son âge, et sans songer à l'avenir, se promettait de l'épouser, lorsque son entrée au service du roi de France vint ajourner tous ses projets. Le voyage de Naples, celui de Milan, quatre années enfin s'écoulèrent sans qu'ils pussent autrement s'entretenir de leur

(1) Il était mort en 1496. Voyez les *Recherches Généalogiques* qui accompagnent cette histoire.

amour que par lettres. Cependant Bertolin de Montbel, seigneur de Fruzasque, épris de la beauté de la damoiselle, lui offrit sa main et son immense fortune, et Marie céda, quoiqu'à regret, aux vœux de sa famille et de sa bonne maîtresse. La duchesse, pour conserver sa favorite auprès d'elle, avait nommé son mari surintendant de sa maison, et tous les deux jouissaient de sa plus intime faveur.

Bayart, rendant justice à la position dans laquelle s'était trouvée la dame de Fruzasque, ne lui en avait pas conservé un moins vif attachement, et ce ne fut pas sans émotion qu'il entra dans la ville de Carignan, où Blanche de Montferrat, veuve de Charles I, s'était retirée depuis la mort de son fils Charles II. La cour de cette princesse, qui ne le cédait à aucune autre en magnificence et en politesse, attirait un grand nombre d'étrangers. La duchesse n'avait pas pris autrefois moins d'intérêt à Bayart que son époux; elle le reçut en véritable enfant de la maison, et la dame de Fruzasque avec toutes les « gracieusetés et courtoisies » que la bienséance permettait. Ils devisèrent longuement de leur première jeunesse, de leurs amours, et ne se lassaient pas de réveiller, dans de chastes entretiens, tous les souvenirs si chers à ceux qui ont aimé.

La dame de Fruzasque, dont les pensées avaient toujours suivi le Bon-Chevalier, se plaisait à lui rappeler ses triomphes aux tournois de Lyon et d'Aire et ses exploits à la journée de Fornoue, qui déjà avaient répandu au loin sa réputation. « Bayart,

« mon ami, lui dit-elle un jour, voici la maison « où vous avez été élevé, ce vous serait grande « honte de ne pas vous y faire connaître aussi « avantageusement que vous l'avez fait ailleurs. — « Madame, lui répondit-il, vous disposez de moi « depuis longtemps, et n'avez qu'à m'ordonner « ce qui pourrait plaire à ma bonne maîtresse et « à vous. — Eh bien! lui dit-elle, vous ne sauriez « faire rien de plus agréable à la duchesse que de « donner en cette ville un tournoi que le voisinage « des Français rendrait à coup sûr des plus bril- « lants.— Puisque tel est votre désir, il aura lieu, « Madame. Est-ce à vous, qui la première avez « régné sur mon cœur, que je pourrais refuser « chose possible, à vous que j'aime sans attendre « ni vouloir d'autre retour que vos douces paroles « et votre main à baiser. Bien vous prie que me « veuillez seulement donner un de vos manchons (1) « dont j'ai besoin. » La dame y consentit sans se douter de son projet. L'heure du souper interrompit leur conversation, et Bayart s'empara du manchon sans autre explication. Durant le bal qui suivit, la bonne duchesse s'entretint longuement avec son ancien page, jusqu'à ce que minuit vint donner le signal de la retraite.

Le reste de la nuit, Bayart ne songea qu'à son tournoi; il l'arrangea si bien dans sa tête, que le

(1) *Manchon*, *mancheron*, ancien diminutif de manche, aujourd'hui manchette.

lendemain il fit partir dès le matin un trompette chargé de prévenir les gentilshommes des villes d'alentour, qui voudraient se rendre à quatre jours de là, un dimanche, à Carignan; que Pierre de Bayart « donnerait en prix un manchon de sa « dame où pendait un rubis de cent ducats, à celui « qui serait trouvé le mieux faisant, à trois courses « de lance sans lice et à douze coups d'épée. » Le trompette exécuta sa commission et rapporta les noms de quinze gentilshommes qui avaient promis de s'y trouver. La duchesse, enchantée de la galanterie de Bayart, donna ses ordres pour que les échafauds se trouvassent prêts et mit à sa disposition tout ce qui pouvait contribuer à l'éclat de la fête.

Au jour et à l'heure indiqués, Bayart se trouva sur les rangs, armé de toutes pièces, accompagné des seigneurs de Mondragon et de Bouvans; ils furent bientôt suivis des autres champions, et Bayart ouvrit les joutes avec le seigneur de Rouastre, fort et adroit gentilhomme, porte-enseigne du duc régnant, Philibert le Beau. Le Savoisien, du premier coup, fit trois morceaux de sa lance; mais Bayart l'atteignit si rudement sur le haut de son grand buffle, qu'il enleva, percée d'outre en outre, cette pièce de son armure et rompit sa lance en éclats. Le seigneur de Rouastre s'étant rajusté, fournit également bien sa seconde lance, mais notre Bon-Chevalier le frappa en visière, emporta son panache et faillit à le désarçonner. A la troisième

course, le sieur de Rouastre croisa sa lance, et Bayart rompit la sienne en morceaux.

Après eux, les seigneurs de Mondragon et de Chevron firent assaut d'adresse et de force, ensuite les autres combattants, qui chacun à leur tour méritèrent l'approbation des assistants. Les lances rompues, commença le combat à l'épée; Bayart, à la seconde parade, fit sauter celle de son adversaire et rompit la sienne. Les autres champions se distinguèrent à l'envi, et le tournoi ne finit qu'à nuit close.

Le seigneur de Fruzasque invita, au nom de la duchesse, les gentilshommes à souper au château, où elle les traita avec sa magnificence accoutumée. Avant d'ouvrir le bal, il fut question de donner le prix : les seigneurs de Grandmont et de Fruzasque, juges du camp, recueillirent les voix des chevaliers et des dames, qui unanimement l'adjugèrent à Bayart. Rougissant, il le refusa et dit qu'il ne l'avait point mérité; mais que s'il avait fait quelque chose de bien, il le devait au manchon qu'avait bien voulu lui prêter madame de Fruzasque, et que c'était à elle qu'il appartenait de disposer du prix. La confiance que le seigneur de Fruzasque avait en la vertu de sa femme et en la prud'hommie de Bayart, ne lui fit prendre nul ombrage de cette déclaration publique; il se joignit au seigneur de Grandmont, pour lui faire part des intentions du seigneur de Bayart. La dame agréa sans le moindre trouble le compliment et remercia gra-

cieusement le vainqueur de l'honneur qu'il voulait bien lui faire. « Puisque monseigneur de Bayart a « la bonté de dire que mon bracelet lui a fait ga- « gner le prix, je veux, pour l'amour de lui, le « garder toute ma vie; pour le rubis, qu'il ne veut « reprendre, je suis d'avis de le donner au seigneur « de Mondragon qui, après lui, a réuni le plus « de suffrages. » Chacun applaudit; les danses commencèrent et se prolongèrent fort avant dans la nuit. Les gentilshommes français passèrent encore cinq ou six jours dans les fêtes et les plaisirs, puis rejoignirent leurs garnisons.

Bayart n'oublia point, avant son départ, l'ancien maître-palefrenier du duc de Savoie, Pizou de Chenas, qu'il avait retrouvé à Carignan. Il l'emmena un jour à son logis et, là, après l'avoir bien régalé, en reconnaissance des soins qu'il en avait autrefois reçus, il lui fit présent d'un beau cheval valant plus de cinquante écus; il lui demanda ce qu'était devenu l'écuyer qui l'avait mis à cheval et, ayant appris qu'il s'était retiré fort vieux et goutteux à Montcallier, il chargea Pizou de lui envoyer une belle et bonne mule.

Il alla ensuite prendre congé de la bonne duchesse et la pria de croire qu'après le roi son maître, il n'était ni prince ni princesse en ce monde auxquels il fut plus entièrement dévoué. Ses adieux à la dame de Fruzasque, ses premières amours, ne se passèrent pas sans larmes versées de part et d'autre. Cet amour honnête dura jusqu'à leur mort,

et pas d'année ne se passait qu'ils n'échangeassent quelque souvenir (1).

Tandis qu'on ne parlait dans Carignan que de sa courtoisie, de ses prouesses et de sa générosité, Bayart se hâtait de regagner la Lombardie; il pressentait que Sforza chercherait bientôt à y rentrer, et il comptait sur cette campagne pour se dédommager de la précédente.

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VI, chap. 19, *De l'honneste amour du Capitaine Bayart envers une dame.*



CHAPITRE VII

Bayart défait un capitaine italien et le poursuit jusque dans Milan. — Il est fait prisonnier et renvoyé sans rançon. — Premier duel du Bon-Chevalier.

1499 - 1500

Ludovic le More, retiré en Allemagne, épiait le moment favorable de recouvrer le duché de Milan; la licence des Français et la dureté du gouverneur ne le lui firent pas attendre longtemps. Trivulzio, chef des Guelfes, proscrit autrefois de sa patrie par les Gibelins, satisfaisait, au nom du roi de France, ses inimitiés personnelles et persécutait à son tour cette puissante faction. Sforza, instruit par de nombreux émissaires, des regrets et du mécontentement de ses anciens sujets, eut bientôt, à l'aide de ses trésors, réuni une armée composée de vingt mille Suisses, Allemands, Bourguignons et Albanais.

Il entra en campagne au milieu de l'hiver, et les forces affaiblies et divisées des Français ne purent résister à cette invasion que seconda le soulèvement général de la Lombardie. Ludovic rentra dans

Milan, le 5 février 1500, aux acclamations du même peuple qui l'avait chassé quelques mois auparavant. Trivulzio et le comte de Ligny, après avoir jeté des garnisons dans les principales citadelles, furent contraints de se replier sur Mortara. Louis, instruit d'une révolution à laquelle il était loin de s'attendre, fit passer en Italie de puissants renforts; mais la division qui régnait entre ses généraux nuisit au succès de ses armes, et pendant plusieurs mois la fortune resta incertaine.

Impatient de se signaler, Bayart était venu se loger, avec quelques gentilshommes de sa compagnie, dans une petite place à vingt milles de Milan. C'était entre eux à qui imaginerait de nouvelles entreprises sur l'ennemi. Un jour, le Bon-Chevalier fut informé qu'il y avait dans Binasco, à quelques milles de là, un parti de trois cents chevaux qu'il était possible d'enlever. Ses compagnons acceptèrent avec empressement l'invitation qu'il leur fit d'aller rendre visite aux Italiens, et ils partirent un matin au nombre de quarante à cinquante hommes d'armes déterminés à tenter l'aventure; mais ils avaient à faire à un brave et vigilant capitaine nommé Bernardino Cazachio qui, informé de leur projet, jugea plus à propos de les attendre en rase campagne. Il se posta à deux ou trois jets d'arc de Binasco et dès qu'il eut aperçu les Français, il estima, à leur petit nombre, qu'il en aurait bon marché. Les deux troupes ne tardèrent point à se reconnaître et fondirent l'une sur l'autre aux cris de

France ! France ! Moro ! Moro ! (1). Le choc fut terrible, et grand nombre de cavaliers renversés ne purent remonter à cheval dans une mêlée aussi chaude. « A voir combattre le Bon-Chevalier, entamer « têtes, couper bras et jambes, eût plutôt été pris « pour un lion furieux que pour un damoisel « amoureux. »

Cependant le combat durait depuis une heure, sans qu'au grand regret de Bayart, la victoire se fût encore déclarée. « Hé ! camarades, s'écria-t-il, « cette poignée de monde nous tiendra-t-elle ici « toute la journée ? Si les troupes qui sont dans « Milan venaient à en être averties, ce serait fait de « nous. Un dernier effort, et débarrassons-nous-en « au plus vite. » Ranimés par ces paroles du Bon-Chevalier, les Français, en répétant leur cri de guerre, chargèrent les Lombards avec tant de fureur, que ceux-ci commencèrent à perdre le terrain. Cazachio, voyant que les Français le serraient de près, craignit qu'ils n'entrassent avec lui dans Binasco et fit sa retraite en bon ordre du côté de Milan. Arrivés à peu de distance de cette ville, les Italiens se débandèrent et se sauvèrent à toute bride, poursuivis par les Français jusque sous le canon de la place. Alors un des anciens de la compagnie, s'apercevant du danger, cria : « Tourne, homme

(1) Le sobriquet de More, *Moro*, était devenu tellement propre à Ludovic Sforza, qu'il tenait lieu de son propre nom. P. Jove remarque qu'il lui avait été donné, *nequaquam à fuscedine oris*, *verum ab argumento*, *quod pro insigni gestabat*, *mori arboris*, *etc.*, *etc.*

« d'armes, tourne. » Chacun obéit et s'arrêta, à l'exception de Bayart, qui était trop échauffé à la poursuite des fuyards pour rien entendre.

Il se laissa tellement entrainer par son ardeur, qu'il entra pêle-mêle avec eux dans Milan, les chassant jusque sur la place du palais ducal. Reconnu bientôt à ses croix blanches, et entouré de toute part par la populace qui criait : *Piglia! Piglia!* il fut forcé de se rendre au capitaine Bernardino Cazachio : celui-ci l'emmena en son logis et, après que Bayart fut désarmé, il ne pouvait reconnaitre ce terrible gendarme dans un jeune homme dont tous les traits respiraient encore l'adolescence.

Ludovic, qui avait entendu le tumulte, en demanda la cause; et, curieux de voir cet archer si téméraire, il le fit mander devant lui. Cazachio, guerrier plein d'honneur, à la réception de cet ordre, craignit que Ludovic, se livrant à ses fureurs habituelles, n'eût conçu quelque funeste projet, et voulut accompagner lui-même son prisonnier. « Mon gentilhomme, lui dit Sforza, étonné de voir « tant de valeur et de jeunesse réunies, approchez, « et contez-moi ce qui vous a amené dans notre « ville. Pensiez-vous prendre Milan à vous seul ? « — Par ma foi ! Monseigneur, lui répondit « Bayart sans se troubler, je ne pensais pas entrer « tout seul, et croyais bien être suivi de mes com- « pagnons, qui, plus au fait de la guerre, ont évité « mon sort. Mais, à part ma disgrâce, je n'ai qu'à « me féliciter d'être tombé entre les mains de ce

« bon et vaillant capitaine. » Ludovic lui ayant ensuite demandé à combien, sur son honneur, s'élevait le nombre des troupes françaises : « Sur mon « âme, Monseigneur, ils ne sont guère que qua-« torze ou quinze cents hommes d'armes et seize « ou dix-huit mille hommes de pied, mais tous « gens d'élite, déterminés à soumettre cette fois « pour toujours le duché de Milan au roi, notre « maître ; excusez ma franchise, mais il me semble « que vous seriez, Monseigneur, pour le moins au-« tant en sûreté en Allemagne qu'ici, car vos gens « ne sont pas pour tenir devant les nôtres. »

Le duc feignit de s'amuser des propos du jeune Français, qui ne laissaient pas de lui donner à penser. « Sur ma foi, mon gentilhomme, lui dit-il « d'un ton railleur et indifférent, j'ai bonne envie « que les troupes du roi de France et les miennes « décident au plus tôt, par une bataille, à qui appar-« tiendra cet héritage, car je vois bien qu'il n'y a pas « d'autre moyen de nous accorder. — Plût à Dieu ! « Monseigneur, s'écria Bayart, que ce fût dès de-« main, pourvu que je fusse hors de prison. — « Vous êtes libre, reprit Ludovic, dans un élan de « générosité qui lui était peu ordinaire, et je vous « accorde de plus tout ce que vous me deman-« derez. »

Le Bon-Chevalier mit un genou en terre pour le remercier, le priant, pour toute grâce, de lui faire rendre ses armes et son cheval et de le renvoyer à sa garnison. « Je vous en conserverai, Monseigneur,

« une si grande reconnaissance, que, hors le service « du roi, mon maître et mcn honneur sauf, je serai « toujours à votre commandement. — Capitaine « Cazachio, dit Ludovic, qu'on lui fasse rendre son « cheval et tout ce qui lui appartient. — Rien de « plus aisé, répondit celui-ci, car tout est chez « moi. » Et il envoya chercher ses armes et son cheval. Ludovic voulut voir armer devant lui Bayart, qui sauta légèrement en selle sans toucher à l'étrier; il se fit ensuite donner une lance, et baissant sa visière, il parcourut à bride abattue la vaste cour du palais, et rompit contre terre son bois en cinq ou six morceaux. Ludovic, que ce spectacle ne réjouissait pas plus que de raison, ne put s'empêcher d'avouer que si tous les hommes d'armes français ressemblaient à celui-ci, il aurait à craindre un mauvais parti. Cependant il lui donna, pour le reconduire à sa garnison, un trompette qui n'alla pas si loin, car déjà l'armée française n'était plus qu'à dix ou douze milles de la ville.

Tout le monde plaignait le jeune guerrier dont la noble ardeur excusait l'imprudence. Son retour inattendu vint surprendre ses camarades qui l'accompagnèrent, en le félicitant, chez son bon maître, le comte de Ligny. « Comment, Piquet, mon ami, « lui dit celui-ci en riant, vous voici! Qui vous a « mis hors de prison et a payé votre rançon? J'al- « lais à l'instant envoyer un trompette pour le « faire et vous ramener. — Monseigneur, je vous « remercie très-humblement de votre bon vouloir,

« mais le seigneur Ludovic m'a généreusement ren-
« voyé sans rançon, » et il raconta en détail son aventure. Trivulzio lui demanda « s'il jugeait à la « contenance de Sforza qu'il fût homme à leur « livrer bataille. — Monseigneur, répondit Bayart, « il ne m'a pas mis si avant dans sa confidence ; « tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'a pas « l'air facile à intimider, et que probablement, d'ici « à peu de jours, vous aurez de ses nouvelles. Je « n'ai pu apprendre autre chose sinon que ses « troupes sont pour la plupart dans Novare, et « qu'il doit les rappeler à Milan, ou aller lui-même « les rejoindre. »

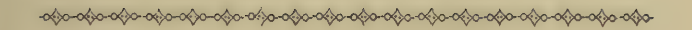
Importuné des louanges que le capitaine Cazachio donnait publiquement au jeune guerrier français, Hyacinthe Simonetta, gentilhomme d'une illustre famille milanaise, le fit insolemment provoquer à un combat singulier. Fier de quelques succès parmi ses compatriotes, et plein de confiance dans ses talents pour l'escrime, il négligea toute prudence. « Couvert d'une étroite armure qui tout en « faisant ressortir l'élégance de sa taille, gênait ses « mouvements (1), » à peine si le présomptueux Milanais put détourner le fer du jeune archer, qui le jeta sans vie dans l'arène. La solennité donnée à ce combat tourna à la gloire de Bayart, et « la « défaite du champion de Sforza parut aux Italiens

(1) *Cognovi strenuos equites dum nimium elegantiæ student, in armis conclusos victoriam è manibus emisisse, ex quibus vel maxime insignis fuit Hyacinthus Simoneta mediolanensis, Bayardo gallo congressus.*

« eux-mêmes un présage certain de la ruine pro-
« chaine de cette maison (1). »

(1) *Manifestum Sfortiaæ calamitatis, que mox subsecuta est, præsagium.* (De singulari certamine Lib. cap. 38; Andreæ Alciati opera, in-folio, t. III, Basileæ, 1571). — D'Argentré (Hist. de Bretagne, liv. XII, chap. 61) prétend qu'Alciat s'est trompé de nom, et révendique pour son compatriote, le capitaine La Lande, l'honneur de cette victoire. Nous nous contenterons de rappeler que l'ouvrage ou figure en toutes lettres le nom de Bayart, fut dédié et présenté à François Ier par le célèbre jurisconsulte *milanais*, l'an 1529, cinq années seulement après la mort du preux dauphinois.





CHAPITRE VIII

Prise de Ludovic Sforza et seconde conquête de Milan. — Générosité et désintéressement de Bayart.

1500

L'arrivée de La Trémoille, un des plus grands capitaines de son temps, ne tarda pas à rendre à l'armée française l'énergie que lui avait enlevée la pluralité des chefs. Pendant que Ludovic perd un temps précieux au siége du château de Novare (1), il est investi lui-même dans cette ville. La principale force des deux armées consistait en Suisses. La Trémoille pratiqua secrètement ceux de Sforza, qui se mutinèrent et refusèrent de se battre contre leurs compatriotes. Après avoir employé les promesses et être inutilement descendu aux prières les plus touchantes pour les détourner de leur trahison, Sforza fut réduit à implorer la permission

(1) Varillas (Hist. de Louis XII) fait honneur à Bayart de la défense du château de Novare; mais cet écrivain, à son ordinaire, n'appuie cette assertion d'aucune preuve.

de s'échapper parmi eux, déguisé en soldat, ou, selon d'autres, en cordelier. Tandis que les Suisses défilaient entre les rangs des troupes françaises, Ludovic, désigné par un valet du canton d'Uri, fut reconnu et arrêté. Le 11 avril, vigile de Pâques-Fleuries, Louis XII étant à la chasse aux environs de Lyon, reçut un courrier du cardinal d'Amboise qui lui apportait cette heureuse nouvelle, et se rendit immédiatement à Notre-Dame de Confort, pour remercier Dieu d'un événement qui lui assurait la possession du duché de Milan.

Ludovic arriva sous bonne escorte et fut enfermé au château de Pierre-Scise, sans avoir pu obtenir la permission de voir le roi. Il fut, peu de temps après, transféré au château du Lis-Saint-George et, de là, enfin au château de Loches, où il termina sa vie après dix années d'une captivité aussi douce que le permettait la sûreté d'un tel prisonnier. Ainsi se trouvèrent confondues la prudence et l'habileté de celui qui se faisait appeler le Fils de la Fortune, se vantant de l'avoir fixée par son artificieuse politique.

Son frère, le cardinal Ascanio, craignant d'éprouver un sort pareil, s'enfuit en toute hâte de Milan, pour tâcher de rejoindre, à travers les états vénitiens, ses neveux qui s'étaient réfugiés auprès de l'empereur Maximilien. Accablé de fatigue, il va au milieu de la nuit frapper à la porte d'une maison isolée appartenant à un gentilhomme qu'il avait autrefois comblé de bienfaits. Pendant qu'il

se livrait au sommeil, le traître fit avertir un capitaine de la république de Vénise, qui s'empara de lui et de tous ses trésors. Mais les Vénitiens n'osèrent refuser le roi de France, qui les fit hautement menacer de leur déclarer la guerre s'ils ne lui remettaient le cardinal, ses dépouilles, et aussi l'épée de Charles VIII, prise dans les bagages à la journée de Fornoue, et que les orgueilleux républicains montraient dans le palais de Saint-Marc. Ascanio alla habiter la tour de Bourges jusqu'au conclave qui suivit la mort d'Alexandre VI, et sut alors obtenir sa liberté en promettant au cardinal d'Amboise une voix qu'il donna à son compétiteur.

Lors de la première conquête du Milanais, Louis XII avait distribué à ses principaux officiers plusieurs terres et seigneuries et, entre autres, au comte de Ligny, les villes de Tortona et de Voghera. Toutes, à l'exemple de la capitale, avaient chassé leurs garnisons et ouvert leurs portes à Sforza. Courroucé de cette défection, le comte de Ligny résolut d'aller en personne châtier ses sujets rebelles. Suivi de Louis d'Ars, son lieutenant, de Bayart, qui portait alors son guidon, et d'une partie de sa compagnie, il s'avança jusqu'à Alexandrie, faisant courir le bruit qu'il allait mettre Tortona et Voghera à feu et à sang, quoiqu'un semblable dessein n'eût su entrer dans son âme. A cette nouvelle, les habitants consternés se hâtèrent d'envoyer au-devant de leur seigneur vingt de leurs principaux bourgeois, pour conjurer sa vengeance

et demander miséricorde. Le comte de Ligny les rencontra à vingt milles de Voghera, mais il passa outre, sans faire semblant de les apercevoir, et entra dans la ville en appareil de guerre.

Cet accueil redoubla la frayeur des pauvres députés, qui le suivirent en silence et allèrent implorer la protection du capitaine Louis d'Ars, dont ils connaissaient la bonté. Celui-ci leur promit ses bons offices, en leur conseillant de laisser passer la nuit sur la colère de leur seigneur. Le lendemain, après le dîner du comte, cinquante des premiers de la ville, tête nue, vinrent se jeter à ses pieds, criant miséricorde. L'un d'eux prononça en langue italienne un discours fort éloquent et dont le sens était que la ville de Voghera n'avait cédé qu'à la force, et que les cœurs de ses habitants n'avaient jamais cessé d'être français; qu'ils le suppliaient de leur pardonner l'offense qu'ils avaient commise tant envers le roi qu'envers lui, sur l'assurance qu'à l'avenir ils ne retomberaient plus dans une semblable faute; enfin qu'ils s'en remettaient à sa clémence et le priaient d'accepter ces trois cents marcs de vaisselle d'argent en signe de pardon; et ils couvrirent deux tables de pièces d'argenterie, sur lesquelles le comte ne daigna pas laisser tomber un regard. D'un ton et d'un air à les faire tous trembler, il leur adressa cette réponse : « Vous êtes bien hardis, sujets lâches et fé-
« lons, de paraître devant moi après votre infâme
« révolte, et d'ajouter mensonge à trahison. Est-

« on venu assiéger votre ville, canonner et assail-
« lir vos remparts? Non, vous avez traitreuse-
« ment appelé dans vos murs l'usurpateur de ce
« duché. Si je n'écoutais que mon devoir et ma
« juste indignation, je vous ferais pendre tous,
« comme traîtres et déloyaux, aux croisées de vos
« maisons. Allez, fuyez de devant mes yeux, et
« délivrez-moi à jamais de votre présence. » Les pauvres citoyens, toujours à genoux, écoutaient, transis de peur, et n'osaient plus rien ajouter à leurs prières.

Alors le sage et vaillant capitaine Louis d'Ars, se découvrant, adressa, le genou en terre, ces paroles au comte de Ligny : « Monseigneur, en
« l'honneur de notre Sauveur et de sa Passion,
« accordez-moi leur grâce; je leur ai engagé ma
« parole, et ils auraient mauvaise opinion de moi
« si je venais à y faillir. Je vous promets, en leur
« nom, qu'ils seront à l'avenir bons et fidèles su-
« jets..... » Les pauvres gens l'interrompirent en criant : « Grâce, Monseigneur, grâce! nous tien-
« drons ce que le capitaine a promis. » Le comte de Ligny, ému par leurs larmes, les fit lever, et leur dit : « Je vous pardonne en considération du
« capitaine Louis d'Ars, dont les services obtien-
« draient de plus grands sacrifices de moi. Allez,
« mais gardez-vous d'y retomber. Quant à votre
« présent, vous ne méritez pas que je l'accepte. »
Jetant ses regards autour de lui, il aperçut Bayart et lui dit : « Piquet, prenez cette vaisselle, je vous

« la donne pour votre cuisine. — Monseigneur, « reprit celui-ci, je vous en remercie très hum- « blement; mais à Dieu ne plaise que biens qui « viennent d'aussi méchantes gens entrent jamais « en ma maison; ils me porteraient malheur. » Cela dit, il distribua pièce par pièce l'argenterie à tous ceux qui se rencontraient là, sans en garder pour la valeur d'un denier, au grand étonnement de ses camarades, car le Bon-Chevalier eût été alors embarrassé de trouver dix écus en sa bourse.

« Que pensez-vous de cette action de Piquet, « Messeigneurs ? dit le comte de Ligny, lorsque « Bayart et les habitants furent sortis. C'est grand « dommage que Dieu ne l'ait pas fait naître sur le « trône de quelque puissant empire, il eût gagné « tous les cœurs par sa générosité. Croyez-moi, ce « sera quelque jour un des parfaits capitaines du « monde. » Le comte, jaloux qu'il n'eût pas à souffrir de sa générosité, envoya le lendemain à Bayart une belle robe de velours cramoisi doublée de satin broché, un excellent coursier et une bourse de trois cents écus qui ne lui durèrent guère, car ils furent bientôt partagés avec ses camarades.

ꕤ

CHAPITRE IX

Conquête du royaume de Naples. — La guerre éclate entre Louis XII et Ferdinand. — Bayart commence à se faire connaître des Espagnols. — Il se signale à la prise de Canosa.

1501-1502

L'an 1501, tout paraissant tranquille en France et dans le Milanais, Louis XII résolut de mettre à exécution le projet de son prédécesseur et de reconquérir le royaume de Naples. On le vit avec étonnement s'unir à son rival, à son ennemi Ferdinand le Catholique, pour faire et partager ensemble cette conquête. C'était se donner un associé dangereux où il pouvait être seul le maître; et cette alliance impolitique ne devait avoir pour la France que les résultats les plus funestes.

Il avait été convenu que le roi de France entrerait le premier en campagne, et il se hàta de mettre sur pied une puissante armée dont le comte de Ligny s'attendait à avoir le commandement. Lors du voyage de Naples, Charles VIII avait fait épouser à son favori Éléonore de Guevarra-de-Baux,

princesse d'Altamura, belle et riche veuve, qui possédait dans la Pouille les villes de Venosa, Canosa, Andria, Minervino et nombre d'autres. Le comte fut obligé d'abandonner l'Italie avec l'armée française; et sa femme, trop sensible à cette séparation, tomba dans une mélancolie qui bientôt la conduisit au tombeau. Louis de Ligny était donc, par ses intérêts et les intelligences qu'il pouvait avoir conservées dans son héritage d'Altamura, le général le plus propre à commander l'expédition de Naples. Jeune et vaillant, capitaine expérimenté, il ne lui manquait que la faveur que les rois conservent rarement aux favoris de leurs prédécesseurs. Il conçut un si grand dépit des refus de Louis XII, qu'il se retira dans ses terres, où il mourut de chagrin, à la fleur de l'âge, le 31 décembre 1503.

Sa compagnie, sous les ordres de Louis d'Ars, son lieutenant, rejoignit l'armée, que commandait Berault Stuart, seigneur d'Aubigny, habile et vaillant capitaine, mais qu'une santé chancelante écarta trop souvent de son poste. Bayart n'avait garde de rester derrière, et il demanda à son bon maître la permission de suivre ses compagnons en Italie. Le comte de Ligny se sépara de lui à regret, et comme s'il eût prévu qu'il ne devait pas le revoir.

Ferdinand le Catholique feignit d'envoyer le célèbre Gonsalve de Cordoue au secours de son parent le roi de Naples; mais dès que l'armée française eut commencé les hostilités, le général espa-

gnol rendit public le traité de son maître avec Louis XII, et s'empara de toutes les places où il avait été reçu comme allié. Ce manque de foi accabla Frédéric, prince sage et peu guerrier; indigné de la perfidie de Ferdinand et désespérant du salut de ses états, il les céda par vengeance au roi de France. En échange, il reçut le comté du Maine, dont les revenus lui furent conservés même après la perte du royaume de Naples, et il y acheva tranquillement sa vie, sans reporter jamais ses regards vers une couronne qu'il s'était peut-être trop pressé d'abandonner.

La conquête terminée, la discorde ne tarda pas à se mettre entre les conquérants, sous le prétexte de la délimitation des provinces tombées dans le partage de chacun. Gonsalve, initié à tous les secrets de Ferdinand, dont sa mauvaise foi le rendait le digne lieutenant, chercha les hostilités, surprit en pleine paix la ville de Tripalda et fit main basse sur la garnison française. D'Aubigny reprit cette place après l'avoir ensanglantée à son tour, et la guerre, sans être déclarée, s'éveilla peu à peu entre les deux nations.

Ce fut dans ces fréquentes agressions que Bayart commença à se faire une réputation parmi les Espagnols, assez avares, comme l'on sait, de louanges envers les étrangers (1). Son capitaine Louis

(1) *Et inter alios Gallos, Petrus Terralius Bayardus delphinas, suæ virtutis periculum in illis præliis fecit.* Aymari Rivallii, *de Allobrogibus libri*, p. 542. Viennæ Allobrogum, 1844, in-8.

d'Ars s'était emparé, au nom du comte de Ligny, de Venosa et de plusieurs autres places provenant de l'héritage de sa femme, la princesse d'Altamura. Favorisé par quelques seigneurs de la faction angevine, et vaillamment secondé par Bayart et son ami Bellabre, il poursuivit ses conquêtes en dépit de Gonsalve. Vainement ce général le fit-il sommer d'évacuer la Pouille et de rendre les villes qu'il détenait, selon lui, au préjudice du roi d'Aragon; Louis d'Ars lui répondit qu'il gardait à bon droit les possessions du comte de Ligny, son maître, qui relevaient directement de Naples, dont le roi de France était le seigneur propriétaire. Il appuya ce raisonnement par la défaite de ceux qui furent envoyés contre lui, et nonobstant force et menace, il continua de recouvrer les dépendances du duché d'Altamura (1).

Louis XII, informé de la conduite déloyale de ses alliés, manda à son vice-roi, Louis d'Armagnac, duc de Nemours, de sommer Gonsalve de rendre, dans les vingt-quatre heures, les villes dont il s'était emparé, ou de lui déclarer la guerre. Sur la réponse évasive de ce général, l'armée française entra en campagne et alla mettre le siège devant Canosa. Cette ville, entourée d'épaisses murailles, de larges fossés, abondamment fournie de vivres et de munitions, était

(1) Jehan d'Anton, *Histoire de Louis* XII. Paris, 1620, in-4°, ch. 3 et 7, p. 21 et 29.

défendue par l'élite des troupes espagnoles sous la conduite du capitaine Peralta et du célèbre Pietro Navarro.

Le 16 juillet 1502, les Français firent les approches de la place, se logèrent dans les monastères environnants et bientôt commença l'orage bruyant de l'artillerie. Le quatrième jour, la brèche ayant été jugée suffisante, les seigneurs et les capitaines, mêlés aux piétons, assaillirent si vivement les Espagnols, que la ville eût été prise sans la merveilleuse résistance du capitaine Peralta : il encourageait ses gens par son exemple et ses discours, les ramenait à la charge l'épée dans les reins, et faisait jeter sur les assiégeants des matières enflammées, des pots d'huile bouillante et de chaux vive. Louis d'Ars, Bayart, Bellabre, Chastelart, et quelques autres bons hommes d'armes, qui se portaient aux endroits les plus périlleux, furent, les uns blessés, les autres brûlés et échaudés, sans pour cela vouloir reculer ; car l'acharnement était tel que, pour mourir, les Français n'abandonnaient l'attaque, ni les Espagnols la défense. Cependant, après trois heures d'un combat des plus meurtriers, le terrain demeura aux assiégés, et les Français furent contraints de rentrer dans leurs quartiers.

Pendant deux jours et deux nuits, l'artillerie battit la ville d'un autre côté, et ouvrit une brèche plus considérable que la première. Bayart et Bellabre s'y précipitèrent des premiers, et déjà l'étendard de France s'élevait sur les décombres des remparts,

lorsque les Espagnols, ramenés par leur capitaine, firent une charge si vigoureuse qu'ils chassèrent de nouveau les assiégeants. Le Bon-Chevalier s'était tellement avancé, qu'il fut atteint et blessé de plusieurs coups de pique; son ami Bellabre eut le visage tout brûlé; Luc Le Groing, brave gentilhomme de leur compagnie, renversé dans le fossé du haut de la muraille, fut emporté comme mort. Les capitaines, après avoir perdu nombre de leurs meilleurs hommes d'armes, firent cesser un assaut trop meurtrier.

Irrités que douze cents Espagnols les arrêtassent aussi longtemps, les Français, le lendemain, redemandèrent l'attaque à grands cris, jurant de périr tous devant la place ou de l'emporter de vive force. Le capitaine Peralta, non moins sage que brave, ne crut pas devoir exposer le reste de ses soldats à une perte certaine, et ayant obtenu une honorable capitulation, il remit la place au duc de Nemours.



CHAPITRE X

Louis d'Ars et Bayart soutiennent un mémorable combat dans la ville de Biseglia.

1502

Louis d'Ars, après la prise de Canosa, se trouvant à deux lieues de la ville de Biseglia, dépendante des domaines de son maître, demanda quelques hommes d'armes au vice-roi d'Armagnac, pour tenter un coup de main sur cette place dans laquelle il avait pratiqué des intelligences. N'ayant pu les obtenir malgré ses vives instances, il ne renonça pas à son entreprise, et partit pour Biseglia seulement avec soixante chevau-légers de sa compagnie.

Cette ville, dont le golfe Adriatique baigne les murailles, était en état de faire une longue résistance; mais les habitants, qui n'avaient point oublié leur bon seigneur le comte de Ligny, en dépit des Espagnols, ouvrirent leurs portes à son lieutenant. Toute la commune, réunie à Louis

d'Ars, chargea aux cris de : France ! France ! les Espagnols qui furent contraints de se réfugier dans la citadelle. Ceux-ci commencèrent alors à faire sur la ville un feu si violent d'artillerie, que le bruit du canon fut entendu jusqu'à Canosa. Luc Le Groing, que ses blessures y retenaient, courut aussitôt chez le duc de Nemours, et lui dit : « Monseigneur, vous « entendez bruire le canon du côté de Biseglia, je « vous supplie au nom du roi et par amour pour « Monseigneur de Ligny, d'envoyer du secours à « son brave lieutenant qui doit en avoir grand be- « soin en ce moment. » Le vice-roi, ne voulant pas l'écouter, il s'adressa au généreux La Palice, qui se disposait à partir lorsqu'il en reçut la défense.

Le brave gentilhomme, voyant qu'il fallait chercher ailleurs du secours pour son maître, courut en toute hâte à une ville voisine où se trouvait en garnison une centaine d'hommes d'armes. « A che- « val ! à cheval ! gens d'armes de France, criait « par les rues Luc Le Groing en entrant dans « Ruvo, où vous aurez à vous reprocher la perte « du capitaine Louis d'Ars, qui soutient avec peu « de monde grande charge dans Biseglia. » Bayart, qui se trouva sur son passage, n'en entendit pas davantage. « Sans regarder qui suivrait, lui et « trois de ses gens partirent à bride abattue, au « hasard de crever leurs chevaux. » Arrivé aux portes de Biseglia, le Bon-Chevalier commença à crier de toutes ses forces : France ! France ! et tra-

versant la ville au grand galop, il se dirigea du côté du château où l'on entendait le bruit. « Là, il « se rangea aux côtés de Louis d'Ars, l'épée au « poing, et se mit à frapper à bras déployés et à « secourir de tous ses efforts les Français qui grand « besoin avaient d'aide. »

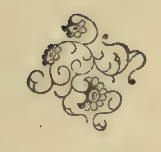
Durant le combat, il était survenu au secours du château trois cents Espagnols sous les ordres de l'amiral Villamarino, qui croisait avec trois galères dans ces parages. Le courage de Louis d'Ars croissait à proportion du nombre des assaillants ; mais ceux-ci ne voyant point arriver de renfort aux Français, redoublaient d'ardeur et de confiance. Repoussé, après une lutte trop inégale, à l'entrée de la ville, le capitaine d'Ars, préférant la mort à la perte de sa conquête, ferma de sa main la porte et se mit en travers. Les Espagnols se crurent certains de l'accabler ; mais « nul ne l'approchait de « tant que son glaive tenait d'ombre qu'il ne fut « assommé. — Sus, sus, Messeigneurs ! répétait « aux siens le brave capitaine écumant de rage et « de fatigue, mieux vaut mourir chevaleureusement « que vivre en soupçon de lâcheté. Ne perdons pas « faute de le garder le fruit de notre labeur, et « soyons à nous-mêmes le secours qu'on nous a « dénié. »

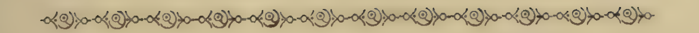
Bayart, à son exemple, frappait en désespéré ; Gilbert de Chaux, Jean de Montieux, gentilshommes de sa compagnie, le secondaient du reste de leurs forces, mais leurs épées émoussées n'étaient plus

redoutables que par leur pesanteur; hommes et chevaux succombaient de lassitude, et ils ne voyaient point arriver de secours. Soudain un épais nuage de poussière parut dans l'éloignement, et bientôt le son familier des trompettes françaises vint ranimer leurs forces épuisées. Les Espagnols, à leur tour, lâchèrent pied, et se retirèrent les uns vers le château, les autres du côté du port. Mais les cent hommes d'armes qu'amenait l'infatigable Luc Le Groing, coupèrent le chemin à ceux qui cherchaient à regagner leurs navires, et en massacrèrent près de trois cents. Les autres, au nombre de deux cents, parvinrent à se jeter dans le château; mais dix ou douze des principaux habitants, soupçonnés d'attachement au roi de France, et qui y étaient enfermés, avaient profité du désordre pour s'emparer de la grosse tour, d'où ils assaillirent les Espagnols de pierres et de tuiles. Profitant de cette diversion, Louis d'Ars fit escalader les murailles, et passer au fil de l'épée le reste des Espagnols.

Le château, garni d'abondantes provisions, offrit aux Français de quoi se dédommager des fatigues d'une telle journée. Louis d'Ars fit ensuite distribuer de l'argent et tous les chevaux qu'il trouva aux gens d'armes, qui, pour la plupart, avaient crevé les leurs en volant aussi rapidement à son aide. Sa générosité lui gagna les cœurs de ceux dont sa valeur faisait l'admiration. De retour à Canosa, il n'y eut personne de l'armée qui ne vint le com-

plimenter d'avoir ainsi soutenu pendant six heures, avec soixante hommes, les efforts de six cents Espagnols ; le bon capitaine, non moins modeste que brave, répondait que sans Bayart on serait arrivé trop tard à son secours.





CHAPITRE XI

Bayart gouverneur de la ville de Minervino. — Il fait prisonnier Alonso de Sotomayor, capitaine espagnol. — Conduite déloyale de ce dernier.

1502 - 1503

Louis d'Ars avait confié au Bon-Chevalier la garde de Minervino, ville épiscopale de la Capitanate, qui dépendait des domaines du comte de Ligny. Après avoir pourvu à la sûreté de la place, Bayart, au bout de quelques jours, ne tarda pas à s'ennuyer de rester si longtemps en cage, sans rompre une lance. « Messeigneurs, » dit-il un soir à ses hommes d'armes, « durant que nous « croupissons ainsi derrière des murailles, nos « armes se rouillent et l'orgueil des Espagnols « s'accroît. Il m'est avis, pour rompre ces per- « nicieux loisirs, que nous allions demain faire « une course entre Barletta et Andria, et si, « comme je l'espère, nous rencontrons quelque « parti ennemi, ce sera une occasion de nous re- « mettre en haleine. » Ce projet fut vivement ap-

plaudi, et ceux qui devaient y prendre part employèrent la soirée à visiter leurs chevaux et à fourbir leurs armes. Ils se mirent au champ de grand matin, au nombre de trente hommes d'armes, tous bien déterminés à ne pas rentrer dans Minervino sans avoir vu l'ennemi de près.

Le même jour et dans le même dessein, était sorti d'Andria, ville du voisinage, un brave et hardi capitaine espagnol nommé Alonso de Sotomayor, proche parent de Gonsalve et général de sa cavalerie (1). Il serait difficile de dire laquelle des deux troupes éprouva le plus de joie, lorsque, au détour d'une colline, elles s'aperçurent descendant à nombre égal dans la plaine.

« Mes amis, » dit Bayart à ses gens, dès qu'il eut reconnu les croix rouges : « voici l'occasion « que nous avons cherchée; que chacun songe à « son honneur et fasse son devoir; si je ne fais le « mien, tenez-moi à jamais pour lâche et sans « cœur.—Allons, capitaine, lui répondirent-ils, « donnez le signal de la charge pour que les Es- « pagnols n'aient pas l'honneur de commencer. » Visière baissée, lance en arrêt, aux cris de *France! France!* ils se lancèrent au grand galop sur les Espagnols, qui aux cris d'*Espana! Sant Iago!* leur épargnèrent bravement la moitié du chemin. Le combat dura indécis plus d'une demi-

(1) *Aloncus Sancti Majoris consanguineus Gonsallii Ferrandi majoris Hispanorum ducis.* (A. Rivallii, p. 542).

heure avec un égal acharnement. Animé par la résistance, il semblait que le Bon-Chevalier se multipliât dans la mêlée. Enfin une dernière charge rompit les Espagnols qui se débandèrent laissant sept hommes morts, et autant de prisonniers (1).

Le reste prit la fuite avec le capitaine; mais Bayart chaussa les éperons si vertement à don Alonso, qu'il l'atteignit l'épée haute, en lui criant: « Tourne homme d'armes! ne te laisse pas tuer « par-derrière. » Celui-ci, préférant une mort glorieuse, se retourna sur le Bon-Chevalier « comme un sanglier aux abois, » et il s'engagea entre eux un combat terrible. Sotomayor, abandonné par les siens, résistait avec un courage qui eût rendu la victoire douteuse si ses compagnons eussent combattu comme lui. Mais bientôt son cheval, rendu de lassitude, ne répondit plus au frein; alors le Bon-Chevalier, suspendant ses coups, lui dit : « Rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort! — A qui me rendrai-je ? répondit-il. — Au capitaine Bayart. » Alonso, qui le connaissait de réputation et voyait bien d'ailleurs que, cerné de tout côté, il ne pouvait échapper, lui remit son épée. Les Français reprirent la route de Minervino sans avoir perdu un seul homme, se félicitant de n'avoir acheté leur victoire que par quelques blessures et deux chevaux tués dont ils

(1) *Occisis septem Hispanis cum totidem Aloncus ceteris fugientibus captus est.* (A. Rivallii, ibid).

seraient amplement dédommagés par la rançon de leurs prisonniers.

Le Bon-Chevalier, ayant appris le nom et quelle était la naissance de Sotomayor, lui fit donner une des plus belles chambres du château, des vêtements de sa garde-robe et tout ce qui pouvait lui être nécessaire (1). Poussant plus loin la générosité, il se contenta de lui demander sa parole de ne point chercher à s'évader, et lui laissa la liberté de se promener par toute la place. Alonso le remercia de sa courtoisie et lui donna sa foi de ne pas sortir sans son congé. Quelques jours après, ils convinrent de la rançon, qui fut fixée à mille ducats.

L'Espagnol demeura quinze ou vingt jours à faire bonne chère avec le capitaine et ses compagnons, allant et venant sans être nullement surveillé, personne ne croyant un homme de sa condition capable de violer sa parole; mais impatienté de ne point voir arriver l'argent qu'il attendait, Alonso trouva plus expéditif d'aller lui-même en personne chercher sa rançon. Voici comme il s'y prit: il s'adressa à un soldat albanais de la garnison, et lui dit: « Théode, veux-tu gagner de « quoi vivre à ton aise le reste de tes jours ? » Le soldat, d'un naturel convoiteux, prêta l'oreille à ce discours. « Tiens-moi prêt, demain matin, un che-

(1) « Ledict Pierre de Bayart le traita non pas comme prisonnier, « mais comme frère et compaignon. » JEHAN D'ANTON, *Histoire de* Louis XII, chap. 5, p. 22).

« val à la poterne du château ; tu viendras avec « moi, en deux heures nous sommes à Andria, et « cinquante ducats ne seront qu'un faible à-compte « de mes bienfaits. » L'Albanais n'était pas d'une probité à résister à pareille somme, et il accepta le marché, après avoir pourtant fait observer à don Alonso que le capitaine était homme à le faire repentir de la violation de sa parole. « Mon inten- « tion n'est point de lui manquer de parole, répondit « l'Espagnol, je n'aurai rien de plus pressé que de « lui envoyer les milles ducats dont nous sommes « convenus et, pourvu qu'il les reçoive, mes obli- « gations sont remplies. — Au surplus, cela vous « regarde, répondit Théode ; comptez sur moi. »

Le lendemain, de bonne heure, Sotomayor, qui n'était point surveillé, trouva aisément le moment de monter à cheval et de fuir avec l'Albanais. Bayart ne tarda guère à faire sa ronde accoutumée, et, surpris de ne point trouver dans les cours don Alonso, avec lequel il causait et se promenait tous les matins, il demanda au portier où il était. Celui-ci répondit que l'Espagnol s'était promené à la pointe du jour du côté de la poterne, et que depuis il ne l'avait point revu. Aussitôt Bayart fit sonner l'alarme, et ni don Alonso ni Théode ne parurent. Outré de cette trahison, mais sans perdre un instant, il fait monter à cheval un de ses soldats nommé le Basque, avec dix de ses meilleurs cavaliers, leur ordonne de courir à bride abattue sur la route d'Andria, et de ramener le fugitif mort ou vif, sans

oublier l'Albanais, qui serait pendu aux créneaux du château pour servir d'exemple.

Le Basque, les éperons dans le ventre de son cheval, aperçut au bout de deux milles don Alonso occupé à rajuster les sangles de son cheval. Sans lui donner le temps de remonter, il fond sur lui et l'arrête. Théode, instruit du sort qui l'attendait, gagna Andria sans regarder derrière lui. Quand le Bon-Chevalier revit Sotomayor, il ne put contenir son indignation, et l'accabla des plus vifs reproches. Vainement l'Espagnol voulut alléguer sa prétendue justification; Bayart, trop irrité pour se payer d'excuses pareilles, le fit conduire dans la tour, où il le tint quinze jours enfermé (1), sans aggraver autrement sa captivité, et sans lui faire mettre les fers, comme il en avait le droit. Au bout de ce temps, arriva un trompette chargé de demander un sauf-conduit pour le porteur de la rançon. L'argent apporté et compté, Alonso prit congé d'assez bonne grâce de Bayart et de ses hommes d'armes, et partit après avoir vu distribuer ses mille ducats jusqu'au dernier aux soldats de la garnison (2).

(1) *Et quia fidem non servaverat in turri detentus fuit.* (A. Rivallii, page 543).

(2) *Receptis mille ducatis stationis militibus distributis, Bayardus liberavit Aloncum.* (A. Rivallii, ibid.).

CHAPITRE XII

Lettres de Bayart à Sotomayor, et réponses de celui-ci.

1503

De retour à Andria, l'Espagnol fut accablé de questions sur sa captivité et sur le seigneur Bayart. « Je vous assure, » répondit-il à ses amis, » qu'il « est impossible de trouver un capitaine plus intré- « pide et plus actif ; » et il leur raconta les exercices continuels dont il occupait les loisirs de ses soldats, et aussi la générosité dont il avait été témoin avant son départ, ajoutant que, « s'il vivait âge « d'homme, il parviendrait sûrement à une haute « fortune. Quant au traitement que j'ai éprouvé, « j'ignore s'il provenait de ses ordres, mais ses gens « ne m'ont point traité en prisonnier de guerre ni en « gentilhomme (1) et je me réserve bien de lui en « demander satisfaction les armes à la main. »

(1) *Is ubi libertati restitutus est, beneficii immemor, de ejus erga se inhumanitate conquestus est.* (CHAMPIER, *Tropheum Gallorum*).

Alonso répéta publiquement ses plaintes et ses menaces dans une conférence qui eut lieu à cette époque entre le duc de Nemours et Gonsalve pour la délimitation des provinces contestées. Le Bon-Chevalier ne tarda point à en être informé; et, surpris autant qu'indigné d'une semblable imposture, il fit sur-le-champ assembler tous les soldats de la garnison de Minervino, et après leur avoir exposé les griefs de Sotomayor : « Il me semble, leur dit-il, « que jusqu'à son évasion prisonnier ne fut jamais « aussi bien traité, et depuis, si je l'ai fait resserrer, « il ne doit s'en prendre qu'à lui même. » Il leur demanda s'il n'aurait point éprouvé à son insu quelque outrage dont il s'empresserait de lui donner satisfaction. « Capitaine répondirent-ils tous, « quand il eût été le premier personnage de sa « nation, vous n'auriez pu lui faire un meilleur « traitement, et c'est mal et péché à lui de s'en « plaindre. Mais ces espagnols sont tellement gon- « flés d'orgueil, qu'ils ne trouvent jamais qu'on « en fasse assez.— Par ma foi, reprit Bayart, quoi- « que la fièvre quarte me tienne, je veux lui écrire « que s'il ne rétracte ses propos, je lui prouverai « qu'il en a menti, à pied ou à cheval comme il lui « plaira. » Encore que le Bon-Chevalier signât fort bien son nom, il fit incontinent venir son clerc, et lui dicta la lettre suivante :

« Don Alonso, j'ai appris que depuis votre « retour vous vous êtes plaint de moi, et avez « semé parmi vos gens que je ne vous ai point

« traité en gentilhomme. Vous savez bien le con-
« traire; mais comme une telle charge me ferait
« gros déshonneur, je vous écris cette lettre pour
« vous prier de rhabiller vos paroles devant ceux
« qui les ont ouïes. Vous rétablirez mon honneur
« en confessant le bon traitement que je vous ai fait,
« et le vôtre en rendant témoignage à la vérité. Et
« dans le cas où vous seriez refusant, je vous déclare
« que je suis résolu à vous faire dédire par combat
« mortel de votre personne à la mienne, soit à pied
« ou à cheval, ainsi que mieux vous plairont les
« armes. Et adieu. De Minervino, ce dixième de
« juillet 1503. » Le seigneur de La Palice approuva fort cette lettre, et chargea son trompette, nommé La Lune, de la porter à Andria au seigneur Alonso de Sotomayor.

Celui-ci, après l'avoir lue, y fit sur-le-champ cette réponse sans prendre conseil de personne:
« Seigneur de Bayart, j'ai vu votre lettre, où entre
« autres choses dites qu'êtes résolu à me combat-
« tre si je ne me dédis des paroles par moi semées,
« que vous ne m'avez point, étant votre prison-
« nier, traité en gentilhomme. Je vous déclare que
« onc ne me dédis de choses que j'ai dites, et
« n'êtes pas homme à m'en faire dédire. J'accepte
« le combat que vous me présentez de vous à moi,
« d'ici à douze ou quinze jours, à deux milles de
« cette ville d'Andria, ou ailleurs que bon vous
« semblera. »

Le Bon-Chevalier, malgré sa fièvre quarte, n'eût

pas donné cette lettre pour dix mille écus. Il fit aussitôt réponse à Sotomayor qu'il serait exact au jour qu'il lui plairait d'assigner et s'occupa d'avoir au plus tôt la permission et le champ du vice-roi, le duc de Nemours; mais l'Espagnol ne montra pas le même empressement, et près de six mois s'écoulèrent avant qu'il se décidât à vider la querelle. Cherchant tous les moyens d'éluder l'instant fatal, il manqua à un premier rendez-vous, et écrivit de nouveau à Bayart, le 26 novembre 1503, une lettre (1) dont le sens était que, quel que fût à l'avenir l'obstacle qui empêchât l'un des deux combattants de se trouver au jour indiqué, il entendait que par cela même il se reconnaîtrait vaincu et prisonnier de l'autre. Bayart lui répondit qu'il y consentait volontiers et que peu lui importait les conditions pourvu qu'il vengeât son injure.

Gonsalve, informé de ce différend, gourmanda sévèrement Alonso, et lui ordonna de laver sans plus de délai, les armes à la main, l'honneur compromis de sa nation et celui de son propre lignage (2).

(1) Champier (*Gestes de Bayart*, feuillet 18, verso) rapporte qu'il avait trouvé lui-même cette lettre de Sotomayor dans la bourse de la mère du Bon-Chevalier, qui l'avait prise à son fils; elle est d'autant plus authentique, que nous la découvrons dans un autre de ses ouvrages imprimé du vivant même de Bayart. (Symphoriani Champerii, *Tropheum Gallorum*, Lugduni, in-4, 1507, *tractatus secundus*).

(2) *El grand capitan Gonçalo Hernandez de Cordova entendida la causa de la querella, reprehendio muy severamente a Sotomayor por lo hecho, y le mando que saliesse al campo : porque con el juizio de las armas se purgasse la infamia del mal tratamiento, o quedando vencido,*

Voyant alors qu'il n'y avait plus moyen de reculer sans se perdre de réputation, Sotomayor donna jour au Bon-Chevalier, en le priant toutefois de trouver bon qu'il se portât « défendeur, » et lui Bayart « demandeur. » L'Espagnol le connaissait pour l'homme du monde le plus redoutable à cheval, et, en s'assurant le choix des armes, par cette proposition aussi captieuse qu'irrégulière, il se réservait d'en profiter en temps et lieu. « Sur une juste querelle, » répondit Bayart, « peu me chault d'être « demandeur ou défenseur. » Et sans davantage s'en inquiéter, il accorda tout ce qu'Alonso voulait. Il fut décidé que le combat aurait lieu entre Andria et Minervino, la vigile de la Purification de Notre-Dame.

meritamente fuesse castigado con deshonrado fin, por aver ensuriado con palabras, o obras descorteses la honra de la nacion espagnola y a su linaje. (Cronica del grand capitan Gonçalo Hernandez de Cordova y Aguilar. Alcala de Henares, 1584, in-4, cap. cxxv, p. 156).



CHAPITRE XIII

Duel de Bayart et de Sotomayor.

1504

Ce jour arrivé, le seigneur de La Palice, suivi de deux cents hommes d'armes, selon l'accord, amena au rendez-vous le Bon-Chevalier, monté sur un vigoureux coursier, et couvert d'une armure toute unie, « par humilité. » Don Alonso ne se pressait point d'arriver ; le trompette La Lune courut l'avertir que le seigneur de Bayart l'attendait à cheval, armé de toutes pièces. « Com-« ment ? dit l'Espagnol, à cheval ! le choix des « armes m'appartient ; je suis le défendeur et lui « le demandeur. Trompette, va lui dire que je « veux combattre à pied. » Alonso espérait, en élevant cette étrange prétention, ou que les Français empêcheraient Bayart d'accepter ou qu'il aurait bon marché, à pied, d'un homme affaibli par la fièvre.

La Lune vint rapporter ce nouveau subterfuge, en disant : « En voici bien une autre, capitaine; « votre homme maintenant veut avoir le choix des « armes et combattre à pied. » La Palice et tous les assistants, indignés, assuraient Bayart que, selon toutes les lois des combats à outrance, il devait rejeter une condition aussi déloyale que désavantageuse dans son état ; mais le preux chevalier quoiqu'il eût ce jour-là même son accès de fièvre (1) répondit gaiement au trompette : « La Lune, mon « ami, va dire au seigneur Alonso que je l'attends « à pied, et ne veux pas, pour si peu de chose, « perdre l'occasion de réparer mon honneur ; et s'il « venait encore à se raviser, tu lui diras qui je « suis son homme de toute manière qu'il lui « plaira. »

Sotamayor fut surpris d'une réponse à laquelle il ne s'attendait pas ; mais il n'était plus temps de se dédire, « car la bécasse en était bridée, » comme dit le proverbe (2). Il ne songea plus qu'à profiter de tous ses avantages, et décida qu'ils combattraient à pied, armés de toutes pièces, à l'exception du casque, avec l'épée et le poignard, dans un espace de soixante pas carrés. D'une taille et d'une force prodigieuse, Alonso comptait accabler plus aisément Bayart malade, chargé d'armes pesantes

(1) *Licet tunc febre quartanâ et aliâ gravi infirmitate laboraret.* (Rivallii, p. 543).

(2) Brantôme, *Discours sur les Duels.*

et privé du seul avantage que son agilité pouvait lui donner (1).

Le Bon-Chevalier, sans perdre de temps, fit entourer la lice de quelques grosses pierres mises les unes à côté des autres et se rendit à son poste, accompagné des seigneurs de La Palice, d'Urfé, d'Humbercourt, de Fontrailles, du baron de Béarn, ses féaux amis qui tous priaient le Seigneur qu'il fût en aide à leur champion. Sotomayor s'avança du côté opposé, conduit par le marquis de Licita, don Diégo de Quinones, lieutenants de Gonsalve, don Pedro de Haldes, et don Francisco d'Altemeze; il envoya à Bayart deux épées et deux poignards, entre lesquels celui-ci ne s'amusa pas à choisir. « Capitaine, mon ami, lui dit « le seigneur de la Palice avant de se retirer, « combattez froidement sans vous emporter, et « frappez surtout au visage. — Monseigneur, lui « répliqua le Bon-Chevalier, je le ferai ainsi que « vous me le conseillez, sans point faillir. » Il fut introduit dans l'enceinte par Bellabre, qu'il avait choisi pour son parrain, et Sotomayor par le sien, don Diego de Quinones. Le seigneur René de La Chesnaye et le capitaine espagnol Escalada, juges du camp, se placèrent à leur poste. La Palice et don Francisco d'Altemeze entourèrent

(1) *Et quod Sotomajor excelsâ admodum robustâque staturâ esset, Baiardumque alacrem adolescentem staturâ minorem præ se contemneret.* (BELCARII, *Commentaria*, page 264).

la lice avec un nombre égal d'hommes d'armes, la lance sur la cuisse.

Après les cérémonies usitées dans les gages de bataille, les deux champions restèrent seuls dans l'enceinte; le Bon-Chevalier se mit à genoux, fit son oraison à Dieu, baisa la terre, et se releva en faisant le signe de la croix. Avec autant de calme que s'il eût été dans un palais à se promener parmi les dames, il s'avança contre son adversaire, le visage découvert, l'épée dans la main droite et le poignard dans la gauche.

L'Espagnol de même, l'épée à la main, mais le poignard à la ceinture, marcha bravement à sa rencontre. « *Senor Pedro de Bayardo que me* « *quereis?* lui dit-il. — Don Alonso de Sotomayor, « lui répliqua Bayart, *je quiers* contre toi défen- « dre mon honneur. » Et sans plus de paroles, ils s'approchèrent et fondirent l'un sur l'autre à grands coups d'épée. L'Espagnol fut légèrement atteint au visage, et ses efforts n'en devinrent que plus vifs. Grand et vigoureux, il cherchait à joindre Bayart pour le saisir au corps et jouer du poignard; mais le Bon-Chevalier, d'un bras exercé, savait le maintenir à la longueur de son épée. « Comme deux lions échauffés, s'entrebat- « taient ces deux champions, sans qu'on pût augu- « rer qui des deux l'emporterait. Français et Es- « pagnols demeuraient dans une cruelle incertitude, « les uns craignant que les forces ne vinssent à « manquer à Bayart affaibli par quatre mois de

« fièvre ; les autres tremblant pour don Alonso, que, « tout grand et fort qu'il était, pas un de ses amis « n'eût mieux aimé pour son bien en sa maison « de Saragosse. »

C'était à la tête que visaient surtout les deux combattants ; Bayart s'apercevant de l'avantage qu'une haute stature donnait à son ennemi, eût recours à l'adresse. Il saisit l'instant où l'Espagnol levait le bras pour le frapper, laissa passer l'épée, et, prompt comme l'éclair, lui porta à découvert un coup terrible dans le visage. Il ne put y atteindre ; mais son estoc donna si violemment dans le gorgerin d'Alonso, qu'au travers des mailles il lui entra plus de quatre doigts dans la gorge, tellement qu'il eut peine à le retirer. Le sang de l'Espagnol ruissela pardessus son harnois jusqu'à terre ; se sentant blessé à mort, il jeta son épée et se précipita comme un forcené sur Bayart. Tous deux commencèrent une lutte si acharnée que, sans vouloir lâcher prise, ils roulèrent par terre l'un sur l'autre (1). Soudain Bayart, plus agile que son adversaire, lui plonge son poignard jusqu'à la croisée entre le nez et l'œil gauche, en lui criant : « Rendez-vous, seigneur Alonso, ou vous êtes « mort. » Il n'avait garde de répondre, il n'était déjà plus. Son parrain, don Diego de Quinones, accourut, et dit : *Senor de Bayardo*, *vencido*

(1) *Aloncus accepto vulnere lethali in jugulo cepit brachiis Bayardum, et colluctantes ambo in terram ceciderunt.* (Rivallii, p. 543).

habeis, ia es muerto. Il n'était que trop vrai, car plus ne remua ni pieds ni mains.

« Qui fut bien déplaisant, ce fut le Bon-Cheva-
« lier, qui eût donné tout ce qu'il possédait pour le
« vaincre sans le tuer. » Il imposa silence aux clairons et aux trompettes (1), et se jetant à genoux, il remercia Dieu de la victoire qu'il avait remportée par son aide et baisa trois fois la terre. Lui seul avait droit de toucher au corps d'Alonso; il le traîna avec peine hors du camp, et s'adressant à son parrain, il lui dit: « Seigneur don Diego, en
« ai-je assez fait? » Lequel répondit piteusement:
« *Harto y demasiado*, *senor Bayardo, por la*
« *honra de Espâna.* — Vous savez, ajouta le Bon-
« Chevalier, que les lois du combat mettent le
« corps à ma disposition; mais je vous le rends (2)
« et je voudrais, mon honneur sauf, qu'il fût en
« mon pouvoir de vous le rendre vivant. »

Les Espagnols emportèrent tristement le cadavre de leur champion, et les Français reconduisirent en triomphe le vainqueur à la garnison de son bon ami le seigneur de La Palice. Le premier soin de Bayart, en arrivant, fut d'aller à l'église rendre grâce à Dieu; ce ne furent ensuite que fêtes et banquets.

(1) « Les trompettes voulurent là sonner, pour donner louange au
« vainqueur, lequel ne voulut oncques que pour ce en trompette ni
« clairon fût soufflé. » (JEHAN D'ANTON, p. 152).

(2) *Cadaverque ejus cum armis quæ sibi jure belli retinere potuisset liberè ut ea quæ conveniebat decentiâ, sepulturæ traderetur, adsportari permisit.* (CHAMPIER, *Tropheum Gallorum*).

Les Espagnols chargèrent de malédictions la mémoire de Sotomayor, qui avait compromis dans une mauvaise querelle l'honneur de sa nation (1), et les Français exaltèrent à l'envi l'adresse et la valeur de Bayart, vainqueur d'un guerrier qui jusqu'alors avait passé pour invincible (2). Sa réputation reçut un grand éclat de ce triomphe, dont le bruit se répandit non seulement en France, mais encore dans l'Italie et l'Espagne. Les circonstances en avaient été si publiques et si avérées, que les historiens de ces deux nations, *grands larrons de la gloire française*, n'ont osé, à leur habitude, les dénaturer ou les démentir. Forcés de l'avouer, ils n'ont eu d'autre ressource que de passer légèrement sur un aussi désagréable sujet.

(1) *Hispanis jure cadentem omni contumeliarum genere onerantibus : ut potè qui patriæ nomen turpi antea facto, et mox ignobili morte dedecorasset.* (P. Jovio, *de vitâ Magni Gonsalvi*, l. II, Basileæ, in-folio, p. 240).

(2) *Quo nullus unquam impunè manus conseruerat.* (G. Paradini *Memoriæ*, Lugduni, 1548, in-4, l. II, p. 35).



CHAPITRE XIV

Combat de onze Français et de onze Espagnols, dont l'honneur reste à Bayart et au seigneur d'Urfé.

1504

L'expulsion récente des Maures, après une longue suite de victoires, avait porté au plus haut dégré l'orgueil naturel à la nation espagnole. Qui pouvait désormais résister aux pourfendeurs de ces géans Sarrasins et de ces fameux Abencerrages dans tant de combats singuliers dont leurs *Romanceros* nous ont transmis de si brillants récits ? Depuis leur arrivée en Italie, les Espagnols n'avaient point manqué de prétexte pour méconnaître la supériorité de la gendarmerie française, réputée la meilleure de l'Europe, et l'expérience de plus d'un combat ne leur fit rien rabattre de leur exclusive prétention à l'emporter à cheval comme à pied sur toutes les troupes du monde.

Une de ces fréquentes suspensions d'armes que demandait Gonsalve et que Nemours lui accor-

dait trop facilement, donna occasion aux capitaines des deux nations d'agiter entre eux cette question. Les Français reconnaissaient l'excellence de l'infanterie nationale de leurs adversaires, et se plaisaient à avouer qu'il n'était pas de meilleures gens de pied. Quant à leur cavalerie, élevée à l'école des Maures et combattant pour ainsi dire en voltigeant, ils soutenaient qu'elle était ncapable de supporter le choc de la gendarmerie française (1). Les Espagnols prétendirent que, si leurs chevaux étaient meilleurs, leurs hommes d'armes n'en étaient pas moins solides et que maintes rencontres en faisaient foi. Les Français leur citèrent la défaite récente de Sotomayor; les Espagnols repliquèrent leurs rodomontades ordinaires, et de propos en propos on en vint à des sarcasmes qui demandaient du sang. Gonsalve, trop habile pour ne pas chercher à effacer une impression défavorable par quelque succès éclatant, ne laissa point refroïdir les bonnes dispositions de ses cavaliers; il les excita à profiter de l'intervalle de la trève pour attirer les Français dans un combat qui rétablirait leur honneur. L'occasion ne se fit point attendre, et les Espagnols n'eurent qu'à parler.

Le Bon-Chevalier et son ami François d'Urfé,

(1) *Galli dictitarent, strenuos quidem pedites Hispanos videri, equites vero secùs, ut pote qui eludendo, et in gyrum flectendo equos, robustas Gallorum hastas formidare concursionesque vitare ignobili fugâ consuessent.* (P. Jovio, *de vità Magni Gonsalvi*, pag. 238).

seigneur d'Orose (1), étaient sortis un matin pour se promener et prendre l'air aux alentours de Minervino; ils furent rencontrés par une bande d'Espagnols qui de même s'ébattaient dans la campagne, les saluèrent et entrèrent en conversation. Après quelques paroles échangées, don Diego de Vera, ancien ami de Sotomayor, à qui le souvenir de sa mort était toujours présent, se mit à dire: « Messeigneurs les Français, je ne « sais si vous êtes du même avis; mais cette « trève, depuis plus de huit jours qu'elle dure, « commence à nous ennuyer. Ne pourrions-nous « par l'égayer en liant une partie de dix contre « dix, vingt contre vingt, plus ou moins, pour « soutenir en champ clos la querelle de nos maî- « tres, à telle condition que les vaincus demeu- « reraient prisonniers des vainqueurs ? Je me fais « fort pour les miens si vous acceptez. » Les deux Français se regardèrent. « Seigneur d'Urfé, « dit Bayart, que vous en semble ? — Je trouve « que c'est fort bien parlé, lui répondit son ami. « — En ce cas, reprit le Bon-Chevalier, seigneurs « Espagnols, nous ne sommes pas gens à vous refu- « ser. Vous êtes ici onze hommes d'armes; d'au- « jourd'hui en huit jours trouvez-vous, montés et « armés de toutes pièces, dans la plaine neutre qui

(1) Jean d'Urfé, seigneur d'Orose, fils de Louis d'Urfé, seigneur de Rochefort et d'Ysabeau de Langeac, dame d'Orose, fut lui-même un des personnages distingués de cette famille à laquelle n'a manqué aucun genre d'illustration.

« avoisine Trani, nous nous y rendrons en nom-
« bre pareil, et l'on verra à qui demeurera l'hon-
« neur. » Les Espagnols convinrent de tout, et ils se séparèrent fort satisfaits les uns des autres.

De retour à leur garnison, Bayart et d'Urfé, après avoir obtenu la permission du vice-roi, n'eurent que l'embarras du choix entre leurs compagnons. Gonsalve, qui attachait la plus grande importance au succès de ce défi, choisit lui-même les guerriers les plus renommés de toute son armée. Lorsqu'ils allèrent prendre congé de lui, le matin du jour de leur départ, il leur adressa un long discours dans lequel il leur rappela l'expulsion des Maures, la conquête de Grenade et les victoires, que, depuis Roncevaux, les Castillans et les Aragonais avaient remportées sur les Français. Les historiens espagnols ont toutefois passé sous silence le conseil peu loyal qu'il leur donna pour s'assurer la victoire. Action peu digne d'un aussi grand capitaine, mais qui ne doit pas étonner de celui dont la morale était que la réussite absout tous les moyens, et que la toile d'honneur doit être tissue d'une trame grossière !

Les Vénitiens, sur le territoire desquels avait lieu le combat, en furent choisis pour juges. Dès le lever du jour, plus de dix mille personnes couvraient les murailles de Trani, et une multitude d'Italiens, d'Espagnols et de Français attendaient les combattants dans la plaine. On traça la lice, qui eut cent soixante pas carrés, et que limitait un

fossé surmonté d'un cordon de pierres sèches. Les conventions furent que tout homme d'armes qui dépasserait ces lignes ne combattrait plus et demeurerait prisonnier ; que si la nuit survenait avant que la victoire fût complète, ne restât-il de part et d'autre qu'un seul champion, il affranchirait tous ses compagnons et les deux partis se retireraient francs et quittes en pareil honneur.

Les noms des onze français et les détails de ce combat nous ont été conservés par un historien contemporain, qui les tenait de ceux mêmes qui s'y étaient trouvés (1). La chronique espagnole les répète et les confirme, moins quelque prévention nationale (2).

Français.	*Espagnols.*
Pierre Terrail, seigneur de Bayart.	Diego Garcia de Parèdes.
François d'Urfé, seigneur d'Orose.	Diego de Vera.
Pierre de Pocquières, seigneur de Bellabre.	Jorge Diaz.
Hector de la Rivière.	Ognate.
Pierre de Guiffrey, seigneur de Boutières.	Moreno.

(1) « Et tout ce ai-je sceu par aulcuns de ceux qui estoient à l'affaire et autres présents au dict combat. (JEHAN D'ANTON, *Histoire de Louis XII*, pag. 148 et suiv. Il y a dans le manuscrit original de la Bibliothèque royale une vignette représentant cette scène).

(2) *De un renido campo y desafio que entre onze cavalleros franceses y onze espagnoles se hizo en Taranto y de lo que sucedio*. (Cap. 53. fol. 77. Cronica del gran Capitan).

Noel du Fahy.	Olivan.
Louis de Saint-Bonnet.	Segura.
René de La Chesnaye.	Arevalo.
Janus de Bouvans, seigneur de Ciriés.	Aguilera.
Antoine de Clermont.	Rodrigo Pinan.
Jacques de Mondragon.	Martin de Tuesta (1).

La garde du camp fut confiée à un nombre égal d'hommes d'armes des deux nations qui environnèrent l'enceinte, la lance sur la cuisse. A dix heures du matin, les trompettes et les clairons donnèrent le signal, et les combattants, lances et visières baissées, fondirent les uns sur les autres. On eût dit que la terre tremblait sous les pas précipités des chevaux que ne ralentissaient ni leurs caparaçons de fer, ni leurs pesants cavaliers. Le choc fut terrible, trois Espagnols vidèrent les arçons, quatre Français eurent leurs chevaux tués.

Un Espagnol renversé par Bellabre se releva hardiment contre lui ; mais le Français, l'épée haute, poussa son cheval sur le cavalier démonté, et le jeta hors des limites. Un Français, embarrassé sous son cheval qui mourut entre ses jambes, fut également mis hors de combat, ainsi qu'Antoine de

(1) Ce combat a été mal à propos confondu par tous les historiens de Bayart avec un autre de treize Français contre autant d'*Italiens*, qui n'eut lieu que plusieurs mois après, et auquel le Bon-Chevalier ne se trouva point. Roscoë, *Vie et Pontificat de Léon X*, Paris, 1808, tom. II, pag. 6, rapporte, d'après Summonte, *Storia di Napoli*, les noms de ces derniers combattants, parmi lesquels ne se voit pas le sien.

Clermont, qui s'était cassé un bras dans sa chute. Les autres, plus heureux, rentrèrent en ligne, et le combat continua entre dix Espagnols, à cheval et neuf Français, dont deux à pied.

Les Espagnols, chez lesquels la ruse s'allie aisément à l'héroïsme, avaient mis en pratique le conseil de Gonsalve et la maxime qui leur avait si bien réussi dans les guerres de Grenade: *Muerto el caballo, perdido el hombre de armas.* Leurs coursiers andalous, plus légers et mieux dressés que ceux des Français, les secondèrent admirablement dans ce genre d'attaque; tandis que les Espagnols enfonçaient, en caracolant, leurs lances dans les flancs des lourds destriers des Français, ceux-ci perdaient les leurs en les brisant contre les cuirasses de leurs adversaires. La gendarmerie de France ne savait combattre que de pied ferme, regardait toute autre manière comme indigne d'elle et se faisait un principe de ne point viser aux chevaux. Ainsi privés tout d'abord de la meilleure de leurs armes, les Français furent réduits à se mêler aux Espagnols pour les rejoindre à portée d'épée; mais toujours ils ne s'attachaient qu'à frapper les cavaliers, et leurs adversaires poursuivant leur manœuvre, firent si bien qu'il ne resta que Bayard et d'Urfé à cheval.

Consommés aux ruses espagnoles, les deux amis se tinrent sur leurs gardes, et veillèrent sur leurs destriers qui devaient sauver l'honneur de la journée. Ils placèrent entre eux leurs sept compagnons

démontés, et rabattirent avec une adresse et une activité sans égales le choc des Espagnols. Le stratagème des champions de Gonsalve, si toutefois on peut lui donner ce nom, ne leur rapporta pas tout ce qu'ils en attendaient. Tandis que, formés en escadron, ils se précipitaient avec confiance pour achever leur victoire, ils ne purent à grands coups d'éperon forcer leurs chevaux à passer sur les cadavres de ceux dont les Français se faisaient comme un rempart.

Bayart et d'Urfé profitèrent de ce trouble pour exécuter une manœuvre que peu de cavaliers eussent été capables d'essayer. Pendant que les Espagnols piquaient et repiquaient leurs coursiers qui se cabraient en frémissant, ils se précipitaient sur eux en travers, et toutes les lances qu'ils pouvaient saisir étaient soudain enlevées. Pierre Guiffrey et Noel du Fahy firent bon usage de celles qui leur furent ainsi rendues; le premier atteignit si rudement un cavalier espagnol au défaut de la cuirasse, qu'il lui enfonça sa lance plus d'un pied dans le corps; ses compagnons l'emportèrent mourant hors du champ de bataille. Du Fahy asséna un tel coup sur le bras à un autre Castillan, qu'il lui fit voler sa lance hors du poing.

Le combat recommença avec une nouvelle fureur entre des adversaires excités par la rage et le dépit; mais chaque fois que les deux Français parvenaient à joindre les Espagnols et à saisir leurs lances, « c'était autant de croqué. » Ils s'en trouvèrent à

la fin sept ainsi conquêtées sur leurs ennemis qui n'en conservèrent que deux. Privés de la seule arme qui pouvait les seconder à cheval, les neuf Espagnols n'osant attaquer les Français qui les recevaient à longueur de lances, cessèrent le combat. Bayart et d'Urfé, voyant leurs adversaires qui, tout le jour avaient eu le haut parler, le perdre ainsi sur la fin, leur proposèrent à leur tour de les combattre deux à deux, les uns après les autres, ou de descendre tous à pied pour décider à qui demeurerait la victoire. Les Espagnols ne voulurent entendre à rien, et se tinrent en repos.

Bayart, la lance au point, leur présentait la joute et se raillait d'eux en disant : « Vaillants « Hidalgos, vous avez tué les chevaux contre tout « honneur de chevalerie et de guerre, mais les « hommes vous ont ôté vos lances. Nous ne som- « mes pas ici à Roncevaux, où vos ancêtres en « firent autant aux preux Roland et Olivier. Hé ! « Messeigneurs d'Espagne, c'est grand péché à « vous d'avoir méchamment tué ces nobles ani- « maux, vous savez bien qu'ils ne valent rien à « manger. — *O senor Bayardo!* se contentaient- « ils de lui répondre, nous connaissons votre « coutume de toujours gaber et vous moquer des « gens ; mais il est trop tard pour continuer, et « nous ferions mieux de nous en aller les uns « les autres ni vainqueurs ni vaincus. »

Les Français, qui avaient craint au commencement de ne pas s'en tirer à si bon compte, ne

crurent pas devoir refuser la proposition, et les prisonniers furent rendus de part et d'autre; mais ils faillirent en revenir aux mains pour savoir qui des deux partis aurait le pas. Ils s'accordèrent cependant, « et un pied quand l'autre, » sortirent du camp.

Quoique les Vénitiens eussent refusé de prononcer, en leur qualité de juges, à qui appartenait la victoire, l'honneur n'en demeura pas moins aux Français (1). Ce combat, un des plus acharnés « qu'on ait vu et qu'on reverra jamais, » avait duré près de six heures, et pendant la majeure partie de ce temps, deux cavaliers s'étaient avantageusement maintenus contre neuf autres (2). Le renom du Bon-Chevalier s'accrut de toute la part qu'il avait eue à cette victorieuse résistance, et sa réputation passa en ce proverbe espagnol: « MUCHOS GRISONES Y POCOS BAYARDOS, » dont la restriction louangeuse en dit plus que tous les témoignages nationaux. « Mais, » ajoute naïvement un écrivain français contemporain, « si en Gaule y a « *pocos Bayardos*, en Espagne n'y a nul Bayart,

(1) *Pro victis publice habitos Hispanos, quantùmvis, Veneto judice, judicium ampliante.* (ARNOLDUS FERRONUS, *de Rebus gestis Gallorum*, Basileæ, 1569, in-folio, p. 74). — *Hispanis cùm nihil proficerent ignominiose ad suos redeuntibus.* (CHAMPIER, *Tropheum Gallorum*). — *Los jueges en el tribunal sentenciaron que la victoria era incierta.* (Cronica del gran Capitan, folio 77).

(2) *Duro este combate, de onze por onze, cinco horas y mas, las quatro horas de dia, y las demas de noche. Fue el mas renido y duro combate que nunca se vido ni se leyo jamas.* (Ibid.). — *Itali scriptores narrant sex horis continuo pugnatum.* (FERRONUS).

« et ainsi vaut mieux en avoir un que point (1). »

Le grand capitaine, déchu de son attente, fit un mauvais accueil à ses champions, et les blâma d'avoir abandonné la partie lorsque leur avantage devait leur assurer la victoire. Ils lui répondirent qu'ils avaient fait de leur mieux. Gonsalve ne se paya point de leurs protestations, et leur répliqua sèchement qu'il les avait envoyés pour faire mieux encore (2).

Français et Espagnols n'en devinrent que plus animés les uns contre les autres, si bien qu'ils paraissaient combattre, non pour les droits de leur maître, mais chacun individuellement pour son propre honneur.

(1) Le *Triomphe du très chrestien roi de France, Louis XII*, par S. Champier, Lyon, 1509, in-4.

(2) *Por mejores os habia yo enviado.* (BRANTÔME, *Rodomontades espagnoles*). — MARIANA, *Histoire d'Espagne*, l. XXVII.

CHAPITRE XV

Bayart enlève un trésorier espagnol. — Quel emploi il fait de sa capture.

1504

Un mois après, la trève étant expirée, Bayart fut averti par ses espions qu'il y avait à Naples un trésorier espagnol qui changeait de l'argent pour de l'or. Il ne douta point que cette somme ne fût destinée à Gonsalve et résolut de ne rien négliger pour s'en emparer au passage. Bloqué dans Barletta, à l'extrémité du duché de Bari, le général espagnol, comptant sur les secours et les artifices de Ferdinand le Catholique, ne cherchait qu'à gagner du temps; mais déjà, faute de vivres et de solde, ses troupes menaçaient de l'abandonner, et les moindres convois étaient pour lui de la dernière importance.

Bayart, aux aguets jour et nuit, apprit que le trésorier avait couché à quinze milles de Minervino, dans une place qui tenait pour les Espagnols, et

qu'il se remettait le lendemain en route pour Barletta, escorté de quelques génétaires (1). Le Bon-Chevalier savait qu'il ne pouvait éviter un défilé assez étroit, situé à trois milles de là, et il alla s'embusquer avec vingt chevaux seulement entre deux rochers sur le bord de la route. Son compagnon Tardieu reçut ordre de se poster plus bas avec vingt-cinq Albanais, pour que, si le trésorier venait à échapper d'un côté, il fût pris de l'autre. Vers les sept heures du matin, les sentinelles avancées entendirent les pas des chevaux, et vinrent avertir Bayart, qui recommanda le plus profond silence. Les Espagnols s'engagèrent en toute sécurité dans le défilé, conduisant au milieu d'eux le trésorier et son valet qui portaient l'argent en croupe. A peine furent-ils passés, que Bayart et ses gens se précipitèrent à leurs trousses aux cris de: *France, France! à mort, à mort!* Les Espagnols surpris et croyant avoir affaire à des ennemis plus nombreux, s'enfuirent vers Barletta, laissant le pauvre trésorier et son valet entre les mains de Bayart, qui ne s'amusa point à les poursuivre ayant tout ce qu'il voulait (2).

De retour à Minervino, les valises furent déployées, et force ducats parurent au jour. Le Bon-Chevalier ordonna de les compter; mais le tréso-

(1) Génétaires, cavaliers armés à la légère et montés sur des chevaux de petite taille, appelés en espagnol *ginetes*, *genets*.

(2) *Cepit, fugatis comitibus, exquæstorem hispanum, cum famulo quindecim ducatorum millia ad Gonsalvum ferentem.* (RIVALLII, p. 543).

rier lui dit en espagnol : *No conteis*, *Senor*, *son quince mil ducados*, ce qui le réjouit fort pour ses gens. Sur ces entrefaites, arriva Tardieu, qui, à la vue de toute cette belle monnaie, se mit à maudire la fortune qui lui avait dénié une si riche capture. S'apercevant que le Bon-Chevalier ne faisait pas semblant d'entendre ses exclamations et ses doléances : « Mon compagnon, lui dit-il d'un « ton délibéré, ce qui me console, c'est que j'en ai « ma part comme vous, car j'ai été de l'entreprise. « — Il est vrai, répliqua Bayart en souriant, mais « vous n'avez pas été de la prise ; et quand bien « même, ajouta-t-il pour rabattre son orgueil, vous « en eussiez été, n'êtes-vous pas sous mes ordres ? « Vous n'aurez que ce qu'il me plaira de vous « donner. »

Le gentilhomme gascon, n'entendant pas raillerie sur cet article, jura ses grands dieux qu'il en aurait raison. Il courut incontinent porter ses plaintes au lieutenant général du Roi, qui, ne reconnaissant point Bayart à un différend de cette nature, le fit appeler à son quartier. Là, chacun exposa ses raisons en plein conseil, et l'opinion unanime des capitaines fut que Tardieu n'avait droit à rien.

Tout désappointé, il n'eut d'autre parti à prendre que de tourner la chose en plaisanterie. « Par « saint Amadour ! je suis bien malheureux ; mais, « dit-il à Bayart, n'espérez pas en être quitte, il « faudra bien que vous me nourissiez le reste de la

« campagne. » Le Bon-Chevalier se mit à rire et ils revinrent de compagnie à Minervino comme si de rien n'était.

Bayart, un peu railleur de son naturel, fit de nouveau déployer les ducats sur une table devant son pauvre camarade, en lui disant : « Hé ! Com-« pagnon, que vous en semble ? Voici de belles « dragées. — Et oui, de par tous les diables ! « répondit Tardieu, mais je n'en tâterai pas. Par « le sang de Dieu ! la moitié de cela eût suffi pour « m'enrichir et me rendre homme de bien le reste « de mes jours (1). — Comment, Compagnon ! « dit Bayart, de cela dépendrait le bonheur de « toute votre vie ! Hé bien ! ce que vous n'avez « pu avoir de force, je vous le donne de bon cœur « et vous en aurez la juste moitié. » Tardieu regardait compter l'argent, persuadé que Bayart continuait à plaisanter; mais quand il vit qu'il lui remettait réellement les sept mille cinq cents ducats, il ne put se tenir de se jeter à deux genoux, en lui disant les larmes aux yeux : « Hélas ! mon maître, « mon ami, comment pourrai-je jamais m'acquitter « envers vous de tout le bien que vous me faites ? « Onc Alexandre ne fit pareille libéralité. — Taisez-« vous, camarade, répondit Bayart en lui serrant « la main, s'il était en mon pouvoir, je ferais beau-« coup mieux pour vous. »

(1) *Se nunquam inopiâ laboraturum juravit et dixit si eorum nummorum medietatem haberet..... Bayardus alia medietate Tardium donavit* (Rivallii, p. 543).

Cette somme, considérable pour l'époque, assura en effet la fortune de Tardieu; à son retour en France il épousa une riche héritière, fille du seigneur de Saint-Martin, qui avait trois mille livres de rente, et fit souche de gens de bien (1).

Voyons ce que devinrent les autres sept mille cinq cents ducats. Le Bon-Chevalier sans peur et sans reproche, « le cœur net comme perle, » rassembla toute la garnison, et les distribua à chacun selon son grade, sans en retenir un seul denier. Restait le trésorier, qui avait bien sur lui cinq cents ducats vaillants en joyaux et argent, sans compter la forte rançon qu'on pouvait tirer de sa personne. « Il ne « faut pas lasser la fortune, se mit à dire Bayart, « et je me tiens content de ce que j'ai eu. Maître, « quand vous et votre homme voudrez partir, je « vous ferai conduire bagues sauves où bon vous « semblera. »

Le trésorier remercia le Bon-Chevalier d'une générosité si peu commune, qu'elle parut inconsidérée à ceux qui n'en eussent pas été capables (2). Il fut escorté le lendemain jusqu'à Barletta par un trompette qu'il récompensa largement, rendant grâce à la fortune de l'avoir fait tomber en de si bonnes mains.

(1) La postérité de Tardieu subsistait encore en 1770 dans le comté d'Eu, où elle possédait le marquisat de Malessie.

(2) *Exquæstorem cum ejus famulo baccis salvis liberavit. — O quanta liberalitas! licet multorum judicio in hàc liberalitatis virtute excessisset.* (Aymari Rivallii, *de Allobrogibus libri*, p. 544).

CHAPITRE XVI

Décadence des affaires françaises dans le royaume de Naples. — Faits d'armes de Bayart à la journée de Cerignola.

1504

La loyauté de Louis XII et la perfidie du roi d'Aragon, la témérité et la division des généraux Français et l'habileté de Gonsalve, changèrent rapidement la face des affaires dans le royaume de Naples. La défaite du maréchal d'Aubigny à Seminara fut le signal des revers plus éclatants encore que la fortune réservait aux Français.

Nemours, par sa négligence, laissa Gonsalve échapper de Barletta où la famine et la peste allaient consommer sa ruine; puis, reconnaissant sa faute, il se mit à sa poursuite à marche forcée. Il l'atteignit sur le soir au pied des hauteurs de Cerignola, où les Espagnols, mourant de soif et de fatigue, avaient prudemment assis leur camp. Les capitaines Français, dont les troupes n'étaient pas moins harassées, furent d'avis, les uns de remettre l'atta-

que au lendemain, les autres de forcer sur-le-champ les ennemis. Le capitaine Louis d'Ars, qui commandait l'avant-garde, insista fortement sur l'heure avancée et la position avantageuse des Espagnols, ajoutant que le délai de la nuit profiterait plus aux Français qu'à leurs adversaires, privés d'eau et de fourrages pour leurs chevaux. « Ceux « qui conseillent cela, dit le téméraire d'Alègre, « n'en veulent pas tâter ! — Dans l'occasion et à « l'œuvre on connaîtra les bons ouvriers, » lui répliqua froidement le sage capitaine d'Ars (1).

Pendant ces discussions la nuit approchait ; Yves d'Alègre, voyant le duc de Nemours incliner à la prudence, s'emporta jusqu'à taxer ce prince de lâcheté. Le fier d'Armagnac sentit bouillonner dans ses veines le sang de Clovis. « Hé bien ! s'écria-t-il « hors de lui, vous aurez la bataille, puisque vous « la voulez tant ; mais j'ai belle peur que ce brave « qui traite les autres de poltrons, ne se fie plus à « la vitesse de son cheval qu'au fer de sa lance (2). » Il dit, et donna le signal du combat.

Gonsalve se montra digne en ce jour du surnom de Grand Capitaine que lui avaient déjà libéralement octroyé ses compatriotes. Appropriant ses discours au génie de sa nation, il ranima ses soldats

(1) Jehan d'Anton, *Chroniques du roy très chrestien Louis XII*, partie récemment imprimée commençant au folio 134 du manuscrit de la Bibliothèque royale, nº 9701.

(2) Brantôme, *Capitaines français*, t. II, disc. 8, pag. 61 de l'édition de Paris, 1822, in-8.

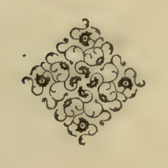
par d'éloquentes rodomontades, tandis qu'il suppléait à leurs forces épuisées par les plus habiles dispositions.

Pendant que les troupes françaises marchaient aux ennemis, un Espagnol, armé de toutes pièces et monté sur un superbe coursier, s'avança hors des retranchements, présentant la joute à tout venant. Bayart ne le fit point attendre, et les deux adversaires se joignirent avec une telle violence, qu'ils semblaient devoir se briser l'un contre l'autre. Le Bon-Chevalier atteignit l'Espagnol d'un coup si démesuré, que sa lance en fut brisée jusqu'à la poignée, « et homme et cheval renversés en un « monceau dont plus ne se relevèrent. »

Mais la bravoure ne devait point décider de cette bataille. Engagés témérairement dans des vignes où Gonsalve avait encore ajouté aux difficultés du terrain, les gens d'armes français tombaient sans avoir combattu. Pierre Guiffrey et Antoine de Clermont, ainsi démontés, se relevèrent bravement, et marchèrent aux retranchements ennemis. Mais, faute de secours, ils moururent l'épée au poing, accablés par le nombre. Nemours, qui prodiguait sa vie en soldat, tomba lui-même, frappé d'un coup de mousquet. La mort du général devint le signal d'un débandement universel; il ne restait qu'une demi-heure de jour lorsque l'attaque avait commencé, et les derniers rayons du soleil éclairèrent la déroute de l'armée française.

D'Alègre, le brave d'Alègre, sous l'influence de

la fatale prédiction du duc de Nemours, s'enfuit des premiers et courut chercher un asile dans Gaëte. Louis d'Ars, couvert de blessures et à pied, rallia seul quelques hommes autour de lui, et fit sa retraite en bon ordre du côté de Venosa. Tandis que tous les autres capitaines ne songeaient qu'à leur salut, tournant sa bannière vers les pays ennemis, il rentra dans les terres que lui avait confiées son maître, le comte de Ligny.



CHAPITRE XVII

Campagne du Garigliano. — Bayart défend à lui seul un pont contre deux cents Espagnols.

1504

Louis XII, à ces fatales nouvelles, envoie Louis de la Trémoille, à la tête d'une puissante armée, reconquérir un royaume qu'il lui était plus facile de recouvrer que l'honneur au roi d'Espagne. Mais, tandis que le cardinal d'Amboise arrête ses troupes aux environs de Rome pour appuyer ses vaines prétentions à la tiare d'Alexandre VI, Gonsalve achève ses conquêtes, et enlève les derniers postes qui conservaient aux Français l'entrée du royaume de Naples. Le cardinal de *Saint-Pierre-aux-Liens*, Jules de La Rovère, qui n'avait fait que déposer la papauté entre les mains du vieux Piccolomini, lui succéda bientôt, et, en dépit du cardinal d'Amboise, *sortit de ses liens et saisit les clés pontificales.*

Une longue maladie prive la France du seul général qu'elle pût alors opposer au grand Capi-

taine; le choix le plus malheureux substitue à La Trémoille le marquis de Mantoue, et l'armée française, sans confiance dans un chef étranger, s'avance enfin sur les bords du Garigliano. Ce fleuve, le Liris des anciens, sépare l'État ecclésiastique du royaume de Naples, et dans son cours irrégulier, soit qu'il se resserre en un lit profond, soit qu'il s'étende en un vaste marais, devient chaque hiver de l'accès le plus difficile. Du passage du Garigliano dépendait le succès de la campagne, et Gonsalve, maître des postes les plus importants, suivait attentivement, de la rive opposée, les mouvements de l'armée française. Contre son attente, elle parvint à jeter, non loin des ruines de Minturnes, un pont de bateaux dont la possession devint une nouvelle occasion d'escarmouches, de surprises et de perpétuels combats.

Le plus hardi et le plus entreprenant de tous les capitaines espagnols, était un petit homme de deux coudées de haut, si bossu et si contrefait, que, lorsqu'il était enfoncé dans sa grande selle d'armes, à peine l'apercevait-on sur son cheval. Don Pedro de Paz, c'était le nom de cet infatigable chevalier, passa un matin le Garigliano à un gué assez éloigné, avec une centaine de cavaliers portant chacun un arquebusier en croupe, et vint tomber à l'improviste sur les derrières du camp des Français (1). Son plan était d'attirer toute l'armée

(1) *Petrus Passus homuncio gibbosus dux alicujus partis Hispanorum*

sur ce point, pendant qu'une autre attaque serait dirigée sur le pont dégarni.

Le Bon-Chevalier, toujours de préférence aux endroits les plus périlleux, s'était logé tout près du pont avec un de ses braves compagnons, Pierre de Tardes, surnommé « le Basco, » gentilhomme de la maison du roi. Au premier bruit de l'attaque, ils furent à cheval, et ils allaient courir où l'on se battait, lorsque Bayart découvrit de l'autre côté du fleuve deux cents cavaliers espagnols qui accouraient à toute bride. Il n'était resté personne à la défense du pont, et si, comme il paraissait infaillible, les ennemis s'en emparaient, c'était fait de l'armée française. « Monseigneur l'écuyer, mon « ami, dit Bayart à son camarade, courez cher- « cher du secours, ou nous sommes tous perdus; « je vais, en attendant, tâcher d'amuser l'ennemi « jusqu'à votre retour, mais hâtez-vous. »

Le Basco piqua des deux, et le Bon-Chevalier s'élança, la lance au poing, au devant des Espagnols qui entraient déjà de l'autre côté du pont, prêts à le passer. Comme un lion furieux, il se précipita sur le premier rang, et renversa quatre cavaliers, dont deux tombèrent dans la rivière et ne reparurent plus (1). Leur capitaine s'avança pour les venger;

summè ingeniosus vado hoc flumen cum aliquo equitatu quosdam pedites a tergo deferente trajecit. (RIVALLII, p. 544).

(1) *Solus pontem occupavit et cum hastâ processit in Hispanos qui ulteriorem pontis partem jam attingebant; et tres aut quatuor equo dejecit, et ex his duo in flumen ciciderunt et submersi sunt.* (RIVALLII, p. 544).

mais comme il levait le bras pour le frapper, Bayart lui porta sa javeline sous l'aisselle d'une telle force, qu'elle lui entra plus d'un demi-pied dans le corps, « dont chût à terre et mourut soudainement. » Puis, de crainte d'être pris par derrière, le Bon-Chevalier s'accula à la barrière du pont, et, à grands coups d'épée, se défendit si vigoureusement que les Espagnols, « tout ébahis, » ne croyaient pas avoir affaire à un simple mortel. La force prodigieuse et l'intrépidité qu'il déploya dans ce combat inégal, ne feront pas moins l'étonnement que l'admiration de la postérité. Tout ce que nous raconte l'antiquité de son Horatius Coclès, Bayart l'accomplit à la vue des armées de France et d'Espagne (1).

Bref, par un miracle d'audace qui ne pourrait se renouveler aujourd'hui, il se maintint si longuement dans cette position, qu'il donna le temps à Pierre de Tardes d'arriver à son secours avec cent hommes d'armes qui eurent bientôt refoulé les Espagnols; ils les poursuivirent un grand mille au delà du Garigliano, et les eussent chassés beaucoup plus loin, si le Bon-Chevalier, apercevant sept ou huit cents chevaux ennemis qui accouraient à leur aide, n'eût dit à ses compagnons : « Messei-

(1) *Inde adhærens fusti pontis, ense ita in hostes dimicavit, Coclitem Romanum imitando, tamdiuque eorum impetum sustinuit donec Basco ejus commilito adduxit subsidia centum armatorum equitum qui Hispanos fugaverunt.* (Rivallii p. 544). — *Quasi alter Horatius Cocles contra plures immo ferme ducentos hostium milites, etc., etc.* (Champier, *Tropheum Gallorum).*

« gneurs, c'est assez pour aujourd'hui d'avoir con-
« servé notre pont, retirons-nous et marchons
« serrés. »

Il resta le dernier pour protéger la retraite et donner le temps aux siens de regagner le pont, tandis qu'il faisait tête aux Espagnols. Mais son cheval, harassé de fatigue, pouvait à peine se soutenir, et il se trouva, à une dernière charge, séparé de ses compagnons et jeté dans un fossé. L'animal n'eut jamais la force d'en sortir, et soudain vingt ou trente cavaliers environnèrent Bayart en lui criant : *Rende*, *rende*, *Senor*. Il combattait toujours, mais à la fin ne voyant plus aucun des siens : « Messeigneurs, leur répondit-il, il me faut
« bien rendre, car à moi tout seul je ne saurais
« vous résister. — Français, êtes-vous gentil-
« homme, » lui dit un des plus apparents de la troupe? — « Oui, certes! — Et quel est votre nom? » Le Bon-Chevalier n'avait garde de se nommer, et il répondit qu'il s'appelait Champion, du pays de Guienne. Les Espagnols, se confiant en leur nombre, l'emmenèrent au milieu d'eux tout armé, l'épée au côté, sans prendre d'autre précaution que de lui ôter la hache qu'il tenait à la main.

Les compagnons de Bayart, dans la chaleur de l'action, ne s'étaient point aperçus de son malheur, et, le croyant toujours avec eux, se hâtaient de regagner le pont. Tout-à-coup Bellabre s'écria :
« Hé! Messeigneurs, où est-il donc? Nous avons
« tout perdu : le bon capitaine Bayart est mort ou

« prisonnier, car je ne le vois point parmi nous ! « Abandonnerons-nous ainsi celui qui nous a fait « recevoir tant d'honneur aujourd'hui, et qui n'a « mis sa tête en péril que pour nous ? Dieu m'est « témoin que dussé-je y perdre la vie, je retour- « nerai plutôt tout seul que de ne pas savoir de ses « nouvelles. Et hâtons-nous de le secourir avant « qu'il ne soit reconnu, car tout l'avoir de France « ne saurait empêcher les Espagnols de le faire « mourir ! » Il n'en dit pas davantage, tous les hommes d'armes étaient descendus pour ressangler leurs chevaux.

Ils revinrent à bride abattue sur les Espagnols, qui, sans le savoir, emmenaient celui « que plus « redoutaient que homme de la nation française. « Aux cris de France ! France ! tournez, tournez, « Espagnols, ainsi n'emmènerez-vous la fleur de « la chevalerie ! ils fondirent sur eux comme l'aigle « à qui l'on vient d'enlever son aiglon. » Ceux-ci, malgré la supériorité de leur nombre, furent surpris d'une attaque aussi vive, et encore qu'ils fissent bonne contenance, beaucoup d'entre eux vidèrent les arçons.

Dans ce désordre, le Bon-Chevalier abandonna son cheval recru, et sauta, sans mettre le pied à l'étrier, sur un coursier tout frais, dont le maître, Salvador de Borgia, lieutenant de la compagnie du marquis de La Padula, venait d'être désarçonné par l'écuyer Basco. Quand il se vit si bien remonté, il tira son épée et recommença à frapper d'une

vigueur nouvelle, en criant : « France! France! « Bayart! le *champion* Bayart que vous avez laissé « aller! » Les Espagnols, à son nom redouté, connurent la double faute qu'ils avaient faite de lui avoir laissé ses armes, et de ne l'avoir pas reçu prisonnier « secouru ou non secouru, car s'il eût « baillé sa foi, jamais il ne l'eût faussée. » Le cœur leur manqua, et ils se dirent entre eux : « Regagnons notre camp, il n'y a plus rien de bon à « faire aujourd'hui pour nous. » Ils prirent la fuite sans être poursuivis par les Français, trop heureux d'avoir recouvré « leur vrai guidon d'hon-« neur. » On regagna joyeusement le camp, où pendant huit jours il ne fut question que de cette belle aventure et des prouesses du Bon-Chevalier.

Mais quels exploits pouvaient retarder la ruine d'une armée tombée du commandement du perfide marquis de Mantoue sous celui de l'inhabile marquis de Saluces? Gonsalve surprit bientôt les troupes françaises disséminées dans des cantonnements éloignés, et les força à une retraite qui dégénéra en une déroute complète. Ceux que les maladies et la misère avaient épargnés sur les bords malheureux du Garigliano, se retirèrent du côté de Gaëte sous les ordres d'Yves d'Alègre et du seigneur de Sandricourt.

Quinze hommes d'armes « choisis et tous bien « montés, » parmi lesquels se trouvaient messire Roger de Béarn, Pierre de Tardes, Bellabre, Pierre de Bayart, furent placés à l'arrière-garde

pour soutenir les attaques des avant-coureurs espagnols. Cette poignée de Français harcelée par toute la cavalerie légère de Gonsalve, non seulement lui résistait, mais souvent la repoussait au loin pour faciliter la marche de l'infanterie et des bagages.

Dans une de ces charges, le cheval de Bayart fut tué sous lui, et il demeura l'épée au poing, sans vouloir se rendre, au milieu des Espagnols. Le seigneur de Sandricourt s'en aperçut à temps, et chargea si rudement les ennemis, qu'il arracha le Bon-Chevalier de leurs mains, et lui fit donner un autre cheval. Mais le gros de l'armée de Gonsalve atteignait déjà les Français, et la retraite devenait de plus en plus difficile. Arrivés au pont de Mola di Gaeta, à quelques lieues de cette ville, Bayart et ses compagnons reçurent ordre de tenir ferme pendant que l'artillerie défilerait (1). D'un côté l'assurance de la victoire, le désespoir de l'autre, rendirent le combat terrible. Le Bon-Chevalier, « qui pour mourir, » ne voulait passer le pont, pénétra si avant dans les rangs ennemis, que son cheval fut encore tué, et lui remonté à grande peine par ses compagnons. Pierre de Tardes, moins heureux, fut fait prisonnier à ses côtés en se défendant comme un lion. Contraints d'abandonner leur artillerie après un combat aussi long qu'inégal,

(1) Selon quelques historiens, ce serait sur ce pont de Mola que se passa le merveilleux fait d'armes de Bayart, rapporté plus haut. Nous avons préféré la version du Loyal Serviteur, de Jehan d'Anton et de du Rivail, à celle que Champier peut leur avoir suggérée.

les Français battirent en retraite à l'autre extrémité du pont. Impatienté de reculer, Bellabre se retourna avec tant de furie contre un cavalier espagnol qui le serrait de trop près, qu'il le jeta d'un coup de lance du haut du pont dans la rivière.

Jusqu'ici la retraite s'était opérée en certain ordre, lorsque le bruit se répandit que la route était coupée par l'ennemi. Il ne fut plus possible de contenir les soldats, ils se débandèrent soudain, et s'enfuirent entraînant leurs chefs après eux. Le troisième cheval que Bayart montait de la journée, atteint d'un coup mortel, vint expirer aux portes de Gaëte, qu'on eut à peine le temps de fermer sur les Espagnols (1).

(1) Jehan d'Anton, *Chroniques manuscrites de Louis* XII, folio 192.



CHAPITRE XVIII

Louis d'Ars et Bayart se maintiennent seuls dans le royaume de Naples contre toutes les forces espagnoles et vénitiennes. — Réponse du Bon-Chevalier aux propositions du pape Jules.

1504-1505

Une capitulation honteuse ne tarda point à livrer cette dernière place à Gonsalve, qui laissa à la misère le soin d'achever les débris de l'armée française épars sur les routes de l'Italie. Louis d'Ars, cantonné dans la Pouille, refusa d'accéder à une telle composition, et répondit qu'il saurait mieux garder son honneur et les places que lui avait confiées le roi son maître. Après d'inutiles sommations, Barthélemi Alviano et don Diego de Arellano furent envoyés contre lui avec quatorze mille hommes et une nombreuse artillerie; mais, battus en maintes rencontres, ils éprouvèrent ce que c'était que la différence de capitaine. Les barons de la faction angevine, encouragés par les succès de Louis d'Ars, se déclarèrent hautement pour la France, et joignirent leurs forces aux siennes.

Bayart partagea avec son ami les périls et la gloire d'une résistance qui, pendant plus de six mois, fit douter aux Espagnols de l'achèvement de leur conquête (1). Si les autres capitaines de Louis XII eussent suivi cet exemple, l'astuce de Gonsalve se fût brisée contre la vaillance française, et les lis eussent encore fleuri dans le royaume de Naples. L'âme d'un chef devient celle de son armée, et, comme disait le Bon-Chevalier, « vaut mieux une « troupe de cerfs commandée par un lion, qu'une « troupe de lions sous les ordres d'un cerf. » L'obstination du roi à confier le commandement de ses troupes à des Italiens, ne prouva que trop la vérité de cet ancien adage.

Gonsalve, redoutant les progrès croissants de Louis d'Ars et de Bayart, n'osa s'avancer sur le Milanais, qui, dégarni de soldats, présentait une proie facile, et laissa le temps à Louis XII de pourvoir à la défense de ce duché. Profitant d'une trêve conclue entre les deux partis, le digne lieutenant de Ferdinand d'Aragon essaya de cerner les Français dans leurs places, et de leur couper adroitement les vivres. Mais il fut compris; Louis d'Ars se mit aux champs en ordre de bataille, et vécut à discrétion sur les terres ennemies pendant qu'il envoyait à Blois son secrétaire Jehan de

(1) *Ludovicus Ars et Bayardus arces suas neapolitanas usque ad sequentem annum retinuerunt et cum militibus quos habebant, hostes premebant.* (Rivallii, p. 545).

Coulon prendre les ordres du roi. Louis, « ne « voulant point mettre en hasard si peu de gens de « bien qu'il avait là, » lui manda de faire ses conditions et d'évacuer le royaume de Naples; « ce qui moult ennuya Louis d'Ars, disant qu'il « tiendrait plus de six mois encore contre toute la « puissance des Espagnols. »

Après avoir obtenu la plus honorable composition, il se décida enfin à s'embarquer à Trani avec ses quatre cents hommes d'armes. Ils prirent terre dans la marche d'Ancône, et, guerriers aussi pieux que braves, ils se rendirent tous à pied en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette. De là, armés de toutes pièces, la lance sur la cuisse, à bannières déployées, « comme s'ils eussent été cinquante « mille hommes, ils passèrent partout sans que nul « se mît au devant d'eux (1). »

En traversant l'Etat-Ecclésiastique, le voisinage de Rome inspira à Louis d'Ars et à Bayart le désir de visiter cette capitale de la chrétienneté. Jules II, qui plus que tout autre pape appréciait les vertus guerrières, leur fit un accueil empressé, et chercha par les caresses et les propositions les plus séduisantes à s'attacher deux hommes qui eussent si bien convenu à ses ambitieux projets. Un jour qu'il redoublait ses instances auprès de Bayart, jusqu'à

(1) *In animi fortitudine et virtute armorum, brachio extento, hastis in sublime erectis, a Sicilia per regiones et dominia hostium transiens ad suos usque salvus pervenit.* (Champier, *Tropheum Gallorum*).

lui offrir la charge de capitaine général de l'Église, « le Bon-Chevalier lui répondit qu'il le remerciait « très-humblement de son bon vouloir, mais qu'il « n'aurait jamais que deux maîtres : Dieu dans le « ciel, et le roi de France sur terre (1). » Jules, forcé à regret d'admirer tant de fidélité, laissa partir les deux Français après les avoir comblés de présents. Ils rejoignirent leurs soldats à Pavie, et poursuivirent leur route dans le même appareil, sans entendre retentir à leurs oreilles d'autres cris que : Vive France! Louis d'Ars et Bayart!

Ils furent magnifiquement reçus et traités par le duc Philibert, à leur passage en Piémont et en Savoie, et rentrèrent en France, « rapportant avec « leur vie et leur honneur, leurs bagues et butin « saufs. » Ils arrivèrent à Blois dans le même arroi qu'ils avaient traversé l'Italie, et firent une entrée dont le roi et la reine se plurent à relever l'éclat par leur présence. Louis prodigua à ses braves serviteurs les louanges et les récompenses qu'à bon droit ils méritaient; ils furent payés de tout l'arriéré de leur solde, et rien de ce qu'ils demandèrent ne leur fut refusé. La seule grâce que sollicita Louis d'Ars, fut le rappel d'Yves d'Alègre, auquel, depuis la journée de Cérignola, il avait été défendu de paraître à la cour. Le roi donna à Bayart « une « charge d'écuyer de son écurie, » en attendant qu'il vînt à vaquer une compagnie d'ordonnance.

(1) Champier, *Gestes de Bayart*, feuillet 78.

La mort de la célèbre Isabelle de Castille vint déplacer à cette époque les intérêts des puissances européennes. Ferdinand, affaibli par la perte d'une couronne dévolue à l'archiduc, rechercha l'alliance de Louis XII contre son gendre devenu son rival, et le roi de France, intimidé par les accroissements d'un vassal tel que Philippe, se vit dans la nécessité d'oublier tout ce qui s'était passé en Italie. Germaine de Foix, fille de Marie d'Orléans, sa sœur, fut le gage de cette réconciliation politique, et apporta en dot à Ferdinand la portion du royaume de Naples qui devait revenir à son oncle.



CHAPITRE XIX

Rebellion de la ville de Gênes.—Conversation de Bayart et de son médecin.—Nouveaux exploits du Bon-Chevalier.

1505-1507

Le pape Jules attendait avec impatience le moment favorable de donner cours à l'ambition dont il était dévoré. Déjà maître des villes de la Romagne par le secours des armes françaises, ses désirs immodérés ne lui inspirèrent d'autre reconnaissance que d'expulser de l'Italie Louis XII, son bienfaiteur.

La rebellion d'une cité qui, depuis Charles VI, s'était mise sous la protection de la France, fut le premier essai de son ingrate et désastreuse politique. A l'aide des intelligences qu'il avait conservées dans Gênes, sa patrie, Jules excita le peuple à se soulever contre la noblesse. Les excès d'une populace mutinée ne connurent point de bornes, et la garnison ayant essayé de rétablir l'ordre, les armoiries de Louis XII furent abattues, et ses troupes contraintes

à chercher un asile dans les forts de la ville. Les ménagements qu'on eut pour les rebelles ne firent qu'accroître leur audace; ils se déclarèrent indépendants, et élurent pour doge un teinturier nommé Paul de Novi, dont le premier acte de souveraineté fut de faire massacrer avec des cruautés inouies, et au mépris de la foi jurée, cinquante Français cernés dans une forteresse en ruine. Les autres, plus en sûreté dans le château de Gênes, soutinrent les attaques de cette multitude furieuse, et dépêchèrent message sur message au roi de France.

Louis, instruit de la différence qu'il y a entre conduire ses troupes et les confier à des lieutenants, résolut de tirer vengeance en personne de cette rebellion. Il quitte Paris, et s'avance à Lyon vers les premiers jours de mars de l'an 1507.

Bayart se trouvait alors dans cette ville, fort incommodé de la fièvre quarte et des suites d'une blessure qui avait failli lui coûter le bras. C'était un coup de pique négligé dans le tumulte des camps, et dégénéré en un ulcère dangereux et profond qui réclamait tous les soins du célèbre médecin Champier, son parent et son ami (1). Celui-ci voyait avec crainte le Bon-Chevalier, à peine convalescent, décidé à partir dans deux jours par une saison rigoureuse, et employait conseils et prières pour le retenir encore quelque temps.

(1) Symphorien Champier, *Gestes de Bayart*, chap. 5, feuillets 27 et 28. Ce médecin lyonnais avait épousé Marguerite Terrail, cousine du Bon-Chevalier. Voyez les *Recherches généalogiques*.

« Un soir, raconte Symphorien Champier, que « je donnais à souper en ma maison au capitaine « Bayart et à sa cousine Madeleine Terrail, femme « de Claude de Varey, pannetier de la reine, je lui « dis à table : Monseigneur le Capitaine, comment « se peut-il que dans l'état où vous êtes, vous puis- « siez songer à suivre le roi à travers les Alpes ? « — En effet, me répondit-il, mais un bon servi- « teur ne saurait abandonner son maître quand il « lui est nécessaire, et mieux aimerais-je mourir « avec lui que de mourir ici de honte. — Au « moins, capitaine, laissez partir le roi, et suivez- « le dans quelques jours avec M. le légat d'Am- « boise; d'ici là votre bras et votre fièvre auront « le temps d'aller mieux. — Certes, Monsieur mon « ami, c'est bien parler; mais, voyez-vous, les « abbés de la suite de M. le légat montent un tas « de mules espagnoles qui ne font que ruer à cha- « que pas; moi, je redoute singulièrement les coups « de pied de mule, et préfère de me trouver au « milieu des chevaux qui me connaissent comme « moi eux. — Seigneur Capitaine, vous voulez plai- « santer à votre habitude. — Non, certes, je parle « fort sérieusement..... Et tous ceux qui étaient pré- « sents moult se boutèrent à rire pour ce que d'une « grâce le disait qu'il n'est possible de rendre. »

En moins de deux jours ses équipages furent prêts et le Bon-Chevalier fit telle diligence, qu'ayant franchi les Alpes, il se trouva un des premiers à l'avant-garde.

Louis arriva au commencement d'avril dans la ville d'Ast, où l'élite de la noblesse française accourut à la suite de son maître, « sans gages, espé-« rant qu'il dût y avoir mortelle bataille et hon-« neur à acquérir. » L'exemple du prince excitait encore l'ardeur de ses troupes; on voyait chaque jour le roi passer plusieurs heures à cheval, armé de toute pièces, « pour se remettre, disait-il, au « pli des armes, et se préparer à la prochaine ac-« tion. Bientôt il n'y eut homme dans l'armée, de-« puis les valets jusqu'aux plus anciens maîtres-« d'hôtel de la maison du roi, qui n'essayassent « leurs harnois que de long-temps ils n'avaient mis « sur le dos. Voire aucuns prélats et seigneurs d'é-« glise, comme l'archevêque de Sens et l'évêque « de Liége, disant que défendre son prince était « militer et batailler pour la défense même du pays, « ce qui leur est permis et loisible en temps de né-« cessité (1). »

Parvenu à deux milles de Gênes, Louis assembla ses principaux capitaines pour délibérer sur la manière d'attaquer la ville, dont les approches étaient défendues par une montagne hérissée de redoutes et de bastions, de l'aspect le plus formidable. Les avis furent partagés : les uns prétendirent que ces retranchements couvraient un corps d'armée considérable qu'on essaierait en vain de forcer dans une

(1) Jehan d'Anton, *Histoire de Louis XII*, Paris 1615, in-4, chap. 18, p. 130.

pareille position , les autres soutinrent que ce n'était que canaille qui s'enfuirait au premier choc. Le roi, regardant le Bon-Chevalier, lui dit : « Bayart « que vous en semble ? — Sur ma foi ! Sire, je ne « saurais encore qu'en dire ; mais s'il vous plaît me « permettre d'aller voir ce qui se passe là haut, « avant qu'il soit une heure, si je ne suis mort ou « pris, je vous en aurai rendu bon compte. — Je « vous en prie, répondit le roi, car telle affaire ne « peut être remise en meilleure main. »

Bayart fit incontinent sonner l'alarme, et partit suivi de plus de cent gentilshommes, ses amis et ses compagnons, parmi lesquels on remarquait Ymbaut de Romanieu, Pierre de Tardes, le Bâtard Gaste de Lupé, Méry de Rochechouard, Maugiron, Roger de Béarn , François de Crussol, et les seigneurs de Barbazan et de l'Esparre, de l'illustre maison de Foix-Lautrec. Chabannes de La Palice fut chargé de les soutenir avec une bande de gens de pied ; mais il les suivit de si près qu'il arriva en même temps qu'eux au bas de la montagne.

Bayart commença le beau premier à gravir le coteau, dont la pente était tellement à pic qu'il fallait à chaque pas se tenir aux buissons et marcher des mains et des pieds (1). « Capitaine « Maugiron, dit-il gaîment à son compatriote, « venez avec moi, car nous autres sommes d'un

(1) *Ascendunt animosi milites instar quadrupedum et fermè manibus et pedibus (ut aiunt) adnitentes.* (Champier, *Tropheum Gallorum*).

« pays où les jambes sont légères et faites à gravir « les montagnes ; avançons, et plaise à Dieu que « le bras soit aussi bon que le pied ! » Nonobstant un feu terrible d'artillerie, les pierres et les traits qui tombaient menu comme gouttes de pluie, ils parvinrent au premier bastion.

« France ! France ! cria Bayart. Allons, mar- « chands, laissez là piques et lances, et défendez- « vous avec vos aunes. » Les Génois répondirent par une décharge à brûle-pourpoint qui jeta quelque désordre parmi les assaillants. Mais le Bon-Chevalier les rallia promptement, et les ramena à la charge en frappant à tour de bras sur les ennemis. Après une résistance longue et meurtrière, les Français pénétrèrent dans la première enceinte; ils allaient s'engager témérairement à la poursuite des Génois qui fuyaient par les détours de la montagne, lorsque Bayart leur cria : « Messeigneurs, « arrêtez ! allons droit au fort, possible est-il qu'il « soit encore des gens dedans qui nous pourraient « couper. » Chacun obéit, et l'événement justifia la prudence du Bon-Chevalier. Il se trouva dans le fort environ trois cents hommes qui firent d'abord bonne contenance, mais enfin déguerpirent, poursuivis par les Français jusqu'aux portes de la ville.

Lorsque les habitants de Gênes virent flotter l'étendard aux fleurs-de-lis sur le haut de ces retranchements, dans lesquels ils avaient mis tout leur espoir, ils perdirent courage, et n'opposèrent plus

qu'une faible résistance. Deux jours après, ils se rendirent à merci, et reçurent en habits de suppliants le roi de France, qui fit son entrée dans Gênes le 20 avril 1508, à cheval, l'épée à la main, suivi de toute son armée en ordre de bataille. Louis justifia par sa clémence la devise à la fois ingénieuse et sublime qu'on lisait sur sa cotte d'armes parsemée de ruches d'abeille : *Non utitur aculeo Rex cui paremus.* Il se contenta de faire payer les frais de son armement, et pardonna aux révoltés, à la réserve des deux chefs, Paul de Novi et Démétrius Justiniani, dont les têtes payèrent pour tous.

Le Roi ne tarda point à retourner à Milan où l'attendaient une réception triomphale et des fêtes et des banquets, dont les détails curieux remplissent les pages de nos vieilles chroniques.

Ferdinand le Catholique se trouvant à cette époque à Naples avec la Reine, sa femme, fit demander une entrevue à Louis XII. Ces deux princes se réunirent à Savone, et se traitèrent avec la même cordialité et la même confiance que s'ils n'eussent jamais eu ensemble que des relations amicales. On eût dit, au contraire, que Germaine de Foix, en changeant de patrie, eût aussi changé de cœur : oubliant tout ce qu'elle devait à son oncle, elle affecta le plus insolent mépris pour ses compatriotes, sans en excepter son frère, le jeune Gaston, duc de Nemours. Ferdinand, plus généreux ou plus politique, accueillit fort gracieusement les capitaines français, et porta la courtoisie jusqu'à

dire au Roi, en présence de Louis d'Ars et de Bayart : « Monseigneur mon frère, bienheureux « le prince qui nourrit de tels chevaliers ! » Louis XII de son côté fit l'honneur à Gonsalve de l'admettre à sa table, et lui prodigua les plus hauts témoignages d'estime et d'admiration.

Cette journée, une des plus glorieuses de la carrière du grand Capitaine, en fut comme la dernière. Le roi d'Aragon, inquiet de l'influence dont il jouissait dans le royaume de Naples, le ramena avec lui en Espagne où il le relégua au fond de ses terres. Le repos et la disgrâce mirent rapidement Gonsalve au tombeau, et Ferdinand, délivré de sa jalousie, s'acquitta en superbes funérailles de tout ce qu'il devait au conquérant de Grenade et de Naples.

Les deux grands monarques, après avoir eu ensemble plusieurs conférences, dont les événements révélèrent plus tard le secret, se séparèrent avec de grandes apparences d'amitié et reprirent chacun la route de leurs États.



CHAPITRE XX

Ligue de Cambrai.—Louis XII donne à Bayart une compagnie de trente hommes d'armes, et en outre une bande de cinq cents aventuriers à la tête desquels il contribue au gain de la bataille d'Agnadel.

1508-1509

L'année suivante se forma à Cambrai cette ligue fameuse, dans laquelle on vit tous les souverains de l'Europe, ameutés contre une république que, de nos jours, un décret du général Bonaparte a rayée de la liste des nations. Le roi de France, écoutant plus de vains ressentiments que ses véritables intérêts, s'engagea dans une expédition dont les dangers et les frais furent encore pour lui et les profits pour ses alliés.

Au mois de mars 1509, Louis XII commençait à faire passer ses troupes dans le Milanais sous la conduite de ses plus renommés capitaines, lorsqu'il fit mander notre Bon-Chevalier et lui dit: « Bayart, « vous savez que nous allons guerroyer contre les « Vénitiens. Bien que dès à présent je vous donne « les trente hommes d'armes du brave Chastelard,

« dont je viens d'apprendre la mort qui bien me « fâche, je veux que vous commandiez en outre « dans cette expédition une bande de gens de pied. « Votre lieutenant Pierre Pont, qui est très homme « de bien, conduira vos gens d'armes; mais nous « avons besoin d'un capitaine tel que vous pour « maintenir et gouverner nos piétons. — Sire, « répliqua Bayart, c'est à vous de commander et « à moi d'obéir; quel nombre de gens de pied me « voulez-vous bailler à conduire? — Mille, dit le « Roi, personne n'en a davantage. — Sire, c'est « trop pour mon savoir, et vous supplie être con- « tent que je n'en aie que cinq cents. Je vous jure sur « ma foi, Sire, de les choisir de façon qu'ils vous « rendront bon service; un plus grand nombre est « au dessus des forces d'un seul homme, quand « il veut faire son devoir. — J'y consens, reprit le « Roi, rendez-vous promptement en Dauphiné et « trouvez-vous dans notre duché de Milan à la « fin de mars. »

C'était en sa province à qui servirait sous le bon capitaine Bayart; aussi sa compagnie fut-elle bientôt complétée et il arriva des premiers dans le Milanais. Louis XII, après avoir fait solennellement déclarer la guerre au sénat vénitien par le héraut d'armes Mont-Joie, s'avança sur les bords de l'Adda, où l'attendait l'armée de la République sous les ordres de ses deux plus renommés capitaines, Nicolas Orsini, comte de Pitigliano, et Barthélemi Alviano.

Les circonstances de la reprise de Tréviglio n'avaient fait qu'accroître les griefs et la colère de Louis. Le grand-maître Chaumont d'Amboise, secondé par les capitaines Molart, Richemond et Bayart, s'était emparé de cette place à l'ouverture de la campagne. Les Vénitiens, avec toutes leurs forces, revinrent l'assiéger avant qu'elle fût en état de résistance. Michel d'Astarac, baron de Fontrailles, Antoine d'Arces, dit le Chevalier-Blanc, Ymbaut de Romanieu (1), ne voulant point exposer Tréviglio à être emporté au premier assaut, obtinrent pour eux, pour la garnison et les habitants, une honorable composition. Mais à peine les Vénitiens en furent-ils maîtres, que, sous prétexte de punir cette ville de s'être rendue, ils y mirent le feu et laissèrent périr la population dans les flammes. Emu de vengeance à la nouvelle de cette barbarie, le Roi marcha droit aux ennemis, et fit jeter le même jour deux ponts de bateaux sur l'Adda.

L'armée française passa le lendemain cette rivière sans éprouver d'obstacles de la part des généraux de la République, qui avaient reçu l'ordre de temporiser sans hasarder un combat décisif. Leur timidité augmentant la confiance de Louis, il résolut de se porter sur Vaila et de tourner les Vénitiens,

(1) Antoine de Morard d'Arces, seigneur de la Bastie, dit le Chevalier-Blanc (*à vestibus albis quibus semper utebatur miles seu eques albus vulgo appellatus*), et Ymbaut de Rivoire, seigneur de Romanieu, étaient deux gentilshommes dauphinois, parents de Bayart.

ou de les attirer à une bataille. Les deux armées s'efforçaient par deux routes parallèles de se devancer à ce poste important, lorsqu'elles se rapprochèrent tellement entre Pandino et Agnadel, le 14 mai 1509, qu'un engagement parut inévitable. Alviano, qui commandait l'arrière-garde, prenant son parti avec l'audace qui le caractérisait, chargea les Français si rudement, qu'il les arrêta et les mit en désordre. Mais le Roi étant accouru sur le lieu du combat, La Trémoille le montra de la main aux soldats en leur criant : « Enfants, le Roi vous « voit, » et en un instant le passage fut emporté.

Cependant les Vénitiens, retranchés dans des vignes coupées de fossés, bravaient la cavalerie et soutenaient les efforts des aventuriers Gascons et Picards. On combattit pendant trois heures avec tant de furie et une telle confusion, que Français et Vénitiens entremêlés avaient peine à se reconnaître.

Pendant ce temps-là, Bayart, à la tête d'une partie de l'arrière-garde, tournait les ennemis en traversant des marais, l'eau jusqu'à la ceinture. Il vint tomber si brusquement sur leur flanc, que, saisis de frayeur, ils se débandèrent sans plus écouter la voix de leur général. Bientôt la déroute fut complète, et Barthélemi Alviano, couvert de sang et de blessures, fut forcé de se rendre, en cherchant vainement à rallier ses troupes. Pitigliano, jugeant plus à propos de sauver que de compromettre le reste de l'armée, battit en retraite « plus vite « que le pas. »

Le premier soin de Louis XII fut de remercier Dieu, sur le champ de bataille, de la victoire qu'il venait de lui accorder; puis, selon l'antique usage, d'armer chevaliers ceux qui s'étaient distingués dans la journée. Un compatriote de Bayart, messire Jaffrey Carles, qui ne s'était point dispensé, en sa qualité de président au parlement de Grenoble, de services plus périlleux, eut l'honneur de recevoir l'accolade de la main du Roi et de réunir en sa personne les deux titres de chevalier d'armes et de lois (1).

Profitant de ses avantages, Louis recouvra tout le territoire qu'avait jadis usurpé la république de Saint-Marc sur le duché de Milan; mais il s'en tint de bonne foi au partage fait à Cambrai, borna là ses conquêtes et remit à ses alliés les clés des autres villes, que de tous côtés lui apportaient les habitants.

Cependant il régnait dans Venise une consternation et un désespoir d'autant plus grands que ces républicains s'étaient nourris dans une longue et constante prospérité. Abandonnés de tous leurs alliés, ils s'abandonnèrent eux-mêmes, et c'était fait de cette antique république, si la politique de

(1) *In hoc bello veneto non solùm nobis in his quæ sunt muneris et officii sui præsto fuit, sed etiam eques et armatus se cuicumque fortunæ et prælii ancipitis eventui exposuit.... Datum in felicibus et victoriosis castris apud Vaylatas quarto decimo maii, anno millesimo quingentesimo nono*. Lettres de chevalerie accordées à messire Jaffrey Carles, président au parlement de Grenoble et au sénat de Milan. (SALVAING DE BOISSIEU, *de l'Usage des fiefs*, Avignon, 1731, in-folio, p. 235).

Jules et l'inertie de Maximilien ne fussent venues à son secours. Le pape, jaloux des progrès de la France, s'employa secrètement à l'aide des Vénitiens, et l'empereur, après avoir dissipé en folles dépenses les subsides des confédérés, ne put jamais parvenir à mettre une armée en campagne. Indigné de ces retards, le Roi, dont la santé exigeait l'air natal, ne tarda pas à reprendre la route de France.



CHAPITRE XXI

Siége de Padoue.—Le Bon-Chevalier est chargé de faire les approches de la place.

1509

L'empereur, ne sachant pas même garder ce qu'on lui avait mis entre les mains, laissa bientôt les Vénitiens reprendre la ville de Padoue. Il s'était contenté d'y envoyer une garnison de huit cents lansquenets sous les ordres de Léonard Trissino, banni de Vicence, dont les concussions firent bientôt regretter à cette cité l'équitable domination de ses anciens maîtres. André Gritti, provéditeur de la République, secondé par les habitants de Padoue, s'en empara d'emblée le 18 juillet 1509, jour à jamais célèbre dans les annales vénitiennes.

Cette nouvelle parut tirer l'empereur de son indolence; il jura de venger sur ces audacieux pêcheurs le massacre de sa garnison, rassembla autant de troupes que le lui permit l'état ordinaire de ses finances et fit demander des secours aux princes

confédérés. Tout en accusant Maximilien de négligence, Louis ne crut pas devoir lui refuser cinq cents lances (1) qu'il mit pour trois mois à sa disposition, sous la charge du seigneur de La Palice.

La première personne que ce brave capitaine rencontra sur la place en sortant du château de Milan, où il venait de recevoir les ordres du Roi, fut le Bon-Chevalier. « Mon compagnon, » lui dit-il, après lui avoir expliqué l'objet de sa commission, « voulez-vous pas que nous soyons de com-« pagnie ? — Bien volontiers, » reprit Bayart, qui n'était pas homme à refuser une telle proposition et surtout de sa part. Son exemple détermina à se joindre à l'entreprise, en qualité de volontaires plus de deux cents gentilshommes, parmi lesquels on remarquait le jeune Bussy d'Amboise dont l'intrépidité s'était déjà fait connaître, et les seigneurs de Bonnet et de Mypont, amis et dignes frères d'armes du Bon-Chevalier.

Cette expédition réunissait les plus illustres capitaines français restés en Italie : le baron de Béarn; Jacques d'Alègre, baron de Milhau, fils d'Yves d'Alègre; Frédéric de Mailly, baron de Conti; Adrien de Brimeu, seigneur d'Humbercourt; Daillon de La Cropte et le bâtard de La Claytte. A la tête de cette brillante noblesse qui doublait le

(1) Le mot *lance* s'employait alors collectivement pour signifier les six ou sept hommes (plus ou moins, selon les ordonnances) qui formaient ce que l'on appelait une *lance fournie*, ou simplement une *lance*.

secours qu'avait demandé l'empereur, La Palice s'avança à marche forcée sur Vérone. Les Vénitiens étaient déjà sous les murs de cette ville dont, une fois maîtres, il eût été difficile de les chasser; mais dès qu'ils aperçurent les coureurs de l'armée française commandés par Bayart, ils se retirèrent à Vicence et délivrèrent « d'une belle peur » l'évêque de Trente, gouverneur de la place. Chabannes de La Palice poursuivit l'armée de la République au delà de Vicence et ne s'arrêta qu'à seize milles de Padoue, dans le bourg de Castel-Franco, pour y attendre des nouvelles de Maximilien.

Ce prince, après avoir éprouvé les plus grandes difficultés à traverser les montagnes du Trévisan et perdu un temps précieux devant quelques misérables châteaux, envoya le prince d'Anhalt annoncer sa prochaine venue aux Français, qui désespéraient de le voir arriver. Maximilien descendit enfin lui-même dans le Vicentin, avec une armée qui, grâce aux renforts qu'elle reçut de tous côtés, ne tarda pas à devenir formidable; son artillerie, la plus nombreuse que l'on eût encore vue en Europe, était composée de plus de cent pièces, mais la plupart si lourdes et si mal servies, que leur effet était moins redoutable que leur apparence.

Les armées réunies s'avancèrent aussi rapidement que le permettaient les immenses équipages de l'empereur, et le désordre qui régnait parmi ses lansquenets, milice ramassée à la hâte dans les Cercles germaniques. Elles vinrent camper proche

du palais de la reine de Chypre (1), à huit milles de Padoue. On régla dans ce camp les opérations du siége ; il fut décidé que l'on commencerait par s'emparer des places environnantes, et que les gens d'armes français et les lansquenets du prince d'Anhalt, l'élite des troupes allemandes, feraient les approches de Padoue.

Enfin, le 15 septembre 1509, Maximilien mit le siége devant cette ville, après avoir laissé passer la belle saison, et donné aux Vénitiens le loisir de la fortifier et de la rendre imprenable à une armée double de la sienne. Vingt-cinq mille hommes, la fleur des troupes de la République, toute la jeune noblesse de Venise, s'étaient enfermés dans cette place, « un des plus précieux joyaux de Saint-« Marc. » Cette puissante garnison avait pour chef le comte de Pitigliano, surnommé le Fabius vénitien, et pour officiers subalternes, l'élite des capitaines de l'Italie.

Maximilien, renonçant à investir une aussi vaste cité, se réduisit à y pratiquer avec son artillerie une brèche assez large pour l'emporter d'assaut. Il fut donc résolu dans le conseil de guerre que l'on approcherait le canon sous les murs de la ville ; mais le plus difficile était de l'exécuter. Pour arriver jusqu'à la porte de Vicence devant laquelle

(1) C'était probablement le palais d'Asolo près de Trévise, où s'était retirée, quelques années auparavant, Catherine Cornaro, reine de Chypre, après avoir cédé son royaume aux Vénitiens ses compatriotes.

était dirigée l'attaque, il fallait s'engager dans une route tirée au cordeau, bordée de larges fossés, suivant l'usage du pays, et coupée, de deux cents pas en deux cents pas, par quatre fortes barrières. L'artillerie de la place dominait cette avenue, et tombait à découvert sur les assaillants ramassés dans cet étroit défilé.

Cette dangereuse commission fut donnée au Bon-Chevalier, qui l'accepta comme une faveur. Suivi des capitaines La Claytte et La Cropte, du jeune seigneur de Bussy et du prince d'Anhalt, il assaillit si rudement la première barrière, qu'à travers les coups de canon et d'arquebuse, il en chassa les ennemis, qui se retirèrent dans la seconde. Celle-ci fut défendue avec plus d'acharnement encore; Bussy d'Amboise eut son cheval tué et le bras percé d'un coup de feu, sans qu'il fût possible de lui faire quitter la partie.

Le capitaine d'Alègre survint fort à propos avec ses aventuriers dont l'intrépidité et l'audace eurent promptement rétabli l'équilibre. Le combat se livrait en plein midi, et il était facile de distinguer ceux qui faisaient bien leur devoir. Enfin, après un assaut de plus d'une demi-heure, cette seconde barrière fut forcée; les Vénitiens, poursuivis l'épée dans les reins, n'eurent pas le temps de se loger dans la troisième, et se réfugièrent en désordre dans la quatrième. Ils y trouvèrent douze cents hommes d'armes de troupes fraîches, trois fauconneaux et force arquebusiers. A la vue de leurs remparts,

qui n'étaient qu'à un jet de pierre, les Vénitiens, redoublant de courage, résistèrent opiniâtrément. L'assaut durait depuis une heure, et devenait de plus en plus meurtrier, lorsque le Bon-Chevalier, commençant à s'impatienter, dit à ses compagnons : « Messeigneurs, ces gens nous amusent trop long-« temps, descendons à pied et finissons-en avec « cette barrière ! » Au nombre de trente ou quarante hommes d'armes, la visière levée et la pique à la main, ils s'avancèrent à bout touchant. Le vaillant prince d'Anhalt, le baron de Milhau, les capitaines Grand-Jean-le-Picard et Maulevrier ne quittaient pas Bayart, et frappaient tous à l'envi.

Le Bon-Chevalier, s'apercevant que les troupes vénitiennes se renouvelaient à chaque instant, se mit de nouveau à dire : « Messeigneurs, ils nous « tiendront six ans ici sans rien faire ; suivez-moi, « et donnons-leur un dernier assaut. — Allons, « capitaine ! répondirent-ils. — Sonne, trompette, » cria Bayart, en se précipitant sur les ennemis, qui cette fois reculèrent de la longueur d'une pique de l'autre côté de la barrière. « En avant, compa-« gnons, ils sont à nous ! » et en disant ces mots, le Bon-Chevalier, comme s'il eût eu plusieurs vies à perdre, franchit la barrière, et une vingtaine des siens après lui. Ils eussent fini par être accablés sous le nombre, si les aventuriers, voyant la dangereuse position où s'étaient mis ces intrépides gens d'armes, ne fussent venus les rejoindre par le même chemin. Aux cris de *France! France!*

Empire! Empire! ils poussèrent si rudement les Vénitiens, que ceux-ci, contraints à abandonner leur dernier retranchement, s'enfuirent en désordre dans la ville. Le succès de cette entreprise couvrit de gloire les Français; mais chacun avoua que le principal honneur de l'œuvre appartenait à celui qui l'avait dirigée et mise à fin.

L'artillerie fut aussitôt amenée sur les bords des fossés, et commença le lendemain un feu si terrible, qu'il fut tiré en huit jours plus de vingt mille coups de canon. Les assiégés ne répondaient pas moins vivement; ils firent mieux, et l'on surprit un canonnier de l'empereur qui, sans doute gagné par les Vénitiens, au lieu de tirer sur la ville, tirait sur le camp. Son procès fut bientôt instruit, La Palice le fit mettre dans un mortier, et l'envoya en pièces dans Padoue. On accusa publiquement de cette trahison un seigneur épirote, nommé Constantin Cominatès, dont l'empereur suivait aveuglément les conseils. La Palice lui reprocha en face d'avertir chaque jour le comte de Pitigliano des opérations du siége, le traita de lâche et le provoqua au combat. Cominatès n'eut garde d'accepter, et Maximilien, craignant pour son favori les suites de cette affaire, s'empressa d'apaiser le différend.



CHAPITRE XXII

Continuation du siége de Padoue. — Courses et prises du Bon-Chevalier. — Trait de bravoure d'un jeune archer de sa compagnie.

1509

La garnison de Trévise, place du voisinage tenue par les Vénitiens, ne cessait, durant le siége, de donner de continuelles alarmes au camp de l'empereur, et de seconder les sorties des assiégés. Deux ou trois fois la semaine elle se mettait en campagne, sous la conduite de son entreprenant gouverneur, Lucio Malvezzi. Rencontrait-il l'occasion, le capitaine vénitien savait en profiter; mais en cas de résistance, il trouvait toujours le moyen de se retirer sans perdre un seul homme. Il revint si souvent à la charge, il fit tant parler de lui, qu'à la fin le Bon-Chevalier se fâcha et mit tout doucement ses espions aux champs. Il les payait de façon qu'il pouvait compter sur leur activité à l'instruire des allées et venues de Lucio Malvezzi. D'après le rapport de l'un d'eux, il fit un jour son plan, et le

communiqua à deux de ses compagnons qui logeaient avec lui, les seigneurs de La Claytte et de La Cropte. Ceux-ci acceptèrent de grand cœur l'occasion de prendre revanche des avanies du Vénitien, et répondirent à Bayart qu'ils le suivraient partout où il voudrait. « Or, leur dit-il, faites armer après « minuit trente de vos meilleurs hommes d'armes; « moi, je prendrai les miens, et mes braves amis « Bonnet, Mypont, Cossé, Brezon, et autres de « votre connaissance; sans bruit ni sonner trom- « pette, nous monterons à cheval; mon guide est « bon, et ne vous inquiétez pas du reste. »

Ils partirent par une nuit obscure du mois de septembre, faisant prudemment marcher devant eux l'espion entre quatre archers, après lui avoir promis une forte récompense s'il les conduisait bien, et la mort en cas de trahison. A la pointe du jour, ils s'arrêtèrent à dix milles de leur camp, près d'un palais environné de hautes murailles. « Monseigneur, dit l'espion au Bon-Chevalier, « il faut vous cacher en ce logis, que la guerre a « fait abandonner à ses habitants, et attendre sans « être vu le capitaine Malvezzi qui ne peut éviter « de passer devant, en sortant de Trévise, pour « courir sur votre camp. «

Ils entrèrent dans le château, où ils restèrent plus de deux heures à attendre. Bayart avait placé un vieil archer nommé Monart en sentinelle au haut d'un colombier, pour l'avertir dès que quelque chose paraîtrait. Enfin celui-ci aperçut Malvezzi

s'avançant avec environ cent hommes d'armes, l'armet en tête, et près de deux cents Albanais sous la conduite d'un capitaine nommé Scanderberg. Il descendit faire son rapport au Bon-Chevalier qui recommanda le plus profond silence, et laissa passer outre les Vénitiens qui marchaient bon train, en gens de résolution. Bayart ordonna qu'on ressanglât les chevaux, ce que chacun fit soi-même, n'ayant point voulu s'embarrasser de pages ni de valets. « Messeigneurs, dit-il à ses compa-« gnons, il y a dix ans qu'il ne s'est présenté aussi « belle aventure! Les ennemis sont deux fois « autant que nous; mais nous ne sommes pas « gens à y regarder de si près; mettons-nous à « leurs trousses. — Marchons, marchons, » répétèrent à l'envi les Français, en sortant au grand trot du château.

A un mille de là, ils découvrirent devant eux les Vénitiens au beau milieu d'un grand chemin; aussitôt le Bon-Chevalier commanda à ses trompettes de sonner de tous leurs poumons. Les capitaines ennemis crurent à ce bruit que c'étaient quelques-uns des leurs qui venaient les rejoindre, et s'arrêtèrent pour les attendre. Détrompés bientôt, à leur étonnement se joignit l'inquiétude de se trouver enfermés entre le camp de l'empereur et la troupe qui arrivait sur eux; toutefois ils se rassurèrent un peu en reconnaissant le petit nombre de leurs adversaires. Lucio Malvezzi s'efforça d'encourager ses gens d'armes en leur remontrant que,

puisqu'il ne leur restait aucun moyen de fuir, nécessité était de vaincre ou de périr. En effet, il paraissait impossible à des cavaliers pesamment armés de franchir les fossés aussi larges que profonds qui bordaient de chaque côté la route. Les deux troupes se joignirent au son des trompettes et aux cris de *France! France! Empire! Empire! Marco! Marco!* Ce premier choc fut très-rude; chacun fit de son mieux, entr'autres le seigneur de Bonnet, qui, d'un coup de lance, perça d'outre en outre un homme d'armes vénitien.

Les Albanais, laissant leur gendarmerie aux prises, s'écartèrent à pas de loup du chemin, pour venir prendre les Français en queue. Mais Bayart s'étant aperçu de leur manœuvre, les avait recommandés au seigneur de La Cropte. Aussi furent-ils reçus de façon qu'il en demeura une douzaine sur la place, et que le capitaine Scanderberg et les autres tirèrent au large plus vite que le vent. Le Bon-Chevalier en finit promptement avec les gens d'armes vénitiens, et bientôt il n'y eut plus que des prisonniers à faire. Pour Lucio Malvezzi, suivi d'une trentaine des mieux montés, il franchit les fossés, et s'enfuit du côté de Trévise. Les Français auraient perdu leur peine à poursuivre des gens qui avaient des chevaux si légers et de si bons éperons. Ils reprirent la route de leur camp avec deux enseignes et plus de prisonniers qu'ils n'étaient d'hommes.

Comme ils approchaient des lignes de Padoue, l'empereur, qui se promenait aux environs, aper-

cevant un gros nuage de poussière, envoya un gentilhomme de sa maison s'informer de ce que c'était. Dès qu'il l'eut appris, Maximilien s'avança plein de joie au devant de la troupe, combla de louanges tous les capitaines, et, s'adressant au Bon-Chevalier : « Seigneur de Bayart, lui dit-il, « votre maître, le roi mon frère, est bien heureux « d'avoir un tel serviteur que vous; je voudrais au « prix de cent mille florins de rente, en avoir une « douzaine de votre sorte. » Le Bon-Chevalier le remercia avec modestie, en l'assurant que tant qu'il serait l'allié de son maître, il n'aurait point de serviteur plus dévoué que lui. Jamais expédition n'avait fait autant d'honneur à un capitaine que celle-ci en fit à Bayart : il ne pouvait sortir de sa tente qu'il ne fût accablé de félicitations; mais plus on lui donnait d'éloges, plus il s'efforçait, selon sa courtoisie ordinaire, de les renvoyer à ses deux compagnons, La Cropte et de La Claytte.

Trois ou quatre jours après cette course, le Bon-Chevalier fut de nouveau averti par un de ses espions que le capitaine Scanderberg, avec ses Albanais et quelques arbalétriers à cheval, sous les ordres de Rinaldo Contarini, noble Vénitien, s'étaient retirés dans un château nommé Bassano; de là, ils recommençaient leur métier aux dépens de ceux qui arrivaient au camp ou qui s'en retournaient chez eux avec leur butin. Récemment encore, ils venaient de tailler en pièces plus de deux cents lansquenets, et leur avaient enlevé en-

viron cinq cents bêtes à cornes qu'ils emmenaient en Allemagne. L'espion se fit fort auprès de Bayart de l'embusquer dans un défilé au pied des montagnes, où il ne pourrait manquer de les rencontrer. Sachant que les Vénitiens n'étaient pas plus de deux cents chevau-légers, Bayart résolut de n'entreprendre cette expédition qu'avec ses trente hommes d'armes et huit ou dix gentilshommes qui, comme nous l'avons vu, le suivaient en qualité de volontaires.

Un samedi du même mois, ils montèrent à cheval une heure avant le jour, et firent bien quinze milles pour arriver jusqu'au défilé. A peine venaient-ils de se mettre en embuscade à une portée de canon du château, qu'ils entendirent, à leur grande satisfaction, la trompette des Albanais sonner le bouteselle. Bayart les laissa sortir du château, d'où ils descendirent gaîment, comptant sur une journée aussi bonne que les précédentes. Lorsqu'ils furent à une certaine distance, il posta à l'entrée d'un pont de bois sur lequel les Albanais étaient obligés de repasser, quelques archers aux ordres des seigneurs de Bonnet, Mypont, et Petit-Jean de La Vergne. A la tête du reste de sa troupe, le Bon-Chevalier alla prendre position derrière une colline d'où l'on découvrait toute la plaine à six milles de là. Ayant appelé le bâtard Du Fay, son guidon, il lui dit : « Capi-
« taine, prenez une vingtaine de vos archers, et
« allez escarmoucher avec ces gens sur la route de

« Vicence. Attraits par votre petit nombre, ils « vous chargeront hardiment; feignez d'avoir peur, « et amenez-les en reculant jusqu'ici; je vous « attendrai derrière cette côte, et vous verrez beau « jeu. »

Du Fay ne se le fit pas répéter, et marcha droit aux Albanais. Le capitaine Scanderberg eut bientôt reconnu les Français à leurs croix blanches, et, ravi de cette rencontre, les chargea avec confiance. Le bâtard Du Fay contrefit l'homme épouvanté et battit en retraite; les Albanais le poursuivirent, et, tête baissée, se précipitèrent dans l'embuscade. Bayart et ses gens les reçurent la lance en arrêt, et du premier choc en jetèrent plus de trente par terre. Les Albanais surpris n'opposèrent qu'une faible résistance, et s'enfuirent sur la route du château. Les Français les accompagnèrent de leur mieux; mais ils étaient si bien montés que le Bon-Chevalier eût perdu sa proie sans Bonnet et Mypont, qui barrèrent le passage aux ennemis. Il fallait combattre ou fuir à travers champs; Scanderberg et Rinaldo choisirent ce dernier parti; mais ils furent cernés de telle sorte que les deux capitaines, trente arbalétriers et plus de soixante Albanais tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Depuis environ six jours, Bayart avait fait archer, dans sa compagnie, Guigo de Guiffrey, seigneur de Boutières, jeune gentilhomme dauphinois, fils de Pierre Guiffrey, qui, après avoir été

l'un des plus valeureux compagnons du Bon-Chevalier au combat de Trani, avait trouvé une mort glorieuse à la journée de Cérignola. A peine âgé de dix-sept ans, Boutières ne démentait pas sa race, et suivait avec ardeur les traces de son père. Il aperçut, durant l'action, l'Enseigne des arbalétriers de Contarini qui franchissait un fossé pour s'échapper à travers la campagne. Le jeune homme le suivit au hasard de se tuer, et l'atteignit si rudement de sa demi-lance, qu'il le jeta par terre et tomba sur lui l'épée à la main en lui criant : « Rends-toi, Enseigne, ou tu es mort ! » L'Albanais n'hésita pas et remit son épée et son enseigne au jeune archer, « qui n'en eût pas voulu tenir dix « mille écus. » Il revint en le conduisant devant lui sur le champ de bataille où le Bon-Chevalier faisait sonner la retraite et désarmer tant de prisonniers qu'il en était embarrassé. D'aussi loin que l'aperçut le seigneur de Bonnet, il le montra à Bayart en lui disant : « Monseigneur, je vous prie, « voyez venir Guigo avec un prisonnier et une en- « seigne. » Le Bon-Chevalier n'avait de sa vie ressenti une plus vive joie. « Comment, Boutières, « lui dit-il, c'est vous qui avez pris ce Vénitien et « gagné cette enseigne ! — Oui, Monseigneur, « Dieu m'a fait cette grâce, et je vous assure que « celui qui la portait a bien fait de se rendre, « autrement je l'eusse tué. » Son assurance enchanta le Bon-Chevalier et toute la compagnie.

« Messeigneurs, ce n'est pas assez, » se prit à

dire Bayart à Mypont, à Bonnet, et à son lieutenant Pierre Pont; « il nous faut maintenant avoir « le château et le butin qu'il renferme pour nos « gens. — A merveille, répondirent-ils, mais « comment en venir à bout sans artillerie? — Hé « bien! moi, je connais le moyen de l'avoir avant « un quart d'heure. » Il ordonna d'amener les deux capitaines, et leur dit : « Choisissez, de me faire « rendre cette place à l'instant, ou d'avoir à l'heure « même la tête tranchée devant la porte. » Ils répondirent qu'il ne tiendrait pas à eux qu'il ne fût contenté; et de fait, le commandant, neveu de Scanderberg, abaissa le pont-levis dès que son oncle lui eut parlé. Bayart trouva dans ce château plus de cinq cents bêtes à cornes, et quantité d'autre butin, qui fut également réparti entre tous les archers. Les provisions de tout genre abondaient, et, pendant que leurs chevaux repaissaient, les Français se mirent eux-mêmes à dîner.

Sur la fin du repas, entra dans la salle le jeune Boutières, avec son prisonnier qui paraissait deux fois plus haut que lui, et âgé d'environ trente ans. Le Bon-Chevalier à ce spectacle ne put se tenir de rire, et dit aux deux capitaines vénitiens qu'il avait fait asseoir à sa table : « Comment se peut-il que « cet enfant à peine hors de page, et qui ne portera « barbe de trois ans, ait pris votre enseigne ? Nous « autres Français ne rendons nos étendards qu'à « des forces supérieures et à la dernière extré- « mité. » Le porte-enseigne sentit ce que cette

réflexion avait d'humiliant pour lui, et répondit en son langage « qu'il ne s'était pas rendu à celui qui « l'avait pris, mais à toute la troupe, et qu'il « n'aurait guère été embarrassé de lui ou d'un plus « terrible. — Hé! Boutières, s'écria le Bon-« Chevalier, entendez-vous ce qu'il dit? — Mon-« seigneur, répondit le jeune archer en rougissant « de colère, m'accordez-vous la grâce que je vais « vous demander? — Volontiers, et quelle est-elle? « — Permettez-moi de rendre à mon prisonnier « ses armes et son cheval; nous descendrons sur le « pré : s'il est vainqueur, je lui remets sa rançon; « mais s'il est vaincu, je le jure devant Dieu, il lui « en coûtera la vie! » Ces paroles ravirent Bayart, qui lui répliqua tout haut : « Certainement je vous « l'accorde! » Mais le Vénitien ne voulut pas courir la chance, et son refus valut au petit Boutières l'honneur d'une seconde victoire.

« Mon ami, lui dit Bayart, vous avez aussi beau « commencement que je vis à jeune homme; conti-« nuez, et vous deviendrez un jour personnage « de renom. » Cette prophétie éleva l'âme de Boutières, et cet enfant, devenu lieutenant-général du roi en Piémont, décida, à la tête de l'avant-garde du duc d'Enghien, la victoire de Cérisoles. « Ce que c'est que d'être baptisé et pronostiqué « d'un grand homme (1)! »

Les Français remontèrent à cheval, envoyèrent

(1) Brantôme, *Hommes illustres*, discours 57, M. de Boutières.

vendre le bétail à Vicence, et conduisirent leurs prisonniers au camp, où ils ne furent pas moins bien reçus qu'au retour de leur précédente expédition. L'aventure du jeune Boutières avec son prisonnier divertit toute l'armée, et causa un merveilleux plaisir au brave La Palice. Il connaissait de longue main sa famille, et reconnaissait à ce trait un digne rejeton de ses vaillants ancêtres.



CHAPITRE XXIII

Bayart ouvre dans le conseil un avis qui n'est point goûté des Allemands. — Levée du siége de Padoue.

1509

Nonobstant la trahison et le désordre qui régnaient dans l'armée impériale, l'artillerie était parvenue à ouvrir dans les murailles de Padoue une brèche de quatre à cinq cents pas. Maximilien, accompagné des seigneurs allemands, étant allé un matin la reconnaître, la trouva si spacieuse, qu'il se reprocha de n'avoir pas encore livré l'assaut. De retour à son quartier, qui n'était cependant qu'à un jet de boule de celui du seigneur de La Palice, il lui fit écrire par son secrétaire la lettre suivante :

« Mon cousin, je suis allé ce matin voir la brèche « de la ville, que je trouve plus que raisonnable « pour quiconque voudra faire son devoir : j'ai « donc advisé d'y faire donner aujourd'hui l'assaut. « Si, vous prie qu'incontinent que mon grand « tambourin sonnera, vous fassiez tenir prêts tous

« les gentilshommes français qui sont sous votre « charge à mon service, par le commandement de « mon frère, le roi de France, pour aller audit « assaut avec mes piétons; et j'espère, avec l'aide « de Dieu, que nous l'emporterons. »

Par le même secrétaire qui l'avait écrite, cette lettre fut portée au seigneur de La Palice, qui trouva assez étrange cette manière de procéder; il se contenta toutefois de lui répondre « qu'il « s'étonnait que son maître n'eût mandé ni ses « compagnons, ni lui pour délibérer sur une affaire « aussi importante; » puis il ajouta : « Dites à « l'empereur que je vais les assembler pour leur « communiquer sa lettre, et que je pense que tous « seront prêts à lui obéir. » Le secrétaire retourna rendre son message, et Chabannes fit convoquer en son logis tous les capitaines français.

Ceux-ci arrivés, il leur dit : « Messeigneurs, « commençons par dîner, car ce que j'ai à vous « communiquer pourrait d'aventure vous ôter « l'appétit. » C'était une plaisanterie, car il les connaissait assez pour savoir que, pas plus les uns que les autres, n'étaient gens à s'étonner de rien. Les convives n'en furent pas moins joyeux, et ne firent que se plaisanter mutuellement; La Palice surtout et le Bon-Chevalier attaquèrent le seigneur d'Humbercourt, qui le leur rendit bien.

Le repas terminé et les capitaines restés seuls, la lettre de l'empereur fut lue et relue pour être mieux comprise. Après quoi, ils se regardèrent tous en

souriant, pour voir celui qui le premier prendrait la parole. Le seigneur d'Humbercourt rompit le silence : « A quoi bon tant de réflexions, Monsei-« gneur? dit-il à La Palice. Répondez à l'empereur « que nous sommes tous prêts. Aussi bien, je « commence à m'ennuyer ici, les nuits deviennent « froides, et le bon vin va nous manquer. » Tous les capitaines applaudirent à cette boutade, et se rangèrent à son avis.

Bayart, le premier à frapper dans les combats, était toujours le dernier à parler dans les conseils. La Palice vit qu'il faisait semblant de se curer les dents, comme s'il n'eût rien entendu : « Et puis! « L'Hercule de France, qu'en dites-vous? Ce n'est « pas le moment de se curer les dents, il faut sur « l'heure donner réponse à l'empereur. » Le Bon-Chevalier répondit sur le même ton : « N'en dé-« plaise à monseigneur d'Humbercourt, monter à « pied à la brèche, est un assez fâcheux passe-« temps, ce me semble, pour des hommes d'armes « habitués à combattre à cheval; et voici, puisque « vous me la demandez, mon opinion qui diffère « un brin de la sienne :

« L'empereur mande en sa lettre que vous fassiez » mettre tous les gentilshommes français à pied « pour donner l'assaut avec ses piétons. Vous êtes « tous, Messeigneurs, de hautes et puissantes « maisons, comme aussi la plupart de nos gens « d'armes; quant à moi, quoique des biens de ce « monde ne sois guère pourvu, je n'en ai pas moins

« l'honneur d'être gentilhomme. L'empereur « pense-t-il que ce soit chose raisonnable de mettre « tant de noblesse en péril et hasard avec des pié- « tons dont l'un est cordonnier, l'autre maréchal, « l'autre boulanger, et gens mécaniques, qui n'ont « leur honneur en si grosse recommandation que « gentilshommes? N'en déplaise à Sa Grâce, c'est « trop nous rabaisser. Mon avis est que vous, « Monseigneur de La Palice, devez répondre à « l'empereur qu'après avoir assemblé vos capi- « taines, vous les avez tous trouvés disposés à « obéir à ses ordres, d'autant qu'ils s'accorderont « avec ceux qu'ils tiennent de leur maître, et qu'il « ne doit pas ignorer que le roi de France n'a point « des gens en ses ordonnances qui ne soient gen- « tilshommes (1). Ce serait par trop les dépriser « que de les mêler avec ses lansquenets; mais il a « force seigneurs, comtes et barons allemands, « qu'il les fasse mettre à pied avec les gens d'armes « de France, et nous leur montrerons volontiers le « chemin, puis arriveront ses lansquenets, s'ils « trouvent qu'il y fasse bon. »

Les capitaines revinrent unanimement à l'avis

(1) Ce passage cité tant de fois a été interprété de différentes manières par les auteurs qui traitent de la noblesse: toutefois il paraît que la dénomination de gentilhomme n'était pas encore restreinte à une signification absolue, et se donnait non seulement *aux nobles de lignage*, mais aussi *à ceux qui faisaient exclusivement profession des armes*, quelle que fût leur origine. Cette opinion est d'autant plus probable, que, jusqu'à l'édit de 1600, le service militaire anoblissait.

du Bon-Chevalier, et cette réponse fut envoyée à l'empereur, qui la trouva fort convenable. Aussitôt les trompettes appelèrent à sa tente les princes et les seigneurs tant de l'Allemagne que de la Franche-Comté et du Hainaut. Maximilien leur déclara l'intention où il était de donner dans une heure l'assaut à la ville, et la réponse généreuse que les seigneurs de France avaient faite à son invitation. Il les priait donc et les suppliait de mettre pied à terre avec eux, et de les suivre à la brèche. A peine l'empereur avait-il fini de parler, qu'il s'éleva parmi les Allemands une rumeur générale qui dura plus d'une demi-heure avant de s'apaiser. Ensuite un d'entre eux lui répondit, au nom de tous, qu'ils n'étaient point gens à se mettre à pied pour monter à la brèche, et qu'ils n'étaient tenus, d'après les bulles impériales, qu'à combattre à cheval et en gentilshommes.

Maximilien n'en put obtenir d'autre réponse; dissimulant son indignation, il chercha à sauver du moins les apparences. « Allez, dit-il à Rogendorff, « un de ses gentilshommes qu'il savait être agréable « aux Français, allez au logis de mon cousin, le « seigneur de La Palice, recommandez-moi à lui « et à tous ses capitaines, et dites-leur qu'après un « mûr examen, j'ai reconnu que l'assaut n'offrait « point encore des chances assez favorables pour « exposer mes braves alliés, et qu'il n'aura point « lieu aujourd'hui. »

Le prince d'Anhalt et le capitaine Jacob d'Empser

conservèrent seuls l'honneur de la Germanie ; non contents de s'offrir à l'empereur, ils vinrent assurer les seigneurs français de leur bonne volonté, mais ces deux braves Allemands ne les pouvaient remplacer tous. Chacun alla se désarmer, les uns joyeux, les autres mécontents, et « de ces derniers « furent les moines et les cordeliers, ajoute mali- « gnement le chroniqueur, car il leur fallut rendre « ce qu'on leur avait baillé en garde, et nul doute « qu'ils n'eussent fait autrement leur compte. »

Le dépit de Maximilien ou son impatience accoutumée lui suggérèrent une étrange résolution : il abandonna un matin le camp, suivi de cinq à six cents de ses plus affidés serviteurs, et ne s'arrêta qu'à Vérone. De là, il manda au seigneur Constantin Cominatès, son lieutenant-général, et à La Palice, de lever le siége le plus convenablement qu'il leur serait possible. Les capitaines français et allemands bien que surpris de cette façon d'agir, n'eurent qu'à s'y conformer et à régler ensemble les opérations de la retraite. On commença par brûler pour plus de cent mille ducats de vivres dont on avait fait provision, dans l'attente que le siége durerait plus de quinze jours. Le plus difficile fut d'enlever cent pièces de canon, dont la moitié était sans équipages. Les lansquenets ne songeaient qu'à leur butin ; le vaillant prince d'Anhalt secondait seul les Français qui, depuis le matin jusqu'à deux heures dans la nuit, prenaient à peine le temps de manger. Grâce à leur dévoûment, le siége fut levé sans qu'il y eût

un seul canon et un seul homme de perdu, et l'armée se retira en bon ordre du côté de Vérone. Seulement, on ne put empêcher les lansquenets de mettre le feu à leurs logements et à tout ce qui se trouva sur leur route. Le Bon-Chevalier, qui avait en horreur de semblables excès, fit rester dans une belle cassine qu'il avait occupée durant le siége, sept ou huit de ses hommes d'armes jusqu'après le départ de ces boute-feu.

L'empereur envoya de la ville de Trente à La Palice et aux seigneurs français quelques présents « selon sa puissance, car il était plus libéral que « riche. » De retour en Allemagne, Maximilien ne songea plus à ses nouvelles acquisitions. Il ne resta dans le Vicentin et le Véronèse que cinq à six mille lansquenets, débris de l'armée impériale, insuffisants pour contenir une population guerrière et vindicative. La Palice revint, selon les ordres du roi, prendre ses quartiers d'hiver dans le Milanais, après avoir, sur les instances des lieutenants de l'empereur, laissé dans Vérone deux cents hommes d'armes sous la conduite de Bayart.



CHAPITRE XXIV

Le Bon-Chevalier se tire avec honneur d'une embuscade. — Il en découvre une seconde et prend loyalement sa revanche.

1509

La garnison allemande de Vicence, dans l'impuissance de garder cette place contre les troupes de la république, ne tarda pas à se réfugier dans Vérone. Enhardie par sa retraite, l'armée vénitienne s'avança jusqu'à San-Bonifacio, à onze milles de cette dernière ville, où elle comptait de nombreux partisans. L'hiver commençait à devenir rigoureux, et les fourrages de plus en plus rares dans Vérone; la garnison était obligée de les aller chercher au loin, et il n'était pas de jour que les ennemis ne lui enlevassent des hommes et des chevaux. On donna des escortes aux fourrageurs, et les rencontres n'en devinrent que plus vives.

Un capitaine vénitien, aussi rusé qu'entreprenant, nommé Jean-Paul Manfrone, fatiguait surtout les troupes allemandes et françaises, et venait

à chaque instant faire des courses jusqu'aux portes de Vérone. Le Bon-Chevalier résolut d'escorter lui-même les fourrageurs à leur première sortie, et de jouer à ce capitaine Manfrone quelque tour de vieille guerre. Mais l'exécution de son projet ne put être si secrète que le Vénitien n'en fût informé à point par un espion qu'il entretenait dans le logis même de Bayart.

Un jeudi matin, les fourrageurs partirent escortés par trente ou quarante archers que commandait le brave lieutenant Pierre Pont, et s'écartèrent, comme d'ordinaire, dans la campagne pour faire leurs provisions. Le Bon-Chevalier, se croyant maître de son secret, s'était allé poster avec cent hommes d'armes, dans un village nommé San-Martino, à six milles de Vérone, sur la grande route. Ses coureurs n'allèrent pas bien loin sans découvrir environ cinq cents cavaliers ennemis qui marchaient sur les fourrageurs. Le Bon-Chevalier, tout joyeux et sans regarder au nombre, fit monter sa troupe à cheval, et s'avança à leur rencontre. Il les eut bientôt rejoints, et se mit en devoir de les charger; mais les Vénitiens ne l'attendirent pas, et s'enfuirent devant lui en tirant sur la gauche de la route. Parvenus à une certaine distance, soudain ils s'arrêtèrent, et tinrent ferme aux cris de Marco! Marco! Six cents hommes de pied, armés de piques et d'arquebuses, sortent à ce signal des ruines d'un ancien palais, et les Français sont assaillis par un feu terrible. Bien averti par son espion, Manfrone

les avait placés là de grand matin, et comptait avec tant de monde avoir bon marché du capitaine Bayart.

A la première décharge des ennemis, son cheval fut tué, et le Bon-Chevalier fit une chute si malheureuse, qu'il se trouva une jambe prise dessous sans pouvoir la retirer. Ses hommes d'armes qui, pour mourir, ne l'eussent abandonné, chargèrent en désespérés les ennemis, pendant qu'un d'eux, nommé Grandmont, s'efforçait de dégager son capitaine. Accablé par le nombre, il ne put l'arracher de leurs mains, et il allait partager son sort. Mais au bruit du combat, le capitaine Pierre Pont, laissant ses fourrageurs, arrivait à bride abattue; on emmenait déjà hors de la mêlée les deux prisonniers, lorsque l'intrépide neveu (1) de Bayart, reconnaissant son oncle au milieu des ennemis, chargea avec tant de furie sur ceux qui le retenaient, qu'il les força à lâcher prise, et de se rabattre en désordre sur leur troupe. Le Bon-Chevalier, remonté, courut au secours de ses gens qui étaient vivement pressés en tête et en queue. A la vue de leur capitaine et de Pierre Pont, ils reprirent courage; cependant les Vénitiens étaient quatre contre un, sans compter l'avantage de leurs arquebuses, et les Français auraient fini par succomber dans ce combat trop inégal.

(1) Pierre du Pont, dit Pierre Pont, gentilhomme savoisien, était fils de Marie Terrail, sœur de Bayart. (Voyez les *Recherches généalogiques*).

« Pierre Pont, dit le Bon-Chevalier, si nous ne « gagnons le grand chemin, nous resterons tous « ici; mais si nous y parvenons une fois, avec « l'aide de Dieu nous l'échapperons. » Là dessus ils commencèrent à se retirer, toujours en combattant, vers le grand chemin, où ils ne parvinrent qu'après des efforts extraordinaires. Quand le Bon-Chevalier et ses gens se trouvèrent sur la route de Vérone, ils se formèrent en escadron carré, et battirent en retraite au petit pas, se retournant de distance en distance, sans se laisser serrer de trop près par la cavalerie ennemie. Mais ils avaient toujours en flanc ces arquebusiers dont les décharges étaient si meurtrières, qu'à chaque instant Bayart voyait quelqu'un de ses hommes d'armes démonté. Il se trouva lui-même à terre une seconde fois. Les Vénitiens se précipitèrent en foule sur lui, mais il se défendit si bien à grands coups d'épée, qu'il donna le temps à son guidon, le bâtard Du Fay, de le venir dégager et de le remettre en selle. Les Français continuèrent leur retraite en bon ordre, et se retrouvèrent enfin à San-Martino, d'où ils étaient partis le matin, comptant sur une meilleure, mais non sur une plus glorieuse journée.

Manfrone, reconnaissant qu'ils étaient désormais à l'abri de ses arquebusiers, et qu'ils pouvaient être secourus de Vérone, fit sonner la retraite. Il reprit la route de San-Bonifacio en faisant défiler ses gens de pied devant lui; mais rendus de lassitude et de fatigue après cinq heures de combat, ils

refusèrent d'aller plus loin qu'un petit village à quatre ou cinq milles de là. Jean-Paul Manfrone, voyant qu'ils ne l'écoutaient plus, poursuivit son chemin avec ses hommes d'armes, le cœur plein de rage d'avoir échoué contre un si petit nombre de Français.

Le Bon-Chevalier et les siens, décidés à passer la nuit à San-Martino, firent honneur aux provisions qu'ils purent trouver, en se félicitant de s'être tirés d'un aussi mauvais pas sans qu'il leur en eût coûté qu'un seul archer et quelques chevaux, perte légère en comparaison de plus de cinquante hommes qu'ils avaient tués à l'ennemi.

Dans ces entrefaites survint un espion qui arrivait de San-Bonifacio. « Eh bien, lui dit Bayart, que « font là-bas les ennemis ? — Je les ai laissés tou- « jours en grand nombre, répondit-il, et se vantant « d'entrer bientôt dans Vérone à la faveur de « leurs intelligences. A mon départ est arrivé le « capitaine Jean-Paul Manfrone, bien fatigué et « de fort mauvaise humeur; je l'ai entendu dire « qu'il avait eu affaire aujourd'hui, non à des « hommes, mais à des diables incarnés. Puis, en « continuant mon chemin, j'ai trouvé à quatre à « cinq milles d'ici un village rempli de gens harassés « de lassitude, et ne songeant qu'à se reposer et « dormir. — Sur ma foi, s'écria Bayart, ce sont « nos hommes. Mes amis, voici une belle occasion « d'avoir notre revanche! Faisons repaître nos « chevaux, et nous irons au clair de la lune les

« réveiller. » Il était certain de ne pas éprouver de refus ; chacun alla panser son cheval de son mieux, le guet fut placé, et nos Français prirent quelque repos. Quant au Bon-Chevalier, la tête pleine de son projet, il ne dormit guère, et réveilla lui-même à trois heures ses gens, qui montèrent sans bruit à cheval.

Ils entrèrent dans le village où s'étaient arrêtés les arquebusiers de Manfrone, sans rencontrer âme qui vive, et firent soudain retentir les rues de leurs trompettes et de leurs cris de guerre. A ce fâcheux réveil-matin, il fallait voir les pauvres piétons sortir des maisons à moitié endormis, « pour être assommés comme bêtes les uns après « les autres. » Leur capitaine parvint à en rassembler deux ou trois cents sur la place; mais il n'eut pas le loisir de se mettre en défense, et ses gens, chargés de tout côté, furent rompus et massacrés. On n'épargna que lui et deux autres gentilshommes qui furent échangés quelques jours après contre autant de Français prisonniers de la république. Les Vénitiens, désolés de la perte de leurs troupes, s'en prirent à Jean-Paul Manfrone, qui eut assez de peine à se justifier auprès du provéditeur André Gritti, et qui jura que Bayart lui payerait ce nouvel affront.

L'Italien ne tarda pas à mettre sa vengeance à exécution, et voici comment il s'y prit : il se servait d'un espion qui allait de lui à Bayart, jurait à chacun qu'il lui était uniquement dévoué, et tirait

de l'argent de tous deux. Manfrone connaissait l'homme, et sur cela il lui dit un matin : « Il faut « que tu te rendes à Vérone et donnes à entendre « au capitaine Bayart que, d'après les ordres de la « seigneurie de Venise, je vais remplacer le gou- « verneur de Legnago, nommé au commande- « ment des galères que la république envoie dans « le Levant; de plus, que tu sais de bonne part que « je partirai demain au point du jour avec trois « cents chevau-légers sans gens de pied. Le capi- « taine a le cœur trop bien placé pour ne pas venir « me rendre visite au passage, et s'il y vient, ajouta « imprudemment Manfrone, il n'en sortira, je « l'espère, que mort ou prisonnier; car je ferai « embusquer à l'Isola della Scala deux mille hom- « mes de pied et deux cents hommes d'armes des « mains desquels il faudra qu'il se tire; si tu t'ac- « quittes bien de ma commission, je t'engage ma « foi de te donner cent ducats d'or. »

Il n'y a guère loin d'un espion à un traître, et le « galant » assura Manfrone qu'il pouvait compter sur son savoir-faire, comme lui comptait sur son argent. Il se rendit le même jour à Vérone droit au logis de Bayart, dont tous les serviteurs le connaissaient pour un affidé de leur maître. Il fut introduit dans la salle où le Bon-Chevalier achevait de souper, et en reçut meilleur accueil qu'il ne le méritait. « Sois le bienvenu, Vicentin ; tu ne viens pas sans « doute pour rien; quelles nouvelles? — D'excel- « lentes, Monseigneur, » lui répondit l'autre en

affectant un air mystérieux. Bayart se leva de table sur-le-champ, et tira à part l'espion pour savoir de quoi il s'agissait.

Vicentin lui débita sa leçon avec tant de naïveté, que le Bon-Chevalier ne se pouvait contenir de joie. Il ordonna de faire souper Vicentin et de le bien régaler, puis revint trouver les capitaines Pierre Pont, La Varenne, le bâtard Du Fay, et un capitaine du Hainaut nommé de Sucker, qu'il traitait ce soir-là. Il leur conta de point en point ce qu'il venait d'apprendre de l'espion, et leur dit que, s'ils étaient d'humeur à l'accompagner, le lendemain ne s'achèverait pas « sans qu'il y eût de bons « coups à férir. » La partie se trouva fort de leur goût; ils en mirent Frédéric de Mailly, baron de Conti, qui de sa vie ne leur eût pardonné de l'avoir oublié, et convinrent de partir au point du jour avec deux cents hommes d'armes. On se sépara là-dessus de bonne heure, pour être prêt de meilleur matin.

Le hasard voulut que le seigneur de Sucker, dont le logis était assez éloigné, aperçut en se retirant le même homme qu'il venait de voir chez Bayart, sortant d'une maison dont le maître était connu pour un zélé partisan des Vénitiens. Sucker en conçut de l'ombrage, saisit rudement l'individu au collet, et lui demanda d'où il venait. L'espion interdit ne sut que répondre, et son trouble augmentant les soupçons du capitaine, il le ramena, sans le lâcher, au logis de Bayart. Le Bon-Chevalier, sur le point

de se mettre au lit, revêtit à la hâte une robe de chambre, et vint s'asseoir avec Sucker auprès du feu. Le capitaine lui conta le motif de son prompt retour, et comment il avait trouvé son espion sortant de chez messire Battista Volteggio, le plus grand *marchesco* (1) de tout Vérone. « Cela m'a « fait concevoir des soupçons, ajouta-t-il, et son « trouble, quand je l'ai saisi, ne les a point dé-« mentis. » Au récit de Sucker, le Bon-Chevalier, vivement ému, fit amener sur-le-champ l'espion, et lui demanda ce qu'il était allé chercher au logis de Battista Volteggio. Il répondit en premier lieu qu'il y était allé voir un parent; il allégua ensuite une autre raison, et finit par se contredire cinq ou six fois. On apporta des « grésillons (2) » pour le faire expliquer plus clairement. « Vicentin, lui « disait Bayart, avoue la vérité tout entière, et je « te promets, foi de gentilhomme, qu'il ne te sera « point fait de mal, quand bien même ma vie eût « été menacée; mais songe que si je te surprends « en mensonge, tu seras pendu et étranglé demain « matin. »

L'espion, se voyant découvert, se jeta à deux genoux en demandant miséricorde. Il avoua de point en point toute sa trahison, et qu'il venait en effet de chez le seigneur Volteggio pour l'avertir de

(1) Partisan de Saint-Marc, c'est-à-dire de la république de Venise, aussi appelée la république de Saint-Marc.

(2) *Grésillons*, *grésilloux*, espèce de menottes ou de manchettes de fer.

l'entreprise du capitaine Jean-Paul Manfrone, et adviser avec lui au moyen de livrer une des portes de la ville au provéditeur André Gritti; mais que le gentilhomme véronais lui avait répondu qu'il n'entrerait dans aucune semblable machination, et resterait fidèle à l'empereur dont il était le sujet. Lorsqu'il eut achevé ses révélations, le Bon-Chevalier lui dit: « Vicentin, j'ai bien mal employé « les ducats que je t'ai donnés, cependant je ne « t'aurais pas encore cru aussi scélérat. Tu as bien « mérité la mort, mais puisque je t'ai promis la « vie, je te ferai mettre hors de la ville sain et sauf; « prends garde toutefois d'y rentrer tant que j'y « serai, car rien au monde ne te sauverait de la « corde. » Il ordonna ensuite de l'enfermer dans une chambre jusqu'à nouvel ordre.

« Mon ami, dit Bayart au seigneur de Sucker, « que ferons-nous pour revaloir à ce capitaine Man- « frone le bon tour qu'il nous voulait jouer? J'en- « trevois bien, si vous pouvez me seconder, le « moyen de prendre une revanche complète? — « Vous n'avez qu'à commander, Monseigneur, lui « répondit le seigneur de Sucker, je suis prêt à « vous obéir. — Allez donc, je vous prie, de ce pas « chez le prince d'Anhalt, instruisez-le de la chose « en détail, et tâchez d'obtenir de lui pour demain « matin deux mille de ses lansquenets. Nous les « mènerons avec nous, et les placerons dans quel- « que endroit où le Vénitien, à son tour, verra s'il « fera bon. » Sucker se rendit incontinent au logis

du prince, qui déjà était endormi. Il le fit réveiller, et lui répéta tout ce que nous venons d'entendre. Le valeureux d'Anhalt honorait par-dessus tous les gentilshommes français notre Bon-Chevalier ; il répondit au seigneur de Sucker qu'il n'avait plus, à son grand regret, le temps de se mettre lui-même de la partie ; mais que tous ses gens étaient autant et plus à la disposition du seigneur de Bayart qu'à la sienne propre. Son secrétaire courut avertir sur l'heure quatre ou cinq capitaines des lansquenets, qui ne furent pas moins exacts au point du jour que les hommes d'armes.

Quand le baron de Conti aperçut aux portes de la ville ces gens de pied, n'ayant rien su de l'aventure de la veille, il ne pouvait concevoir le motif de tout cet appareil. Le Bon-Chevalier, chemin faisant, lui narra l'histoire. « Sur ma foi, dit le brave « seigneur en s'affermissant en selle, nous allons « faire une bonne journée. »

Bayart laissa le capitaine Sucker avec les lansquenets dans un petit village nommé Zevio, à huit milles d'Isola della Scala, en lui promettant de lui amener les ennemis sous le nez, et de le mettre à portée d'acquérir de l'honneur. Le baron de Conti et lui continuèrent à s'avancer vers Isola della Scala, comme s'ils ne se fussent doutés de rien. Ils ne tardèrent pas à découvrir en rase campagne le capitaine Manfrone médiocrement accompagné de quelques chevau-légers. Bayart envoya son guidon, le bâtard Du Fay, entamer l'action avec quelques

archers, et le suivit de près à la tête de ses gens d'armes.

Ils n'étaient plus qu'à un jet d'arc d'Isola, lorsqu'ils virent l'embuscade vénitienne se précipiter hors des portes de la ville, comme si elle eût couru à une victoire certaine. Pour mieux cacher son jeu, Bayart commanda aux trompettes de sonner à l'étendard. Le bâtard avait sa leçon faite, et il obéit à ce signal en se repliant sur le gros de la troupe qui feignait elle-même de battre en retraite sur Vérone.

Les Français se retirèrent ainsi en escarmouchant et au petit pas jusqu'à Zevio, où déjà Bayart avait envoyé au capitaine Sucker l'ordre de sortir en bataille. Les hommes d'armes vénitiens, soutenus à leurs ailes par les gens de pied, continuaient de charger avec confiance cette petite troupe qu'ils ne croyaient pas devoir leur échapper. Quelle fut leur surprise en découvrant une colonne de deux mille lansquenets qui croisaient sur eux au pas de charge ! Leurs gens de pied étaient trop avancés pour reculer, les gens d'armes ne voulurent pas les abandonner et firent bonne contenance. « Messeigneurs, s'écria Bayart, à notre tour, chargeons ! » Les ennemis soutinrent le choc bravement, mais non sans grande perte. Les lansquenets, de leur côté, tombèrent sur les gens de pied qui furent rompus et mis en pièces, sans qu'il en échappât un seul. Après d'inutiles efforts, Manfrone, témoin de sa défaite, reconnut qu'il n'avait plus d'autre

ressource que la fuite, et se sauva au galop vers San-Bonifacio. Il fut poursuivi quelque temps, mais Bayart savait user avec prudence de la fortune; il fit sonner la retraite, et rassembla ses gens qui, avec nombre de prisonniers, de chevaux et un butin considérable, reprirent la route de leur garnison.

La perte des Vénitiens fut énorme ; outre leurs deux mille gens de pied dont il ne revint pas un seul, ils laissèrent sur le champ de bataille quarante hommes d'armes morts, et plus de soixante prisonniers. On conçoit quelle réception firent à leurs compagnons les Français et les Allemands, qui n'éprouvèrent d'autre regret que celui de n'avoir pas tous été de la partie. Cette journée fut d'autant plus glorieuse pour le Bon-Chevalier, que, tout en opposant la ruse à la ruse, il n'avait pas, à l'exemple de Manfrone, cherché à accabler ses ennemis sous le nombre satisfait de les combattre à forces égales.

De retour à son logis, il fit amener l'espion et lui dit : « Vicentin, selon ma promesse tu vas être « conduit hors de la ville ; retourne au camp des « Vénitiens, et demande au capitaine Jean-Paul « Manfrone si le capitaine Bayart est aussi subtil en « guerre que lui, et dis-lui qu'au même enjeu il « sera toujours à sa disposition. » L'espion n'y manqua pas, et se rendit droit à San-Bonifacio, où, dès que Manfrone l'eut aperçu, il le fit accrocher à un arbre, sans vouloir seulement l'écouter. Cet

exemple ne corrigea pas ses compatriotes, et jamais armée n'a eu faute en Italie de cette espèce de gens.

La rigueur de la saison vint ralentir la guerre; André Gritti et Lucio Malvezzi se contentèrent de tenir Vérone en quelque façon bloquée, et d'essayer de surprendre la garnison à la faveur des bonnes dispositions des habitants. Mais la vigilance de Bayart déjoua toutes leurs tentatives. Les Vénitiens, partis une nuit de San-Bonifacio, s'approchèrent du fort de San-Pietro, sur la hauteur de la ville, trouvèrent les Allemands endormis, et dressèrent des échelles contre les murailles. Mais tandis qu'ils les liaient ensemble pour suppléer à leur défaut de longueur, Bayart survint au bruit avec ses hommes d'armes, et les ennemis se sauvèrent en abandonnant leurs échelles. Il en coûta la vie à plusieurs Véronais convaincus d'avoir pris part à cette tentative, et Gritti et ses Vénitiens laissèrent enfin quelque repos aux Français.



CHAPITRE XXV

Le duc de Nemours arrive en Italie et fait grand honneur au Bon-Chevalier.—Horrible aventure de la grotte de Masano.—Rencontre de deux capitaines albanais.

1510

Au commencement de l'annés 1510, Louis XII cédant aux prières de son neveu, Gaston de Foix, duc de Nemours, l'envoya guerroyer en Italie, sous la conduite du sage et vaillant capitaine Louis d'Ars. Ce jeune prince honora du meilleur accueil les seigneurs français, et entre tous le Bon-Chevalier sans peur et sans reproche, qu'en sa qualité de gouverneur du Dauphiné (1) il connaissait particulièrement. Bayart éprouva la plus vive satisfaction à revoir son premier capitaine, et Louis d'Ars à

(1) Gaston de Foix, duc de Nemours, fils de Marie d'Orléans sœur de Louis XII, et de Jean de Foix vicomte de Narbonne, avait succédé à son père dans le gouvernement du Dauphiné depuis 1503. Ce jeune prince portait le titre de duc de Nemours, rétabli en sa faveur, après la mort du dernier duc de ce nom, de la maison d'Armagnac, tué à la défaite de Cérignola.

retrouver son élève et son ami, grandi en gloire et en réputation.

Soffrey Alleman de Molard, cousin de Bayart, arriva quelque temps après avec la bande de deux mille gens de pied dauphinois, que Louis XII, jaloux d'affranchir son royaume du tribut onéreux qu'il payait aux Suisses, avait confiés à l'expérience de cet habile capitaine. L'infanterie française n'avait été jusqu'alors composée que de « rustres, et gens « de sac et de corde, » rassemblés au commencement, et licenciés à la fin de chaque campagne. La bande du capitaine Molard (c'était le nom qu'on donnait alors aux compagnies de gens de pied) fut le premier corps national payé et entretenu sous les drapeaux, en paix comme en guerre. Louis s'appliquait à relever le service de l'infanterie, dont les Suisses avaient fait reconnaître la supériorité dans les guerres d'Italie, et que, par un ancien préjugé, la noblesse française regardait encore comme au-dessous d'elle.

Le pape, n'ayant plus rien à gagner à la ligue de Cambrai, ne tarda point à reprendre contre l'empereur et le roi de France le parti des Vénitiens, qui achetèrent à tout prix son absolution et son alliance. Jules s'empressa de chercher des alliés à ses nouveaux amis, et des ennemis à ses anciens alliés. Tandis que ses émissaires s'efforçaient d'exciter l'ambition du jeune roi d'Angleterre, et de le jeter sur les côtes de France, Mathias Schiener, son digne serviteur, flattait en chaire les deux passions

de ses compatriotes, l'avarice et l'orgueil, et préparait une rupture également funeste aux Suisses et aux Français. Louis et Maximilien, indignés de la conduite du pape, s'unirent encore plus étroitement, et résolurent de pousser vivement la guerre.

Chaumont d'Amboise, gouverneur du Milanais, et le prince d'Anhalt, à la tête de vingt mille hommes, entrèrent dans le Vicentin en chassant devant eux l'armée de la république. Les habitants de Vicence, abandonnés par les Vénitiens, essayèrent vainement de conjurer la vengeance et la « barbarie tudesque » des Allemands qu'ils avaient chassés l'année précédente; il fallut se rendre à discrétion. Mais le butin ne fut point aussi considérable que les lansquenets l'espéraient : Vicence était presque déserte, et les citoyens avaient emporté dans leur fuite tout ce qu'ils avaient de plus précieux.

Dans les monts au pied desquels est bâtie cette ville, se trouve un vaste souterrain creusé par la nature, et que la main des hommes a agrandi de toutes les pierres dont sont construites Vicence et Padoue. Dans cette grotte de Masano (c'est le nom qu'on lui donne) s'étaient réfugiées, avec toute sorte de provisions, plus de deux mille personnes des plus considérables, tant de la ville que du plat pays. Les Vicentins se croyaient bien en sûreté, car l'entrée du souterrain était si étroite qu'un seul homme pouvait y passer à la fois, et ils s'étaient munis de piques et d'arquebuses en cas d'attaque. Quelques aventuriers, gens de pillage et français,

il faut le dire, vinrent à découvrir leur retraite et la voulurent forcer. Les malheureux eurent beau leur crier qu'il ne leur restait rien, et qu'ils n'avaient de tous leurs biens sauvé que leur vie, les aventuriers ne se payèrent point de leurs prières, et s'obstinèrent à entrer. On tira de la grotte quelques coups d'arquebuse qui en jetèrent deux sur la place. Les autres allèrent chercher leurs camarades qui, plus diligents pour le mal que pour le bien, accoururent en foule. Quand ces scélérats reconnurent que ni le nombre ni la force ne leur pouvaient servir de rien, la rage leur suggéra un expédient affreux. Ils entassèrent du bois, de la paille et du foin mouillés devant l'entrée de la grotte, et y mirent le feu. Le souterrain, qui ne recevait de l'air que par cette ouverture, se remplit en un instant d'une épaisse fumée; les aventuriers attendirent qu'elle fût dissipée, et se précipitèrent dans la grotte : tout était mort; ils virent les gentilshommes et les nobles dames gisant sur la terre, les traits défigurés par la souffrance, des enfants à demi sortis du sein de leur mère; et, sans être effrayés du succès de leur barbarie, ils se chargèrent d'un immense butin.

Le grand-maître et tous les capitaines furent désespérés d'un semblable attentat, et surtout le Bon-Chevalier, qui n'eut point de repos qu'il n'eût découvert quelques-uns de ces brigands. Il lui en tomba deux entre les mains, dont l'un n'avait qu'une oreille et l'autre point; sur ces honorables antécédents, il les livra au prévôt du camp, qui

trouva dans leurs œuvres plus qu'il n'en fallait pour les faire pendre. Ils furent amenés devant la grotte, et livrés au bourreau sur le lieu même de leur forfait, en présence de Bayart qui voulut s'assurer de leur supplice.

Pendant qu'on les exécutait, on vit sortir de la caverne une espèce de fantôme : c'était un enfant de quinze à seize ans qui, tout jauni par la fumée, pouvait à peine se soutenir. Le Bon-Chevalier s'approcha et lui demanda par quel miracle il s'était sauvé. Il répondit que lorsqu'il avait senti la fumée épaissir, il s'était réfugié à l'extrémité du souterrain, où une fente du rocher lui avait quelque temps donné assez d'air pour ne pas étouffer, puis qu'à la fin il s'était évanoui. Il ajouta que lorsque les gentilshommes et leurs femmes s'aperçurent des funestes préparatifs que l'on faisait à l'entrée de la grotte, ils voulurent sortir et offrir des rançons aux aventuriers, mais que les paysans qui étaient avec eux, et en plus grand nombre, les avaient repoussés à coups de pique, en leur disant : « Vous mourrez avec nous ! » Bayart ordonna que tout ce que l'on pût retrouver du pillage fût remis au jeune homme, comme légitime héritier de ses infortunés compatriotes.

La nouvelle de la mort du cardinal d'Amboise, son oncle, troubla à cette époque (25 mai 1510) les succès du grand-maître de Chaumont, qui venait de joindre la ville de Lignago à ses autres conquêtes. Les conjonctures présentes rendirent cette

perte funeste à Louis XII, en le privant du seul ministre dont l'influence pût contenir la fougue ambitieuse de Jules II. Le désintéressement de d'Amboise est un sujet sur lequel se sont exercés nos historiens comme nos poètes, et cependant le refus de la dépouille du cardinal défunt, qui s'élevait à des sommes énormes, acheva de brouiller le roi de France avec le pape.

Chaumont d'Amboise, renfermant en son âme une douleur à laquelle il ne survécut pas longtemps, joignit ses troupes à celles que l'empereur venait d'envoyer d'Allemagne pour achever la conquête des états de terre-ferme de la république de Venise. Ferdinand d'Aragon se conformant encore, en apparence, au traité de Cambrai, mit également à la disposition de Maximilien quatre cents lances espagnoles, sous la conduite d'André de Capoue, duc de Termoli; mais il eut soin de les faire avancer si lentement qu'elles restèrent à la réserve.

Les armées françaises et allemandes se dirigèrent par Cittadella sur Monselice, dont la prise était indispensable pour le siége de Padoue que rêvait de nouveau Maximilien. Bayart, le baron de Conti, le baron de Fontrailles et le capitaine Mercurio, à la tête de deux mille Albanais au service de l'empereur, s'avançaient en avant-garde sur les bords de la Brenta, lorsqu'ils rencontrèrent un parti d'autres Albanais ou *Estradiots* à la solde de la république. Ces Croates, comme on les appelait, plus turcs que chrétiens, rôdaient jour et nuit autour de

l'armée, cherchant à surprendre les fourrageurs, les convois, et à faire quelque butin. Mais cette fois, tout ce qu'ils gagnèrent fut de rester la plupart sur la place morts ou prisonniers. Le capitaine Mercurio vint à reconnaître, parmi ces derniers, son cousin-germain et son plus grand ennemi, qui l'avait chassé et dépouillé, disait-il, de son héritage en Croatie. Il se mit à l'accabler d'injures, à lui rappeler tout le mal qu'il en avait reçu, ajoutant qu'il ne tenait qu'à lui maintenant de prendre sa revanche. L'autre, sans rien nier, répondit « qu'il « ne s'agissait pas de cela, qu'il avait été pris en « bonne guerre et lui paierait sa rançon, » pour laquelle il lui offrit dix mille écus d'or et six magnifiques chevaux turcs. « Nous parlerons de cela une « autre fois, lui répliqua le seigneur Mercurio, « mais de bonne foi, si tu me tenais comme je te « tiens, que ferais-tu de moi? — Tu veux absolu- « ment le savoir ? Eh bien! je te jure que si tu étais « en mon pouvoir comme je suis au tien, tout l'or « du monde ne m'empêcherait pas de te faire mettre « en pièces toi et les tiens! — Vraiment! je ne te « ferai pas pis. » Et Mercurio dit quelques mots à ses Albanais qui, le cimeterre en main, exécutèrent si bien ses ordres, qu'il n'y eut capitaine ni autre qui ne reçût dix coups de trop. Puis ils coupaient leurs têtes qu'ils portaient en triomphe au bout de leurs lances, en disant « qu'ils n'étaient point chrétiens. » Bayart et ses compagnons ne purent s'opposer à cette barbare représaille; car ces Croates

14

massacraient eux-mêmes tout ce qu'ils rencontraient, sans jamais faire quartier à personne (1).

Monselice fut emportée de prime-abord par les aventuriers du capitaine Molard, et l'achévement de la conquête des états de terre ferme de la république paraissait inévitable, lorsque la politique de Jules vint enlever en un instant aux alliés ce qu'ils avaient eu tant de peine à conquérir. Louis XII se vit forcé d'abandonner Maximilien à lui-même, d'envoyer une partie de ses troupes au secours du duc de Ferrare, et de rappeler Chaumont avec le reste à la défense du duché de Milan.

Quatre cents jeunes Français voulurent, avant de quitter les terres de la république, saluer les murs de Padoue occupée par trente mille Vénitiens. Ils allèrent planter leurs lances ornées des couleurs de leurs dames, dans les portes mêmes de la ville, et se retirèrent laissant les soldats de Saint-Marc ébahis d'un genre de galanterie inusité sur les bords de l'Adriatique.

(1) *Lettres de Louis XII*, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12, tom. 1, p. 246 et 247.



CHAPITRE XXVI

Guerre de Ferrare.—Bayart tente d'enlever le pape.

1510-1511

Pendant que Chaumont s'avançait à la rencontre des Suisses, descendant à l'instigation de Mathias Schiener dans le Milanais, six mille Français, sous les ordres des seigneurs Clermont de Montoison, Fontrailles, du Lude et Bayart, marchaient au secours d'Alfonse d'Este, sur le point de payer au pape sa fidélité à Louis XII. Ils furent reçus comme des sauveurs dans Ferrare, où la prise de Modène venait de jeter la consternation.

Sous prétexte que ce prince feudataire et gonfalonier de l'église avait contrevenu à ses obligations, mais en effet pour frapper les Français dans leur constant allié, Jules avait excommunié Alfonse, ses adhérents, et déclaré ses états réunis au domaine de saint Pierre. Louis XII ne tarda point à être nominativement compris dans cet anathême.

C'est alors qu'il en appela au prochain concile, et fit répandre en Europe une médaille à son effigie, avec cette légende dont l'allégorie était facile à saisir : *Perdam Babylonis nomen* (1). Mais les scrupules de sa femme Anne de Bretagne, princesse d'une piété peu éclairée, les siens peut-être, empêchèrent toujours Louis de pousser la guerre aussi vivement qu'il l'avait annoncé. S'il assembla des conciles, s'il parut écouter les extravagantes prétentions de Maximilien à la papauté, ce fut moins pour donner à la chrétienté le scandale d'un schisme, que pour intimider Jules et le rappeler à des sentiments pacifiques. On eût dit que les deux princes avaient changé de rôle : tandis que le roi de France avait recours aux voies canoniques, le pape, jetant dans le Tibre les clés de saint Pierre, avait saisi le glaive de saint Paul, et marchait en personne à la tête de ses soldats.

Après divers incidents étrangers à cette histoire, le pontife, poursuivant ses hostilités contre Alfonse, résolut de s'emparer de La Concordia et de Mirandola, places indispensables à l'exécution de ses projets sur Ferrare. La première de ces deux villes, hors d'état de résister, ayant ouvert ses portes au duc d'Urbin, son neveu, Jules se rendit lui-même au camp de Saint-Félix, à douze milles de Mirandola. Il envoya sommer la comtesse Françoise, tutrice des enfants de Ludovic Pico son mari, de

(1) Prophétie d'Isaïe, ch. xiv, verset 22.

remettre cette place entre ses mains, avec promesse de la lui rendre après la conquête de Ferrare. Mais la comtesse, fille naturelle de Jean-Jacques Trivulzio, toute française comme son père, répondit « qu'elle saurait, avec l'aide de Dieu, conserver « l'héritage de ses enfants. » Courroucé de cette réponse, Jules oublia que peu de temps auparavant il avait pris sous sa protection la veuve et les orphelins, et jura que de gré ou de force il entrerait dans Mirandola. Alexandre Trivulzio, cousin germain de la comtesse, instruit que l'exécution suivait de près les menaces du pape, s'empressa de pourvoir à la défense de la place, et fit demander au duc de Ferrare une centaine d'hommes d'armes français et quelques canonniers.

L'armée de ce prince, trop faible pour tenir la campagne, était venue se poster sur les rives du Pô, non loin de Mirandola, pour être à portée d'observer et d'inquiéter au moins les troupes pontificales. On jugea la conservation de cette ville trop importante à celle de Ferrare, et le secours fut accordé. Deux jeunes gentilshommes français sollicitèrent et obtinrent la faveur de s'y joindre : l'un se nommait Chantemerle, neveu du seigneur du Lude; l'autre, destiné à une brillante carrière, était Marin de Monchenu, baron dauphinois, un des plus chers favoris du jeune comte d'Angoulême, héritier de la couronne.

« Mes enfants, leur dit le Bon-Chevalier à leur « départ, vous allez au service des dames; montrez-

« vous gentils compagnons pour obtenir leurs « bonnes grâces, et si la place est assiégée, faites « parler de vous. » Après quelques autres joyeux propos en forme d'encouragement, Bayart monta à cheval avec sa compagnie, et ne se retira que lorsqu'il les eut vus entrer dans Mirandola.

Le surlendemain, le duc d'Urbin, neveu du pape, mit le siége devant la ville, et son artillerie commença à foudroyer sans relâche les murailles; mais la rigueur de la saison et la vigoureuse résistance des assiégés l'empêchèrent de faire de grands progrès. Impatient de ces lenteurs, qu'il attribuait à l'ignorance et à la trahison de ses capitaines, le pape, sans respect pour son caractère, annonça qu'il allait diriger en personne les travaux du siége.

Le Bon-Chevalier, qui ne plaignit jamais l'argent pour apprendre les desseins de l'ennemi, sut un jour, par ses espions, que Jules partait le lendemain de Saint-Félix pour se rendre devant Mirandola. Il conçut le hardi projet d'enlever le pape et tous ses cardinaux, et il l'eût exécuté sans un incident qu'il ne pouvait prévoir. Il s'en alla trouver le duc de Ferrare et Montoison, et leur dit : « Messei-« gneurs, je suis informé que le pape quitte demain « matin Saint-Félix pour se rendre à Mirandola. « Si vous l'approuvez, j'ai formé un projet dont il « sera parlé encore dans cent ans. A moitié chemin « de Saint-Félix à Mirandola, sont quelques vastes « palais abandonnés à l'occasion de la guerre. J'irai

« m'y loger cette nuit avec cent hommes d'armes, « sans pages ni varlets, et nul doute que je n'enlève « à son passage le pape avec ses cardinaux, ses « évêques et ses protonotaires. Les cent archers de « sa garde ne sont pas gens à le sauver de mes « mains. Avant que l'alarme ait été portée au camp, « nous serons à l'abri nous et notre proie; mais, « dans le cas où je serai poursuivi, vous, Monsei- « gneur, dit-il au duc, et Monseigneur de Mon- « toison, il faudra que vous passiez la rivière avec « le reste de la gendarmerie pour venir à ma ren- « contre. » Ils applaudirent, tressaillant de joie, à un plan aussi bien conçu, et il ne resta plus qu'à l'exécuter. Le Bon-Chevalier choisit cent des plus hardis et des meilleurs cavaliers de la petite armée française, marcha une partie de la nuit, et il était logé à son poste une heure avant le jour.

Le pape s'était, à son habitude, levé de fort bonne heure, et mis en route dès qu'il avait fait clair. Ses protonotaires, ses aumôniers et les officiers de sa maison prirent le devant pour aller préparer ses logements. Dès que Bayart les entendit, croyant tenir sa proie, il fondit sur le cortége. Saisis de frayeur, les officiers rebroussèrent chemin à bride abattue en criant: Alarme! Alarme! Mais pourtant le pape n'eût pas été sauvé, sans une autre circonstance aussi heureuse pour lui que disgracieuse pour notre Bon-Chevalier.

A peine Jules porté dans sa litière fut-il hors du village de Saint-Félix, qu'il vint à tomber une neige

si violente et si épaisse, que l'on ne pouvait distinguer ses pas. « *Pater sancte*, lui dit le cardinal de « Pavie, il serait imprudent de se hasarder par un « temps pareil dans les chemins, il faut pour « aujourd'hui retourner à Saint-Félix. » Le pape y consentit, sans se douter du péril qu'il échappait. A l'instant même qu'il rentrait au château, arrivèrent les fuyards poursuivis par Bayart qui, ne s'amusant point à faire des prisonniers, ne cherchaient que le pape. Les cris de ses serviteurs épouvantèrent à ce point Jules, que, se jetant à bas de sa litière, il aida de ses propres mains à lever le pont. « Ce fut agir en homme avisé, car s'il eût tardé « autant qu'on mettrait à dire un *Ave Maria*, « il était croqué. »

Le Bon-Chevalier, inconsolable et « tout mélan« colique » d'avoir manqué une entreprise aussi bien conduite, n'eut d'autre parti à prendre que de s'en retourner. Il savait bien que le château n'était pas en état de faire une longue résistance; mais il n'avait point d'artillerie, et les troupes du camp pouvaient survenir d'un instant à l'autre, et lui jouer un mauvais parti. Il se retira donc avec autant de prisonniers qu'il en voulut ramasser, entre autres deux évêques *in partibus* (1), et force mulets de

(1) L'édition gothique du Loyal Serviteur dit: *Deux évêques portatifs*, expression que les éditeurs modernes ont trouvé plus commode de supprimer que d'expliquer. En basse latinité, *episcopi portatiles sunt qui clero carent et populo*. Sans entrer dans une dissertation étrangère à notre sujet, nous ferons remarquer que nous avons rendu cette expression par une dénomination équivalente à celle

somme dont profitèrent ses gendarmes. Le duc de Ferrare et le seigneur de Montoison qu'il retrouva, selon qu'ils en étaient convenus, à trois milles de là, partagèrent son désappointement. Toutefois, ils reconfortèrent de leur mieux Bayart en lui remontrant que la faute provenait du hasard et non de lui. Ils le ramenèrent ainsi, en tâchant de l'égayer et en faisant causer leurs prisonniers, dont ils renvoyèrent la plupart le long de la route. C'était valetaille dont il n'y avait rien à tirer. Quant aux deux évêques, ils en furent quittes pour une rançon proportionnée au revenu de leurs évêchés, c'est-à-dire à bon marché.

Le pape trembla vingt-quatre heures la fièvre du saisissement qu'il avait éprouvé; mais son âme audacieuse reprit le dessus, et il manda la nuit suivante à son neveu le duc d'Urbin, de le venir chercher avec quatre cents hommes d'armes. Son arrivée au camp changea la face du siége; Jules, sans égard pour son âge et sa dignité, parcourait les batteries, à cheval, armé de toutes pièces, prodiguait les récompenses, les menaces, et s'efforçait de communiquer son ardeur à tous ses soldats. Mais il n'en resta pas moins trois semaines devant la place, et il ne s'en fût pas rendu maître sans l'extraordinaire rigueur de cet hiver de 1511. Les fossés de Mirandola, couverts d'une glace de deux

d'*avocat portatif*, c'est-à-dire *sans causes*, donnée par maître Guillaume à Pathelin dans la farce de ce nom.

pieds d'épaisseur, lui aplanirent, mieux que ses canons, l'entrée de la ville, qui se vit forcée de capituler. Les portes de Mirandola se trouvant bouchées avec de la terre, Jules, trop impatient pour attendre, entra par la brèche avec toute la pompe et dans tout l'appareil qu'aurait pu affecter le héros païen dont il portait le nom.



CHAPITRE XXVII

Les troupes du pape assiégent la Bastia di Genivolo. — Le Bon-Chevalier fait remporter une victoire signalée au duc de Ferrare. — Honneurs qui lui sont rendus par la duchesse.

1511

La nouvelle de cette prise redoubla les alarmes du duc de Ferrare; ne doutant point qu'il ne fût au premier jour assiégé dans sa capitale, il fit rompre les ponts, et se prépara à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. En effet, le pape, après s'être occupé quelques jours dans Mirandola à passer ses troupes en revue, et à les récompenser aux dépens des vaincus, déclara à ses capitaines assemblés ses desseins sur Ferrare. Il savait cette ville forte et bien garnie de gens de guerre; aussi ne venait-il pas leur demander des avis, mais les moyens de s'en emparer à tout prix. Un capitaine vénitien nommé Jean Fort lui répondit « que la « seule manière d'arriver à ses fins, était de couper « les vivres à cette ville populeuse, et qu'une fois « la Bastia di Genivolo prise, il garantissait Ferrare

« affamée dans trois jours ». Jules lui donna à peine le temps d'achever. — « Il la faut avoir, « s'écria-t-il, je n'aurai point de repos qu'elle ne « soit en mon pouvoir. »

Deux cents lances espagnoles envoyées par Ferdinand, en sa qualité de feudataire du saint-siége pour le royaume de Naples, cinq cents chevau-légers, six mille gens de pied et de la grosse artillerie furent aussitôt mis à la disposition du capitaine Jean Fort. Ces troupes, en ravageant le pays et sans trouver d'obstacle, s'avancèrent rapidement devant Bastia, place située au-dessus de Ferrare, sur le Pô dont elle commande le cours. Quand le capitaine, à qui la garde en était confiée, vit paraître sous ses murailles dégarnies de soldats une armée pareille, il se hâta de donner avis au duc de l'extrémité dans laquelle il se trouvait, et fit en attendant bonne contenance. Les troupes pontificales, mal informées de l'état de la garnison, établirent leurs batteries, et commencèrent un siége en forme.

Le Bon-Chevalier se promenait aux environs de la porte de Ferrare, par laquelle entra hors d'haleine le messager du capitaine; il le fit amener devant lui, et lui demanda « à qui il était et d'où il venait. — « Monseigneur, répondit-il, j'arrive de Bastia, « qu'assiégent en ce moment plus de dix mille « hommes, et le capitaine m'envoie prévenir le « duc que s'il n'est secouru d'ici à vingt-quatre « heures, il court risque d'être emporté au premier

« assaut. — Comment, mon ami, lui dit Bayart, « la place est si mauvaise ? — Non, reprit le mes- « sage, c'est une des meilleures de l'Italie ; mais « vingt-cinq hommes ne peuvent résister à une « armée entière. »

Sans perdre un instant, Bayart le conduisit à la grande place, où le duc et le seigneur de Montoison se promenaient tranquillement sur leurs mules. D'aussi loin qu'ils aperçurent le Bon-Chevalier avec son homme, ils crurent qu'il amenait quelque espion. « Mon compagnon, lui cria le seigneur de « Montoison, vous aimeriez mieux mourir que de « ne pas faire tous les jours quelque capture sur « l'ennemi ; combien ce prisonnier vous payera-t- « il de rançon ? — Sur ma foi, reprit Bayart, c'est « un des nôtres, et les nouvelles qu'il apporte à « Monseigneur ne sont rien moins que divertis- « santes. »

Le duc ouvrit la lettre que lui adressait le gouverneur de Bastia, et à chaque ligne on le voyait pâlir et changer de couleur. Sa lecture terminée, il dit en se frappant le front : « Si je perds Bastia, « c'est comme si j'avais perdu Ferrare, et je ne « vois pas la possibilité de la secourir dans un « terme si précipité. — Pourquoi ? dit le seigneur « de Montoison. — Parce qu'il y a plus de vingt « milles d'ici là, reprit le duc ; il faut en outre perdre « un temps infini dans un passage où il ne peut « défiler qu'un homme à la fois, et Dieu veuille « encore que les ennemis ne s'en soient pas saisis :

« vingt hommes le garderaient contre dix mille ! »

Bayart, voyant le duc consterné avec tant de raison de l'être, lui dit : « Monseigneur, dans les « occasions ordinaires on peut laisser quelque « chose à la fortune, mais quand il s'agit de sa « ruine, il faut tout oser. Les ennemis sont en « grande sécurité devant Bastia, persuadés que le « voisinage de l'armée du pape et des Vénitiens « nous retiendra derrière nos murailles. Cela me « donne une idée dont l'exécution est aussi infail- « lible qu'elle sera glorieuse, si le malheur ne nous « en veut pas. Vous avez six mille gens de pied « vaillants et aguerris ; la moitié suffira à la garde « de la ville, prenons-en trois mille, et faisons-les « embarquer cette nuit sur le Pô. Vous êtes encore « maître du cours du fleuve jusqu'à Argenta, et ils « iront nous attendre à ce passage dont vous parlez. « S'ils y arrivent les premiers, ils s'en empareront « et nous attendront, tandis qu'avec notre gendar- « merie nous marcherons la nuit entière, et tâche- « rons de les rejoindre à la pointe du jour. Le « passage n'est, je crois, éloigné que de trois milles « du camp des ennemis; avant qu'ils se soient « mis en ordre de combattre, nous tomberons « hardiment sur eux, et le cœur me dit que nous « les déferons. »

Tout l'or du monde n'eût pas fait autant de plaisir au duc que lui en firent les paroles du Bon-Chevalier. « Par ma foi, Monseigneur de Bayart, « il n'y a rien d'impossible à vous, et, sur mon

« honneur, si vos compagnons de France partagent « votre opinion, je ne doute pas du succès; or, je « les en supplie de toute mon âme, » ajouta le prince en mettant le bonnet à la main. — « Mon- « seigneur, se hâta de répondre le brave Montoison, « vous n'avez besoin de prières; ne sommes-nous « pas ici pour vous obéir, comme c'est la volonté « du roi notre maître ? »

Sur-le-champ le duc fit apprêter force barques, sans bruit, car la ville était pleine de « bons papa- « listes, » et quand vint le soir, les gens de pied s'embarquèrent sous la conduite d'habiles et sûrs mariniers.

Les hommes d'armes, le duc en personne et les capitaines français partirent également à nuit fermante, et firent telle diligence, malgré le temps et les chemins, qu'ils arrivèrent une demi-heure avant le jour au passage, qu'ils trouvèrent heureusement libre. Les barques ne se firent pas attendre, et toute la troupe défila un à un, au petit pas, sur un pont fort étroit qui traversait un canal profond, entre le Pô et Bastia. Le passage dura bien une grosse heure; déjà le jour commençait à paraître, le moindre retard pouvait tout perdre, et le duc n'entendant point l'artillerie, commençait à désespérer du salut de la place. Tandis qu'il faisait part de ses craintes aux seigneurs français, voici qu'une volée de trois coups de canon vint agréablement résonner à ses oreilles et aux leurs.

Ils n'étaient plus qu'à un demi-mille des troupes

du pape, lorsque Bayart adressa ces paroles au duc : « J'ai toujours ouï dire, Monseigneur, que celui-là « est fou qui n'estime pas ses ennemis. Nous « sommes près des nôtres, et s'ils avaient la moindre « connaissance de notre marche, ils pourraient « nous tailler de la besogne; car ils sont trois « contre un, ils ont de l'artillerie, et nous n'en « avons point. Nous avons affaire en outre à « l'élite des troupes du pape, et je ne vois d'autre « chance pour nous que de les surprendre. Mon « avis est que le bâtard Du Fay, mon guidon, « homme expert en telles matières, aille donner « l'alarme sur les derrières de leur camp. Le capi- « taine Pierre Pont et le capitaine Jacob Zemberg, « avec ses aventuriers, le suivront à un jet d'arc « pour le soutenir en cas de besoin. Pendant ce « temps-là, vous, Monseigneur, et nous tous « marcherons droit aux lignes; si l'attaque du bâtard « Du Fay devance la nôtre, et que les ennemis « tournent contre lui, nous les mettrons entre nous « et lui; si le contraire arrive, il en fera autant de « son côté; de cette manière, ils ne sauront dans « leur trouble quel parti prendre, et nous croiront « trois fois plus que nous ne sommes. » Ces dispositions reçurent l'approbation générale, et furent exécutées sur-le-champ.

L'insouciance et la joie régnaient dans l'armée du pape, où l'on célébrait aussi tranquillement qu'à Rome les fêtes du carnaval. Campés au milieu d'un village, sans retranchements ni avant-postes, leur

mépris pour les Ferrarais égalait seul la négligence des ennemis. Au bruit de l'attaque du bâtard Du Fay, les cavaliers coururent à leurs armes, montèrent à cheval, et se précipitèrent en foule de son côté. Pendant ce temps-là, les capitaines appelaient leurs gens de pied et s'efforçaient à les ranger en bataille; mais heureusement on ne leur en donna pas le loisir. A peine ceux qui repoussaient Du Fay l'eurent-ils atteint, qu'ils rencontrèrent Pierre Pont, et furent rejetés en désordre sur leurs gens de pied. Les aventuriers arrivèrent, et, secondés par ce tumulte, eurent bientôt rompu leurs bataillons. L'attaque du duc et des autres capitaines français n'avait pas été moins heureuse, et toute l'armée fut bientôt en déroute. Les Espagnols, vieux soldats, se ralliaient seuls à la voix de leur capitaine, l'intrépide Vargas; mais le Bon-Chevalier et le seigneur de Fontrailles les chargèrent si rudement aux cris de *France! France! Duc! Duc!* qu'ils les renversèrent les uns sur les autres. La mort de Vargas fut le signal d'une fuite générale; abandonnant le champ de bataille, les gens du pape s'enfuirent à travers la campagne, poursuivis par la cavalerie légère, qui en fit un horrible carnage. Les paysans, dont ils avaient désolé les habitations, s'acharnèrent après les fuyards et les blessés, et plus de quatre mille morts restèrent dans les marais de Bastia.

Le camp, rempli de vivres, de munitions et d'un riche bagage, fut abandonné aux soldats, qui pliaient sous le poids du butin. Le duc se réserva

l'artillerie et les enseignes pontificales, qui allèrent orner les voûtes de son palais.

Nos historiens, réduits à ne mesurer la célébrité d'une bataille qu'au nombre des combattants, ont abandonné la journée de Bastia aux fastes particuliers de l'Italie. Mais, à ne considérer que son importance relative et les difficultés surmontées, cette victoire fut une des actions les plus hardies de la campagne et le salut des états de Ferrare.

Le duc et ses braves auxiliaires furent reçus en triomphe dans la ville par la duchesse, suivie de toute la population qui faisait retentir l'air de ses cris d'allégresse. Si Alfonse d'Este était un des princes les plus accomplis de son temps, on ne pouvait refuser à sa femme, la célèbre Lucrèce Borgia (1), la beauté, les grâces et toutes les qualités de l'esprit. Cette princesse, remarquable par ses talents et par la variété de ses connaissances, avait rendu la cour de Ferrare une des plus polies et des plus recherchées de toute l'Italie. Sans décider entre tant de satires et de panégyriques contradictoires, il nous suffit ici de savoir qu'elle accueillit de la manière la plus flatteuse et la plus honorable les Français, et particulièrement Bayart, regardé comme le principal auteur de la défaite des ennemis.

(1) Les historiens qui appellent cette duchesse de Ferrare Anne Sforza, n'ont point fait attention que cette première femme d'Alfonse d'Este était morte dès 1497, et que le duc s'était remarié à Rome, le 19 décembre 1501, avec la fille d'Alexandre VI, Lucretia Borgia.

Elle fit accepter plusieurs présents au Bon-Chevalier, et il devint l'objet des attentions de toutes les dames de la cour, qui, avec cette liberté des mœurs italiennes, le venaient chaque jour visiter, et prenaient le plus grand plaisir à ses propos enjoués et galants. « Enfin il était si fort aimé d'un chacun, « qu'on ne pouvait rassasier le peuple de ses « louanges. »

Quelques jours après cette victoire, succomba à une fièvre continue le seigneur de Montoison, « capitaine moult hardi et preux, mais parfois « sujet à son plaisir. » Depuis la première conquête de Naples jusqu'à l'époque de sa mort, il n'y avait pas eu de guerre en France et en Italie dans lesquelles il ne se fut signalé. Une branche de la maison de Clermont a conservé pour devise les paroles que lui adressa Charles VIII au plus fort de la bataille de Fornoue : « A la recousse Montoison ! » Il ne fut pas moins regretté du duc et de la duchesse que de tous les capitaines français, et surtout de Bayart, son ami et son compatriote. Ses obsèques furent célébrées avec une pompe royale, et grands et petits l'accompagnèrent en pleurant à sa dernière demeure.

CHAPITRE XXVIII

Fureurs du pape. — Négociation de messire Augustin Guerlo. — Grandeur d'âme et loyauté du Bon-Chevalier sans reproche.

1511

A la nouvelle de la défaite de ses troupes, le pape furibond jura Dieu qu'il en tirerait vengeance. Il voulait sans remise marcher sur Ferrare, et ses généraux et le duc d'Urbin son neveu eurent la plus grande peine à l'arrêter. Ils parvinrent à lui faire comprendre qu'il exposerait vainement ses soldats mal aguerris contre une place aussi forte et bien gardée, où se trouvaient entre autres renommés capitaines, « l'incomparable Bayart. » Jules supportait impatiemment leurs conseils, et répétait cent fois le jour: *Ferrara*, *Ferrara, io t'havro al corpo de Dio!*

Contraint de renoncer à la force, le pontife haineux eut recours à d'autres voies. Il envoya dans cette ville plusieurs émissaires chargés de s'entendre avec quelques gentilshommes « papa-

listes » pour lui livrer de nuit une des portes de la ville. Mais le duc, et Bayart, qui avait succédé à Montoison dans le commandement des troupes françaises, se tenaient si bien sur leurs gardes, que de six ou sept qui se glissèrent dans Ferrare, aucun n'échappa la corde. Ces tentatives inspirèrent toutefois à Alfonse des soupçons qui, mal à propos, retombèrent sur plusieurs gentilshommes, notamment sur le comte Borso Calcagnini, hôte de Bayart, qu'il fit mettre en prison; mais le Bon-Chevalier, très-fâché de sa mésaventure, n'était point assez certain de son innocence pour en répondre.

Jules, voyant ainsi échouer ses projets, reporta toute sa haine sur les Français, qu'il trouvait toujours en son chemin. Il avait à son service un gentilhomme de Lodi qu'on appelait messire Augustin Guerlo, du moins il portait ce nom. C'était un de ces intrigants qui ne reculent devant aucune mauvaise action, et qui, de forfait en forfait, tombent tôt ou tard dans les mains du bourreau. Le pape, dont il était l'affidé, le tira un jour à quartier et lui dit: « Ecoute, Augustin, il faut que tu me rendes un « service; va trouver le duc de Ferrare, et dis-lui « que s'il veut se débarrasser des Français et deve- « nir mon allié, je lui laisserai tout ce qui fait « l'objet de nos démêlés, que je lui donnerai une « de mes nièces pour son fils aîné, et le ferai de « plus gonfalonier et capitaine général de l'Église. « Je ne lui demande pour tout cela que de congédier « les Français, sous prétexte qu'il n'a plus besoin

« de leur secours ; mes troupes garnissent toutes « les avenues du duché de Ferrare, et je ne veux « pas qu'il m'en échappe un seul. » Soit que ce fût réellement son intention, soit que le pape ne cherchât dans le fond qu'à brouiller le duc de Ferrare avec les Français, pour l'accabler plus facilement, Guerlo fut ravi d'une commission qui allait faire valoir ses talents.

Il courut à Ferrare, et rapporta mot pour mot au duc les ouvertures du pape. Alfonse, nourri dans la dissimulation italienne, l'écouta aussi tranquillement que s'il n'eût pas été éloigné d'accéder à une proposition qui révoltait son âme reconnaissante. Après l'avoir fort bien traité, il pria messire Guerlo d'entrer dans une chambre de son palais dont il prit la clé. Puis, accompagné d'un seul gentilhomme, il se rendit chez Bayart, et lui raconta la chose de point en point. Le Bon-Chevalier, à son récit, fit plusieurs fois le signe de la croix, pouvant à peine croire qu'une idée si abominable fût entrée dans la tête du souverain pontife. Le duc lui proposa, pour le convaincre, de le placer dans un cabinet d'où il entendrait tout de la bouche même du messager de Jules. « Je ne saurais, « ajouta-t-il, douter de la réalité de sa commission; « mais j'aimerais mieux être tiré à quatre chevaux, « que d'avoir seulement admis l'idée de payer d'une « semblable trahison tout ce que je dois à la maison « de France et au roi, mon généreux allié. — « Monseigneur, reprit Bayart, qu'avez-vous besoin

« d'excuses; je vous connais assez, et, sur mon « âme, je tiens mes compagnons et moi aussi « assurés dans votre ville, que si nous étions dans « Paris. — Monseigneur de Bayart, le pape veut « user d'une méchanceté, si nous lui rendions la « pareille ! Je vais revoir mon homme, et tâcher « de le faire mordre à mon hameçon. — C'est bien « dit, » répliqua le Bon-Chevalier, sans y entendre davantage.

Le duc alla retrouver Guerlo, entra en matière par quelques propos indifférents, et finit par lui dire : « Messire Augustin, après avoir réfléchi « toute la matinée aux propositions du pape, j'y « ai trouvé deux grands inconvénients : le premier, « que je ne dois pas me fier à celui qui a maintes « fois répété que s'il me tenait il me ferait mourir, « et que j'étais l'homme vivant qu'il haïssait le plus. « Il est bien reconnu en outre que son plus vif « désir en ce monde est de s'emparer de mes états ; « ainsi, jugez vous-même, quelle confiance je puis « mettre en lui. Secondement, si je dis au seigneur « de Bayart que je n'ai plus besoin de lui ni de « ses compagnons, que pourra-t-il penser ? Il est « du double plus fort que moi dans Ferrare, et « peut-être me répondra-t-il qu'il va en donner « avis au roi de France, son souverain, ou à « Monseigneur le grand-maître, son lieutenant-« général deçà les monts, et que, selon leur « réponse, il verra ce qu'il aura à faire. Et pendant « ce temps-là, il sera bien difficile qu'il ne découvre

« pas mes intelligences avec le pape; alors, le moins « qui puisse m'arriver, c'est d'être abandonné « comme un traître par les Français, et de me « trouver dûment entre deux selles le cul à terre. « Mais entre nous, messire Augustin, le pape est « d'une terrible nature, vindicatif et colère au « possible; quelque confiance qu'il paraisse en ce « moment vous accorder, il vous jouera un mau- « vais tour quelque matin, c'est moi qui vous le « dis. D'ailleurs, il est fort âgé et fiévreux, et après « lui que deviendront ses serviteurs? Un autre « pape viendra qui n'en conservera pas un. Allez, « c'est une méchante condition que celle-là quand « on n'est pas d'église. Vous savez que moi je suis, « grâce à Dieu, en état de récompenser les services « qu'on me rend; si vous voulez m'aider à me « défaire de mon ennemi, je vous donnerai si bonne « récompense, que vous serez à votre aise le reste « de vos jours. Que vous a promis le pape? Vous « en aurez le double; croyez-en ma parole. »

Guerlo avait l'âme trop basse et trop intéressée pour ne pas se rendre à de telles offres. Il affirma au duc qu'il ne faisait que prévenir le dessein dans lequel il était depuis six ans d'entrer à son service. « Je suis l'homme du monde, lui dit-il, qui peut « le mieux seconder vos intentions sur le pape: « j'ai nuit et jour accès auprès de sa personne; « souvent même il reçoit de mes mains sa collation, « lorsque, seul avec lui, il me confie ses plus « secrètes affaires. Si vous voulez donc me garantir

« une récompense proportionnée au service, d'ici « à huit jours il ne sera plus en vie, et je ne veux « rien de vous que je n'aie exécuté ma promesse ; « mais il me faut l'assurance que vous ne vous « jouerez point ensuite de la vôtre. — Non, non, « reprit le duc, sur mon honneur. » Guerlo fit son marché à deux mille ducats comptant et cinq cents de pension.

Cela convenu, le duc retourna vers le Bon-Chevalier, qui, tout en se promenant sur les remparts de la ville, s'amusait à faire nettoyer une canonnière. Alfonse le prit sous le bras, et le tirant à l'écart, lui dit: « Monseigneur de Bayart, les trom- « peurs finissent toujours par tomber dans leurs « propres piéges. Vous savez la perfidie que tramait « le pape contre vous et tous les Français qui sont « ici ; hé bien ! son propre envoyé fera de lui ce « qu'il voulait faire de vous. Il m'a donné l'assu- « rance que d'ici à huit jours le pape ne serait plus « en vie. » Le Bon-Chevalier avait le cœur trop noble pour le comprendre. « Comment, Monsei- « gneur ! lui répondit-il, cet homme a donc parlé « à Dieu ? — Ne vous inquiétez pas, il prédit à « coup sûr. » Et, de paroles en paroles, le duc lui expliqua la promesse que lui avait faite Guerlo d'empoisonner le pape. Là-dessus Bayart se signa plus de dix fois, et regardant Alfonse en face, il lui dit : « Eh ! Monseigneur, je ne puis croire qu'un « prince aussi noble que vous ait pu consentir à « une si noire trahison, et si cela était, je vous

« jure mon âme qu'avant qu'il fût nuit, j'en pré-
« viendrais le pape. Dieu ne pardonnerait jamais « un forfait pareil. — Comment, dit le duc ! il a « bien voulu en faire autant de vous et de moi, et « si nous n'avions pas fait pendre sept ou huit de ses « émissaires... — Et qu'importe? reprit Bayart, il « est *lieutenant de Dieu* sur la terre, et je ne con-« sentirais jamais qu'il périsse de la sorte (1). » Alfonse haussa les épaules, et crachant par terre, lui répondit : « Monseigneur de Bayart, je voudrais « avoir tué tous mes ennemis en faisant ceci ; « mais, puisque vous ne le trouvez pas bon, il n'en « sera rien, et Dieu veuille que vous et moi n'ayons « pas à nous en repentir. — Celui qui défend la « trahison nous gardera des traîtres ; mais je vous « en prie, Monseigneur, baillez-moi le galant qui « veut faire ce chef-d'œuvre, et s'il n'est pendu « d'ici à une heure, que je le sois à sa place. — Je « ne le puis, Monseigneur de Bayart, je lui ai « garanti la sûreté de sa personne et vais le ren-« voyer. » Si Guerlo échappa cette fois au sort qu'il méritait, une nouvelle trahison lui fit quelques mois après trancher la tête à Brescia.

Jules avait juré dans sa fureur de ne pas faire sa

(1) Un écrivain fait ici disserter le Bon-Chevalier sur le droit des gens, le juste et l'injuste et sur le médecin de Pyrrhus, sans oublier de lui mettre dans la bouche la traduction littérale de la phrase de Tite-Live : *Armis bella non venenis geri debere*. (*Nouvelle histoire du Chevalier Bayard*, par Lazare Bocquillot, Paris, 1711, in-12, p. 174 et suivantes).

barbe que Ferrare ne fut prise, et il fut obligé de rentrer dans Bologne la barbe longue (1).

(1) *Pontifex equo invectus candido, sed barbatus, Bononiam regressus est.* (*Opus epistolarum* PETRI MARTYRIS ANGLERII, Amstelodami, Elzevir, 1670, in-folio, epist. 452, p. 238).



CHAPITRE XXIX

Prise de Bologne et défaite des troupes du pape. — Le maréchal Trivulzio donne à Bayart l'honneur de la journée. — Le Bon-Chevalier préside au duel de deux Espagnols à Ferrare.

1511

La mort du seigneur de Chaumont changea la face des affaires en Italie; depuis qu'il n'était plus le neveu du premier ministre, on avait reconnu toute l'incapacité de ce général, qui passait le temps à dissiper en folles dépenses l'argent qu'il extorquait aux sujets de son maître. Le fier Trivulzio, qui avait juré de ne plus servir sous ses ordres, le remplaça, et rendit à la guerre toute l'activité que lui avaient enlevée l'indolence et les scrupules du Grand-Maître. L'heureuse audace du jeune Gaston de Foix vint seconder l'expérience du vieux capitaine, et les troupes du pape et des Vénitiens, battues dans deux rencontres consécutives, furent contraintes à évacuer le territoire de Ferrare.

Trivulzio remit bientôt sa fille en possession de la Concordia; mais ne voulant pas être accusé de

préférer les intérêts de sa famille à ceux du roi, il passa outre Mirandola, et parut sous les murs de Bologne. Jules, épouvanté, remit la défense de cette ville au cardinal de Pavie et au duc d'Urbin, et s'enfuit à Ravennes, emportant avec lui les vains serments des Bolonais. La faction des Bentivoglio ouvrit les portes à Trivulzio, et les troupes du pape et des Vénitiens, après une faible résistance, abandonnèrent aux Français leur camp, cinquante pièces d'artillerie, un immense bagage, tentes et pavillons. Tel Français en cette journée fit à lui seul cinq ou six prisonniers. « On en vit arriver un « qui avait une jambe de bois, et se nommait La « Baulme, conduisant trois hommes d'armes du « pape liés ensemble. » Bayart, Philippe de La Tour seigneur de Vatillieu, son compatriote, Fontrailles, Sainte-Colombe (1), étaient à la tête des coureurs de l'armée, et avaient donné les premiers « dedans l'ennemi. » Le soir, à souper, le maréchal J. J. Trivulzio donna publiquement au Bon-Chevalier les honneurs de la journée, disant « qu'après Dieu, c'était à lui que la victoire était « due. »

Le cardinal de Pavie et le duc d'Urbin, échappés

(1) « Sire, les capitaines Bayart, Fontrailles, Saincte-Coulombe, le « seigneur de Vatillieu, qui sont les premiers coureurs par l'ordre « vostre camp, ont esté les premiers qui les ont trouvez et qui ont « donné dedans et Monseigneur de Nemours, et nous autres après, « etc. » Le maréchal J. J. Trivulzio au roi, le 22 mai 1511. (*Lettres du roy Louis XII*, tom. II, p. 334).

de peu d'instants à Bayart, coururent à Ravennes s'entr'accuser auprès du pape de la perte de Bologne et de la déroute des troupes. Félix Alidosio, certain de son influence sur l'esprit de son maître, traversait la place publique pour se rendre au palais; soudain paraît le duc, il joint le cardinal au travers de son cortége, et le poignarde en plein midi à la vue de tout Ravennes.

Jules ressentit ou feignit, dit-on, de ressentir la plus vive douleur du meurtre de son favori, et partit à l'heure même pour Rome. De nouveaux chagrins l'attendaient au passage de ses autres cités: il lut affichés sur les places publiques des placards annonçant l'indiction d'un concile à Pise, le 1er septembre 1511. Le pape était sommé d'y comparaître en personne pour répondre aux griefs qui lui étaient imputés, et Louis et Maximilien, promoteurs de cette assemblée, annonçaient sa prochaine déposition. Mais l'inflexible vieillard, loin de céder à l'orage, négociait une ligue offensive avec le roi d'Espagne, et jetait habilement l'indécision dans le clergé catholique, en opposant concile à concile et Latran à Pise.

L'armée française revint sur Mirandola, qu'abandonnèrent aussitôt les troupes du pape, et le duc de Nemours se rendit à Ferrare, où l'attiraient la beauté et les grâces de la duchesse. Elle lui fit une réception digne du neveu du roi de France, et des services qu'il venait de lui rendre. Gaston obtint la permission de porter ses couleurs, et la duchesse,

à la suite d'une fête magnifique, ceignit à son chevalier une écharpe noire et grise. Mais un genre de spectacle particulier au siècle fit oublier bals et autres divertissements.

Le jour même de l'arrivée de Nemours, le baron de Béarn vint le prier de faire accorder le champ à deux capitaines espagnols au service du souverain pontife. Le seigneur Azevedo accusait son compatriote Santa-Cruz d'avoir voulu l'assassiner; celui-ci répondait qu'il en avait menti, et qu'il s'en purgerait par combat à outrance. L'usage et le droit avaient consacré « les gages de bataille » que les rois et les princes se faisaient un devoir d'accorder lorsqu'ils avaient reconnu la querelle juste. Par les ordres du duc de Ferrare, il fut dressé devant son palais une lice entourée d'échafauds où des places furent réservées aux dames et aux seigneurs de la cour.

Un mardi de l'an 1511, environ une heure après midi, entrèrent dans le camp les deux champions suivis chacun de ses amis, don Pedro d'Acuna, prieur de Messine, parrain de Santa-Cruz, présenta au seigneur Azevedo, « assaillant », deux secrètes (1), deux épées et deux poignards à choisir. Puis ils furent tâtés par les parrains pour s'assurer qu'ils n'avaient point d'armure sous leurs vêtements. Tout le monde sortit de l'enceinte, où il ne demeura

(1) *Secrète*, de l'italien *secreta*, pot de fer à mettre sur la tête, espèce de casque sans visière.

que don Pedro, Frédéric de Bozzolo, parrain d'Azevedo, et le Bon-Chevalier sans peur et sans reproche que le duc de Ferrare avait honoré de la garde du camp, « comme l'homme le plus expert « en telles matières. » Le héraut fit à haute voix la proclamation d'usage : que nul ne crachât ni toussât, ni se permit signe ou parole qui pût favoriser l'un ou l'autre des combattants, et le signal du combat fut donné.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec acharnement, et se portèrent des atteintes d'autant plus dangereuses qu'ils n'étaient protégés d'aucune armure ; mais ils maniaient leurs armes avec une adresse pareille, et le combat resta longtemps indécis. A la fin, Azevedo, en rabattant un coup que lui portait au visage Santa-Cruz, de son épée ouvrit à ce dernier la cuisse jusqu'à l'os. Le sang ruissela à gros bouillons, et au premier pas que voulut faire Santa-Cruz, il tomba. « Rends-toi, ou je te « tue », lui cria en espagnol Azevedo. Mais, sans répondre, l'autre s'assit et se mit en devoir de se défendre. « Lève-toi, Santa-Cruz, lui dit Azevedo, « je ne te frapperai jamais par terre. » Santa-Cruz fit un effort pour se relever, et retomba le visage contre terre. Azevedo levait déjà l'épée pour l'achever, mais il retint son coup. Toujours l'autre ne voulait point se rendre.

La duchesse de Ferrare, assise auprès du duc de Nemours, le priait à mains jointes de les séparer; mais autre réponse ne pouvait en obtenir, sinon :

« Je le voudrais, Madame, pour l'amour de vous,
« mais je ne puis offenser la loi du combat, ni
« honnêtement enlever au vainqueur ce qui est
« sien par le hasard de sa vie. » Cependant Santa-Cruz perdait tout son sang, et encore quelques instants c'était fait de lui. Alors son parrain, le prieur de Messine, « s'avisa d'une très-gentille invention. Senor Azevedo, dit-il à celui-ci, je
« connais le cœur du capitaine Santa-Cruz, il
« mourra plutôt que de se rendre; mais comme il
« est hors d'état de résister, je me rends pour lui. »
Azevedo accepta, et aussitôt vint un chirurgien pour bander les blessures de Santa-Cruz, que ses gens emportèrent sur leurs bras hors du camp. Selon son droit, Azevedo envoya demander ses armes, mais elles lui furent refusées. Il porta plainte au duc de Ferrare qui chargea Bayart d'aller dire à Santa-Cruz que s'il ne voulait rendre ses armes comme vaincu, le duc le ferait rapporter dans le camp, et le ferait remettre, ses plaies décousues, dans l'état où il se trouvait lorsque son parrain s'était rendu pour lui. La rigueur de ces conditions détermina Santa-Cruz à céder ses armes, que le Bon-Chevalier délivra à celui qui les avait légalement gagnées (1).

(1) Brantôme, *Discours sur les Duels*.

CHAPITRE XXX

Le Bon-Chevalier accompagne le seigneur de La Palice allant au secours de l'empereur Maximilien. — Il venge sur les Suisses la mort de son ami le baron de Conti. — L'astrologue de Carpi. — Aventure du capitaine Jacquin, ou *qui a à pendre ne peut noyer*.

1511

A cette époque, Louis XII fut encore obligé d'envoyer des secours à Maximilien, qui soutenait difficilement en Frioul la guerre contre les Vénitiens. Une dangereuse maladie du pape Jules avait donné une nouvelle activité au bizarre projet qu'avait rêvé ce prince, d'unir sur sa tête la tiare pontificale à la couronne impériale, et cette grave négociation épuisait toute son attention comme le reste de ses ducats. Cédant aux instances de son ministre Matthieu Lang, évêque de Gurck, le roi de France lui accorda douze cents lances et huit mille gens de pied sous les ordres de La Palice, récemment promu à la dignité de grand-maître de France. Chabannes n'eut garde en cette circonstance de laisser derrière le Bon-Chevalier, « son parfait « ami. »

Les Français rejoignirent à Vérone les troupes de l'empereur commandées par le baron George de Liechtenstein, et les armées réunies s'approchèrent de Trévise dans le dessein de l'assiéger. Mais les Allemands étaient, à leur ordinaire, dépourvus de tous les équipages nécessaires, et il fallut passer outre. Bayart et le capitaine Fontrailles, soutenus de quelques lansquenets, pénétrèrent dans l'intérieur du pays, poursuivirent Antoine de Savorgnano, partisan vénitien, jusque sur les confins de l'Esclavonie, et s'emparèrent de Gradiska et de Gorizia. Après avoir remis ces places aux Impériaux, Bayart et Fontrailles retournèrent sur les bords de la Piave, où La Palice attendait vainement les convois et les renforts promis par Maximilien. Grâce à son imprévoyance, les gens de guerre manquaient de tout; ils furent durant six jours « sans manger pain ni boire vin, » et plus de quatre mille piétons et de cent hommes d'armes français périrent de faim et de misère. Faute d'autre nourriture, des Grisons à la solde de Louis XII mangèrent tant de raisins, que la dyssenterie en emportait cent par jour. De deux mille cinq cents qu'ils étaient, il n'en revint que deux en leur pays; « l'un fit le capitaine, l'autre le sergent de bande. »

Chabannes de La Palice ne tarda pas à recevoir l'ordre de ramener les débris de son armée au secours du duché de Milan, et partit bon gré mal gré, après avoir eu de grosses paroles avec les gens de l'empereur.

A la sollicitation du pape, les Suisses, redescendus en grand nombre de leurs montagnes, s'étaient avancés, ravageant tout sur leur passage, jusqu'à Galera, non loin de Milan. La plupart des troupes du nouveau vice-roi, le duc de Nemours, étant disséminées en garnisons nécessaires, il fut réduit à marcher à leur rencontre, à la tête de cinq ou six cents lances. Gaston ne s'attacha qu'à leur couper les vivres, et à les fatiguer par des escarmouches continuelles; mais les phalanges helvétiennes poussant toujours en avant, il fut contraint de se replier dans les faubourgs de Milan.

Ce jour-là même, le baron de Conti, indigné de l'audace de ces « vachers, » c'est ainsi que Louis XII les avait appelés, sortit sur eux à la tête de ses hommes d'armes; mais il fut repoussé à grande perte, et il rentra dans la ville, atteint lui-même d'une blessure qui le mit au tombeau dans la nuit. Le Bon-Chevalier, son intime compagnon et ami, jura de le venger. Il venait de prendre le commandement d'une compagnie d'ordonnance de cent hommes d'armes, que le roi avait donnée au duc Antoine de Lorraine, en le priant de recevoir de sa main Bayart pour lieutenant. La colère dans le cœur, il se mit le lendemain aux champs avec ses nouveaux gens d'armes, rencontra et tailla en pièces cinq cents Helvétiens sur les lieux mêmes où le brave Conti avait reçu les coups de mort (1). Cet

(1) *Quibus prœliis Baiardi et baronis Contini singularis virtus enituit.*

échec et le manque de vivres les forcèrent à entrer en pourparler, et deux jours après, au grand regret du pape, les Suisses reprirent la route de leur pays.

Il était temps qu'ils se retirassent, car déjà les armées de Jules, de Ferdinand et des Vénitiens, maîtresses de toute la Romagne, s'approchaient des murs de Bologne. Gaston, pour être à portée de secourir cette place, résolut d'aller établir son camp à Finale-di-Modena, entre Ferrare et la ville assiégée.

Sur la route, et pendant que les troupes s'assemblaient, Nemours et ses principaux capitaines furent retenus deux jours à Carpi par le seigneur de cette ville. C'était Alberto Pio, comte de Carpi, non moins célèbre par le rôle qu'il avait joué dans les affaires de l'Italie, que par son goût pour les sciences et les lettres. Le soir même de leur arrivée, il donna au duc et aux seigneurs de sa suite un souper qui fut égayé par les plus joyeux devis. Entre autres, il n'était bruit dans la ville que d'un astrologue ou devin dont on raconta les plus merveilleuses histoires. « Tout vrai chrétien doit croire « qu'à Dieu seul appartient la connaissance de « l'avenir; » mais le hasard avait si bien servi notre homme, il avait rencontré juste si souvent, que les plus incrédules ne savaient qu'en penser. Une

Sed Continus quum animo majore quam consilio hostes persecutus in villam irrupisset, circumventus ab hostibus interiit. (P. Jovio, *de Vitâ Leonis X*, liv. II).

curiosité naturelle à son âge engagea le duc de Nemours à prier le comte de Carpi d'envoyer quérir l'astrologue.

Il ne se fit pas attendre. C'était un homme d'environ soixante ans, maigre, de moyenne taille, et dont les traits et l'ensemble annonçaient qu'il n'avait pas vu le jour sous le soleil de l'Europe. Le duc l'accueillit avec bonté, lui demanda en italien « comment il se portait, » et après quelques propos indifférents, le pria de lui dire « si les Espagnols « attendraient la bataille. — Oui, répondit-il, et, « sur ma vie, elle sera le vendredi-saint ou le jour « de Pâques, et il y aura bien du sang répandu. « — Et qui la gagnera ? » Il répliqua ces propres mots : « Le camp demeurera aux Français, et les « Espagnols feront une plus grande perte qu'ils « n'en ont fait depuis cent ans ; mais les Français « paieront chèrement leur victoire. — Serai-je du « nombre des morts ? lui demanda le seigneur de « La Palice. — Non, vous avez encore au moins « douze ans à vivre, mais vous mourrez dans une « autre bataille (1). » Il en dit autant au seigneur d'Humbercourt ; puis au capitaine Richebourg, qu'il était en grand danger de périr par la foudre. Bref, il n'y eut presque personne de toute la compagnie qui ne fût curieux de l'interroger, et n'en obtint quelque prédiction.

(1) Jacques de Chabannes, seigneur de la Palice, périt à la bataille de Pavie, en 1525, et Adrien de Brimeu, seigneur d'Humbercourt, à la journée de Marignan, en 1515.

Le Bon-Chevalier seul riait à l'écart. « Monsei-
« gneur de Bayart mon ami, lui dit le duc de
« Nemours, je vous en prie, demandez un peu à
« notre maître ce qui sera de vous. — A quoi bon,
« Monseigneur ? Je sais assez que je ne serai jamais
« grand'chose ; mais puisqu'il vous plaît, je le veux
« bien. — Monsieur notre maître, dites-moi, je
« vous prie, si je deviendrai quelque jour un grand
« et riche personnage ? » L'astrologue lui répondit :
« Tu seras riche d'honneur et de vertu autant que
« capitaine fut oncques en France, mais des biens
« de fortune tu n'en auras guère, aussi ne les cher-
« ches-tu pas. Tu serviras, après celui qui règne,
« un autre roi de France, lequel t'aimera et esti-
« mera beaucoup ; mais les envieux l'empêcheront
« de te faire jamais de grands biens, ni de t'élever
« aux honneurs que tu auras mérités. Toutefois,
« sois assuré que la faute ne procédera pas de lui.
« — Et de cette bataille qui doit être si meurtrière,
« en échapperai-je ? — Oui, mais tu mourras en
« guerre d'ici à douze ans au plus tard, et tu péri-
« ras d'un coup d'artillerie ; car autrement tu es
« trop aimé de ceux qui sont sous ta charge pour
« qu'ils ne se fissent pas tuer, jusqu'au dernier,
« pour te sauver la vie. »

Après avoir satisfait avec une égale assurance à toutes les questions qui lui furent encore adressées, l'astrologue s'apercevant qu'entre tous les capitaines le duc traitait avec une plus grande privauté le seigneur de La Palice et le Bon-Chevalier, il les tira

tous deux à l'écart, et leur dit : « Messeigneurs, « je vois que ce jeune prince vous est aussi cher « qu'il le mérite, car la bonté et la noblesse se « lisent dans ses traits ; veillez bien sur lui le jour « de la bataille, il est menacé d'y périr. S'il en » échappe, ce sera un des plus grands et élevés « personnages que la France ait nourris, mais je « crains fort pour ses jours. Ne méprisez point mes « avertissements, je consens à avoir la tête tran- « chée si jamais homme voit d'aussi près la mort « qu'il la verra en ce jour ! — Que dites-vous donc « là-bas, Messeigneurs ? leur demanda en souriant « Nemours. — Monseigneur, lui répondit Bayart « en changeant de propos, c'est le seigneur de La « Palice qui a voulu savoir s'il est autant aimé de « Reffuge que Viveroz, et il n'est pas fort content « de la réponse du maître. » Le duc se prit à rire sans rien soupçonner du précédent entretien.

Sur ces entrefaites, entra dans la salle un aventurier, réputé pour brave, mais pour assez vicieux; il avait nom Jacquin Caumont, et portait quelque enseigne dans la bande du capitaine Molard. Il voulut se faire de fête, comme les autres, et s'avançant vers l'astrologue, il l'apostropha en ces termes : « Viens ici, vieux sorcier, dis-moi ma bonne « aventure. — Va, va, je ne te dirai rien, » lui répliqua l'autre en homme courroucé. Les gentilshommes présents firent observer à Jacquin que c'était mal à lui de l'injurier. — « Eh bien soit, lui « dit-il, maître, mon ami, j'ai tort et te demande

« pardon de mes folles paroles. » Il fit tant qu'il parvint à l'apaiser ; mais à peine l'astrologue eut-il jeté les yeux sur la main que l'aventurier lui tendait en réitérant ses instances, qu'il s'écria : « Je te « prie, ne me demande rien ; car je n'ai rien de « bon à te dire ! — C'est égal, » répliqua Jacquin encore plus impatienté par les rires de toute la compagnie, « parle tout de même ; tu ne m'appren- « dras pas que ma femme me trompe, car je ne suis « point marié ! — Tu veux à toute force savoir ton « affaire ? — Oui ! oui ! — Eh bien ! presse-toi « donc de songer à ton âme, car devant trois mois « tu seras pendu et étranglé ! » Et les écoutants de rire de plus belle ; ils n'eussent jamais pensé que le cas advînt, vu le grand crédit dont jouissait Caumont parmi les gens de pied, et ils considéraient cette sinistre prédiction comme une vengeance que prenait l'astrologue des injures de l'aventurier. Mais elle ne fut que trop vraie pour Jacquin, et nous verrons, comme dit le proverbe, que *qui a à pendre ne peut noyer*.

Le lendemain, Nemours se rendit à Finale-di-Modena, petite ville divisée par un canal étroit et profond en deux parties que rejoignait un méchant pont de bois. A chaque instant il arrivait de Ferrare aux Français des barques chargées de provisions, et le duc se décida à attendre dans cette position des nouvelles de l'ennemi.

Un soir que par aventure le susdit capitaine Jacquin Caumont avait un peu plus soupé que de

coutume, il s'en vint sur les neuf heures, avec force torches et tambours, au logis de son capitaine, armé de toutes pièces, monté sur un très beau coursier, et en ordre comme un saint George. Grâce à sa solde et beaucoup à la maraude, il était fort bien dans ses affaires, et traînait toujours trois ou quatre grands chevaux après lui, espérant à la fin de la campagne d'entrer dans quelque compagnie d'ordonnance. Quand le seigneur de Molard le vit arriver à cette heure et dans cet équipage, il se prit à rire, se doutant bien que le vin n'était pas étranger à la chose. « Comment, capitaine Jacquin, « lui dit-il, voulez-vous nous abandonner et laisser « là la pique? — Nenni, non, capitaine, mais je « viens vous supplier de me conduire au logis de « monseigneur le duc de Nemours, pour qu'en sa « présence je rompe cette lance, et à telle fin qu'il « sache qu'un *saute-buisson* brise un bois tout « aussi bien qu'une *haridelle*. »

Molard jugea que l'issue de cette aventure valait la peine d'être vue, et qu'elle pourrait réjouir le duc et sa compagnie. Il dit à Jacquin de le suivre, ce que fit celui-ci, en passant tout à cheval sur le petit pont de bois qui séparait le quartier des gens de pied de celui des hommes d'armes. Nemours et les seigneurs qui se trouvaient avec lui descendirent dans la rue pour se divertir de cette étrange veille des armes, et Jacquin, mieux garni de vin que d'autre chose, se mit sur les rangs. « Eh! capitaine, « lui cria le prince, est-ce pour l'amour de votre

« dame ou pour l'amour de moi que vous voulez « rompre cette lance ? » Jacquin répondit, en parlant de Dieu à la mode des aventuriers, « que « c'était pour l'amour de lui-même, et qu'il était « homme à servir le roi à cheval tout comme à « pied. » Là-dessus il baissa visière et fournit sa carrière tant bien que mal, sans toutefois rompre sa lance; il recommença une seconde, une quatrième fois, sans en pouvoir venir à bout. Quand ils virent qu'il n'en finissait pas, le duc et les seigneurs ennuyés remontèrent et le laissèrent là.

Pour Jacquin, ravi de ses succès, il reprit au grand galop la route de son quartier, et tout en donnant à son cheval des coups d'éperons à tort et à travers, il enfila le pont. L'animal, qu'il ne cessait de piquer jusqu'au sang, fit tout-à-coup un si terrible saut, que les pieds lui glissèrent sur les planches, et homme et cheval culbutèrent dans la rivière. Ceux qui suivaient de loin virent Jacquin disparaître, et accoururent en criant : A l'aide ! à l'aide ! Mais les bords du canal étaient si escarpés, qu'il était impossible de le secourir de terre, et que, sans les nombreuses barques qui se trouvaient là, on n'en eût jamais revu ni pied ni main. Le cheval se défit de son cavalier, et nagea plus d'une demiheure avant d'arriver à une espèce d'abreuvoir par où il se sauva. Le capitaine Jacquin, le vaillant homme d'armes, après avoir longuement grenouillé dans l'eau, fut enfin, comme par miracle, repêché et tiré par les bateliers, mais plus mort que vif. Il

fut incontinent désarmé et pendu par les pieds, rendit bien deux ou trois seaux d'eau par la bouche, et demeura plus de six heures sans parler. Toutefois les médecins du duc de Nemours l'étant venus visiter, grâces à leurs soins et à sa bonne constitution, au bout de deux jours il redevint gaillard comme devant.

Il ne faut pas demander s'il fut moqué à double carillon de tous les aventuriers, ses compagnons. « Eh! capitaine Jacquin, lui disait l'un, vous pren-« dra-t-il envie une autre fois de courir la lance à « neuf heures de nuit en hiver? — Il vaut mieux « être *saute-buisson* que *haridelle*, lui disait l'autre, « on n'est pas exposé à choir de si haut. » Bref, on le tympanisa ainsi qu'il le méritait; mais le plus merveilleux de l'histoire fut d'avoir été retiré vivant du canal, et il fallait bien, comme l'avait prédit l'astrologue de Carpi, que Jacquin ne fût pas prédestiné à mourir dans l'eau... (1)

(1) Un écrivain, d'ailleurs assez judicieux, rapporte au long cette prédiction de l'astrologue de Carpy « en la mettant au nombre de celles dont Dieu permet quelquefois l'accomplissement afin de punir les hommes de leur criminelle curiosité. » Nous nous rangerions volontiers à son avis, si la publication de l'ouvrage dans lequel sont relatées ces prédictions, n'était postérieure à leur accomplissement. (*Nouveaux Mémoires d'Histoire, de critique et de littérature*, par l'abbé d'Artigny, t. III, p. 332).



CHAPITRE XXXI

Bayart, à la tête des coureurs de l'armée française, défait les troupes vénitiennes. — Il est blessé grièvement à la prise de Brescia.

1512

Les confédérés étaient devant Bologne depuis un mois, et ni leur artillerie ni les mines de l'invention de Pedro Navarro, n'avaient encore produit de bien grands effets. Les assiégés firent prévenir Nemours que jamais occasion plus favorable ne s'était présentée de forcer l'ennemi dans ses lignes, et de lui faire honteusement lever le siége. Gaston part un soir de Finale, marche en bataille toute la nuit, et, malgré la neige et la pluie, il était dans Bologne le lendemain à neuf heures du matin. L'impétuosité de ce mouvement intimida à ce point les confédérés, qu'abandonnant leur camp, ils se retirèrent ou plutôt s'enfuirent vers Immola. Nemours n'avait pas le loisir de les poursuivre, car il venait d'apprendre que l'armée vénitienne était rentrée par surprise dans Brescia le 4 février.

« C'était un vrai jeu de barres que nos guerres « d'Italie, tantôt villes prises par les uns, puis par les autres reprises (1). » Le provéditeur André Gritti, introduit dans Brescia par le vindicatif comte Avogadro, un des principaux habitants de cette puissante cité, avait surpris et massacré une partie de la garnison française. Le gouverneur Daillon du Lude, réfugié avec le reste dans la citadelle, se hâta d'informer Gaston de l'impuissance où il se trouvait de tenir longtemps contre les assauts des Vénitiens et des habitants réunis. A la réception de ces fâcheuses dépêches, Nemours jura que le roi son oncle n'apprendrait la perte qu'il avait faite qu'avec la nouvelle qu'elle était réparée. Il part de Bologne à marche forcée, avançant chaque jour avec toute son armée « autant que le meilleur chevaucheur « sur un courtaud de cent écus. »

Jean-Paul Baglioni, capitaine général de la République, à la tête d'un corps de troupes considérable, ne mettait pas moins de diligence à rejoindre Gritti dans Brescia. Mais instruit de sa marche, Gaston résolut de le couper, et fit faire en un jour, à sa cavalerie, quarante milles d'Italie sans débrider. Baglioni, ne pouvant le soupçonner aussi près, s'amusait sur sa route à battre le château de Valeggio, dont la prise eût enlevé aux Français le seul gué du Mincio.

Le Bon-Chevalier et le seigneur de Téligny con-

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VI, chap. 18.

duisaient les coureurs de l'armée qui devançaient constamment de plusieurs lieues le gros de l'avant-garde. Bayart, quoiqu'il eût eu la fièvre toute la nuit, n'avait point quitté son poste, et chevauchait, sans armure, enveloppé dans son manteau. Soudain, apercevant les ennemis, il emprunta le halecret (1) d'un de ses gens d'armes, monta sur son bon coursier, et marcha droit à Valeggio. Nonobstant que l'avant-garde française parût à peine dans le lointain, il ne laissa pas de charger vigoureusement les Vénitiens, et soutint plus d'un quart d'heure, avec sa petite troupe, les efforts de l'armée de Baglioni. Un coup de fauconneau emporta à ses côtés un brave gentilhomme, porte-enseigne du seigneur de Téligny, et le combat n'en devint que plus animé. Cependant, au bruit de l'artillerie, les gens d'armes les mieux montés de l'avant-garde accoururent au secours de Bayart, et les Vénitiens, croyant avoir affaire à toutes les troupes de Gaston, commencèrent à ployer et à tourner le dos.

On les poursuivit jusque sur les bords du Mincio, où il s'en noya un grand nombre. Jean-Paul Baglioni ne dut son salut qu'à la vigueur de son cheval, qui le porta heureusement à la rive opposée. La plupart des gens de pied et quatre-vingt-dix hommes d'armes restèrent sur la place; le comte Guy Rangoni, lieutenant de Baglioni, et plusieurs autres capitaines se trouvèrent parmi les prisonniers. Cette

(1) *Halecret*, cuirasse ou cotte de mailles.

victoire, aussi profitable que glorieuse, priva la ville de Brescia d'une armée assez nombreuse pour en disputer les approches aux Français. Nemours félicita Bayart de cette heureuse rencontre, non sans quelque regret de n'avoir pas été attendu.

La nouvelle de cette déroute parvint rapidement au château de Brescia, et la garnison, certaine de l'arrivée du secours, alluma des feux de joie qui ne réjouirent guère les pauvres bourgeois de la ville. A ce signal de leur prochaine destruction, ils eussent bien voulu revenir au roi de France, mais il était trop tard, Gritti repoussa leurs prières et leurs supplications.

Le jour suivant, Gaston rencontra un corps de cavalerie légère vénitienne, sous les ordres de Méléagre de Forli; il le mit en déroute, et sans s'arrêter, le neuvième jour de son départ de Bologne, il campa dans les faubourgs de Brescia. Nemours fit aussitôt monter au château quelques capitaines pour reconforter le comte du Lude et son lieutenant le capitaine Hérigoye. La garnison, par manière de réjouissance, tira vingt coups de canon sur la ville, qui se fût bien passée de cette sorte de fête. Le lendemain, le duc monta lui-même au château, suivi d'une partie de son armée; on tint un conseil de guerre, et l'assaut fut décidé.

L'entreprise était audacieuse : outre huit mille gens de pied et cinq cents hommes d'armes vénitiens, il y avait encore dans la ville quatorze mille

hommes de milice, et plus de vingt mille bourgeois sous les armes. Un large fossé, surmonté d'un boulevard garni d'artillerie, séparait la ville du château. Il fallait ensuite traverser un pont étroit avant d'arriver sur une esplanade, où l'armée de Gritti, rangée en bataille, présentait un front de cavalerie qui devait infailliblement arrêter les Français, que la rapidité des lieux obligeait à descendre à pied. Enfin tout avait été préparé pour la plus vigoureuse résistance. Aussi le provéditeur Gritti affectait une grande confiance; il laissait en souriant plaisanter ses soldats sur l'âge et la bonne mine de Gaston, et disputer si l'on inhumerait les cadavres ennemis en terre sainte.

Les secours laissés dans Bologne avaient réduit l'armée française à douze mille hommes, mais le nombre était compensé par le choix, « c'était toute fleur de chevalerie. » La valeur et les qualités brillantes de Gaston lui avaient dévoué le cœur et la vie de tous ses soldats; jamais capitaine n'avait mieux possédé l'art d'amener les Français à ce degré d'exaltation où l'impossible ne les arrête plus.

L'ordonnance de l'assaut fut disposée ainsi : le seigneur de Molard ferait la première pointe avec ses gens de pied et les Gascons du capitaine Hérigoye. Après eux marcheraient les deux mille lansquenets du brave capitaine Jacob d'Empser, récemment passés au service du roi de France. Les capitaines Bonnet, Maugiron, le bâtard de Clèves, et autres, avec leurs compagnies au nombre d'environ sept mille hommes

viendraient ensuite. Sur leurs ailes, marcherait le duc de Nemours à la tête des gens d'armes et des gentilshommes de la maison du roi, sous la charge de Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, tous à pied, l'armet en tête, la cuirasse sur le dos et la pique à la main, comme simples aventuriers. D'Alègre reçut commission de garder avec trois cents cavaliers la porte San-Nazaro, la seule qui ne fût pas murée, et de repousser les fuyards dans la ville.

Personne ne trouva rien à redire à cette ordonnance, à l'exception de Bayart. Il était d'ailleurs connu dans l'armée que Nemours ne prenait guère conseil que de lui et du seigneur de La Palice, que retenait au logis une blessure dangereuse reçue la veille.

« Monseigneur, dit-il au prince, sauf votre révé-
« rence et celle de Messeigneurs, il me semble que
« nous avons oublié quelque chose. Vous envoyez
« le capitaine Molart faire la première pointe, et ni
« lui ni ses aventuriers ne sont gens à reculer; mais
« les ennemis leur mettront également en tête l'élite
« de leurs troupes, et pour sûr leurs arquebusiers.
« Or, en telle affaire, il s'agit d'aller toujours en
« avant, et les aventuriers, s'ils ne sont soutenus
« de gendarmerie, pourraient quelquefois être re-
« poussés et jeter grand désordre dans notre atta-
« que. Mon avis est de joindre à monseigneur de
« Molart cent ou cent cinquante hommes d'armes,
« qui soutiendront mieux, armés de toutes pièces,

« le feu que des gens armés à la légère. — Vous « dites vrai, Monseigneur de Bayart, reprit Ne- « mours; mais quel est le capitaine qui voudra se « mettre ainsi à la merci des arquebuses? — Ce « sera moi, s'il vous plaît, Monseigneur, et croyez « que la compagnie dont j'ai la charge est faite « pour servir le roi à pied comme à cheval. » Les capitaines se regardèrent les uns les autres, étonnés d'une offre si périlleuse, et la faveur qu'il sollicitait ne lui fut disputée par personne.

Toutes choses ainsi réglées, le duc de Nemours, ému de pitié en considérant le sort qui s'apprêtait à la ville et à ses pauvres habitants, ne voulut avoir rien à se reprocher. Il dépêcha Bernard de Roquelaure, gentilhomme gascon, qui descendit avec un trompette du château, et parvint jusqu'au premier rempart, où se trouvaient le provéditeur André Gritti et ses pricipaux capitaines. Il demanda à entrer dans la ville pour s'acquitter de sa commission; mais le provéditeur lui dit « que c'était inutile, « et qu'à lui seul il appartenait de lui répondre. » Alors le seigneur de Roquelaure leur dénonça que s'ils voulaient rendre la ville, on les laisserait aller vies sauves, sinon que s'ils étaient emportés d'assaut, pas un seul n'échapperait à la mort. Il lui fut répliqué « qu'il n'avait qu'à retourner d'où il « venait, que Brescia dépendait des domaines « de la République, et que ses capitaines sau- « raient bien empêcher les Français d'y met- « tre le pied. » Les malheureux bourgeois se

fussent volontiers rendus, mais on ne les consulta pas.

Roquelaure rapporta cette réponse au duc de Nemours, qui, sans plus attendre, rangea ses gens en bataille, et leur adressa ces paroles : « Or, mes « amis, il ne reste plus qu'à bien faire, et ceux « que vous allez combattre, vous les avez déjà « nombre de fois mis en déroute. Ne vous laissez « point intimider par l'or qui reluit sur les casques « et les hauberts de la gendarmerie italienne : l'éclat « de ces armes ne blesse pas plus celui qui atta« que, qu'il ne défend celui qui les porte. Les biens « de ces perfides et déloyaux habitants seront le « prix de vos labeurs ; mais je jure de passer ce « fer au travers du corps du premier qui abandon« nera son rang avant l'entière défaite de nos enne« mis. Allons, enfants, marchons au nom de Dieu « et de monseigneur Saint-Denis ! » Il dit, et clairons, trompettes et tambourins remplirent l'air de ce tapage belliqueux qui réjouit l'oreille des braves et donne du cœur aux poltrons.

Dès qu'ils virent flotter la croix blanche sur le penchant de la montagne, les ennemis firent une décharge générale d'artillerie, et un boulet vint donner au milieu de la troupe du duc de Nemours, sans tuer ni blesser personne. Cet événement presque miraculeux frappa les esprits d'une nouvelle confiance. Comme il avait « pluviné » cette nuit, la descente était glissante; Gaston, qui ne voulait pas rester des derniers, « quitta ses bottines et

« marcha sur ses chausses. Plusieurs suivirent son « exemple, et ils ne s'en trouvèrent que plus fermes « sur leurs pieds. »

Le seigneur de Molart et le capitaine Hérigoye avançaient en tête avec leurs gens de pied, et sur leur aile le Bon-Chevalier à pied avec tous ses gens d'armes. C'était une compagnie d'élite composée de guerriers blanchis sous le harnais, et même de plusieurs anciens capitaines qui préféraient servir sous lui à commander ailleurs. Ils abordèrent le premier rempart sous une grêle de traits, d'arquebusades, et l'assaut et la résistance furent également terribles. André Gritti encourageait ses gens et leur disait : « Tenez bon, mes amis, les Français n'ont que la « première pointe, ils seront bientôt las, c'est feu « de paille qui ne dure guère. Au commencement « ce sont lions, mais à la fin ce ne sont que fem- « mes ! » Les aventuriers et les gendarmes revenaient opiniâtrement à la charge aux cris de : France ! France ! Bayart ! Fête-Dieu Bayart ! Gritti, entendant retentir ce nom qu'il connaissait bien, en fut peu réjoui. « Comment, s'écria-t-il, ce Bayart est « donc partout ? Vraiment ils croissent les Bayart « en France comme champignons, car on n'entend « parler en toute bataille que de Bayart. Mes amis, « jetez-vous sur celui qui marche le premier, car si « vous pouvez défaire ce Bayart, tout est défait. » Mais l'éloquent et sage provéditeur parlait mieux qu'il ne rompait une lance, et ses soldats n'en reculèrent pas moins. « Seigneur Gritti, ce n'est pas feu

« de paille, c'est feu grégeois qui brûle toujours, » lui répondit le Bon-Chevalier en franchissant le rempart à la tête de ses gens d'armes.

Ce bastion finit par rester aux Français, jonché de morts de part et d'autre. Mais un capitaine vénitien, saisissant l'instant où Bayart chancelait sur les décombres, l'atteignit au haut de la cuisse d'un coup de pique si violent, que le bois se rompit et que le fer demeura dans la blessure avec le reste du fût. La douleur qu'il ressentit ne l'empêcha pas de couper le bois avec son épée, et d'essayer d'avancer, nonobstant que la pointe fût restée bien avant dans sa cuisse; mais le sang jaillissait à gros bouillons, et s'il n'eût été soutenu par deux de ses archers, le Bon-Chevalier allait mesurer la terre.

« Mon compagnon, dit-il au capitaine Molart, « faites marcher vos gens et les miens; la ville est « gagnée, pour moi je n'y entrerai point, car je « suis mort. » Le pauvre seigneur, désolé et furieux de la perte de son bon ami et voisin, fondit sur les ennemis, sacrifiant à sa vengeance tout ce qui se présentait devant lui.

Nemours, qui suivait de près, en apprenant la blessure mortelle que venait de recevoir Bayart à la prise du bastion, n'en ressentit pas moins de douleur « que si lui-même il eût reçu le coup. » « Messeigneurs mes amis, s'écria-t-il, vengeons « sur ces vilains la mort du plus accompli chevalier « qui fût au monde; suivez-moi! » Les Vénitiens

ne purent supporter le choc de cette intrépide cohorte, et se hâtèrent de gagner la ville, espérant lever le pont après eux ; mais on ne leur en laissa pas le loisir, et les Français entrèrent dans l'enceinte pêle-mêle avec les fuyards. Les citadins, les femmes et les enfants faisaient pleuvoir des fenêtres, sur les Français, des pierres, des meubles, de l'eau bouillante, dont ils eurent plus à souffrir que des gens de guerre vénitiens. Gritti, le comte Avogadro, Contarini, le podestat Guistiniani et autres capitaines, jugeant toute résistance inutile, s'enfuirent à bride abattue vers la porte San-Nazaro; mais à peine eurent-ils fait abaisser le pont, que le seigneur d'Alègre et ses trois cents gendarmes se précipitèrent dessus et les refoulèrent dans la ville, où ils furent faits prisonniers.

Lorsqu'il n'y eut plus d'ennemis à combattre, le pillage commença. Tous les désordres que l'on peut supposer dans une ville prise d'assaut furent commis dans Brescia, moins encore par les Français que par les Gascons, et surtout par les lansquenets. Les monastères furent forcés, les vierges arrachées des autels, les filles et les femmes déshonorées sous les yeux de leurs parents et de leurs maris; pendant sept jours cette soldatesque effrénée, sourde à la voix de ses capitaines, épuisa sur cette ville malheureuse tous les genres de dissolution et de cruauté. Gaston parvint enfin à rétablir l'ordre parmi ses gens de guerre, et se hâta de faire enlever, de peur d'infection, plus de vingt mille morts. Puis on ins-

truisit le procès à l'auteur de tous ces maux, le comte Louis Avogadro; il eut la tête tranchée sur la grande place, et son corps fut mis en quatre quartiers aux portes de la ville.

Nous avons laissé le Bon-Chevalier grièvement blessé à la prise du premier bastion et contraint de rester derrière avec ses deux archers. Quand ceux-ci virent la ville prise, ils arrachèrent une porte sur laquelle ils le couchèrent le plus doucement qu'ils purent, et l'emportèrent dans la maison la plus apparente du voisinage. C'était le logis d'un riche gentilhomme qui s'était enfui dans un monastère, laissant sa femme et ses deux filles à la garde de Dieu. Quand la dame entendit heurter à sa porte, croyant sa dernière heure venue, elle se soumit à son sort et ouvrit. Mais, au lieu d'un ennemi en fureur, le Bon-Chevalier, pâle et couvert de sang, entra sur les bras de ses archers, auxquels il ordonna aussitôt de refermer la porte : « Gardez sur votre vie, leur « dit-il, que personne, excepté mes gens, n'entre « céans. Quand on saura que c'est mon logis, nul, « j'en suis assuré, n'essaiera d'y entrer, et comme « je suis cause que pour me secourir vous perdez « votre part du butin, soyez sans inquiétude, je « vous en dédommagerai. »

Il fut transporté en une fort belle chambre où le conduisit elle-même la dame, qui, se jetant à genoux, lui dit : « Noble Seigneur, je vous présente « cette maison et tout ce qui est dedans, car je sais « bien qu'elle est vôtre par le droit de la guerre,

« mais, au nom de la benoîte vierge Marie, sauvez « l'honneur et la vie de deux jeunes filles prêtes à « marier que nous avons mon mari et moi. » Bayart, « vrai miroir d'honneur et de chevalerie (1), » lui répondit : « Madame, je ne sais si je réchapperai « de ma blessure, mais tant que l'âme me battra « au corps, vous et vos filles serez en sûreté comme « moi-même. Seulement qu'elles ne paraissent pas ; « gardez-les en leur chambre où nul des miens ne « sera assez hardi d'entrer contre votre vouloir. « Calmez vos craintes, le gentilhomme que vous « avez céans, loin de vous piller, vous fera toute « courtoisie selon son pouvoir. Je ne me fis onc « gendarme pour m'enrichir en guerre. » A ces paroles, la bonne dame, toute rassurée, alla quérir ses deux filles qu'elle avait cachées en un grenier sous un tas de foin.

Bayart la fit prier de lui indiquer quelque chirurgien qui pût venir visiter sa plaie, pendant que son barbier préparerait les bandes. Elle courut elle-même, accompagnée d'un archer, en chercher un qu'elle connaissait à deux maisons de la sienne. Le chirurgien arrivé, la chausse fut rompue et la cuisse découverte. La blessure était large et profonde, et le fer de la pique encore dedans. « Allons, mes « maîtres, dit Bayart, tirez ce fer dehors. — Sei« gneur, répondit le Brescian pâle d'effroi, j'ai « grand'peur que vous ne *syncopisiez* dans l'opé-

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VI, chap. 18, p. 594.

« ration. — Non, non, j'ai su autrefois ce que c'est « que de tirer un fer de chair humaine; tirez hardi-« ment. » Ils se mirent à deux, et arrachèrent le fer qui était « moult profond en la cuisse. » Le Bon-Chevalier ressentit la plus vive douleur, « mais « il fut tout joyeux quand on l'assura qu'il n'y avait « ni artère ni grosse veine blessées. »

Dès qu'il fut pansé, il demanda à son hôtesse où était son mari. La pauvre dame lui répondit en pleurant qu'elle ne savait s'il était mort ou vivant, mais que s'il avait échappé, il devait être dans une église qu'elle nomma. Bayart l'envoya chercher par son maître-d'hôtel et deux archers, le traita fort amicalement, et lui renouvela les assurances qu'il avait données à sa femme.

Maître Claude, chirurgien du duc de Nemours, vint par son ordre lever le premier appareil, et continua au blessé les soins assidus que réclamait son état.

Pendant une semaine environ que séjourna Gaston dans Brescia, il ne fut pas un seul jour sans aller au moins une fois visiter le Bon-Chevalier, et le reconforter le mieux qu'il pouvait. Hé ! Monseigneur de « Bayart, mon ami, lui disait-il, dépêchez-vous « de guérir, car d'ici à un mois il nous faudra livrer « bataille aux Espagnols, et pour tout ce que je « possède, je ne voudrais pas la donner sans vous ! « — Monseigneur, s'il doit y avoir bataille, croyez « que, pour le service du roi et l'amour de vous, je « me ferai plutôt porter en litière que de ne pas m'y

« trouver. » Le prince, d'une générosité à l'avenant de ses autres qualités, combla Bayart de présents, et lui envoya, entre autres, la veille de son départ, cinq cents écus, que le Bon-Chevalier partagea entre les deux archers qui l'avaient gardé lors de sa blessure.



CHAPITRE XXXII

Convalescence de Bayart. — Grande courtoisie du Bon-Chevalier envers ses hôtesses.

1512

La nouvelle des succès de son neveu et de la réduction de Brescia vint mêler une vive joie aux inquiétudes de Louis XII, menacé par les ennemis que lui suscitait de tout côté l'implacable Jules. Mais il sentit l'urgence de frapper un grand et dernier coup pour retenir le roi d'Angleterre, les Suisses, et aussi Maximilien qui s'apprêtaient à envahir ses états. Gaston reçut les ordres les plus pressants d'engager les confédérés à une bataille décisive, et un pareil capitaine n'avait pas besoin d'être stimulé.

Brûlant d'obéir à son oncle, Nemours s'avança dans la Romagne occupée par les confédérés. Leur armée, la plus belle et la plus nombreuse qu'on eût vue depuis longtemps en Italie, était sous les ordres de don Ramond de Cardona, vice-roi de Naples et

généralissime de la sainte ligue. Mais plutôt que d'exposer le sort de l'Italie au hasard d'un seul combat, Cardona l'évitait par les mêmes raisons qui le faisaient rechercher de Nemours. Il ne s'appliquait qu'à traîner la guerre en longueur jusqu'à ce que Louis XII fût contraint de rappeler ses troupes à la défense du duché de Milan, de la Navarre et des côtes de Normandie. Ces lenteurs désespéraient Gaston, mais elles donnaient au Bon-Chevalier le temps de guérir.

Tant que l'armée française ne fut qu'à Bologne, Bayart avait pris patience. Il était souvent visité par les capitaines demeurés à la garde de Brescia, et à peine restait-il seul que ses deux jolies hôtesses accouraient pour lui tenir compagnie. Assises autour de son lit, tantôt elles charmaient les douleurs et les ennuis du Bon-Chevalier par les accords du luth et de l'épinette unis à leurs douces voix; tantôt, les yeux baissés sur leur broderie, les gentes damoiselles s'épanchaient avec lui dans de naïves conversations. « Aussi bonnes que belles et bien enseignées, » Bayart, à les voir et à les entendre, avait quelquefois oublié et Nemours et la bataille; mais lorsqu'arriva la nouvelle que le duc avançait sur les ennemis, tous ces passe-temps eurent perdu leur effet sur le Bon-Chevalier. Son impatience l'arrache de son lit, et, sans écouter ses serviteurs, il se met à marcher dans la chambre pour essayer ses forces. Son grand cœur lui dissimula sa faiblesse, et il envoya chercher son chirurgien pour lui demander

à partir. Celui-ci, en homme expérimenté, jugeant que son inquiétude lui serait plus dangereuse que le voyage : « Monseigneur, lui répondit-il, votre « plaie n'est pas encore cicatrisée, toutefois elle « est guérie au dedans. Votre barbier va bien « examiner la manière dont je vous panse ; matin « et soir il mettra sur la blessure un onguent que « je lui baillerai, et comme la partie souffrante « n'appuiera point sur la selle de votre cheval, la « guérison s'achèvera d'elle-même. »

Qui eût donné dix mille écus à Bayart, ne lui eût pas fait autant de plaisir, et son chirurgien se ressentit de sa joie et de son contentement. Il résolut de partir le surlendemain, et donna ordre à ses gens de préparer ses équipages.

La nouvelle de son départ jeta dans un étrange embarras son hôte et son hôtesse qui se regardaient toujours comme ses prisonniers, eux et leurs enfants, et s'attendaient à être traités de même sorte que les autres habitants de la ville. Les Français, après en avoir tiré de grosses rançons, leur avaient fait racheter jusqu'aux meubles de leurs maisons. La dame du logis savait bien que si le capitaine voulait en user à la rigueur et à proportion de leur fortune, il pouvait espérer d'eux au moins dix ou douze mille écus. Encouragée par sa noble conduite et sa courtoisie, elle se résolut à lui faire quelque honnête présent dont il se contenterait sans exiger davantage.

Le matin du jour de son départ, la dame, avec

un de ses serviteurs portant une petite cassette damasquinée, entra dans la chambre du Bon-Chevalier, qui se reposait en un fauteuil, après s'être longtemps promené pour fortifier sa jambe. Elle se jeta à deux genoux; mais il la releva sur-le-champ, et ne voulut jamais souffrir qu'elle dît une parole avant qu'elle ne fût assise auprès de lui. « Monseigneur, lui dit-elle, je rendrai grâces à « Dieu toute ma vie de ce qu'il lui a plu, dans le « sac de notre ville, de vous adresser en notre « maison pour le salut de mon mari, celui de mes « deux filles et le mien. Tandis que la mort et la « désolation régnaient alentour, comme veillés par « un ange, nous dormions paisiblement en ce logis. « Depuis que vous y êtes entré, n'a été faite au « moindre de mes serviteurs une seule injure par « vos gens, et ils n'ont pris la valeur d'un qua- « trin (1) sans payer. Nous savons bien cependant, « Monseigneur, que nous sommes tous vos pri- « sonniers, et que tout céans vous appartient, mais « connaissant la noblesse de votre cœur, je suis « venue pour vous supplier très-humblement qu'il « vous plaise avoir pitié de nous, et vous conten- « ter du petit présent que voici. »

Alors elle prit la cassette des mains de son serviteur, et l'ouvrit devant le Bon-Chevalier, qui la vit pleine de beaux ducats. Le noble seigneur,

(1) Quatrin, *quatrino*, monnaie italienne de la valeur d'un denier.

« qui oncques en sa vie ne fit cas de l'argent », lui demanda en souriant : « Combien de ducats y « a-t-il dans cette boîte ? » La pauvre dame craignit qu'il ne fût courroucé d'en voir si peu, et lui répondit en tremblant qu'il n'y avait que deux mille cinq cents ducats, mais que s'il n'était pas content, ils tâcheraient d'en trouver davantage. « Par ma foi, Madame, il n'en est besoin ! quand vous me « donnneriez cent mille écus, ils ne vaudraient « pour moi les soins et les attentions que vous « m'avez prodigués depuis qu'on m'apporta en « votre maison blessé et mourant. J'en garderai la « souvenance tant que Dieu me donnera vie, et « en quelque lieu que je me trouve, vous aurez en « moi un serviteur à votre commandement. De vos « ducats, je n'en veux point, et vous en remercie. « Reprenez-les ; toute ma vie j'ai préféré l'amitié « des gens à leurs écus. » La dame tout ébahie « d'un refus pareil, insista, ajoutant que s'il refusait cette faible marque de sa reconnaissance, elle se regarderait comme la femme la plus malheureuse du monde (1). Quand le Bon-Chevalier vit qu'elle le priait de si bon cœur : « Eh bien ! Madame, lui « dit-il, puisque vous le voulez absolument, je « l'accepte pour l'amour de vous ; mais allez-moi « quérir vos deux filles, afin que je leur fasse mes « adieux. »

(1) *Rogans genibus flexis ut pro majori summa sibi debita his contentus esset.* (RIVALLII, p. 553).

La bonne dame, ravie de ce que son présent était enfin accepté, courut chercher ses filles. Elle les amena au Bon-Chevalier qui, pendant qu'elles s'habillaient, avait fait mettre l'argent en trois portions, deux de mille et une de cinq cents ducats. Les damoiselles se précipitèrent à ses genoux, où « le « courtois gentilhomme ne les laissa guère. »

« Monseigneur, lui dit la plus âgée, qui pouvait « bien avoir dix-huit ans, ces deux pauvres « pucelles qui vous doivent la vie et l'honneur, « viennent prendre congé de vous, et vous remer- « cier de la grâce que vous leur avez faite, dont à « jamais, pour n'avoir d'autre puissance, seront « tenues de prier Dieu pour vous. « Bayart, tout ému de la douceur et de l'humilité de ces deux belles filles, leur répondit : » Mes Damoiselles, vous faites « ce que je devrais faire, c'est à moi de vous remer- « cier de la bonne compagnie que vous m'avez « tenue ; je voudrais bien vous en pouvoir témoi- « gner ma reconnaissance, mais vous savez que « nous autres gens de guerre sommes d'ordinaire « peu chargés de belles choses à présenter aux « dames. Or, voici madame votre mère qui m'a « donné deux mille cinq cents ducats que vous « voyez sur cette table; je vous en donne à chacune « mille pour vous aider à vous marier, et ne vous « demande autre retour que de prier Dieu, s'il vous « plaît, pour moi. »

Il leur mit, bon gré mal gré, les ducats en leurs tabliers, puis s'adressant à la mère : « Madame,

« je retiendrai ces cinq cents ducats à mon profit, « pour les distribuer aux pauvres couvents de « dames qui ont été pillés, et je vous prie de vous « charger de ce soin, car mieux que moi vous « connaitrez ceux qui ont le plus souffert (1); et « sur cela je prends congé de vous. » Puis il leur toucha à toutes en la main, « à la mode d'Italie. » Les damoiselles se mirent à pleurer à chaudes larmes, et la mère lui dit en sanglottant : « Fleur « de chevalerie à qui nul ne se doit comparer, que « notre divin sauveur et rédempteur Jésus-Christ « vous le veuille rémunérer en ce monde-ci et en « l'autre! » Elles se retirèrent dans leur chambre, Bayart fit appeler son maître-d'hôtel, et lui ordonna que tout fût prêt à midi pour monter à cheval.

Le maître du logis, qui venait d'apprendre de sa femme la grande courtoisie de son hôte, courut à sa chambre, et, un genou en terre, le remercia cent mille fois, en lui offrant sa personne et tous ses biens. Le Bon-Chevalier lui rendit grâce, et l'engagea à dîner avec lui. Il ne resta pas longtemps à table, et demanda bientôt ses chevaux, tant il lui tardait de rejoindre ses compagnons, mourant de crainte que la bataille ne se donnât avant son arrivée.

Comme il sortait, les deux damoiselles descendirent, et lui offrirent chacune un présent qu'elles

(1) *Bayardus duo millia ducatorum puellis donavit, ut honestius nuberent; quingentos autem ducatos matri reliquit, ut eos pauperibus distribueret.* (Rivallii, *ibid*).

avaient ouvré durant sa maladie; c'était une paire de jolis brasselets tissus de fil d'or et d'argent, et une bourse brodée sur satin cramoisi d'un travail merveilleux. Le Bon-Chevalier les reçut comme s'ils eussent valu dix mille écus, et pour faire honneur à leurs dons, il se fit mettre en leur présence les brasselets aux bras, et serra la bourse en sa manche, les assurant que tant qu'ils dureraient, il les porterait pour l'amour d'elles (1).

A ces mots il monta à cheval, et fut accompagné, l'espace de deux ou trois milles, de son compagnon et parfait ami, le seigneur d'Aubigny, que le duc avait laissé à la garde de Brescia, puis ils se firent leurs adieux et se séparèrent. Le Bon-Chevalier arriva au camp le mercredi soir, septième jour d'avril avant Pâques, et ne faut pas demander de quelle manière il fut reçu par le duc de Nemours et les autres capitaines; « hommes d'armes et « aventuriers en montraient tant de joie, qu'il « semblait qu'en lui seul l'armée eût reçu un renfort « de dix mille hommes. »

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VI, ch. 18, p. 594.

CHAPITRE XXXIII

Noble conduite d'un capitaine allemand.— Conseil de guerre; Bayart opine à la bataille.—Glorieuse escarmouche du Bon-Chevalier avec les Espagnols.

1512

Gaston, n'osant entreprendre d'attaquer les ennemis constamment retranchés dans leurs lignes, résolut d'assiéger Ravenne, de l'emporter sous leurs yeux, ou de les attirer en rase campagne. Il ne pouvait tenir davantage dans sa position; d'un côté les Vénitiens, les Espagnols de l'autre, coupaient les vivres à son armée, qui manquait déjà de viande et de pain. Il était encore menacé d'un autre inconvénient : le pape avait exigé que Maximilien, en exécution de la trève qu'il venait de conclure avec les Vénitiens et lui, rappelât tous les Allemands qui servaient dans les troupes du roi de France. L'empereur, avec son inconstance ordinaire, oublia tout ce qu'il devait à Louis XII, et manda à ses capitaines qu'ils eûssent à se retirer, sous peine de la vie, à la réception de ses ordres.

Heureusement, cette dépêche tomba entre les mains du capitaine Jacob d'Empser, dont le cœur était plus français qu'allemand, et qu'une noble conformité d'inclinations avait intimement lié avec le Bon-Chevalier depuis le siége de Padoue. Dès qu'il eût appris son arrivée, il alla lui rendre visite, sans autre témoin que son trucheman, car il n'avait jamais pu apprendre que ces deux mots de français : « Bonjour, Monseigneur. » Ils se firent mille amitiés, et le capitaine Jacob confia à son ami l'ordre qu'il venait de recevoir de l'empereur, et qu'il n'avait encore communiqué à personne, de crainte que les lansquenets ne se le tinssent pour dit. « Pour moi, ajouta-t-il, j'aimerais mieux « mourir de cent mille morts que de faire une telle « lâcheté au roi de France, après les bienfaits que « j'en ai reçus. »

Bayart témoigna au brave capitaine toute sa reconnaissance d'un avis aussi important, et lui répondit toujours par la bouche de son trucheman : « Mon compagnon, mon ami, je n'attendais pas « moins de la noblesse de votre cœur. Vous m'avez « dit autrefois que vous n'avez pas grands biens en « votre pays ; notre maître est puissant et riche, et « en un jour il peut vous rendre opulent pour le « reste de votre vie. Le roi vous aimait déjà beau- « coup : combien croîtra son amour à la nouvelle « d'un aussi bon service ! et il le saura, je vous le « jure, quand il n'y aurait que moi pour le lui « dire. Monseigneur de Nemours, notre chef, a

« mandé en son logis tous les capitaines au conseil;
« allons-y vous et moi, et nous l'instruirons à part
« de tout ceci. »

Nemours venait de recevoir des lettres de son oncle, qui le pressait de livrer bataille avant que son royaume fût assailli en trois différents endroits. La confidence du capitaine Jacob le confirma dans la résolution d'attaquer au plus tôt Ravenne et les confédérés. Le prince laissa les capitaines discuter longuement les avantages et les inconvénients d'une action décisive, et sûr de l'opinion du Bon-Chevalier, il s'empressa d'en ajouter le poids à sa détermination.

« Monseigneur de Bayart, mon ami, de quel
« bon conseil payerez-vous votre bienvenue? —
« Monseigneur, je ne saurais depuis hier que je
« suis ici connaître suffisamment l'état des ennemis;
« encore que mes compagnons qui les ont déjà vus
« et escarmouchés soient la plupart d'avis diffé-
« rents, je donnerai toutefois le mien, puisque
« vous l'exigez.

« Certes, il est toujours dangereux d'en venir à
« une bataille, mais tout retard dans notre situa-
« tion ne le serait-il pas davantage? Et, de vrai,
« est-il encore possible de l'éviter? Les approches
« de Ravenne sont faites, et, dès que l'artillerie
« aura ouvert la brèche, vous commanderez l'as-
« saut. Le seigneur Marc-Antoine Colonna n'est
« entré dans la ville, vous en êtes averti, que sur
« la foi jurée de chacun des trois chefs de l'armée

« confédérée de le secourir au plus tard demain ou « le jour de Pâques. Les Espagnols montrent bien « qu'ils ne veulent point faillir à leur parole, et « déjà nous apercevons leurs enseignes sur les hau- « teurs de Forli. Ajoutez à cela, Monseigneur, « que nos gens manquent de vivres, les chevaux « n'ont d'autre nourriture que des bourgeons de « saule, et le roi, notre maître, vous écrit chaque « jour que de la bataille dépend non seulement le « salut de son duché de Milan, mais encore celui « de tous ses états de France. Je suis donc d'avis « de donner la bataille, mais avec toutes les pré- « cautions qu'il sera possible de prendre, car nous « avons affaire à gens cauteleux et bons combat- « tants. Elle sera aussi périlleuse que bataille le « fut; mais une chose me rassure : les Espagnols, « depuis un an qu'ils sont dans cette Romagne « comme le poisson dans l'eau, sont devenus gras et « replets, tandis que nos gens, au contraire, ne man- « geant pas tous les jours à leur faim, la graisse ne les « surcharge point; ils n'en seront que plus légers et « dispos, et, croyez-en ma parole, le camp demeu- « rera à ceux qui auront l'haleine la plus longue. »

Chacun se prit à rire de cette conclusion, tant le Bon-Chevalier savait agréablement mêler joyeux propos aux plus sensés discours. Les seigneurs de Lautrec, de La Palice, de Brézé, de Crussol, et la plupart des capitaines se rangèrent à son opinion, et sur l'heure tout le camp fut averti de se préparer à la bataille.

Le lendemain, vendredi-saint, l'artillerie de France unie à celle du duc de Ferrare, dont l'effet était toujours irrésistible, battit à coups redoublés les remparts de Ravenne; et les confédérés jugèrent au retentissement du canon qu'il était temps d'accourir au secours du seigneur Colonna. La promptitude de leur mouvement ne donna pas à Gaston le loisir d'attendre que la brèche fût assez élargie, et il ordonna l'assaut. Deux cents hommes d'armes et trois mille hommes de pied s'avancèrent à la brèche, tandis que le reste de l'armée attendait les Espagnols en ordre de bataille. L'assaut et la défense durèrent pendant quatre heures avec un égal acharnement; mais l'approche des troupes confédérées vint faire cesser une attaque déjà trop meurtrière.

Le Ciel servit bien Nemours en cela que si Ravenne eût été prise, jamais il ne fût parvenu à retirer du pillage ses aventuriers pour les mener à l'ennemi.

Le soir, après souper, les capitaines réunis dans la tente du prince ne parlaient que des Espagnols et de la bataille. Gaston adressa la parole au Bon-Chevalier, et lui dit: « Monseigneur de Bayart, « avant votre arrivée, les Espagnols se sont plu- « sieurs fois informés si vous n'étiez point dans le « camp, et l'on s'apercevait à leurs discours qu'ils « font grosse estime de votre personne. Vous de- « vriez, par courtoisie, leur porter vous-même de « vos nouvelles, et donner si chaude alarme à

« leur camp, que vous puissiez juger de la contenance de leurs troupes. » Bayart, qui pas mieux ne demandait, lui répondit : « Monseigneur, je « vous donne ma foi qu'avec l'aide de Dieu je les « aurai vus demain avant midi de si près, que je « vous en rapporterai de bonnes nouvelles. »

Roger de Béarn, aventureux chevalier, lieutenant de la compagnie du duc de Nemours, entendit cette réponse, et pensa en lui-même que le seigneur de Bayart serait levé bien matin s'il partait avant lui. Il courut incontinent prévenir ses gens d'armes de se tenir prêts à le suivre dès que le jour commencerait à poindre.

Quant au Bon-Chevalier, il prit congé du prince, et, de retour en son logis, fit appeler son lieutenant, le capitaine Pierre Pont, son enseigne, son guidon, et quelques anciens de la compagnie, auxquels il dit : « J'ai promis à Monseigneur d'aller demain « voir les ennemis de près, et de lui en rapporter « des nouvelles certaines. Or, je suis décidé à « mener toute la compagnie, et à déployer les « enseignes de Lorraine qui n'ont point encore paru : « elles feront meilleur effet à voir que les cornettes, et j'espère que les alérions de Godefroy « nous porteront bonheur. Vous, bâtard Du Fay, « dit-il à son guidon, vous passerez le canal au « dessous de l'artillerie des Espagnols avec cinquante « archers, et irez donner l'alarme dans leur camp « le plus avant que vous pourrez. Quand vous « verrez qu'il sera temps de vous retirer, vous ferez

« votre retraite en bon ordre, jusqu'à ce que vous « trouviez le capitaine Pierre Pont et les autres « archers. Pour moi, je serai à portée de vous sou- « tenir avec le reste de la compagnie, et croyez que « si l'attaque est conduite comme je l'attends de « vous, nous y aurons tous de l'honneur. » Chacun comprit parfaitement ce qu'il avait à faire, non seulement les capitaines, mais aussi les simples hommes d'armes, qui la plupart eussent été capables d'en commander d'autres. Ils se retirèrent pour aller prendre quelque repos, en attendant la trompette, qui les réveilla au point du jour. La troupe prit les armes, les enseignes de Lorraine furent déployées, et tous les cœurs se réjouirent à la vue des glorieux écussons que la duchesse avait brodés de ses propres mains dans son palais de Nancy. Echelonnée en trois bandes, d'après les dispositions arrêtées la veille, la compagnie se mit aux champs.

Le Bon-Chevalier ne savait rien de l'entreprise du baron de Béarn, qui l'avait devancé. Tout alla bien d'abord pour le baron; mais les Espagnols, qu'il avait trop chaudement éveillés, furent en un instant sous les armes, et pointèrent sur la troupe trois ou quatre coulevrines, qui jetèrent le désordre dans les rangs et bon nombre d'archers par terre. Ces coups de canon furent immédiatement suivis de cent vingt hommes d'armes qui vinrent fondre sur Béarn et ses gens, et les forcèrent à reculer au pas, puis au trot, et bientôt au grand galop. Ils retombèrent en déroute sur le bâtard Du Fay, qui

en donna tout de suite avis à Bayart. Il lui fit répondre de se rabattre sur le capitaine Pierre Pont, et, s'avançant lui-même avec le reste de la compagnie, il réunit ses escadrons en une seule troupe.

Le baron de Béarn ne tarda pas à arriver, fuyant ventre à terre devant les ennemis qui traversèrent à sa suite le canal qui séparait les deux camps. Quand le Bon-Chevalier les vit de son côté, il n'eût pas donné sa part de l'affaire pour tous les revenus du roi catholique. D'une voix éclatante, on l'entendit crier aux siens : « En avant, compagnons, secou-« rons nos gens ! » et aux fuyards : « Demourez, « demourez, hommes d'armes, vous avez bon se-« cours ! » Puis le premier il se jeta au beau milieu des Espagnols, où ses gens d'armes ne le laissèrent pas seul. Les ennemis soutinrent bravement le choc; mais la lourde épée de Bayart éclaircissait leurs rangs à vue d'œil, et bientôt ils tournèrent le dos, repassant le canal plus vite qu'ils n'étaient venus.

Le Bon-Chevalier les poursuivit jusqu'au milieu de leur camp, en renversant tentes et pavillons, et tout ce qui se rencontra sur son passage. Mais comme rien n'échappait à ses regards vigilants, soudain il découvrit une troupe d'environ quatre cents hommes d'armes espagnols qui débouchaient à pas de loup d'une forêt de pins, pour lui venir couper retraite. « Capitaine Pierre Pont, dit-il à son « neveu, il est temps de se retirer, voici des forces « par trop supérieures. »

La trompette sonna la retraite, qui s'effectua, en

repassant le canal, sans perdre un seul homme. Les Espagnols n'osèrent s'aventurer au delà, à l'exception de cinq ou six qui traversèrent en demandant à rompre une lance. Mais Bayart ne voulut jamais consentir à ce qu'un seul des siens sortit des rangs, de crainte que ces combats particuliers n'engageassent dans une action générale ses gens d'armes, assez fatigués pour ce jour-là. Il savait allier la prudence au courage, « et onc de sa vie ne « fit à contre-temps parade de valeur. » Le duc de Nemours, instruit du succès de l'escarmouche du Bon-Chevalier, accourut l'embrasser en lui disant : « C'est à vous seul, Monseigneur de Bayart, qu'il « appartient d'aller aux escarmouches, car vous « savez aller sagement et revenir de même. »



CHAPITRE XXXIV

Bataille de Ravenne. — Nemours oublie les conseils de Bayart, et périt victime de son imprudence. — Deuil de l'armée. —Pendaison du capitaine Jacquin.

1512

Ce même soir, qui fut la veille de la bataille de Ravenne, « âpre et cruelle journée que maudiront à jamais Français et Espagnols », le duc rassembla les capitaines dans son pavillon. Après leur avoir répété les motifs qui rendaient une action définitive de plus en plus urgente : « Si la fortune nous favo-
« rise, ajouta-t-il, nous en louerons et remercierons
« Dieu; si elle nous est contraire, que sa volonté
« soit faite. Mais si le ciel m'oublie à ce point de
« me faire perdre la bataille, qu'il prenne aussi ma
« vie, je ne l'épargnerai point, et les Espagnols
« seront bien lâches s'ils me laissent vivant. Soyez
« tous témoins, Messeigneurs, de l'engagement
« que j'en contracte devant vous. » Les capitaines, la main sur la garde de leurs épées, jurèrent de vivre et de mourir avec lui; et, d'un accord

unanime, il fut décidé que le lendemain, jour de Pâques, on irait trouver l'ennemi.

« Messeigneurs, se prit à dire le Bon-Chevalier, « ne conviendrait-il pas, avant de nous séparer, de « dresser sur l'heure l'ordonnance de la bataille, « afin que chacun connût bien le poste qu'il devra « occuper ? J'ai su par tous les prisonniers que j'ai « questionnés, que les Espagnols réunissent leur « cavalerie en une seule troupe, et divisent en deux « leur infanterie : nous pourrions, je pense, nous « régler là-dessus. » Cet avis, comme tous ceux qui venaient de Bayart, fut vivement approuvé, et mis sur-le-champ à exécution.

Le lendemain, dès que le jour parut, le duc de Nemours sortit de sa tente, revêtu d'une armure brillante et d'une riche casaque aux armes de Foix et de Navarre. Au même moment le soleil se levait sur l'horizon, rouge comme du sang. « Regardez, « Messeigneurs, dit le prince à ceux qui l'entou- « raient, regardez comme le soleil est rouge. » Un gentilhomme de ses familliers nommé Jean de Luxembourg, seigneur de Hautbourdin, qui se mêlait de faire des prédictions, lui répondit : « Savez-vous, Monseigneur, que cela signifie qu'il « mourra aujourd'hui quelque grand personnage ? « Il faut que ce soit vous ou le vice-roi de Naples. » Nemours se prit à rire de ce propos, comme des saillies ordinaires du seigneur Hautbourdin.

C'était aux lansquenets de passer les premiers le pont, mais le capitaine Molard cria à ses aventu-

riers : « Comment, compagnons, sera-t-il dit que « les lansquenets ont joint l'ennemi avant nous ? quant à moi, j'aimerais mieux qu'il m'en coûtât un œil ! » Les Allemands obstruaient le passage, et Molard se jeta dans la rivière, suivi de tous ses gens qui, nonobstant qu'ils eussent de l'eau jusqu'à la ceinture, atteignirent l'autre bord avant les lansquenets. L'artillerie et le reste de l'armée se mirent à la file.

Le Bon-Chevalier s'approchant du prince, lui dit : « Monseigneur, vous plairait-il, en attendant « le passage, de vous ébattre un peu le long de la « rivière ? A quelques pas d'ici, on découvre toute « l'armée d'Espagne. » Le duc, accompagné de Lautrec, d'Yves d'Alègre et d'une vingtaine d'autres seigneurs, se rendit à l'endroit que lui indiquait Bayart. On apercevait un grand mouvement sur les hauteurs de Mulinacio, les enseignes s'agitaient, et les capitaines parcouraient les retranchements en assignant à chacun son poste. « Monseigneur de « Bayart, dit le prince, savez-vous que si nous « voyons bien les ennemis, nous sommes aussi en « belle vue ? quelques arquebusiers, embusqués « sur l'autre rive, pourraient nous choisir à leur « aise. » Comme il disait ces mots, don Pedro de Paz, chef des génétaires espagnols, parut au bord de la rivière, accompagné de vingt-cinq à trente gentilshommes à cheval.

Bayart s'avança jusque sur la grève du Ronco, qui se rétrécissait en cet endroit, et salua les Espagnols

en leur disant : « Messeigneurs, vous vous ébattez « comme nous, en attendant que la partie com- « mence; je vous prie, que l'on ne tire point de « votre côté, on ne tirera point du nôtre. » Don Pedro y consentit, et lui demanda s'il pouvait savoir à qui il parlait. Quand il sut que c'était au capitaine Bayart, si renommé dans les guerres de Naples, il lui dit : « Sur ma foi, Monseigneur de Bayart, encore que nous n'ayons rien gagné à votre « arrivée, et que j'en tienne votre camp renforcé « autant que de deux mille hommes, je n'en suis « pas moins aise de vous voir, et plût à Dieu qu'une « bonne paix entre votre maître et le mien nous « permît de deviser quelque peu ensemble, car tout « le temps de ma vie j'ai désiré l'amitié d'un aussi « preux gentilhomme que vous. » Bayart, avec sa courtoisie habituelle, lui rendit le change au double. « Seigneur, reprit don Pedro, voudriez-vous bien « me dire quel est ce seigneur de si bonne prestance « à qui les vôtres semblent porter tant d'honneur ? « — C'est notre chef, le duc de Nemours, le neveu « de notre roi et le frère de votre reine. »

A peine avait-il achevé, que tous les Espagnols, mettant pied à terre, s'avancèrent à l'extrémité de la rive, précédés de don Pedro de Paz qui adressa, en se découvrant, ces paroles au noble prince : « Sauf l'honneur et le service du roi notre maître, « nous prions votre Altesse de croire qu'elle n'a « point de serviteurs plus dévoués que nous. » Nemours les remercia avec affabilité, puis il ajouta :

« Messeigneurs, cette journée va décider à qui de « vous ou de nous demeurera la campagne ; mais « n'y aurait-il aucun moyen d'éviter l'effusion du « sang de tant de braves gens ? Si votre vice-roi « voulait vider ce différend de sa personne à la « mienne, je m'engage, en mon nom et en celui de « tous les miens, si je suis vaincu, à vous aban- « donner ce pays, et à retourner au duché de « Milan ; si votre vice-roi succombe, à votre tour, « vous vous retirerez au royaume de Naples. » Le marquis de la Padula lui répliqua sur-le-champ : « Je ne doute pas que l'effet ne répondit aux paroles « de Votre Altesse, mais notre vice-roi ne se fiera « point tant à sa personne qu'il accepte telle pro- « position. — Adieu donc, Messeigneurs, dit « Nemours aux Espagnols, je m'en vais passer « l'eau et promets à Dieu de ne la point repasser « que le camp ne soit vôtre ou nôtre. »

Le duc traversa le Ronco, et rangea son armée en bataille sans être inquiété par les ennemis qui, d'après les avis de Pedro Navarro, oracle du vice-roi, s'obstinaient à attendre les Français derrière leurs retranchements. Le demi-cercle que figuraient les troupes espagnoles sur le penchant de la colline, obligea Gaston à étendre ses lignes en forme de croissant, pour les envelopper dans une même attaque.

L'armée française s'arrêta à deux cents pas du fossé qui couvrait dans toute sa longueur les troupes espagnoles, et pendant deux heures on ne fit que

se canonner de part et d'autre. L'artillerie espagnole, disposée par Pedro Navarro, maltraitait horriblement l'infanterie française. Le brave seigneur de Molart et le capitaine Philippe de Friberg furent emportés d'un même coup de canon, et plus de deux mille soldats jonchaient la terre avant qu'on en fût venu aux mains. Cependant quelques pièces de canon que Bayart et d'Alègre avaient fait habilement pointer sur la cavalerie de Fabrizio Colonna, ne causaient pas de moindres ravages dans ses rangs, et il avoua depuis, étant prisonnier à Ferrare, qu'un seul coup lui avait enlevé trente-trois hommes d'armes. Mais Pedro Navarro lui avait fait donner les ordres les plus précis d'attendre les Français derrière les fossés.

Celui-ci patientait à la tête de son infanterie couchée à plat ventre au-dessous de la gendarmerie de Fabrizio, car pourvu qu'il la conservât intacte, la victoire lui paraissait assurée. Cependant Colonna et les siens blasphémaient de périr ainsi sans tirer l'épée « par la malice et l'opiniâtreté d'un « Marrane. » Bientôt il ne fut plus possible à leur chef de les retenir, ils s'écrièrent en leur langage : *Cuerpo de Dios! somos matados del cielo, vamos combatir los hombres*, et, sans plus attendre, ils sortent de leur camp et débouchent dans la plaine. Pedro Navarro fut contraint de les suivre avec son infanterie, qui, se relevant fièrement, engagea le combat avec les aventuriers et les lansquenets qui se trouvaient vis-à-vis d'elle.

La cavalerie de Fabrizio Colonna, au lieu de marcher droit à l'avant-garde, opéra un circuit pour donner sur le corps de bataille où se trouvait Nemours à la tête d'une petite troupe de gendarmes. Ceux-ci, joyeux d'en venir les premiers aux mains, baissèrent leurs visières, et, la lance en arrêt, marchèrent à leur rencontre. Fabrizio divisa soudainement ses hommes d'armes en deux corps pour envelopper ce faible escadron. Le Bon-Chevalier s'aperçut de la ruse, et dit au duc de Nemours : « Monseigneur, suivons leur exemple jusqu'après « le passage du fossé, car ils nous veulent enclore. » Cette manœuvre fut exécutée sur-le-champ.

Les Espagnols joignirent les Français en faisant un grand bruit et poussant leurs cris de guerre accoutumés : *Espagna, Espagna! san Iago! a los caballos!* Ils furent âprement reçus par la gendarmerie de Gaston, qui criait : France! France! aux chevaux! aux chevaux! et qui, de même que les Espagnols, ne visait qu'à démonter ses ennemis. « Depuis que Dieu créa ciel et terre, il ne fut « peut-être jamais vu un combat plus rude et plus « acharné que celui que les Français et les Espagnols « se livrèrent pendant une heure. » Les deux partis étaient obligés de temps en temps de s'arrêter vis-à-vis l'un de l'autre pour reprendre haleine, puis ils rechargeaient avec une nouvelle fureur.

Cependant les Espagnols étaient de moitié plus nombreux que les Français, et le combat devenait de plus en plus périlleux. Le seigneur d'Alègre

courut à l'avant-garde, et distinguant de loin, à ses couleurs, la bande de messire Robert de La Mark, il lui cria : « Blanc et noir, marchez! marchez! » et aussi : « Crussol et les archers de la garde, mar-« chez! » Le seigneur de La Palice et le duc de Ferrare, jugeant que d'Alègre ne les appelait point sans un pressant besoin, les firent incontinent partir à bride abattue. L'inégalité du nombre n'avait point empêché le duc de Nemours de faire perdre du terrain à Fabrizio Colonna, et l'arrivée de ce renfort redoubla la vivacité de l'attaque. Les archers de la garde portaient à l'arçon de leurs selles de petites coignées qui leur servaient à dresser leurs logements; ils les mirent en œuvre, et frappant à grands coups sur l'armet des Espagnols, ils en assommaient autant qu'ils en frappaient. A la fin les ennemis furent contraints de céder le champ de bataille, laissant sur les deux bords du fossé environ quatre cents hommes d'armes, outre plusieurs seigneurs espagnols et napolitains faits prisonniers et reçus à quartier.

Chacun se mit à la poursuite, et le duc de Nemours comme les autres, lorsque Bayart, apercevant ce prince tout couvert du sang et de la cervelle d'un de ses gendarmes emporté d'un coup de canon à ses côtés, l'arrêta et lui demanda s'il n'était point blessé. « Non, répondit-il, Dieu merci! mais j'en « ai blessé bien d'autres! — Or, Dieu soit loué, « répliqua le Bon-Chevalier, vous avez gagné la « bataille, et demeurez aujourd'hui le plus honoré

« prince du monde. Mais ne tirez plus avant, ras-
« semblez votre gendarmerie en ce lieu, et empê-
« chez surtout qu'on ne se mette au pillage, car il
« n'est pas encore temps. Le capitaine Louis d'Ars
« et moi allons après les fuyards, de crainte qu'ils
« ne se rallient aux gens de pied, et pour homme
« vivant, ne départez point d'ici, Monseigneur,
« que le capitaine et moi ne vous venions quérir. »
Le duc le lui promit, mais pour son malheur il ne tint pas parole.

Pendant que les gendarmeries de France et d'Espagne étaient aux prises, les gens de pied des deux nations se battaient avec une égale furie, mais avec une fortune différente. Les Gascons et les Picards n'avaient pu soutenir les redoutables phalanges de Pedro Navarro. Deux enseignes espagnoles, formant environ douze cents hommes, rompirent les Français et passèrent au travers de leurs bataillons, laissant sur la place une foule de morts. Reconnaissant bientôt que la bataille était perdue, cette intrépide cohorte ne voulut point retourner sur ses pas, mais perça outre, et se jeta sur une étroite et longue chaussée qui conduisait à Ravenne.

Le bâtard Du Fay et ses archers les rencontrèrent en chemin, et les forcèrent à faire volte-face; mais n'ayant point de gens de pied avec eux, ils les laissèrent aller, et poussèrent au fort de la bataille. Le combat continuait sur les bords du fossé, et les arquebusiers et les piquiers espagnols,

à la faveur de leur position, ne laissaient approcher ni lansquenets ni aventuriers. Le brave capitaine Jacob d'Empser fut atteint d'une arquebusade au travers du corps, et tomba par terre. Il se releva soudain, en criant à ses gens : « Mes amis, servez « le roi de France aussi bien qu'il nous traite ! » et il retomba mort. Un de ses lieutenants, nommé Fabian de Schlabersdorf, le plus grand et le plus bel homme de l'armée, voulut venger son capitaine ou ne pas lui survivre. Il prit sa pique par le milieu, et s'aidant de sa taille et de sa force prodigieuse, il l'appuya sur les piques des Espagnols si lourdement qu'il les fit toucher terre. Il fut percé de mille coups, mais son dévoûment fraya passage à ses gens, et les carrés ennemis furent enfoncés. Les soldats de Pedro Navarro se défendirent avec une valeur qui tenait de la rage; ceux qui ne pouvaient plus se servir de leurs jambes ni de leurs bras se traînaient encore pour mordre leurs ennemis; mais la gendarmerie de l'avant-garde étant venue les prendre en flanc, ils furent rompus, foulés aux pieds des chevaux et mis en pièces, excepté Pedro Navarro et quelques chefs qui furent reçus à quartier.

Les deux enseignes espagnoles que nous avons laissées sur le chemin de Ravenne, continuèrent leur route, poussant devant elles quelques Gascons débandés, qui s'enfuyaient vers l'endroit où Nemours avait promis à Bayart de l'attendre. « Hé bien ! maître Coquart, » disait en ce moment

le jeune prince en riant au seigneur Hautbourdin, « voici la bataille gagnée, et pourtant je n'y suis « point demeuré. — Monseigneur, reprit l'autre, « ce n'est pas encore fini. » Comme il disait ces mots, Gaston aperçut quelques piétons en désordre qui fuyaient de son côté, et courut au devant d'eux en leur demandant ce que c'était. Un maraud d'aventurier lui répondit : « Ah ! Monseigneur, ce « sont les Espagnols qui nous ont défaits. » Le pauvre prince, croyant le mal plus grand qu'il n'était, s'écria : « Qui m'aime me suive ! » et accompagné de quatorze ou quinze gens d'armes, il va se précipiter en désespéré sur cette bande de douze cents hommes.

Les Espagnols les reçurent en gens déterminés à vendre chèrement leur vie, et les cavaliers français, gênés par le peu de largeur de la chaussée, furent tous tués ou précipités dans l'eau. Le cheval du prince eut les jarrets coupés, et Nemours se jetant à bas l'épée à la main, ne résista avec pas moins de vaillance « que jadis Roland à Roncevaux. » Son cousin, Odet de Foix-Lautrec, le secondait avec une intrépidité pareille, en criant de toutes ses forces aux Espagnols : « Ne le tuez pas, c'est notre « vice-roi, le frère de votre reine ! » Malgré ses cris, ils l'achevèrent, et le pauvre duc resta sur la place, « percé de tant de coups, qu'il en avait qua- « torze ou quinze seulement depuis le menton jus- « qu'au front; et par là montrait bien le gentil « seigneur qu'il n'avait pas tourné le dos. »

Lautrec fut laissé pour mort à ses côtés, mais il en réchappa, défiguré glorieusement pour le reste de ses jours. Le brave Viveroz fut noyé dans le canal, et son père, le célèbre Yves d'Alègre, n'eut point à pleurer son fils, car il venait lui-même d'être tué à la défaite de Pedro Navarro.

Cependant le Bon-Chevalier et Louis d'Ars poursuivaient les fuyards, et achevaient la déroute des gens d'armes espagnols. Le vice-roi de Naples, bien digne du surnom de *signora Cardona*, que lui donnait le pape, s'enfuyait un des premiers. Il quittait son cheval pour monter sur un meilleur coureur, lorsque Bayart, paraissant, le força à se sauver sur le même, et à lui abandonner l'autre. C'était un des plus beaux coursiers que l'on pût voir, et le Bon-Chevalier en fit présent dans la suite à son capitaine, Monseigneur de Lorraine (1).

Bayart revenait trouver le duc de Nemours, accompagné seulement de trente ou quarante hommes d'armes excédés de fatigue, lorsqu'il rencontra sur la chaussée les deux enseignes espagnoles qui continuaient leur retraite en bon ordre. Il se mit en devoir de les charger; mais leur capitaine, don Samanego, sortit des rangs, et lui dit en son langage : « Seigneur, que voulez-vous? Vous voyez « bien que vous n'êtes pas assez en forces pour nous

(1) « Ce cheval jay veu plusieurs foys à Nancy, lequel estoit « le plus bel et hardy cheval que je vitz oncques, lequel despuis « Monseigneur de Lorrayne boutta en son haras pour la beaulté « dudit cheval. » (Symphorien Champier, *Gestes de Bayart*, feuillet 39).

« défaire. Vous avez gagné la bataille et tué tous « nos gens, qu'il vous suffise de cet honneur, et « laissez aller de pauvres fantassins échappés par « miracle. » Le Bon-Chevalier reconnut la vérité de ces paroles, et voulut bien y acquiescer, à condition qu'ils lui rendraient leurs enseignes. Elles lui furent livrées : les Espagnols ouvrirent leurs rangs, les Français passèrent au milieu, et ils continuèrent chacun leur route. Hélas ! si Bayart eût su que le bon duc de Nemours venait de périr sous leurs coups, il n'était point de quartier à espérer pour eux, et il serait plutôt « mort de dix mille morts, » que de ne pas le venger ! Il se hâtait de rapporter à Gaston les enseignes qu'il venait de conquêter, et il arriva pour les déposer sur son cadavre.

La consternation régnait dans l'armée française; la douleur s'exhalait en pleurs et en gémissements, et jamais soldats ne menèrent un si grand deuil de la mort de leur général (1). Ils perdaient en lui un prince de vingt-deux ans, qui avait remporté en peu de jours plus de victoires que les plus grands capitaines dans le cours d'une longue vie, et que ses ennemis eux-mêmes avaient surnommé *le Foudre de l'Italie.*

(1) « Monsieur, si le roy a gagné la bataille, je vous jure « que les pauvres gentils hommes l'ont bien perdue..... et peu- « vent bien dire ceux qui sont de deça qu'ils ont perdu leur père : « et de moi, Monsieur, je ne sçaurois vivre qu'en mélancholie, « car j'ai tant perdu que je ne le sçaurois écrire. » (Lettre de Bayart à son oncle l'évêque de Grenoble). Voyez cette pièce à l'*Appendix*.

Il périt dans cette bataille de Ravenne, une des plus sanglantes qu'on eût vues en Italie depuis « la bataille de Cannes, » douze mille Espagnols, et environ six mille Français; mais, à ne considérer que l'importance des morts, leur perte surpassa celle des ennemis. Il se trouva autant de capitaines français tués que de capitaines espagnols prisonniers, et l'on comptait plus de cinquante de ces derniers.

« Plût à Dieu, s'écria douloureusement Louis « XII à cette nouvelle, que j'eusse perdu tous les « états que je possède en Italie, et que mon neveu « et tant de braves capitaines fussent encore en « vie! Que le Ciel, dans sa colère, réserve de « semblables victoires à mes ennemis ! »

Le lendemain, la ville de Ravenne demanda à capituler; mais pendant que l'on était en pourparler, le capitaine Jacquin Caumont s'en vint fureter autour des murailles, et apercevant une brèche que l'on négligeait de garder, il résolut de profiter de l'occasion (1). En un instant il fut dans la ville, à la tête de ses compagnons, les aventuriers, charmés comme lui de venger la mort de leur capitaine, en s'enrichissant des dépouilles de l'ennemi. Toute l'armée suivit leur exemple, et cette riche et malheureuse cité fut pillée et saccagée avant que les généraux français eûssent pu s'y opposer. Le

(1) « Les mains fretillaient à Jacquin, la gorge lui demangeait « et eust esté très marry de faire l'astrologue menteur. » (E. PASQUIER, *Recherches de la France*, liv. VIII, chap. 41, p. 830).

seigneur de La Palice, que la mort du duc de Nemours avait appelé au commandement de l'armée, fit soigneusement rechercher les auteurs de cette violation des droits de la guerre. Le capitaine Jacquin fut pris au milieu des aventuriers et des Allemands, qui menaçaient de se mutiner; mais ils eurent beau faire, il fut pendu et étranglé sur la grande place de Ravenne. Encore, si les prédictions de l'astrologue de Carpi n'eûssent atteint que ce misérable!

La victoire de Ravenne aurait entraîné de grandes suites sans la mort du duc de Nemours, mais on eût dit que toute la vigueur de l'armée avait péri avec lui. Le pillage occasionna une immense désertion; les Allemands se retirèrent aux ordres de l'empereur, et bientôt l'armée victorieuse, au lieu de marcher sur Rome, comme l'avait projeté Gaston, battit en retraite. Les intrigues du roi d'Aragon et du pape, plus heureuses que leurs armes, avaient créé au roi de France de nouveaux ennemis, et trente mille Suisses et Vénitiens se préparaient à envahir le Milanais.

Le premier soin de l'armée française, à son retour dans cette ville, fut de célébrer les funérailles du duc de Nemours. Jamais cérémonie plus imposante n'accompagna un roi dans la tombe; il s'y trouva plus de dix mille hommes, la plupart à cheval et en deuil. Les principaux prisonniers, tels que Pedro Navarro, Fabrizio Colonna, les marquis de La Padula, de Pescaire, de Padilla,

et le cardinal de Médicis, depuis Léon X, furent contraints d'accompagner le corps de Gaston, et d'orner à pied, tête nue, le triomphe funèbre de leur vainqueur.



CHAPITRE XXXV

Les Français évacuent l'Italie.—Bayart est dangereusement blessé.—Il se rend à Grenoble. —Sa maladie et sa convalescence.—Le Bon-Chevalier « change vice à vertu. »

1512

Dix-huit mille Suisses, sous la conduite du cardinal de Sion, descendirent de leurs montagnes, portant le fameux étendard qu'ils avaient reçu du pape, avec cette fastueuse inscription: *Domatores principum, Amatores justitiæ, Defensores sanctæ Ecclesiæ romanæ.* Ils furent rejoints par les troupes vénitiennes et pontificales, et ces forces réunies composèrent une armée de plus de trente mille hommes, contre laquelle La Palice n'était point en état de résister. Le maréchal fut donc contraint de battre en retraite sur Pavie, où il résolut de se maintenir; mais à peine s'y trouva-t-il, que les Suisses se présentèrent aux portes, et, introduits, on ne sait comment, dans la ville, pénétrèrent jusque sur la grande place. Le capitaine d'Ars, gouverneur de Pavie, fit incontinent sonner l'alarme,

et accourut à la rencontre des Suisses, accompagné de quelques gens de pied et de cheval. Il fut bientôt rejoint par les seigneurs de La Palice, d'Humbercourt et de Bayart, qui firent merveilles d'armes; mais il était trop tard pour chasser les Suisses de Pavie, et il fallut se résoudre à l'évacuer sous le feu de l'ennemi.

Les autres capitaines défilèrent avec l'artillerie, sur un pont de bois que l'on avait prudemment jeté sur le Tésin, pendant que Bayart arrêtait les Suisses avec trente-six de ses hommes d'armes. Il soutint leurs efforts plus de deux heures, et, quoiqu'il eût eu deux chevaux tués sous lui, il n'avait pas encore perdu un pouce de terrain; mais sur ces entrefaites, le capitaine Pierre Pont, qu'il avait détaché pour observer les mouvements de l'ennemi, vint l'avertir que les Suisses passaient dans des bateaux, à dessein de s'emparer de l'autre extrémité du pont. Alors le Bon-Chevalier recula au petit pas, et, après de rudes assauts, parvint à gagner la rive opposée. Trois cents aventuriers qui tenaient ferme à la tête du pont, furent moins heureux que lui. Il ne restait plus à passer, de toute l'artillerie, qu'une énorme coulevrine nommée *madame de Forli*, prise sur les Espagnols à la journée de Ravenne, et que les soldats ne pouvaient se décider à abandonner. La pesanteur de cette pièce effondra la première barque du pont, et les pauvres aventuriers n'eurent d'autre ressource que de se jeter dans le Tésin, où pour la plupart ils furent noyés.

Mais les malheurs de cette journée n'étaient point encore finis : Bayart se tenait à l'autre bord, attentif à recueillir les victimes échappées à ce désastre, lorsqu'un coup de fauconneau, parti de la ville, le frappa entre l'épaule et le cou, et lui emporta la chair jusqu'aux os. Ceux qui virent le coup le crurent mortel ; mais le Bon-Chevalier qui s'effrayait difficilement, dit à ses compagnons : « Messeigneurs, ce n'est rien... » Cependant le sang coulait en abondance, et l'on eut bien de la peine à l'étancher. Comme il ne se trouvait pas là de chirurgien, ses soldats déchirèrent leurs chemises, mirent dessus la blessure de la mousse d'arbre, et la bandèrent le mieux qu'ils purent. Le Bon-Chevalier remonta gaillardement à cheval, et suivit l'armée, toujours à son même poste, à l'arrière-garde.

Les débris des troupes françaises gagnèrent Alexandrie, et repassèrent les Alpes, sans conserver d'autres places en Italie que les citadelles de Crémone, de Milan et de Brescia. Cette armée, qui, le 11 avril 1512, campait victorieusement sur les bords de la mer Adriatique, se trouva, sans avoir perdu une seule bataille, repoussée au delà des monts, le 28 juin de la même année. Il serait hors de notre sujet de suivre Machiavel dans la discussion des causes qui amenèrent d'aussi funestes résultats.

Ce fut dans le désordre qui règne d'ordinaire dans les retraites des Français, que le cardinal de

Médicis trouva le moyen de s'échapper; « de quoi « il s'avisa fort à propos, » car la tiare pontificale, qu'il ceignit dans le courant de l'année, ne le fût pas allé chercher dans sa prison de France.

Le Bon-Chevalier se rendit droit à Grenoble pour visiter son bon oncle l'évêque, qu'il n'avait pas vu depuis bien longtemps. Laurent des Alleman reçut son neveu avec une satisfaction difficile à décrire, et le fit loger à l'évêché, où il n'y eut pas de soins et d'attentions qu'il ne lui prodiguât. Les gentilshommes, les dames de la ville et des alentours s'empressèrent d'aller rendre visite à un guerrier, l'honneur non seulement de sa famille, mais de tout le Dauphiné. Ils ne pouvaient se lasser de lui exprimer leur admiration par des louanges qui embarrassaient fort le modeste seigneur.

Mais, soit les fatigues de la guerre, soit quelques ressentiments de sa blessure, le Bon-Chevalier fut saisi d'une fièvre continue qui, au bout de dix-sept jours d'accès, l'avait tellement affaibli, que l'on désespérait de sa vie. Le pauvre gentilhomme, désolé de mourir dans son lit, adressait au ciel des prières et des complaintes qui arrachaient des larmes à tous ceux qui l'entouraient.

Avec cette foi sincère et cette pieuse familiarité des chrétiens du seizième siècle : « Las! disait-il, « mon Dieu, si c'est ton bon plaisir de me retirer « déjà de ce monde, que ne me fis-tu la grâce de « mourir en la compagnie de ce noble prince, le « duc de Nemours, et de mes autres camarades,

« à la journée de Ravenne; que ne me laissas-tu « plutôt périr sur les remparts de Brescia, lorsque « je fus si grièvement blessé? Hélas! j'en fusse « mort beaucoup plus joyeux, car au moins j'eusse « ensuivi mes bons aïeux, qui tous sont demeurés « sur des champs de bataille. Sire Dieu, ne m'as- « tu fait échapper à de si grands dangers d'artillerie, « en batailles, rencontres et assauts, que pour me « laisser mourir en mon lit comme une pucelle! « Toutefois, que ta sainte volonté soit faite; je suis « un grand pécheur, mais j'espère en ton infinie « miséricorde. Hélas! mon Créateur, je t'ai par « le passé grandement offensé; mais si tu m'eusses « accordé quelques jours de plus, j'avais ferme « intention, avec ta grâce, d'amender au plus tôt « ma mauvaise vie. »

Au milieu des ardeurs de la fièvre qui le brûlait, c'était à monseigneur saint-Antoine, si renommé dans le Viennois, que le Bon-Chevalier adressait ses touchantes doléances : « Hé! glorieux Confes- « seur et vrai ami de Dieu, saint Antoine, toi que « j'ai toute ma vie honoré, et servi avec tant de « confiance, tu me laisses aujourd'hui brûler en si « extrême chaleur, que la mort me serait préfé- « rable. Hélas! n'as-tu donc point de souvenance « que durant les guerres d'Italie, étant à Rubiera « dans un de tes monastères, je le gardai de brûler, « et empêchai les lansquenets d'y mettre le feu? « En commémoration de ton saint nom, je m'y « logeai, quoiqu'il fût hors de la ville, et nuit et

« jour exposé aux attaques de l'ennemi, et préférai « d'y demeurer en tel danger un mois entier, plutôt « que de laisser détruire ta maison. Je te supplie « de m'alléger de cette grande chaleur, ou au moins « d'obtenir de Dieu que bientôt il m'ôte de ce monde, « si n'est son bon plaisir de me rendre à la santé. »

Le pieux évêque ne désemparait le chevet de son neveu que pour aller dans son oratoire offrir à Dieu ses prières et ses larmes. Gentilshommes, bourgeois, marchands, religieux et religieuses remplissaient nuit et jour les églises de Grenoble, faisant des oraisons et des neuvaines pour sa conservation. Leurs prières furent enfin exaucées; la fièvre diminua peu à peu, et commença à laisser quelque répit à Bayart. Ensuite elle le quitta tout-à-fait, et l'appétit lui revint, de sorte qu'en moins de trois semaines de soins et de ménagements, sa guérison fut complète. Il se remit à monter à cheval aux alentours de Grenoble, à visiter ses amis et les dames, de maison en maison, à prendre part aux fêtes et aux banquets dont sa convalescence fut l'objet.

Or, le Bon-Chevalier « n'était pas un saint, » et il oublia insensiblement les belles promesses qu'il avait faites à Dieu quand la fièvre le tenait. Un jour qu'il se sentit encore plus gaillard que d'ordinaire, il lui prit envie d'avoir « compagnie française, » et voilà qu'il dit à son valet de chambre qui se nommait le bâtard de Cordon (1) : « Bâtard, je te prie

(1) On le retrouve ainsi dénommé dans une *montre* de la com-

« de me trouver pour ce soir quelque belle fille; par « ma foi, je crois que je ne m'en trouverai que « mieux. » Cordon ne perdit pas de temps à satisfaire son maître, et alla s'adresser à la veuve d'un pauvre gentilhomme qui avait une jolie fille à peine âgée de quinze ans. L'extrême pauvreté de la mère la fit consentir à ses propositions, dans l'espérance que les libéralités du seigneur de Bayart, mettraient sa fille en position de s'établir par la suite. Elle endoctrina si bien la jeune personne, qu'elle consentit au marché, moins de gré cependant que de force.

Elle fut livrée au valet, qui l'introduisit secrètement au logis du Bon-Chevalier, et l'enferma dans un cabinet, en attendant le retour de son maître. Bayart rentra un peu tard, arrivant d'un souper où il venait gaîment de terminer la soirée. Le Bâtard s'empressa de lui annoncer qu'il avait fait la plus belle découverte du monde, et que la jeune fille était même damoiselle. Il ouvrit la porte du cabinet, et Bayart trouva la jeune personne en effet belle comme un ange, mais les yeux tout enflés des pleurs qu'elle avait répandus. Il s'en aperçut, et lui dit : « Comment, m'amie! qu'avez-vous donc? Ne « savez-vous pas bien pourquoi vous êtes venue « ici? » La pauvre fille se mit à genoux et lui répondit : « Hélas! oui, Monseigneur, ma mère m'a

pagnie de Bayart, datée de Cassano en Lombardie, le 24 octobre 1523. Depuis le treizième siècle, la maison de Cordon tient rang parmi les plus illustres du Bugey. (Voyez Sam. Guichenon).

« ordonné de faire tout ce que vous voudriez ;
« toutefois, je suis vierge, et ne fis onc mal de
« mon corps, ni n'avais volonté d'en faire si je n'y
« fusse contrainte. Mais nous sommes si pauvres,
« ma mère et moi, que nous mourons de faim,
« et plût à Dieu que je fusse déjà morte, au moins
« je ne serais point au nombre des malheureuses
« filles, et déshonorée pour le reste de ma vie. »
Ses sanglots l'interrompirent, et redoublèrent avec tant de violence, qu'elle était près de suffoquer.

Le Bon-Chevalier, attendri de la vertu que montrait cette jeune personne, lui dit d'une voix émue :
« En vérité, m'amie, je ne serai pas si méchant de
« vous faire manquer à une aussi louable résolu-
« tion. » Ni les charmes d'une beauté éplorée, ni la nuit, ni l'occasion, ne firent outrepasser au Chevalier sans reproche les barrières de l'honnêteté. « Changeant vice à vertu, » il prit la damoiselle par la main, la couvrit d'un manteau, et, précédé du valet une torche à la main, il la conduisit lui-même coucher au logis d'une noble dame, sa parente.

Le lendemain matin, il envoya chercher la mère, et lui dit : « Venez çà, m'amie, ne me mentez
« point, votre fille est-elle pucelle ? — Sur ma foi !
« Monseigneur, quand le Bâtard la vint quérir
« hier, jamais elle n'avait eu connaissance d'homme.
« — Vous n'en êtes que plus coupable de la vou-
« loir faire méchante ! » La pauvre femme, honteuse et tremblante, ne sut alléguer autre excuse

que son extrême pauvreté. Le Bon-Chevalier lui dit : « Ne commettez oncques une action aussi lâche « que de vendre votre fille ; vous devriez, en votre « qualité de noble, en être plus sévèrement punie. « N'avez-vous donc personne qui vous l'ait jamais « demandée en mariage ? — Oui bien, dit-elle, un « mien voisin, fort honnête homme ; mais il exige « six cents florins, et je n'en ai pas la moitié vail- « lant. — Et si elle les avait, l'épouserait-il ? — « Oui, sûrement, » répondit-elle. Alors Bayart prit des mains de son valet une bourse, d'où il tira trois cents écus en lui disant : « Tenez, m'amie, « voilà deux cents écus qui valent six cents florins « de ce pays et mieux, pour marier votre fille, et « cent pour son trousseau. » Il compta encore cent autres écus à la mère, et ordonna au Bâtard de Cordon de ne pas la perdre de vue que sa fille ne fût mariée. Trois jours après la noce fut célébrée ; la damoiselle retira sa mère chez elle, et fit depuis un très honorable ménage (1).

(1) Pasquier, *De la sage retraicte du capitaine Bayart en l'exécution d'un amour vitieux,* liv. VI, chap. 19, p. 598.



CHAPITRE XXXVI

Guerre de Navarre. — Plaisante altercation entre Bayart et les lansquenets.

1512

Il n'était pas dans la nature de Bayart de prolonger son séjour au logis lorsqu'il y avait ailleurs des périls à courir. Après avoir pris congé de son oncle et de ses amis, il quitta Grenoble pour se diriger sur Lyon. Instruits de son passage, les échevins s'empressèrent d'aller lui rendre visite, et les Registres de la Ville nous apprennent qu'ils n'oublièrent pas « le vin d'honneur » que le Consulat était alors dans l'usage d'offrir aux étrangers de distinction.

Le Bon-Chevalier ne tarda pas à poursuivre sa route et à aller rejoindre l'armée que le roi envoyait en Navarre, pour reconquérir à son légitime souverain ce royaume que Ferdinand le Catholique avait envahi, sous des prétextes aussi injustes que frivoles. Jean d'Albret, victime de sa fidélité à la France,

s'était réfugié auprès de Louis XII qui, distrait par les guerres d'Italie, n'avait encore pu songer à son rétablissement. Le prince détrôné, à la tête d'une division que commandaient La Palice et Bayart, pénétra par le val de Roncal, jusque dans l'intérieur de la Navarre, pour seconder, disait-il, le soulèvement général de ses anciens sujets. Les Français eurent d'abord quelques succès, et se rendirent maîtres de plusieurs places; mais d'Albret s'était fait illusion sur les sentiments des Navarrois, et à peine fut-il rejoint par quelques seigneurs de la faction de Grammont. Tandis qu'au lieu de mettre l'armée espagnole « comme une gaufre entre deux « fers, » il s'obstinait devant une petite ville, le duc d'Albe se jeta à marche forcée dans Pampelune, et en expulsa tous ses partisans. Jean d'Albret persista à tenter le siége de sa capitale, et La Palice et Bayart, engagés dans une entreprise dont ils prévoyaient la mauvaise issue, n'en déployaient pas moins de zèle et de courage.

A quatre lieues de Pampelune se trouvait un château important par sa situation, et dont la prise était indispensable aux assiégeants. Il n'était pas défendu par une garnison bien formidable, mais les Espagnols réunissaient dans son voisinage des troupes nombreuses, sous la conduite de Manrique de Lara, duc de Najera. Le roi de Navarre et le seigneur de La Palice prièrent Bayart de se charger de cette expédition, et il accepta en homme qui ne compta jamais fatigues ni dangers. Avec sa compa-

gnie, celle du capitaine Germain de Bonneval, huit cents lansquenets et quelques centaines d'aventuriers, il se rendit le jour même devant le château. Aussitôt il envoya sommer les Espagnols de le remettre à son souverain légitime, le roi de Navarre; leur faisant déclarer qu'il les laisserait se retirer vies et bagues sauves; mais que s'ils étaient emportés, ils devaient s'attendre à être tous mis en pièces. La garnison était composée de vieux soldats; ils répondirent qu'ils ne rendraient point la place et encore moins eux.

Bayart fit sur-le-champ mettre en batterie quatre grosses pièces de canon, et commença à battre vivement la muraille. Les assiégés, qui étaient environ cent hommes munis d'arquebuses à crocs et de fauconneaux, ripostèrent vigoureusement à l'artillerie française. Mais leurs efforts furent vains pour empêcher qu'en moins d'une heure la brèche ne se trouvât praticable. La position élevée du château le rendait encore de difficile accès; mais, en semblable occasion, il ne fallait pas y regarder de si près. Bayart fit sonner l'assaut, et donna ordre aux lansquenets de marcher. Pas un ne bougea. Ils lui firent réponse par leur trucheman que, suivant les articles de leur capitulation, ils devaient toucher double paye toutes les fois qu'ils prenaient une place d'assaut, et qu'ils ne marcheraient pas auparavant. Le Bon-Chevalier n'entendait rien à leurs prétentions; toutefois comme les moments étaient précieux, il leur répondit de marcher toujours, et

que s'ils prenaient la place, ils auraient ce qu'ils demandaient. C'était apparemment des promesses sonnantes qu'il leur fallait, et au diable si un seul lansquenet remua! Les aventuriers français se précipitèrent gaillardement à la brèche, mais ils furent vigoureusement repoussés jusqu'à trois fois par les assiégés, qui n'étaient pas gens à reculer.

Le Bon-Chevalier, reconnaissant qu'il lui serait impossible de les forcer avec si peu de monde, fit sonner la retraite. Il recommença à battre la place, dans l'intention apparente d'agrandir la brèche, mais en effet pour exécuter une idée qui lui était venue. Il appela un de ses hommes d'armes nommé Petit-Jehan de La Vergne, dont il avait éprouvé la bravoure et l'intelligence, et lui dit: « La Vergne, « si vous voulez me rendre un bon service, je vous « en garantis une meilleure récompense. Vous « voyez là-bas cette grosse tour qui forme l'encoi- « gnure du château; pendant que je vais recom- « mencer l'assaut, vous prendrez deux ou trois » échelles avec quarante ou cinquante de vos cama- « rades, et irez essayer de l'escalader. Sur ma vie, « vous n'y devez trouver personne, et si vous n'en- « trez tout à votre aise dans la place, onc n'ayez « confiance en moi. »

Il n'avait pas besoin de lui en dire davantage. Pendant que Bayart faisait redonner un assaut plus vif encore que le premier, et que tous les Espagnols combattaient sur la brèche, La Vergne, sans être aperçu, exécuta à merveille ses ordres. Tout-

à-coup les assiégés entendirent crier derrière eux : France! France! Navarre! Navarre! et furent à l'instant chargés par quarante ou cinquante Français. Ils essayèrent une inutile résistance, et, cernés de toute part, ils furent massacrés jusqu'au dernier. La place fut pillée, et Bayart, après y avoir laissé quelques aventuriers sous les ordres d'un gentilhomme du roi de Navarre, se mit en devoir de ramener ses gens au camp.

Comme il se disposait à partir, deux capitaines des lansquenets s'approchèrent, et lui firent demander par leur trucheman la double paie qu'il leur avait promise si la ville était prise. Courroucé de leur insolence, le Bon-Chevalier répondit à l'interprète : « Dites à vos coquins de lansquenets que je leur « ferai plutôt bailler à chacun un licou pour les « pendre. Les lâches qu'ils sont n'ont jamais voulu « monter à l'assaut, et ils demandent double paie ! « J'en instruirai monseigneur de La Palice et mon- « seigneur de Suffolk, leur capitaine-général, mais « ce sera pour les faire casser ; ils ne valent pas les « gourgandines de l'armée. » Le trucheman leur traduisit fidèlement cette réponse, et tous les lansquenets se mirent à jurer et à murmurer en agitant leurs piques d'un air menaçant. Bayart fit sonner à l'étendard, rassembla ses gendarmes et les aventuriers, bien décidé, si les Allemands venaient à bouger, à les tailler en pièces. Il partit au petit pas, et les lansquenets, doux comme moutons, suivirent, comme si de rien n'était, le reste de la troupe

jusqu'au camp devant Pampelune. Bayart fut accueilli à son retour par le roi de Navarre, La Palice et le duc de Suffolk, qui le félicitèrent à l'envi sur son heureuse expédition. De son côté, il leur raconta la méthode des lansquenets pour avoir double paie, dont ils ne purent se lasser de rire.

Bayart retint à souper plusieurs des principaux capitaines, et entre autres le duc de Suffolk, capitaine-général de tous les lansquenets qui se trouvaient dans l'armée française, au nombre de six à sept mille hommes. Sur la fin du repas, entra dans la salle un lansquenet plus d'à moitié ivre, et ne sachant dire autre chose sinon qu'il cherchait le capitaine Bayart pour le tuer, parce qu'il ne leur voulait pas faire donner de l'argent. Le capitaine Pierre Pont étant parvenu à démêler ces paroles dans le mauvais jargon de l'Allemand, dit au Bon-Chevalier en riant : « Monseigneur, voici un lans-« quenet qui vous cherche pour vous tuer. » Bayart, qui n'avait garde de laisser échapper une aussi bonne occasion d'amuser ses convives, se leva de table, l'épée au poing, et dit au lansquenet d'une voix terrible : « Est-ce vous qui cherchez le capi-« taine Bayart pour le tuer ? Le voici, défendez-« vous ! » Les fumées du vin n'empêchèrent le pauvre diable d'avoir une belle peur, et il répondit en baragouinant : « Ce n'est pas moi tout seul qui « veux tuer le capitaine Bayart, ce sont tous les « lansquenets. — Ah ! sur mon âme, » reprit le Bon-Chevalier qui gardait un sérieux imperturbable,

« je quitte la partie, et ne me sens pas de force à « combattre à moi seul sept mille lansquenets. « Compagnon, je vous demande quartier pour « l'amour de Dieu. » Toute la compagnie riait aux éclats de ce dialogue, et le Bon-Chevalier, voulant achever la scène, fit asseoir son homme à table vis-à-vis de lui. Puis, avant de le renvoyer, il compléta par de fréquentes rasades ce qui était déjà commencé; le lansquenet, content comme un roi, promit qu'il défendrait jusqu'à son dernier soupir le capitaine Bayart envers et contre tous, et se retira en jurant qu'il était homme de bien et que son vin était bon.

Le lendemain du retour du Bon-Chevalier, l'artillerie commença à battre les murailles de Pampelune, et ne tarda pas à ouvrir une brèche suffisante pour donner l'assaut. Mais les Espagnols soutinrent deux attaques consécutives avec tant de valeur et de succès, que les Français furent repoussés après avoir perdu beaucoup de monde. Le roi de Navarre se disposait à tenter un troisième assaut, lorsque le duc de Najera parut sur les hauteurs avec des troupes considérables. La disette la plus affreuse règnait dans le camp français; il n'y avait plus d'espoir d'emporter Pampelune en vue de l'armée espagnole, et il fallut lever le siége et songer à la retraite. Le défaut de vivres la rendit extrêmement pénible; plusieurs soldats moururent de faim, et à peine si les autres, sans chaussure et presque sans vêtement, purent se traîner à travers des monta-

21

gnes escarpées et déjà couvertes de neige. Louis de Beaumont, chef de la faction navarroise opposée à Jean d'Albret, et le capitaine espagnol Villalba, harcelaient en outre les Français dans leur marche, et leur faisaient essuyer à chaque défilé de sanglantes escarmouches.

Un soir que le duc de Suffolk rentra fort tard au camp, harassé d'une journée entière passée les armes à la main, il alla trouver le Bon-Chevalier, avec lequel il avait lié la plus intime amitié, et lui dit : « Capitaine Bayart, mon ami, je meurs de faim; « donnez-moi aujourd'hui à souper, je vous en « prie, car mes gens m'ont répondu qu'il n'y avait « pas un morceau de pain chez moi. — Volontiers, « Monseigneur, lui répondit le Bon-Chevalier avec « la plus comique assurance, et je vous promets que « vous serez bien traité; qu'on appelle mon maître-« d'hôtel. Milieu, lui dit-il, allez devant faire hâter « le souper, et que nous soyons servis comme dans « Paris; » et Suffolk de rire à gorge déployée, car depuis deux jours à peine pouvait-on se procurer quelques mauvais pains de millet.

Bayart se couvrit de gloire dans cette retraite; il soutenait les attaques réitérées des ennemis, pressait la marche des siens, ralliait les traîneurs, et ne se retirait jamais que le dernier. Toute sa vie son poste fut, dans les retraites, à la queue de l'armée, et dans les attaques, à l'avant-garde. Le Bon-Chevalier avait coutume de dire et prouvait qu'il est trois choses opportunes en guerre : « assaut de

« lévrier, défense de sanglier, et fuite de loup. »

Ce ne fut pas sans une vive satisfaction que les Français rentrèrent dans Bayonne, où ils trouvèrent de quoi se refaire des fatigues et des privations qu'ils venaient de supporter. Mais un grand nombre de gens de pied qu'avait à peine épargnés la famine, moururent de l'excès contraire. Telle fut l'issue de l'expédition de Navarre, commencée sous les auspices les plus favorables, mais que l'incapacité de Jean d'Albret termina d'une manière si désastreuse pour les Français et pour lui qui perdit à jamais la portion de son héritage conquise par Ferdinand.



CHAPITRE XXXVII

La timidité du seigneur de Piennes empêche le Bon-Chevalier d'enlever le roi d'Angleterre. — Présence d'esprit de Bayart à la journée des Éperons.

1513

La mort du pape Jules, cet ennemi irréconciliable des Français, vint donner à Louis XII quelque espoir de recouvrer son duché de Milan. Ce pontife fut surpris par la mort, le 21 février 1513, lorsqu'il se préparait à bouleverser de nouveau l'Italie, dont il avait rêvé la suprême dictature. Il réunissait la plupart des qualités qui font les grands princes; mais il fut déplacé dans la chaire de saint Pierre, et il apprit à mépriser une autorité dont il avait abusé. Le cardinal Jean de Médicis lui succéda sous le nom de Léon X. Ce nouveau pape annonça les intentions les plus conciliantes; mais, en remettant au 12 avril son entrée solennelle dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, il avertit Louis XII qu'il n'avait point oublié l'anniversaire de la journée de Ravenne.

Cependant le provéditeur André Gritti, mettant sa captivité à profit, venait de signer à Blois un traité aussi favorable à la France qu'à la République. Le roi, assuré de la coopération des Vénitiens, fit passer les Alpes à une puissante armée, sous les ordres du célèbre Louis de la Trémoille. Soumettant toute la Lombardie au seul bruit de sa marche, ce général renferma Maximilien Sforza dans Novarre, et tout semblait annoncer que le fils éprouverait le même sort que le père. Mais douze mille Suisses, « ayant bu chacun un coup, » sortent après minuit de la ville, et avant que La Trémoille eût pu ranger sa gendarmerie en bataille, ils s'emparent de son artillerie, massacrent ses gens de pied, et jettent ses troupes en déroute. Les débris de l'armée française repassèrent les Alpes de nouveau, et le duché de Milan demeura à Maximilien Sforza, ou plutôt aux Suisses, ses braves, mais incommodes alliés.

Tandis que Louis XII perdait l'espoir de recouvrer ses conquêtes, il se formait à Malines, sous les auspices du pape, une ligue qui menaçait ses propres états d'un envahissement prochain. Léon X avait trouvé dans Henri VIII un allié tel qu'il lui en fallait pour donner de l'occupation au roi de France, et l'empêcher de reporter ses armes en Italie.

Le 17 juin 1513, le monarque anglais débarqua à Calais, précédé du comte de Shrewsbury, qui sur-le-champ investit Térouane, à la tête d'un corps de troupes formidable. Cette place bonne et bien

fortifiée était défendue par deux braves capitaines, les seigneurs de Téligny et de Pontdormy. Outre leurs compagnies, ils avaient quelques aventuriers français et une bande de lansquenets, sous la charge du capitaine Brand. Une semblable garnison était en état de soutenir un long siége, si elle eût eu des vivres et des munitions. « Mais ordinaire-« ment en France on ne fait volontiers provision « de saison ni de raison. »

Pendant que le comte de Shrewsbury canonnait cette place, le roi d'Angleterre vint de Calais rejoindre son armée, et il ne tint pas à Bayart qu'il ne tombât entre les mains des Français. Ce prince n'avait avec lui que huit mille fantassins anglais et quatre mille lansquenets, sans un seul homme de cheval, lorsqu'il fut rencontré au village de Tournehem par les Français au nombre de douze cents hommes d'armes, sans un seul fantassin. Les deux troupes s'approchèrent à une portée de canon l'une de l'autre. Henri VIII, saisi de frayeur, mit pied à terre et courut se placer au milieu d'un carré de lansquenets. Bayart voulait à toute force profiter de la bonne volonté des gendarmes, et charger les ennemis. Il répéta plusieurs fois au seigneur de Piennes : « Chargeons-les, Monseigneur, nous ne « courons aucun risque : si nous les ouvrons à la « première charge, ils sont rompus et défaits; si « nous sommes repoussés, nous nous retirerons « sans danger; ils sont tous à pied et nous à « cheval. » Mais de Piennes, homme timide et

inexpérimenté, auquel le roi avait, par trop d'égards, laissé la conduite de cette guerre, en sa qualité de gouverneur de la province, lui répliqua toujours : « Monseigneur de Bayart, j'ai ordre sur ma vie, « du roi notre maître, de ne rien hasarder, et seu- « lement de garder le pays ; faites ce qu'il vous « plaira, mais je n'y donnerai pas mon consente- « ment. » Il n'en put tirer autre réponse, et le roi d'Angleterre et ses gens de pied passèrent au nez des Français. Le Bon-Chevalier, qui les voyait échapper à regret, ne put davantage se contenir : il fondit avec sa compagnie sur l'arrière-garde, et lui fit si bien doubler le pas, qu'elle abandonna une grosse pièce d'artillerie nommée Saint-Jean, l'une des douze pièces du même calibre que le roi d'Angleterre appelait ses douze apôtres. Bayart la ramena au camp, et en fit depuis hommage au roi.

Quelques jours après, Maximilien rejoignit Henri VIII devant Térouane, et donna l'étrange spectacle d'un empereur d'Allemagne à la solde d'un roi d'Angleterre. Leurs troupes réunies s'élevaient à cinquante-cinq mille hommes ; celles du roi de France ne dépassaient pas trente mille, et il n'était pas possible d'en augmenter le nombre sans dégarnir la Bourgogne menacée par les Suisses. Louis, quoique vivement tourmenté par la goutte, prit le parti de se faire transporter à Amiens, pour être plus à portée de diriger ses troupes.

Cependant la garnison de Térouane opposait la plus courageuse résistance, et le siége durait depuis

un mois, lorsque Pontdormy envoya avertir le roi que, s'il ne recevait des provisions, il serait réduit à mourir de faim ou à capituler avant trois jours. De Piennes reçut ordre de faire entrer des vivres dans Térouane à quelque prix que ce fût.

Un conseil de guerre fut assemblé au camp de Blangy. Les uns furent d'avis de ravitailler Térouane de nuit avec cinq cents hommes d'armes; les autres prétendirent qu'il le fallait tenter en plein jour, avec huit cents au moins; enfin chacun donna son opinion. Quand vint le tour de Bayart, tous les capitaines prêtèrent attentivement l'oreille aux paroles « d'un aussi renommé *expérimentateur* de « guerres. » « Messeigneurs, dit-il, je trouve bien « difficile d'avitailler une place assiégée sans com- « battre, ni faire lever le siége, et je ne crois pas que « vous le puissiez faire autrement qu'en marchant « à la tête de toutes nos troupes, et en livrant « bataille aux ennemis. Mais si le roi ne veut ainsi « aventurer son royaume ni son armée, il ne reste « qu'à mander à ceux de Térouane de faire honnête « composition avec le roi d'Angleterre. — Certes, « lui répondit le seigneur de Piennes, voici, seigneur « de Bayart, deux avis bien différents. Le premier « assurément est digne de votre grand cœur, mais « par trop hasardeux; quant au second, si un autre « que Bayart l'eût ouvert, il semblerait provenir « de couardise; or, Messeigneurs, mon avis est « qu'il faut tenir le moyen, ni trop ni peu. »

Il fut décidé que le capitaine de Fontrailles avec

ses Albanais, portant chacun sur le cou de son cheval un quartier de lard et un sac de poudre, s'avanceraient jusque sous les murailles de Térouane, et jetteraient lard et poudre dans les fossés de la ville. Ils seraient suivis jusque sur les hauteurs de Guinegâte par quatorze cents hommes qui, tout en évitant un engagement, protégeraient leur marche et leur retour. « Messeigneurs, dit le Bon-Chevalier, « je ne douterais point de la réussite de ce plan, si « vous aviez affaire seulement aux Anglais et aux « deux opiniâtres qui gouvernent tout chez eux, « l'aumônier et le grand-écuyer (1). Mais l'empe- « reur Maximilien est au camp avec quelques preux « hommes d'armes bourguignons et hennuyers, qui « ne dorment jamais que d'un œil, je vous certifie « qu'ils savent à l'heure même ce que nous venons « de décider, et que vous ne sauriez rien faire qu'ils « n'en soient avertis. Ne pensez pas que j'aie parlé « tout à l'heure par outrecuidance téméraire ou « pusillanimité féminine : je suis prêt à faire tout ce « qu'il plaira au roi et au conseil d'ordonner, et je « vous jure que je serai bien pressé si je recule, sur « ce je prie Dieu que notre entreprise soit heureuse. »

Les Albanais partirent pour exécuter leur commission, suivis, malgré les ordres du seigneur de Piennes, d'une foule de jeunes seigneurs qui s'étaient joints à eux par partie de plaisir.

(1) Le cardinal de Volsey et Charles Brandon, que Henri VIII venait de revêtir du titre de duc de Suffolk, au préjudice du véritable duc de Suffolk, de la maison de la Pole, alors réfugié en France.

L'entreprise réussit à merveille, et les provisions furent recueillies par les assiégés ; mais le roi d'Angleterre qui n'avait pas été prévenu à temps pour s'opposer à l'expédition des Français, les attendait au retour. Il posta derrière une colline, qu'ils étaient forcés de repasser, dix mille archers anglais, cinq à six mille lansquenets, et dix pièces d'artillerie, puis il envoya ses hommes d'armes les attaquer de front. De Piennes s'efforçait de presser la retraite, mais les jeunes seigneurs ne daignaient pas l'écouter ; la plupart ôtèrent leurs casques à cause de la chaleur, montèrent sur leurs chevaux de main, « riant, buvant à la bouteille, » sans songer à l'ennemi.

La cavalerie anglaise et bourguignonne atteignit bientôt les Albanais qui, ayant reçu l'ordre précis de ne point combattre, se retirèrent à toute bride auprès de la gendarmerie. Les hommes d'armes se mirent en bataille aussi bien qu'il leur fut possible dans le désordre qui régnait parmi eux, et soutinrent quelque temps le choc des ennemis. Mais tout-à-coup ils aperçurent l'infanterie anglaise qui s'avançait pour leur couper chemin, et croyant avoir affaire à l'armée entière, ils se débandèrent soudain et s'enfuirent au grand galop. Le duc de Longueville essaya vainement de les rallier. La Palice avait beau leur crier de toutes ses forces : « Tourne, homme d'armes ! tourne ! ce n'est rien ! » ils n'en fuyaient que plus fort. Bientôt ces deux seigneurs furent entourés par les ennemis; le duc de Longue-

ville demeura prisonnier. Pour La Palice, « comme un second Hector, » il se débarrassa des mains de ceux qui l'avaient saisi, et courut à Blangy.

Bayart, contraint, et à son grand regret, de tourner le dos comme les autres, faisait volte-face à chaque pas avec son compatriote François de Sassenage et une quinzaine d'hommes d'armes restés autour de lui. Il rencontra sur son chemin un large fossé qui menait l'eau à un moulin du voisinage, et sur lequel se trouvait un petit pont fort étroit, où deux hommes pouvaient à peine passer de front. « Messeigneurs, dit-il à ses compagnons, arrêtons-« nous ici, car nos ennemis ne sauraient d'une « heure gagner ce pont sur nous. Vous, courez au « camp, dit-il à un de ses archers, et avertissez « monseigneur de La Palice que je tiendrai bien ici « les ennemis en échec au moins une demi-heure, « et qu'il fasse, pendant ce temps, remettre nos « gens en ordre ; car s'il prenait envie aux Bourgui-« gnons de pousser jusqu'au camp, ils auraient bon « marché d'une troupe en pareil désarroi. » L'archer courut à Blangy, laissant le Bon-Chevalier prouver, à la garde de ce pont, qu'il n'était donné qu'à lui d'égaler ses propres exploits.

Les Bourguignons et les Hennuyers, surpris de se voir arrêtés en si beau chemin par une poignée de gens, redoublèrent d'efforts pour leur passer sur le ventre; mais le Bon-Chevalier profita si courageusement de la bonté de sa position, que les Français eurent tout le temps de se rallier à Blangy.

Les ennemis, ennuyés à la fin de se voir ainsi faire la barbe, commencèrent à crier qu'on leur amenât quelques arquebusiers; mais au même moment une grosse troupe des leurs venait de découvrir un peu plus bas le moulin, où ils passèrent à leur aise. Le Bon-Chevalier, se trouvant donc cerné de tout côté, dit à ses gens : « Messeigneurs, rendons-nous à « ces gentilshommes, ils sont dix contre un, nos « gens sont à trois lieues d'ici, nos chevaux recrus, « et toute notre prouesse ne nous servirait de rien. « Si nous attendons plus longtemps, les archers « anglais arriveront et nous mettront tous en pièces, « selon leur coutume. » Comme il achevait ces mots, les ennemis fondirent sur eux en criant : Bourgogne! Bourgogne! et les Français, suivant l'avis de leur chef, se rendirent chacun aux plus apparents de la troupe.

Pendant que les Bourguignons étaient occupés à recevoir leurs prisonniers, Bayart aperçut un gentilhomme de bonne mine, qui, accablé de fatigue et de chaleur, avait quitté ses armes, s'était assis à l'ombre d'un arbre, et prenait le frais, sans daigner s'amuser aux prisonniers. Il piqua son cheval droit à lui, et lui vint mettre l'épée sur la gorge : « Rends- « toi, homme d'armes, ou tu es mort! » lui cria-t-il. Le Bourguignon fut bien ébahi, car il croyait l'affaire terminée depuis longtemps. Toutefois il eut peur de mourir, et se hâta de répondre : « Je me « rends donc, puisque je suis pris de cette sorte. « Qui êtes-vous? — Je suis, répliqua-t-il, le

« capitaine Bayart, qui me rends moi-même à vous ; « voici mon épée, et veuillez m'emmener avec vous; « mais vous me feriez la grâce de me la rendre si « nous trouvions en chemin des Anglais qui voulus- « sent me tuer. » Le gentilhomme lui en donna sa parole, et la précaution ne fut pas inutile, car, en se rendant au camp, il leur fallut à tous deux jouer des couteaux contre les archers anglais qui pensaient tuer le Bon-Chevalier, mais qui n'y gagnèrent rien.

Bayart fut conduit par le Bourguignon dans sa tente, et en fut on ne peut mieux traité. « Mon « gentilhomme, lui dit-il deux ou trois jours après, « quelque bonne chère que vous me fassiez, rien « de tel, comme l'on dit, que la maison. Je vou- « drais bien que vous me fissiez reconduire sûre- « ment au camp du roi mon maître, car je m'ennuie « ici. — Comment? dit l'autre; nous ne sommes « point encore convenus de votre rançon ! — Ni « de la vôtre non plus, ajouta Bayart, car vous « étiez déjà mon prisonnier lorsque je me suis « rendu à vous pour sauver ma vie, non autre- « ment. » Celui-ci, bien étonné, ne savait trop que répondre, et Bayart ajouta : « Mon gentilhomme, « vous tiendrez votre parole, ou tôt ou tard je « trouverai le moyen de m'échapper, et de vous en « demander raison les armes en main. » Le Bourguignon n'en fut que plus embarrassé, car il avait assez ouï parler du capitaine Bayart pour ne pas se soucier d'avoir affaire à lui. C'était du

reste un assez courtois chevalier, et il lui répondit : « Monseigneur de Bayart, je ne veux que mon « droit, et je m'en rapporterai à la décision des « capitaines. »



CHAPITRE XXXVIII

Conversation de Bayart avec Henri VIII et Maximilien. — Jugement rendu par l'empereur. — Mort de Louis XII.

1513-1515

Quelque précaution qu'eût prise Bayart pour n'être pas connu, le bruit se répandit bientôt qu'il était prisonnier dans le camp (1), et il semblait, à entendre les ennemis, que sa capture fût le gain d'une bataille. L'empereur l'envoya chercher, et quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis longtemps, il le reconnut aussitôt. Maximilien avait pris Bayart en grande amitié au siége de Padoue, et lui en avait donné plusieurs témoignages. « Eh! capitaine « Bayart, lui dit-il d'un ton affable en l'apercevant, « quel vent vous amène ici? — Sire, le vent impé- « rial de votre pays de Germanie, et il m'a mieux « dirigé que je ne pensais, en me conduisant devant « un prince dont j'ai déjà éprouvé les bontés. — « Certes, Capitaine, ce serait meilleur à dire, si

(1) *Captorum ducum nomina mihi rex enumeravit..... Dominum etiam Bajartum, egregium bellorum magistrum.* (Petri Martyris, *Epistolarum opus*, epist. 527, p. 288).

« vous fussiez venu de votre plein gré et exprès
« pour nous rendre visite. Nous avons fait autrefois
« la guerre ensemble, et je croyais me rappeler
« qu'on disait en ce temps-là que Bayart ne fuyait
« jamais. — Sire, si j'eusse fui, je ne serais pas
« ici. — Capitaine Bayart, mon ami, je n'en ai
« pas moins de joie à vous voir, et plût à Dieu que
« j'eusse beaucoup d'hommes tels que vous! avant
« peu je me saurais bien venger des bons tours que
« le roi votre maître m'a faits par le passé. » Le
Bon-Chevalier n'était pas homme à laisser rabaisser
en sa présence l'honneur du roi de France. « Sire,
« lui répliqua-t-il, il vous a été si fidèle allié que de
« se mettre en détresse pour vous; et, entre autres,
« il n'a pas tenu à lui, si je m'en souviens, que vous
« ne vous rendissiez maître de Padoue. — C'est
« bien à vous de défendre le roi votre prince; mais,
« Capitaine, vous savez bien vous-même qu'en
« penser, et délaissons des sujets aussi fâcheux. »

Sur ces entrefaites, arriva le roi d'Angleterre.
« Mon frère, lui dit Maximilien, connaissez-
« vous ce gentilhomme français. — Nenni, dit
« Henri VIII, sur ma foi. — Certes, vous en avez
« pourtant assez ouï parler; c'est le Français le
« plus renommé qui fut onc, la terreur des Italiens
« et des Espagnols. — Sire, répondit-il, alors ce
« n'est ni un rouan ni un grison (1), mais Bayart

(1) Champier fait ici jouer le roi d'Angleterre sur les trois mots *rouan*, *grison* et *bayard*, qui signifiaient alors des chevaux de divers

« de France. — Vraiment, mon frère, vous êtes « bon devin pour cette fois-ci. » Le roi d'Angleterre prit Bayart par la main; le Bon-Chevalier voulait mettre un genou en terre, mais Henri ne le voulut souffrir, et l'embrassa comme s'il eût été un prince.

La conversation tomba naturellement sur l'affaire de Guinegâte. Henri VIII disait qu'il n'avait jamais vu si bien jouer des éperons, et l'empereur et lui parlaient en termes assez dédaigneux des hommes d'armes de France. « Sur mon âme, dit le Bon-« Chevalier, la gendarmerie française ne doit en « être aucunement blâmée, car elle avait reçu « commandement exprès de ses capitaines de ne « point combattre. — Jamais ordre ne fut mieux « suivi, dit l'empereur. — Fuir ainsi devant cinq « cents hommes d'armes au plus, sans rendre le « moindre combat, n'est pas digne de l'intrépidité « dont on fait parade chez vous, ajouta le roi « d'Angleterre. — Sire, répliqua Bayart, ces cinq « cents hommes d'armes étaient soutenus par dix-« huit mille hommes de pied et de l'artillerie, et « nous n'avions rien de tout cela. Si c'était coutume « à nos hommes d'armes de fuir, vous n'en tireriez « point tant de gloire aujourd'hui. Vous n'ignorez « pas, hauts et puissants Seigneurs, que la Noblesse « de France est renommée par tout le monde, sans

poils. Ces jeux de mots étaient fort à la mode dans ce siècle, comme le témoigne le proverbe que nous avons cité : *Muchos grisones y pocos bayardos.*

« que je veuille me mettre du nombre. — Vous, « Monseigneur de Bayart, dit le roi d'Angleterre, « si tous les gentilshommes de France étaient vos « semblables, je crois que le siége que j'ai mis « devant cette ville serait bientôt levé. Mais, par « bonheur, vous êtes notre prisonnier. — Sire, « reprit Bayart, permettez-moi de ne pas en con- « venir. » Maximilien ne put s'empêcher de rire à ces paroles, en lui disant : « Certes, Capitaine, « il paraît que vous aimez toujours à gaudir, sans « épargner ni roi ni empereur. — A Dieu ne plaise « que d'aussi grands et nobles princes je me voulusse « gaudir ! mais c'est la vérité, et je vous en fais « juges. »

On fit appeler le gentilhomme dont il était à la fois le vainqueur et le prisonnier. Bayart raconta en sa présence la manière dont l'affaire s'était passée, et le Bourguignon n'eut autre chose à répondre sinon : « Le seigneur de Bayart a dit la « vérité. » Le roi d'Angleterre et l'empereur se regardèrent comme pour se consulter, puis Maximilien prononça « qu'à son avis le capitaine Bayart « n'était point prisonnier, et que le gentilhomme « serait plutôt le sien; toutefois, qu'en considération « de la courtoisie qu'il lui avait faite, ils demeu- « reraient quittes l'un envers l'autre, et que le « capitaine pourrait s'en aller quand bon semblerait « au roi d'Angleterre. »

Henri VIII, « le Salomon de la Grande-Bretagne, » se rendit à ce jugement; mais il exigea que Bayart

demeurât six semaines, sur sa parole, sans porter les armes, en lui laissant la liberté d'employer ce temps à visiter les villes de Flandre. Le Bon-Chevalier remercia les deux princes de l'équité de leur décision, et se prépara à aller voir un pays que son industrie et son opulence faisaient renommer par toute l'Europe. Avant son départ, le roi d'Angleterre lui fit secrètement proposer d'entrer à son service, en lui offrant les plus grands avantages; mais il perdit sa peine, et n'en reçut que la même réponse qu'il avait faite jadis au pape Jules. Bayart alla prendre congé de l'empereur, qui l'assura qu'il eût lui-même payé sa rançon dans le cas où Henri n'aurait pas reconnu son bon droit. Connaissant l'amour du Bon-Chevalier pour la chasse, Maximilien lui accorda la permission de chasser à trois lieues aux environs des résidences impériales (1). Bayart partageait avec ses compatriotes la passion de cet exercice, qui fut toujours l'amusement favori des nations belliqueuses. Après le passe-temps de s'entrefaire la guerre, la Noblesse dauphinoise n'en connaissait pas de plus cher que de la faire aux habitants des forêts, et toute la puissance des rois de France n'avait pu la restreindre dans la jouissance de ce dernier privilége de son antique indépendance.

Le Bon-Chevalier, quoiqu'il n'eût pas de grands biens, s'arrangeait de telle sorte que personne ne

(1) Pierre de Saint-Julien, *Mélanges historiques et paradoxalles*. Lyon, 1588, in-8, p. 439.

tint jamais meilleure maison que lui. Tant qu'il fut sur les terres de l'empereur, il traita somptueusement les Flamands et les Hennuyers, et, quoique le vin coûtât cher dans ce pays, « il les renvoyait « toujours si bien conditionnés, que rien ne leur « manquait que leur lit. » Nos gens eussent désiré de grand cœur que cela durât toujours; mais quand il eut achevé son temps, Bayart prit congé d'eux, et fut reconduit par les principaux gentilshommes jusqu'à trois lieues du camp français.

La ville de Térouane n'ayant pu, faute de vivres, tenir davantage, venait de se rendre aux ennemis. Après neuf semaines d'un siége soutenu contre des forces formidables, et après avoir obtenu une composition honorable, cette brave garnison sortit vies et bagues sauves, enseignes déployées, tambour battant. Mais la clause de la capitulation qui assurait aux habitants la conservation de leurs biens et de leurs maisons, fut mal observée : l'empereur et le roi d'Angleterre, maîtres de Térouane, ne pouvant s'accorder à qui des deux demeurerait cette conquête, s'accordèrent pour la piller et pour la détruire.

L'année 1513 s'écoula dans une continuité de disgraces: les Anglais ajoutèrent à leurs conquêtes celle de Tournai, antique berceau de la monarchie française; Jacques IV, roi d'Écosse, périt à la bataille de Flodden-Field, en essayant une diversion favorable à Louis XII, son allié, et La Trémoille ne put sauver la Bourgogne envahie par les Suisses, qu'en sacrifiant son honneur à l'amour de la patrie.

L'hiver vint donner quelques instants de répit au bon roi Louis XII, qui, après avoir distribué ses troupes dans les villes de la Picardie, reprit le chemin de Blois, son séjour favori. Mais l'année 1514 ne s'ouvrit pas sous de meilleurs auspices que celle qui l'avait précédée: Anne de Bretagne fut saisie d'une maladie qui, en peu de jours, la conduisit au tombeau, à peine âgée de trente-huit ans. Le roi, profondément navré de la perte d'une épouse chérie, resta plusieurs semaines sans vouloir écouter aucune consolation. Rien ne manquerait à la gloire de cette belle et vertueuse princesse, si elle eût été aussi bonne Française qu'elle était bonne Bretonne. Ses obsèques furent célébrées au château de Blois avec une pompe extraordinaire, et Bayart y assista, placé au rang le plus honorable, entre les Montmorency, les d'Aumont et les Gamaches (1).

Maximilien s'efforçait d'attacher, par de nouveaux liens, le roi d'Angleterre à sa fortune et à son inimitié contre la France, lorsqu'un événement imprévu vint déjouer toutes ses combinaisons, ou plutôt celles de sa fille, la prudente Marguerite. Durant sa captivité, le duc de Longueville, tout en jouant à la paume avec Henri VIII, avait su ménager un heureux rapprochement entre ce prince et Louis

(1) Autres gentilshommes plus prochains du corps : MM. de Montmorency, de Vendôme, d'Ars, de Bayart, d'Aumont, de Gamaches, etc., etc. (*L'Ordre observé à l'enterrement de la royne Anne, duchesse de Bretagne. Cérémonial de France*, par Th. Godefroy, première édition, Paris, 1619, in-4, p. 124).

XII. Le roi d'Angleterre ne put résister à l'offre séduisante de placer sa sœur sur le trône de France; le jeune archiduc fut éconduit, et la princesse Marie accordée à Louis. Le roi, déjà « fort antique et « débile, » ne s'était d'abord prêté qu'à regret à un nouveau mariage; mais à la vue de la princesse d'Angleterre, une des plus belles femmes de son temps, la raison d'état se trouva d'accord avec un sentiment plus vif.

Des cérémonies pompeuses précédèrent le couronnement de la jeune reine, qui fut suivi d'un des plus magnifiques tournois que l'on eût encore vus dans Paris. La lice, entourée d'échafauds et d'amphithéâtres garnis de tapisseries et de guirlandes de fleurs, s'étendait du château des Tournelles à la rue Saint-Antoine. Pendant trois jours consécutifs, les seigneurs des deux nations se livrèrent, sous les yeux du roi et de la reine, à tous ces jeux, où la noblesse avait trouvé moyen de se créer des périls jusqu'au sein de la paix. Bayart déploya dans ces joûtes sa force et son adresse accoutumées, et obtint l'avantage, dans toutes les lances qu'il courut, contre les seigneurs de la suite de Marie (1). Mais pour que les rivalités nationales ne fussent point réveillées dans des fêtes qui solennisaient la nouvelle amitié des deux peuples, les Anglais et les Français joûtèrent indifféremment les uns contre les autres.

(1) *Inter alios in nuptiarum celebratione egregie more solito adversus Anglos Mariam comitantes pugnavit.* (Riv., p. 557).

Des adversaires aussi redoutables que Montmorency, Dampierre, Chandieu, Maugiron, Bonneval, donnèrent un nouvel éclat aux triomphes de Bayart. La relation du héraut d'armes nous a conservé jusqu'au nombre des lances qu'il courut et qu'il brisa (1).

Cependant la santé du roi allait en déclinant. Le bon prince, à cause de sa femme, avait changé toute sa manière de vivre, « car où il souloit disner « à huit heures, convenoit qu'il disnast à midi, où il « souloit coucher à six heures du soir, souvent se « couchoit à minuit. » Les chroniques ajoutent que le désir d'avoir un fils lui fit oublier son âge et ses infirmités, et que le lit nuptial devint son tombeau. Le 1er janvier 1515, on entendit dans Paris les crieurs publics répétant tristement, au son de leurs clochettes : « Le bon roi Louis XII, père du « peuple, est mort. » Ce surnom, le plus glorieux que puisse mériter un souverain, suffit à son éloge.

(1) Jouctes qui furent faictes à Paris à l'entrée de la royne Marie d'Angleterre (novembre 1514) :

. . . .

Bayart, x lances rompues et IV atteintes.

Ce livre est à madame la duchesse de Bourbon, connestable de France. (Manuscr. de la Biblioth. royale, nº 9714).



CHAPITRE XXXIX

Avénement de François Ier. — Bayart est nommé lieutenant-général au gouvernement de Dauphiné. — Il franchit les Alpes, surprend et enlève un capitaine italien.

1515

François, duc de Valois, plus proche parent mâle et gendre de Louis XII, lui succéda, et fut sacré à Reims, le 25 janvier, roi de France et duc de Milan. A peine âgé de vingt-un ans, d'une taille et d'une figure majestueuses, il réunissait les qualités et jusqu'aux défauts même que les Français aimaient dans leurs maîtres. Un prince de cet âge et de ce caractère ne paraissait point d'humeur à porter longtemps, comme un vain titre, le nom de duc de Milan. Au milieu des fêtes mêmes de son avénement, il disposait tout pour entrer, au printemps, en Italie, à la tête d'une armée formidable. Tandis qu'il renouvelait avec l'Angleterre et les Vénitiens les alliances conclues par son prédécesseur, il levait des troupes de tout côté, et les faisait défiler secrètement dans le Lyonnais et le Dauphiné.

Un des premiers actes de la souveraineté de François I[er] avait été de récompenser les services de Bayart, qu'il honorait d'une estime affectueuse. Il le nomma, le 20 janvier 1515, son lieutenant-général au gouvernement de Dauphiné, sous Louis d'Orléans, duc de Longueville (1). Jamais lettres patentes ne furent enregistrées avec autant d'enthousiasme au parlement de Grenoble, que celles qui appelaient le Bon-Chevalier à succéder en cette qualité au brave seigneur de Molart, son parent.

Bayart reçut ordre au mois de juillet de s'avancer, avec sa compagnie et trois mille hommes de pied, sur les confins du marquisat de Saluces, pour préparer les voies à l'armée. François I[er] ne tarda pas à quitter Lyon, suivi de l'élite de la noblesse française qui se pressait autour d'un prince qui aimait le courage et savait le récompenser. L'avant-garde, sous les ordres de Charles de Bourbon, récemment promu à la charge de connétable, s'avança jusqu'à Briançon, tandis que le roi attendait à Grenoble qu'il se fût ouvert une route à travers les Alpes. Les Suisses, à l'instigation de Mathias Schiener, cardinal de Sion, s'étaient emparés du pas de Suze, seul débouché des deux routes ordinaires du mont Cenis et du mont Genèvre. L'embarras fut extrême, et le malheur de n'avoir pu prévenir les Suisses paraissait irréparable. Pedro Navarro, voulant

(1) *Inventaire des titres de la Chambre des Comptes de Dauphiné*, par le président Sautereau. *Dauphiné en général*, t. II, folio 287. (Manusc. de la Bibliothèque royale).

signaler son entrée au service du roi de France par quelque entreprise digne de sa réputation, traverse la Durance, s'engage, à la tête de trois mille pionniers, dans les montagnes du côté de Guillestre, et entreprend de frayer passage à l'armée au travers de rochers et de précipices encore vierges du pas de l'homme.

Tandis qu'il renouvelle les miracles d'Annibal, un chasseur piémontais, qui passait sa vie à poursuivre les chamois dans les détours des Alpes, vint proposer au Bon-Chevalier de le faire descendre dans le marquisat de Saluces par un sentier connu de lui seul. Il l'instruisit que Prospero Colonna, lieutenant-général des troupes du pape, parcourait et pillait la contrée, comme si les Français eussent été à cent lieues. Bayart résolut de tenter l'aventure, et de surprendre le capitaine romain et ses trois cents gens d'armes; mais il n'avait pas assez de cavalerie pour exécuter ce projet à lui seul, et il en fit demander au duc de Bourbon. Le connétable en avertit le roi, et trois illustres capitaines, les maréchaux de La Palice, d'Aubigny et le seigneur d'Humbercourt, s'offrirent à partager l'exécution d'une entreprise dont l'habileté de Bayart garantissait le succès.

Ils partent en toute hâte avec leurs compagnies; mais le Bon-Chevalier ne les avait point attendus, et, sous la conduite de son paysan, il était descendu par le pas de La Dragonnière dans les plaines du Piémont. Colonna en fut averti; mais instruit que

Bayart n'était passé qu'avec sa compagnie, il ne s'en inquiétait guère, et répétait en plaisantant : *Questo Bayarto a passato gli monti, lo prendero come uno pipione nella gabia.* Le Bon-Chevalier, logé dans Savigliano, petite ville qui tenait pour les Français, se réjouissait des propos du capitaine italien, en attendant la prochaine arrivée de ses compagnons. La Palice, d'Humbercourt et d'Aubigny le rejoignirent un soir, sous la conduite d'un seigneur du pays, nommé Charles Soliers de Moretta. Le Bon-Chevalier, sans perdre le temps en longs compliments, leur dit : « Messeigneurs, « il ne faut pas nous arrêter ici plus que cette nuit, « car si le seigneur Colonna est instruit de votre « arrivée, il ne nous attendra pas, ou appellera les « Suisses à son secours; et vous n'ignorez pas qu'ils « sont en grand nombre à Pignerol et à Saluces. Il « faut donner jusqu'à minuit à nos chevaux, et « partir avant jour pour tenter l'aventure. Nous « avons le Pô à traverser, mais le seigneur de « Moretta que voici connaît un gué, et nous fera « passer sans danger. » Chacun alla visiter lui-même son cheval, et, sur les deux heures, ils quittèrent Savigliano dans le plus profond silence.

Prospero était à Carmagnola; et, bien persuadé qu'il n'y avait en campagne que la compagnie de Bayart, il ne s'en souciait guère. Les Français l'eussent même surpris dans cette ville, si, la veille du jour où ils partirent, il ne fût arrivé à Colonna des nouvelles qui l'appelaient à Pignerol. Il délogea

donc tranquillement le matin, et se mit en chemin pour aller dîner en une petite ville à sept à huit lieues de là, nommée Villa-Franca. Bayart et ses compagnons, parvenus à Carmagnola, apprirent des habitants qu'il y avait à peine une demi-heure que le baron romain et ses gens avaient levé le pied ; quel fut le désappointement de nos seigneurs français ! Les uns furent d'avis, puisque le coup était manqué, de s'en retourner ; les autres voulaient pousser en avant et en avoir le cœur net.

« Messeigneurs, leur dit le Bon-Chevalier, puis-« que nous sommes si avancés, je suis d'avis de « poursuivre. Au demeurant, si nous rencontrons « les Italiens en rase campagne, il y aura bien du « malheur s'il ne nous en reste pas quelques-uns. « — Par Dieu, dit le seigneur d'Humbercourt, « jamais homme n'a mieux parlé. » Les maréchaux de La Palice et d'Aubigny n'étaient pas gens à contredire. Le seigneur de Moretta, déguisé en paysan piémontais, prit le devant pour reconnaître l'ennemi, et s'acquitta si habilement de sa commission, qu'il revint leur apprendre que le seigneur Prospero et ses cavaliers dînaient tranquillement à Villa-Franca. Là-dessus ils réglèrent l'ordre de leur marche : d'Humbercourt marcha le premier à la tête de ses archers, Bayart le suivit à un jet d'arc avec cent hommes d'armes ; ensuite La Palice et d'Aubigny, avec le reste de la troupe.

Cependant Colonna, en allant entendre la messe à son arrivée à Villa-Franca, fut averti par quel-

ques paysans que les Français étaient aux champs en grand nombre ; il leur répondit qu'il savait bien qu'il n'y avait que le capitaine Bayart et sa bande, « à moins que les autres n'eussent volé pardessus « les montagnes ! » Au sortir de l'église, un de ses espions vint de nouveau lui dire : « Seigneur, « je vous préviens que j'ai laissé près d'ici plus de « mille chevaux français arrivant en toute hâte. » Cette fois, il fut un peu plus étonné, et dit à un de ses gentilshommes : « Prenez vingt cavaliers, et « voyez, sur la route de Carmagnola, si ce qu'il « dit est vrai. » Puis Colonna fit partir son maréchal des logis pour aller préparer ses logements à Pignerol, où il le suivrait dès qu'il aurait achevé de dîner. Cependant les Français, dans l'ordre que nous avons vu, avançaient toujours ; ils n'étaient plus qu'à un mille et demi de Villa-Franca, lorsqu'au débouché d'un petit bois ils rencontrèrent les gens que Prospero avait envoyés à la découverte. Dès que ceux-ci les eurent également aperçus, ils tournèrent le dos, et, à bride abattue, regagnèrent la ville. D'Humbercourt les poursuivit ventre à terre, après avoir donné avis au Bon-Chevalier de se hâter. Il ne se le fit pas dire deux fois. D'Humbercourt atteignit les fuyards comme ils entraient dans la ville, et s'empara de la porte avant qu'ils eussent eu le temps de la refermer sur eux. Lui et le Bon-Chevalier s'avancèrent sur la place, tandis que La Palice et d'Aubigny occupaient toutes les issues de la ville pour que personne n'échappât.

Mais ils ne purent si bien les garder, que deux Albanais ne sautassent par-dessus les murailles, et ne courussent, comme si tous les diables les eussent emportés, avertir une troupe de quatre mille Suisses qui se trouvaient à deux lieues de là.

Colonna était à table lorsque ses serviteurs entrèrent en criant : « Levez-vous, seigneur Prospero, « voici les Français en grande bande, et déjà ils « sont aux portes de la maison. — Enfants, leur « répondit-il en homme de cœur, gardez un instant « cette porte, jusqu'à ce que nous soyons un peu « accoutrés pour nous défendre. » Mais tandis que ses gens assaillaient l'entrée, Bayart faisait dresser des échelles contre les fenêtres, et voilà qu'il saute le premier dans la cour en criant : « Seigneur « Prospero, où êtes-vous? Rendez-vous, autre- « ment vous êtes mort ! » Au même instant la porte ayant cédé, la cour se remplit d'hommes et de chevaux. Colonna, au bruit des armes et aux hennissements des coursiers, reconnut que toute résistance serait inutile, et se décida à se rendre avant de tomber entre les mains de quelque soldat. Il mit la tête à la fenêtre de la salle, et demanda : « Qui « êtes-vous, et quel est votre capitaine ? — C'est « moi, Seigneur. — Votre nom, Capitaine? — « Bayart, et voici les seigneurs de La Palice, « d'Aubigny et d'Humbercourt, la fleur des capi- « taines de France. » Colonna se rendit au seigneur d'Aubigny qu'il connaissait d'autrefois.

L'Italien ne pouvait concevoir comment, aux

approches de l'automne, les Français avaient traversé un fleuve aussi dangereux que le Pô. Il maudissait César Fieramosca, son lieutenant, qu'il avait chargé de la garde des portes de Villa-Franca, et accusait le ciel et les hommes de son malheur. Le Bon-Chevalier le consolait de son mieux, en lui disant : « Seigneur Prospero, c'est le sort des « armes, une fois perdre et l'autre gagner. — Si « au moins la fortune, continua Colonna, m'avait « fait cette grâce que d'avoir trouvé les Français « aux champs ! — Vous vous plaignez, lui répliqua « Bayart, de ne pas nous avoir rencontrés en rase « campagne ! Seigneur, remerciez-en plutôt le Ciel, « car, à l'ardeur qui animait nos gens, il eût été « bien difficile que vous et nul des vôtres échap- « passiez vifs. » Colonna lui répondit froidement « que volontiers il en eût couru la chance. » Avec lui furent pris le comte Policastro, Pietro Morgante, Carlo Cadamosto et autres capitaines renommés en Italie. Ensuite les Français se mirent au pillage qui surpassa leur attente, car il s'éleva à plus de cent cinquante mille ducats; il y avait, en outre, six à sept cents chevaux, dont quatre cents fins coursiers d'Espagne, qui furent d'excellente remonte pour les gens d'armes de la Palice et de Bayart.

Les Français n'eurent pas le loisir de tout emporter, car ils furent avertis que les Suisses arrivaient en toute hâte de Coni, où les deux Albanais les étaient allés chercher. La trompette sonna la retraite, et ils partirent, chargés de tout

ce qu'ils purent choisir de meilleur, et faisant marcher leurs prisonniers devant eux. Comme ils sortaient par une porte, les Suisses entraient par l'autre; mais ils étaient à pied et les Français à cheval. Ceux-ci se retirèrent au petit pas à Fossano, où ils attendirent le reste de l'armée.

Ainsi fut terminée une des plus belles entreprises « qui eût été faite depuis deux cents ans. » Le Bon-Chevalier, qui l'avait imaginée et conduite, en recueillit la principale gloire, et le seigneur Prospero se vit prisonnier d'un homme qu'il s'était vanté de prendre comme un pigeon au trébuchet. Cet événement causa le plus grand tort à sa réputation, et Colonna ne sut donner autre excuse, sinon que l'on peut parer aux choses possibles, mais non point aux prodiges.

A la nouvelle de la défaite de leur cavalerie et de l'arrivée du roi dans le Piémont, le cardinal de Sion et le capitaine Albert de La Pierre, principal chef des Suisses, s'entr'accusèrent de négligence et de trahison. Le capitaine bernois n'était pas homme à supporter les injures du légat; il lui répondit brutalement, et, ne voulant plus servir sous ses ordres, ramena dans son canton vingt-cinq enseignes de ses compatriotes.

Bayart, toujours aux champs, fut informé de ces divisions, et écrivit au roi pour lui demander la permission d'en profiter, en l'assurant que l'avant-garde suffirait pour défaire les Suisses dans ces moments de trouble. Le roi, encore à la descente

des Alpes, et qui aurait été fâché que les ennemis fussent battus une seconde fois sans lui, répondit au Bon-Chevalier qu'il fallait attendre la jonction de l'armée. A son grand regret, Bayart fut réduit à laisser les Suisses traverser en désordre les plaines du Piémont, où l'on perdait l'occasion avantageuse de les tailler en pièces (1).

(1) *Fr. Belcarii rerum Gallic. Commentarii, ab an. 1461 ad an. 1580, lib. 15, p.* 443.



CHAPITRE XL

Bataille de Marignan. — François Ier veut être armé chevalier de la main de Bayart. — Détails de cette cérémonie

1515

François Ier hâtait sa marche ; il traversa rapidement le Piémont, où son oncle, le duc de Savoie, lui rendit les plus grands honneurs, reçut dans sa route les clés de Novare, et alla camper à Marignan. Le bâtard de Savoie s'efforçait depuis quelques jours de ménager un accommodement entre le roi et les Suisses, et tout paraissait se disposer à la paix. Quelque onéreuses que fussent les conditions du traité, François voulut bien y souscrire, et répondit aux murmures de sa brave noblesse, que jamais un roi ne devait hasarder le sang de ses sujets lorsqu'il pouvait le racheter avec de l'argent. Enfin, on était convenu de tout, et la somme exigée était prête, grâce au dévoûment des principaux capitaines, qui donnèrent jusqu'à leurs joyaux et leur vaisselle. Le maréchal de Lautrec et René, bâtard de Savoie,

furent chargés de la porter à Buffalora, où les députés des Ligues devaient se trouver pour la recevoir. Mais les sacrifices que les Français avaient faits n'étaient pas suffisants pour lier une nation qui, depuis qu'elle les avait vaincus à Novare, ne les redoutait plus assez pour leur tenir parole.

Mathias Schiener profita de ces méchantes dispositions pour entraîner la rupture d'un traité dont il n'avait pu empêcher la conclusion. L'arrivée du colonel Rost, avec un renfort de quinze mille hommes, vint donner un nouvel appui à ses fougueuses déclamations. L'or et l'argent qui brillaient entre les mains de leurs compagnons, excitèrent l'avarice et la jalousie des nouveaux venus, voyant à regret échapper l'occasion de s'en gorger à leur tour. Exercé à manier les grossières intelligences de ses compatriotes, le cardinal de Sion ne leur donna pas le temps de réfléchir à l'infamie de leur conduite; il fit battre le grand tambourin, et rassembler les Suisses sur la grande place de Milan. Il monta sur une chaise au milieu d'eux, et là, sans pudeur pour sa barette, il se mit à leur prêcher rapine, meurtre et parjure. Il leur représenta le roi de France et ses capitaines comme de jeunes imprudents, plus propres à figurer dans les tournois et les carrousels, que sur un champ de bataille. Il leur rappela Novare, et leur persuada de s'emparer de l'argent déposé à Buffalora, comme un faible à-compte des trésors qu'ils trouveraient dans le camp français. En achevant sa déclamation,

il fit sonner les cornets d'Uri et d'Underwald, et les Suisses, enivrés par ces sons nationaux qui jadis avaient présidé à la défaite des Allemands et des Bourguignons, se précipitèrent comme des forcenés hors de Milan.

Ils marchèrent droit à Marignan par la route de Buffalora ; mais ils en furent pour la honte de leur méchante action, sans en recueillir le profit: Lautrec, instruit à temps de leur défection, s'était hâté de mettre l'argent en sûreté à Galera. Les Suisses poursuivirent leur route, et le seigneur de Fleuranges fut le premier qui les aperçut dans la plaine. Il jugea à leur contenance qu'ils n'arrivaient pas dans des dispositions amicales, courut avertir le connétable de Bourbon, et se rendit à la tente du roi. Il trouva ce prince causant avec Alviano, qui était venu de Lodi pour concerter quelques opérations avec lui. Fleuranges entrait tout armé et couvert de poussière. « Comment, lui dit François, « vous êtes armé et la paix est faite! — Sire, « répliqua-t-il, il n'est plus question de paix, il « vous faut armer comme moi, car vous avez « bataille aujourd'hui. » Le roi hésitait à le croire, mais le jeune seigneur ordonna au trompette qui l'accompagnait de sonner l'alarme, et François, reconnaissant qu'il ne plaisantait pas, demanda ses armes. Galéas de Saint-Severin, son grand-écuyer, s'empressa de lui lacer une cuirasse d'Allemagne, d'un poli et d'un travail merveilleux. Le roi revêtit par-dessus une cotte d'armes bleu d'azur, parsemée

de fleurs-de-lis d'or, et couvrit sa tête d'un casque surmonté d'une couronne éclatante de pierreries. Il monta à cheval, et courut à la défense de l'artillerie où se portaient tous les efforts des Suisses.

Cependant le connétable de Bourbon avait promptement rangé en bataille les lansquenets, auxquels était confiée la défense de ce poste important. Mais les Suisses, qu'animait un sentiment de haine et de jalousie contre ces Allemands, qui les avaient remplacés au service de France, les poussèrent si vigoureusement qu'ils les firent reculer en désordre. Sans le connétable de Bourbon, les comtes de Guise, de Saint-Pol, et le Bon-Chevalier, qui accoururent à leur aide, les Suisses arrivaient jusqu'à l'artillerie. Mais à la tête des bandes noires et de la gendarmerie française, ils donnèrent si à propos dans leurs rangs, qu'ils les forcèrent à reculer à leur tour, pendant que les lansquenets reprenaient courage.

La mêlée devint générale; là, les Français étaient vainqueurs, ici, les Suisses; et à peine pouvait-on distinguer à travers la fumée de la poudre et les tourbillons de poussière soulevés par un violent orage, si l'on frappait un ami ou un ennemi. Déjà le vaillant seigneur d'Humbercourt avait péri; Bourbon avait vu tomber à ses côtés le duc de Châtellerault son frère; les comtes de Sancerre, de Roye, ne guidaient plus leurs vaillants compagnons. Les Suisses étaient sur le point de se rendre maîtres de l'artillerie, lorsque François, en premier gentil-

homme de son royaume, se mit à la tête de sa gendarmerie, passa sur le ventre à quatre mille Helvétiens, pénétra jusqu'aux batteries, et les dégagea. Bayart, « la terreur des Suisses, » La Trémoille, le prince de Talmont son fils, ne s'étaient jamais écartés de ce poste important, où tout le fort de la bataille se portait. Mais, acharnés à leur manœuvre, les Suisses revenaient opiniâtrément à la charge, et chaque assaut était plus terrible que celui qui l'avait précédé.

Le soleil avait disparu depuis quatre heures, et l'on combattait toujours sans que la victoire se fût encore décidée. Enfin la lune se cacha entièrement derrière les nuages, et les deux armées épuisées de fatigue suspendirent leurs coups; chacun resta à la place qu'il occupait, et il s'établit sur le champ de bataille une espèce de suspension d'armes en attendant le retour de la lumière. Des bataillons entiers des deux nations étaient mêlés les uns aux autres, sans oser remuer, de peur de tomber dans un plus grand péril. Cependant, au milieu du tumulte général, Christophe, trompette du roi, faisait entendre, par dessus tous les autres, des sons éclatants connus des oreilles de la brave noblesse, et chacun tirait de ce côté. Le seigneur Chabannes de Vandenesse vint avertir François qu'il ne se trouvait qu'à cinquante pas d'un des plus gros bataillons suisses. La retraite était dangereuse; le grand-maître de Boissy écrasa sous ses pieds une torche qu'on avait allumée, et conseilla au roi de rester

en place. Le prince mit pied à terre pour soulager son cheval criblé de blessures, et reposa tout armé sur l'affût d'un canon.

Dans la dernière charge sur les Suisses, il arriva au Bon-Chevalier un accident qui faillit à lui coûter la vie. Ayant eu déjà un cheval tué sous lui, il en avait monté un second, d'une vigueur extraordinaire, avec lequel il s'enfonça de nouveau dans les rangs ennemis; mais les rênes de son cheval furent brisées à coups de pique, et l'animal irrité, ne sentant plus son mors, emporta Bayart au travers des Suisses, et outrepassa leurs épaisses phalanges. Il allait précipiter au delà son cavalier dans une autre troupe d'ennemis, lorsque, par bonheur, il se trouva arrêté dans une vigne dont les ceps, selon l'usage d'Italie, s'étendaient d'arbre en arbre. « Le « Bon-Chevalier fut bien effrayé, et non sans « cause, car c'était fait de lui s'il fût tombé entre « les mains des Suisses. » Toutefois, avec son sang-froid ordinaire, il profita de l'obscurité pour se couler tout doucement à terre; puis il se débarrassa de son armet et de ses cuissards, et se traîna sur les pieds et les mains, pour n'être point aperçu, du côté où il entendait crier : France !

Dieu lui fit la grâce de le faire arriver sain et sauf, et mieux encore, puisque la première personne qu'il rencontra fut son capitaine, le duc de Lorraine. Le prince, bien ébahi de le voir arriver en équipage pareil, lui fit donner à l'instant un magnifique destrier qu'on nommait le Carman, et dont

Bayart lui - même autrefois lui avait fait présent.

Le Bon-Chevalier l'avait gagné à la défaite de Baglioni, et le montait le jour de la bataille de Ravenne. Ce Cheval y reçut deux coups de pique dans les flancs, plus de vingt blessures à la tête, et son maître, le croyant perdu, en descendit, et l'abandonna sur le champ de bataille. Le lendemain, quelques archers français le trouvèrent, qui s'efforçait à se traîner pour atteindre au peu d'herbe qu'il découvrait alentour. Le Carman se mit à hennir à leur approche, comme pour leur demander secours; ils en eurent pitié et le ramenèrent à la tente du Bon-Chevalier. Le pauvre animal se laissa panser avec une intelligente docilité, et grâce aux soins de son maître, bientôt il eut repris ses forces et son ardeur. Au son de la trompette, il battait la terre de ses pieds, et dès qu'il apercevait une épée nue, il courait « l'empoigner à belles dents. Jamais ne fut « vu un plus hardi cheval depuis Bucifal, celluy « d'Alexandre. » Le duc de Lorraine le désira vivement, et Bayart ne put le refuser à son capitaine, qui s'empressa, comme nous l'avons vu, de le lui rendre en cette occasion.

Il ne manquait plus qu'une chose au Bon-Chevalier, tout joyeux de se retrouver sur son ancien compagnon de gloire : c'était un casque. Il ne savait trop comment se procurer cette armure indispensable en pareille occurrence, lorsqu'il aperçut un gentilhomme de ses amis qui faisait porter le sien par son page. « Mon compagnon, lui

« dit-il, prêtez-moi pour un instant cet armet que « porte votre page; je suis tout en nage d'avoir « couru à pied, et en grand danger de gagner quel-« que mal. » Le gentilhomme n'y entendit point malice, et Bayart s'empara de l'armet, bien résolu à ne le rendre qu'après la bataille. Il se joignit au seigneur de Téligny, et tous deux gagnèrent en silence le côté où l'on disait qu'était le roi. Pendant toute la nuit, le connétable de Bourbon, Trivulzio, Fleuranges, le Bon-Chevalier et quelques autres des principaux capitaines parcoururent l'armée, reconnaissant leurs gens et reformant les bataillons. Fleuranges, qui parlait allemand, rallia mille lansquenets, et les vint placer entre le roi et les Suisses.

Les premiers rayons du jour trouvèrent le roi de France à cheval. Son armure était froissée de coups de pique, l'éclat de son casque avait disparu sous la fumée de la poudre; mais la valeur et la confiance brillaient dans ses regards. Revoyant son prince qu'elle avait cru tué, l'armée entière poussa des cris de joie, présages de victoire.

Ce ne fut plus avec de l'intrépidité, mais avec de la rage, que les Suisses assaillirent l'artillerie et le corps de bataille où se tenait le roi. En ce moment, Bayart s'approcha du maître de l'artillerie, et lui dit : « Monseigneur, faites, je vous prie, tirer tout « ensemble sept ou huit pièces sur cette grosse flotte « de Suisses là-bas, à main droite, où vous voyez « cette enseigne; ils ont trop dormi, il les faut « réveiller. » Galiot de Genouillac trouva l'avis

bon, et réduisit pour ainsi dire en poussière toute cette colonne. Après quatre heures d'un combat acharné, la victoire parut se déclarer pour les Français; mais les Suisses n'étaient point encore découragés. Tandis que le roi faisait reculer devant lui le corps de bataille du colonel Rost, Fleuranges, Bussy d'Amboise et Bayart aperçurent une bande de Suisses qui s'était reformée, et s'avançait en colonne serrée pour tourner l'artillerie. Ils réunirent à la hâte quelques hommes d'armes, et vinrent à bride abattue les prendre en flanc. Le choc fut terrible, Bussy d'Amboise resta mort sur la place, Fleuranges eut son cheval tué sous lui, et tomba par terre; « sans le seigneur de Bayart, qui tint « bonne mine et ne l'abandonna point, et le seigneur « de Sancy, qui lui rebailla un cheval, sans « point de faute le jeune Adventureux y serait « demeuré (1). » Enfin les Suisses s'enfuirent du côté de Milan, et le roi ordonna de cesser de les poursuivre; les gens d'armes étaient épuisés après trente heures consécutives de combat, sans boire ni manger, et François méprisait un carnage qui n'ajoute rien à la gloire du vainqueur.

Comme de part et d'autre on n'avait donné ni demandé quartier, le sang n'avait que trop coulé; les Français perdirent en cette journée six mille de leurs plus braves guerriers et une foule de person-

(1) *Mémoires de Robert de La Marck, seigneur de Fleuranges, dit le jeune Adventureux.*

nages de distinction; mais le champ de bataille demeura jonché de quinze mille Suisses. Le maréchal Trivulzio, qui s'était trouvé à dix-sept batailles rangées, disait que celle de Marignan « était un « combat de géants, et toutes les autres en comparaison des jeux d'enfants. » Quant au cardinal de Sion, aussi ménager de sa personne que prodigue de la vie des autres, il s'était enfui des premiers, chargé du meurtre de plus de vingt mille hommes immolés aux intérêts de sa haine.

Le même soir, il ne fut question dans la tente du roi que de la bataille et de ceux qui s'y étaient le plus signalés. Tous les suffrages se réunirent sur Bayart : les capitaines convinrent unanimement qu'il avait surpassé les plus valeureux, et s'était surpassé lui-même dans cette journée. François I[er] le savait, pour l'avoir rencontré tout le temps de l'action au plus fort de la mêlée, et il voulut lui donner un glorieux témoignage de sa satisfaction, en recevant de lui l'accolade. « Il avait bien raison, « car de meilleur ne l'eût su prendre (1). »

(1) Varillas (*Histoire de François I[er]*, Paris, Barbin, 1685, p. 116, 117) discute assez longuement les motifs de cette glorieuse préférence accordée à un simple *cavalier*; le Loyal Serviteur l'énonce en une seule phrase à l'appui de laquelle nous citerons ces deux passages confirmatifs de Paolo Giovo.

Hic est ille Bayardus, qui postea tanquam longe pugnacissimus opinione omnium existimatus, à Francisco Gallorum rege promeruit, ut ante alios deligeretur, à quo (ipse ad Mediolanum acie victor profligatis Helvetiis) equestris ordinis insignia susciperet. (De vita Gonsalvi Magni, l. II, p. 240. Basilæ, in-folio, 1578).

— *Bayardum ideo cæteris prætulit quod acerrime pugnantem inter hostes conspexerat.* (Hist., l. xxv).

Le roi désirait faire cet honneur à ceux qui s'étaient distingués en cette bataille, de les armer chevaliers de sa main ; mais, d'après les antiques lois de la chevalerie, « au seul chevalier il appar- « tenait de faire et créer un autre chevalier. » Le jeune prince ne l'était point encore, ayant préféré d'attendre quelque occasion plus honorable de recevoir l'ordre de chevalerie, que celles qui s'étaient présentées durant la paix.

Nonobstant que les plus grands personnages de France et d'Italie fussent là présents, tels que le connétable de Bourbon, les ducs de Savoie, de Ferrare, de Lorraine, les maréchaux de la Trémoille, d'Aubigny, de La Palice, l'inclination et l'estime du roi lui firent honorer de cette préférence un simple capitaine. « Nul ne doit en porter envie au seigneur de Bayart, dit François I[er], « puisque nul n'a eu « l'heur de se trouver en tant de batailles, assauts « et rencontres à pied et à cheval, et de donner plus « de preuves de sa vaillance, expérience et bonne « conduite. Bayart, mon ami, je veux être aujour- « d'hui fait chevalier de votre main, parce que je « ne connais personne qui plus dignement que vous « ait porté les éperons dorés. — Sire, » lui répon- dit-il en s'excusant avec sa modestie ordinaire, « celui qui est couronné, sacré et oint de l'huile sainte « envoyée du ciel, et qui est roi d'un si noble « royaume, est chevalier sur tous les autres che- « valiers. — Si, Bayart, dépêchez-vous, il ne faut « alléguer ici ni lois, *ni canons*, *soit d'acier*, *de*

« *cuivre ou de fer ;* faites mon vouloir et commandement, si vous voulez être du nombre de mes « bons serviteurs et sujets. — Sire, répliqua le Bon-« Chevalier, c'est à moi, indigne, d'obéir. » Alors tirant son épée, il en frappa trois coups sur l'épaule du roi agenouillé devant lui, en répétant la formule consacrée : « Sire, autant vaille que si c'était Roland « ou Olivier, Godefroy ou Baudoin son frère. « Certes, vous êtes le premier prince que oncques « fist chevalier ; Dieu veuille qu'en guerre ne pre-« niez la fuite ! » Et toujours en tenant de la main droite son épée, il l'apostropha en ces termes : « Tu es bien heureuse d'avoir aujourd'hui à « un si beau et puissant roi donné l'ordre de cheva-« lerie ; certes, ma bonne épée, vous serez moult « bien comme relique gardée et honorée (1), et « ne vous porterai jamais, si ce n'est contre Turcs, « Sarrasins ou Maures. » Puis il fit deux sauts, et la remit dans le fourreau.

Quelques jours après, le roi entra dans Milan, et l'indolent Maximilien Sforza, qui n'avait hérité que du nom de son père, rendit bientôt la citadelle au prix d'une pension qui lui fut assignée en France. Maître de tout le Milanais, François s'avança jusqu'à Bologne, où le pape Léon X lui avait

(1) Cette épée passe pour perdue; cependant nous avons lu dans *un Voyage en Angleterre* qu'elle se trouve dans le palais de *Carlton-House*. Il en est de l'épée de Bayart comme de celles de Charlemagne, de Jeanne d'Arc, chaque musée, chaque arsenal a la sienne.

demandé une entrevue. C'est là que trafiquant entre eux des intérêts de la religion, les deux souverains s'octroyèrent le concordat et l'abolition de la Pragmatique, antique palladium des libertés gallicanes.

Après avoir conclu la paix avec une partie des cantons suisses, et confié le gouvernement du duché de Milan au connétable de Bourbon, qui avait eu tant de part à cette conquête, le roi revint en France, recueillir les applaudissements de ses peuples.



CHAPITRE XLI

Nouveaux exploits du Bon-Chevalier en Italie. — Sa visite au duc de Bourbon. — Il défend la ville de Mézières.

1516-1521

Le cardinal de Sion ne s'était pas en vain réfugié auprès de l'empereur : il parvint à tirer ce prince de son indolence invétérée, et à l'amener en Italie à la tête de quelques troupes. Les Suisses des cinq cantons qui n'avaient point accédé au traité précédent, se joignirent en nombre considérable aux Allemands, et Maximilien parut tout-à-coup aux portes de Milan. Les Français, trompés par son activité après l'avoir été tant de fois par sa lenteur, n'avaient point pourvu à la garde de cette immense cité, où le tumulte et l'effroi augmentaient à chaque moment. Déjà Bourbon était pressé d'évacuer Milan et de se retirer en France; mais il n'écouta que Bayart. Le Bon-Chevalier lui conseilla d'abandonner les faubourgs de la ville, de se retrancher sous les murailles de la citadelle, et de périr plutôt que de céder.

Un de ces incidents que la composition des armées rendait alors si fréquents, vint tirer le connétable de cette dangereuse position. La principale force des deux partis consistait en Suisses ; Maximilien, n'étant point en état de corrompre ceux qui servaient dans les rangs français, soupçonna le maréchal de Trivulzio d'avoir acheté les siens, comme jadis il était arrivé à Ludovic Sforza. Saisi d'une terreur juste ou fausse, l'empereur, un matin, déserte le camp, et se sauve en Allemagne. Abandonnés de leur chef, les Allemands et les Suisses se retirèrent en désordre, poursuivis par le comte de Saint-Pol, Montmorency, Lescun et Bayart. Le Bon-Chevalier ramassa nombre de prisonniers dans cette expédition; « mais ses gens ne s'enri-« chirent guère des dépouilles de ces vilains qui « n'avaient que la pique et la dague. »

Une intrigue de cour fit rappeler le connétable de Bourbon en France, et mettre en sa place Odet de Foix, vicomte de Lautrec, frère de madame de Châteaubriand. Le Milanais étant tranquille, Bayart alla passer quelque temps dans son gouvernement de Dauphiné; mais il n'y fit pas un long séjour sans recevoir des lettres du roi qui le mandait à Paris. Il s'empressa de se rendre aux instances de François Ier, et, chemin faisant, s'arrêta à Moulins, où le fier Bourbon dévorait son chagrin en silence. Le connétable accueillit le Bon-Chevalier avec les plus grands témoignages d'estime et d'affection, et le pria de faire chevalier son fils premier-né, encore

au berceau, « estimant, disait-il, cet honneur le « plus insigne que son fils pût recevoir, et du plus « haut présage pour le cours de sa vie (1). » Bayart se prêta avec complaisance au désir du prince, et ne tarda pas à continuer sa route.

Le Bon-Chevalier ne séjourna pas longtemps à Paris, dont l'air ne lui convenait point. Les traditions de la cour de Louis XII allaient se perdant, et le règne de François I[er] commençait à devenir celui des maîtresses et des favoris. Servir les rois et les savoir flatter, sont deux talents dont l'un ne comporte pas l'autre, et Bayart fut toute sa vie un mauvais courtisan.

De retour en Dauphiné, le Bon-Chevalier s'occupa pendant les années suivantes à remplir les devoirs de sa charge de lieutenant-général au gouvernement de cette province. Les finances du roi étant déjà fort obérées, il faisait vendre de temps à autre, dans le royaume, des terres de son domaine, à faculté de rachat perpétuel. Les recueils des ordonnances de cette époque ne sont remplis que de ces sortes d'aliénations, que faisait et révoquait le chancelier Duprat au profit du trésor royal. Bayart reçut plusieurs commissions semblables, et s'en acquitta avec son intégrité ordinaire.

Ces mêmes années furent fertiles en événements

(1) *Bayardus ad regem profectus est et Molini ducis Borbonii primogenitum in cunabulis militem inter transeundum creavit : magni enim dux Borbonius ipsum Bayardum favebat et bonum omen esse credebat si ab ipso Bayardo miles fieret.* (RIVALLII, p. 564).

qui, sans troubler encore la paix, préparaient les sanglantes querelles de François Ier et de Charles-Quint. Ce jeune prince venait de joindre à l'héritage de Ferdinand celui de Maximilien, et de saisir le globe impérial, en dépit de son compétiteur le roi de France. La paix n'était point rompue, mais il existait entre ces ambitieux rivaux des ferments de discorde qui, pour éclater, n'attendaient qu'une occasion. Un événement, en apparence assez peu important, fut le préliminaire d'une rupture qui ensanglanta l'Europe pendant près d'un demi-siècle.

Comme la plupart des petits souverains qui se trouvent sur les frontières des grands états, les seigneurs de La Mark arboraient tantôt les fleurs-de-lis, tantôt l'aigle impériale. Une injustice qu'il prétendit avoir éprouvée de la part de Charles-Quint, rejeta Robert de La Mark dans les bras de François Ier, qu'il avait abandonné quelque temps auparavant. Comptant sur son nouveau protecteur, Robert choisit le moment où le corps germanique était réuni à Worms pour envoyer en pleine diète défier l'empereur, entouré de trente vassaux plus puissants que le seigneur du duché de Bouillon. L'exécution suivit de près la menace; Fleuranges, à la tête des troupes de son père, entra dans le Luxembourg, ravagea tout le plat pays, et alla mettre le siége devant Vireton. Charles ne douta point que le roi de France n'eût provoqué secrètement une entreprise trop extravagante de la part du « Sanglier des Ardennes. » Il rassemble une

armée de quarante mille hommes, plus proportionnée à l'allié caché qu'à l'adversaire apparent, et peu de jours suffisent à l'envahissement du territoire des seigneurs de La Mark. François ne vit pas sans inquiétude, sur les frontières de son royaume, des forces aussi menaçantes entre les mains des deux plus renommés capitaines de l'empire, le comte de Nassau et le célèbre aventurier Francisque de Sickingen. Il envoya le duc d'Alençon, son beau-frère, en qualité de lieutenant-général de la Champagne, pourvoir à la défense des places de cette province, et s'avança lui-même jusqu'à Reims.

Sur ces entrefaites, le roi d'Angleterre intervint entre les deux rivaux prêts à s'élancer l'un sur l'autre, et leur proposa son arbitrage. Des conférences furent indiquées à Calais, où se rendirent, au nom de leurs maîtres, le chancelier de Gattinara, et le maréchal de La Palice, « duquel il était difficile de dire s'il était plus utile pour la guerre « qu'excellent pour la paix. » François contremanda ses troupes; mais, héritier de la bonne foi comme des états de Ferdinand, son petit-fils Charles-Quint traitait d'une main, et préparait les hostilités de l'autre.

Le comte de Nassau, campé à Douzy, de l'autre côté de la petite rivière du Chers, amusait les envoyés du roi par de fausses protestations, en attendant l'occasion favorable d'entrer sur les terres de France. Il crut l'avoir trouvée, franchit un

matin la rivière, enseignes déployées, et, pour toute déclaration de guerre, investit la ville de Mouzon. Le baron de Montmoreau, brave gentilhomme d'Angoumois, se jeta dans la place, résolu à la défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais sa garnison n'était composée que de nouvelles levées qui s'effrayèrent aux premiers coups de canon, et le forcèrent à capituler (1). Cette importante et soudaine conquête ouvrit la Champagne aux Impériaux, et leur enfla le cœur. Elle répandit la terreur en France. Le roi convoqua le ban et l'arrière-ban des provinces voisines, et ordonna de nouvelles aliénations dans tout le royaume, « pour subvenir « à l'entretien des armées employées pour résister « aux ennemis déjà maîtres de la ville de Mouzon. »

Mézières était la seule barrière qui s'opposât encore aux Allemands; mais les fortifications de cette place tombaient en ruine : armes, vivres, soldats, tout y manquait. A la première nouvelle de la capitulation de Mouzon, le roi avait assemblé un conseil de guerre auquel assista Bayart. Les plus expérimentés capitaines furent d'avis de ruiner Mézières, dans l'impossibilité de la défendre, et d'incendier et de ravager au loin tout le pays pour

(1) Martin du Bellay (livre 1er de ses *Mémoires*) dit que le roi trouva la chose fort mauvaise. Il paraît que le seigneur de Montmoreau, de la maison de Mareuil, recouvra complétement sa réputation au siége de Mézières, puisque, selon Brantôme, on disait de ce temps-là : *Peu de Bayards et peu de Moreaux pareils à ces deux-là*. (*Hommes illustres*, discours 10, p. 75, édition de 1822).

affamer l'armée ennemie. Le Bon-Chevalier eut horreur de ces dévastations, insista pour conserver la ville, disant qu'il n'y avait point de place faible là où il y avait des gens de bien pour la défendre, et il offrit de s'en charger et d'en rendre bon compte. Le roi répondit « qu'il n'y avait homme « en son royaume en qui il se fiât davantage, » et le nomma sur-le-champ son lieutenant-général dans Mézières. Le duc d'Alençon reçut ordre de lui fournir hommes, vivres, munitions, tout ce qu'il demanderait.

Le Bon-Chevalier n'avait reçu de sa vie commission qu'il prisât à l'égal de celle-ci. Il courut se jeter dans la place avec pouvoir d'y commander absolument sur tous ceux qui se trouveraient dedans, quel que fût leur rang ou leur grade. Il n'avait avec lui que la compagnie du duc de Lorraine, dont il était lieutenant, et deux ou trois mille hommes de pied, sous la charge des seigneurs Boucar du Reffuge et Montmoreau. Mais ce fut parmi la jeune noblesse à qui l'accompagnerait en qualité de volontaire. Anne de Montmorency, « jeune homme de grand « cœur, » depuis connétable de France, partit un des premiers, se trouvant, disait-il, heureux et glorieux de servir sous un si grand et renommé capitaine. Les seigneurs d'Annebaut, de Lucé, de Villeclair, le suivirent. Quant aux gentilshommes, compatriotes de Bayart, ils n'avaient garde d'abandonner en cette occasion « le parangon d'honneur « du Dauphiné; » nous nommerons entre autres

ses deux cousins, Charles Alleman, seigneur de Laval, et Gaspard Terrail, seigneur de Bernin, Antoine de Clermont-Tallard, François de Sassenage, Jean-Jacques et Laurent Eynard, Guigo Guiffrey, seigneur de Boutières, Imbert de Vaulx, seigneur de Milieu, Philippe de Ville, et Balthazar de Beaumont.

Le premier soin de Bayart fut, après avoir fait sortir de la ville toutes les bouches inutiles, de rompre le pont sur la Meuse qui joignait Mézières à la France. Puis il rassembla les soldats et les bourgeois, leur fit jurer de ne jamais se rendre, et de défendre la patrie et leurs foyers jusqu'à la mort. « Si les vivres nous manquent, nous mangerons « d'abord nos chevaux, et après, ajouta-t-il avec « sa gaîté ordinaire, nous salerons et nous mange- « rons nos valets (1). » De crainte que les vivres et les munitions ne fussent inconsidérément prodiguées, il en donna la garde et l'intendance à Philippe de Ville, gentilhomme d'une longue expérience et consommé au fait de la guerre.

Bayart avait trouvé la place en fort mauvais état, et il fit travailler jour et nuit à réparer les fossés et à relever les murailles. Pour encourager les ouvriers, il mit lui-même la main à l'œuvre, et l'on vit, à son exemple, tous les gentilshommes porter des pierres, brouetter de la terre comme maçons et

(1) .... *Et si victus deessent equos primum, inde famulos sale condirent ut salsos comederent, sed de famulis joco ita loquebatur et audivi ab ipso Bayardo.* (Riv., p. 568).

pionniers. Le Bon-Chevalier dépensa aux fortifications de Mézières, plus de trois mille écus de son argent (1), et c'est ainsi qu'il plaçait les rançons que lui avaient payées ses prisonniers de guerre. « Mes amis, disait-il à ses compagnons, nous « sera-t-il reproché que cette ville soit perdue par « notre faute, nous qui sommes si belle compagnie « ensemble, et de si gens de bien ? Il me semble « que quand nous serions en un pré, n'ayant « devant nous qu'un fossé de quatre pieds, encore « combattrions-nous longtemps avant que d'être « défaits. Dieu merci, nous avons murailles et « remparts ; je crois qu'avant que les ennemis y « mettent le pied, beaucoup des leurs dormiront « aux fossés. » Enfin il encourageait tellement ses gens par ses discours et sa résolution, « qu'ils « pensaient tous être en la meilleure et plus forte « place du monde. »

Peu de jours après, le 30 août 1521, la ville fut assiégée des deux côtés, en deçà et en delà de la rivière. Mézières est bâtie dans une péninsule formée par la Meuse, dont l'extrémité de l'isthme n'offre qu'environ deux cents toises de large. C'est là, devant la porte dite de Bourgogne, que Sickingen se posta avec quinze mille hommes, tandis que le comte de Nassau s'établit à l'opposite, au delà de la Meuse, avec vingt mille hommes. Leur artillerie se montait à plus de cent pièces, parmi lesquelles

(1) *Et in reparandis Maceriis adversus hostes tria aureorum milia e suo exposuit.* (Ibid.).

se trouvaient des mortiers à bombes, dont l'essai meurtrier fut fait à ce siége (1).

Le lendemain, les deux capitaines allemands envoyèrent un héraut sommer Bayart de rendre la ville à l'empereur, en lui remontrant que la place n'était pas tenable contre leurs forces; ils avaient bien voulu l'en prévenir, par égard pour sa prouesse et sa réputation, dans la crainte que, s'il venait à être emporté d'assaut, il n'en mésarrivât à son honneur et à sa vie. Enfin, s'il consentait à se rendre, comme l'avaient sagement fait ses compagnons à Mouzon, ils lui accorderaient si bonne composition qu'il en serait satisfait. Le Bon-Chevelier n'eut pas besoin de réfléchir à sa réponse : « Mon ami, dit-il « en souriant au héraut, je m'ébahis de la gracieuseté « que me font et présentent Messeigneurs de Nassau « et de Sickingen, et du soin qu'ils veulent bien « avoir de ma personne, sans que j'aie jamais eu « grande connaissance avec eux. Retournez leur « dire que le roi, mon souverain seigneur, m'a « confié cette place, et que, Dieu aidant, vos « maîtres seront las de l'assiéger avant que je le sois « de la défendre; je n'en sortirai que sur un pont « fait des corps morts de ses ennemis. » Cette réplique audacieuse remplit d'une nouvelle confiance les soldats du Bon-Chevalier; ce qui dans la bouche de tout autre n'eût paru qu'une vaine fanfaronnade, était une infaillible prédiction dans

(1) *Art de vérifier les dates*, t. I, p. 633. (Paris, 1783, 3 v. in-folio).

la bouche de Bayart. Il commanda de festoyer le héraut, puis l'ayant rencontré comme on le conduisait hors de la ville : « Héraut, mon ami, « ajouta-t-il en raillant à son habitude, n'oubliez « point de rapporter à M. de Nassau que *le Bayart* « de France ne craint pas *le Roussin* d'Allemagne. »

De retour au camp, le héraut rendit aux seigneurs de Nassau et de Sickingen cette réponse peu satisfaisante, en présence d'un vieux capitaine, nommé Grand-Jehan-le Picard, qui avait autrefois servi avec Bayart dans les armées du roi de France. « Messeigneurs, leur dit-il, ne vous attendez pas « à entrer dans Mézières tant que vivra monseigneur « de Bayart ; je le connais, j'ai combattu sous ses « ordres, et il est conditionné de façon à donner du « cœur aux plus couards gens du monde. Sachez « que tous ceux qui sont avec lui mourront à la « brèche, et lui le premier, avant que nous mettions « le pied dans la ville. Quant à moi, je préférerais « qu'il y eût dans la place deux mille hommes de « plus, et lui seul de moins. — Capitaine Grand-« Jehan, répliqua le comte de Nassau, votre sei-« gneur de Bayart n'est de fer ni d'acier pas plus « qu'un autre. S'il est si brave, qu'il le montre, « car d'ici à quatre jours je lui enverrai tant de « coups de canon, qu'il ne saura de quel côté se « tourner. — On verra ce qui adviendra, dit le « capitaine Grand-Jehan ; mais vous ne l'aurez pas « ainsi que vous le croyez. »

Là-dessus les deux capitaines retournèrent chacun

à leur poste, et donnèrent le signal aux batteries. A la première décharge, les gens du baron de Montmoreau furent, comme à Mouzon, saisis d'une telle frayeur, qu'en dépit de leur capitaine, ils s'enfuirent les uns par les portes, les autres en se jettant par dessus les murailles. Bayart, sans s'émouvoir, fit entendre au reste de la garnison qu'il était ravi d'être débarrassé de ce tas de bélîtres, indignes de partager l'honneur d'une aussi glorieuse défense. L'artillerie allemande était si bien servie, qu'en moins de quatre jours il fut tiré sur la ville plus de cinq mille coups, bombes et boulets. Les assiégés ripostaient de leur mieux; mais leur artillerie était trop faible pour rendre aux ennemis le mal qu'ils en éprouvaient. En revanche, le Bon-Chevalier les tourmentait par des sorties continuelles, dans la plupart desquelles il remportait honneur et profit. Le comte de Nassau et Sickingen reconnurent qu'ils avaient affaire à d'autres gens qu'à ceux de Mouzon, et maintes fois se rappelèrent les paroles du capitaine Grand-Jehan.



CHAPITRE XLII

Stratagême de Bayart. — Les Impériaux lèvent honteusement le siége de Mézières. — François Ier donne à Bayart le collier de l'ordre de Saint-Michel et une compagnie de cent hommes d'armes. — Enthousiasme qu'excite en France l'heureux dévoûment du Bon-Chevalier.

1521

Le siége durait ainsi depuis près d'un mois, et, malgré les précautions de Bayart, les vivres et les munitions touchaient à leur fin. Pour surcroît de malheur, une dyssenterie épidémique se mit dans la ville, et diminua tellement les troupes, qu'elles pouvaient à peine suffire à la garde de l'immense brèche qu'avait faite l'artillerie des ennemis. La place était ouverte depuis la tour qui forme le coin du côté d'Attigny, jusqu'à la tour Jolie, et de celle-ci jusqu'à la porte de Bourgogne.

Le quartier de Sickingen, en raison de sa proximité et de sa position, incommodait encore plus les assiégés que celui du comte de Nassau : placées sur une colline qui commande la ville vers le sud-ouest, les batteries du seigneur Francisque foudroyaient Mézières, et rien ne pouvait en sortir

sans tomber entre ses mains. Bayart, qui non seulement était un des plus hardis capitaines, mais encore un des plus inventifs et subtils guerroyeurs de son temps, chercha en lui-même quel expédient il emploierait pour faire repasser l'eau à Sickingen. Toujours bien informé, à son ordinaire, de tout ce qui se passait chez les ennemis, il connaissait la mésintelligence qui existait entre le comte de Nassau, capitaine-général de l'armée, et Sickingen, peu familier à l'obéissance; Bayart résolut d'en tirer parti et d'accroître leur défiance mutuelle.

Il fit écrire au seigneur Robert de La Mark, alors à Sedan, la seule ville qu'il eût conservée, la lettre suivante: « Monseigneur mon Capitaine, « je suis toujours, comme vous devez le savoir, « assiégé de deux côtés: en delà de la Meuse, « par le comte de Nassau, et en deçà, par le « seigneur Francisque. Or, je me suis rappelé « que vous m'avez dit, il y a environ six mois, « que vous vous proposiez de faire revenir, « au service du roi notre maître, le seigneur de « Sickingen, votre ami et frère juré (1). Je le dési- « rerais fort sur la réputation qu'il a d'être gentil « galant; mais si vous voyez que cela se puisse « faire, il vaudrait mieux que ce fût aujourd'hui « que demain, parce qu'avant vingt-quatre heures,

(1) Tous les historiens qui ont interprété ce passage du Loyal Serviteur, paraissent avoir ignoré les relations intimes qui existaient entre la maison de La Mark et Frantz ou Francisque de Sickingen. (Voyez les *Mém. de Fleuranges*, ch. 57, 58, 59).

« lui et tout son camp seront taillés en pièces.
« Certes, on croirait qu'en l'envoyant par deçà
« l'eau, monseigneur de Nassau lui ait voulu jouer
« quelque tour de méchant compagnon; car douze
« mille Suisses et quatre cents hommes d'armes,
« sous la conduite de monseigneur d'Alençon en
« personne, viennent coucher ce soir à Launoy.
« Demain, à la pointe du jour, ils tomberont sur
« son camp, pendant que de mon côté je ferai une
« vigoureuse sortie, de façon qu'il sera bien habile
« homme s'il en échappe. J'ai pensé devoir vous
« en prévenir, mais je vous prie que la chose soit
« tenue secrète. »

La lettre achevée, il en chargea un paysan auquel il donna un écu, en lui disant: « Va-t'en à Sedan, « il n'y a que trois lieues d'ici, et tu remettras ce « papier à messire Robert de la part du capitaine « Bayart. » Le bonhomme partit incontinent. Or, le Bon-Chevalier savait bien qu'il était impossible qu'il passât sans tomber entre les mains des gens de Sickingen, comme il lui arriva en effet, avant qu'il fût à deux jets d'arc de la ville. Il fut conduit devant ce seigneur, qui lui demanda où il allait. Le pauvre diable, se croyant déjà la corde au cou, lui répondit en tremblant: « Monseigneur, le grand « capitaine qui est dans notre ville m'envoie à « Sedan porter cette lettre à messire Robert. » Et il la tira de son sein où il l'avait cachée. Sickingen ouvrit la lettre, et fut étrangement ébahi de son contenu. Ses querelles avec le comte de Nassau lui

revinrent à l'esprit, et il ne douta plus qu'il ne lui eût fait passer l'eau pour l'envoyer à sa perte. A peine eut-il achevé sa lecture, qu'il s'écria : « Je ne « puis plus en douter à cette heure, le comte de « Nassau ne tâche qu'à me perdre ; mais par le « sang de Dieu, il s'en trouvera mauvais mar- « chand ! » Cinq ou six de ses plus affidés capitaines, auxquels il fit part de la trahison qu'il venait de découvrir, partagèrent son indignation, et Sickingen, sans plus de réflexions, fit battre les tambours, sonner à l'étendard, et plier bagage à ses troupes.

Le comte de Nassau, entendant ce bruit, ne sut qu'en penser, et envoya un gentilhomme s'informer de ce qui l'occasionnait. Celui-ci trouva tout le camp en tumulte, et apprit que le seigneur de Sickingen s'apprêtait à repasser de l'autre côté. Son rapport redoubla l'étonnement du comte, d'autant plus qu'abandonner cette position c'était lever le siége. Il renvoya sur-le-champ un de ses principaux capitaines prier Sickingen de ne pas bouger de son camp avant d'en avoir conféré avec lui, s'il ne voulait trahir le service de l'empereur. Francisque répondit en courroux à ce nouvel envoyé : « Retournez dire au comte de Nassau que « je n'en ferai rien, et que, pour son bon plaisir, « je ne resterai pas à la boucherie. S'il me veut « empêcher de loger auprès de lui, nous verrons » qui de nous deux sera le plus fort. » Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans la conduite de l'aventurier allemand, que le comte de Nassau,

de plus en plus étonné, crut devoir, à tout hasard, ranger ses gens en bataille. Sickingen en fit autant dès qu'il eut traversé la rivière, et à les voir et à entendre les tambours et les trompettes, on eut dit que les deux armées allaient s'entr'égorger.

Le porteur innocent de la lettre, qui produisait ce tumulte, le mit à profit pour s'échapper et rentrer dans Mézières. Il s'en alla au logis du Bon-Chevalier, lui faire ses excuses de n'avoir pu percer jusqu'à Sedan, en lui racontant comme tout s'était passé. Bayart rit à gorge déployée du succès de son stratagême, et courut, suivi de plusieurs gentils-hommes, sur les remparts, d'où il aperçut les deux armées en présence. « Par ma foi, » dit-il, après les avoir regardées quelques instants, « puis-« qu'elles tardent si longtemps d'en venir aux « mains, donnons-leur le signal du combat, » et il leur fit envoyer cinq ou six volées de canon. Après avoir demeuré une heure à s'observer, Sickingen et Nassau firent mettre bas les armes à leurs troupes, et sans autre explication se logèrent tous les deux de l'autre côté de la Meuse.

Bayart assembla ses capitaines, et il fut décidé qu'on profiterait du passage ouvert par le décampement de Sickingen, pour avertir le roi de l'état de la place et de l'occasion favorable qui s'offrait de la ravitailler. Maubuisson, gentilhomme de la maison du seigneur de Montmorency, et Brignac, homme d'armes de la compagnie de Bayart, furent chargés de cette commission, et partirent la nuit

suivante. Ils firent grande diligence, et arrivèrent à Troyes, où ils rendirent compte au roi de leur message. François les renvoya tout de suite porter à Mézières la nouvelle de l'arrivée des secours qu'ils étaient venus demander. En effet, le comte de Saint-Pol, qui campait avec six mille hommes de pied et quelques compagnies d'hommes d'armes au pont de Favergy, à quatre lieues de Reims, reçut ordre de s'avancer jusqu'à Attigny sur la rivière d'Aisne, à huit lieues environ de Mézières. Dans la nuit même qui suivit le jour de son arrivée, le comte de Saint-Pol fit diriger sur cette ville mille hommes de pied, sous la conduite du seigneur de Lorges, et quelques chariots de vivres et de munitions. Le sénéchal de Téligny, et Jacques de Silly, bailli de Caen, furent chargés de les escorter avec quatre cents gens d'armes, tandis que le comte de Saint-Pol s'approcherait pour les soutenir jusqu'à dix lieues de la place. L'entreprise réussit à souhait. Les hommes d'armes, après avoir introduit sans accident le convoi dans Mézières, rejoignirent le comte, qui ne s'éloigna pas au delà de Réthel.

Ces secours ravivèrent le feu des batteries de la ville, qui faiblissait faute de munitions; les ennemis, au contraire, désespérant de s'emparer de la place, se négligèrent de plus en plus. Toutefois, de peur que les Français ne s'aperçussent de leur refroidissement, ils voulurent pallier leur disgrâce par quelques avantages particuliers. Le comte d'Egmont envoya un trompette demander aux assiégés s'il y avait

quelqu'un parmi eux qui fût homme à rompre une lance avec lui dans l'île de Mézières. Bayart connaissait trop les devoirs de sa charge pour céder à la tentation, et il laissa au jeune Montmorency le soin de soutenir l'honneur de la noblesse française. Le seigneur de Lorges, jaloux de maintenir à son tour la réputation des gens de pied, fit proposer aux Impériaux un combat à la pique. Le seigneur de Vaudrey, surnommé le Beau, de l'illustre maison franc-comtoise de ce nom, accepta le défi. Les champions entrèrent en lice. Montmorency atteignit son adversaire au milieu du corps, faussa sa cuirasse et rompit sa lance sans lui faire d'autre mal. Le comte d'Egmont, par la faute de son cheval ou autrement, ne toucha point ou ne toucha que bien peu. De Lorges et le seigneur de Vaudrey fournirent les coups de pique ordonnés, sans avantage marqué de part ni d'autre, et les champions allemands se retirèrent déchus de leur attente.

Les Impériaux cherchèrent encore à s'assurer si le convoi avait été aussi considérable que Bayart le publiait à dessein. Le capitaine Grand-Jean-le-Picard envoya un tambour demander de sa part une bouteille de vin à son ancienne connaissance le seigneur de Lorges. Celui-ci fit mener le tambour dans un vaste cellier, garni d'un grand nombre de tonneaux, mais dont la plupart n'étaient remplis que d'eau, et renvoya le messager avec deux bouteilles, l'une de vin vieux, l'autre de vin

nouveau. Il n'était réellement entré dans la ville que trois chariots de provisions, qui ne pouvaient alimenter une longue consommation. Une tradition du pays ajoute à l'histoire que Bayart fit échapper de la ville quelques bœufs, après les avoir rassasiés de blé; les Allemands s'en emparèrent, et furent convaincus, en les dépeçant, que Mézières regorgeait d'une denrée aussi précieuse, puisqu'on en nourrissait même les animaux. En effet, les Impériaux, perdant tout espoir d'affamer la ville, plièrent bagages, et se retirèrent après cinq semaines d'un siége durant lequel quarante mille hommes n'avaient osé livrer aucun assaut à une place presque démantelée et défendue par quatre à cinq mille soldats (1). Nassau et Sickingen n'attendirent point l'armée qu'une résistance aussi opiniâtre avait donné au roi le loisir d'assembler, et s'acheminèrent ensemble; mais, toujours en défiance l'un de l'autre, ils furent encore huit jours avant de s'expliquer et de prendre les mêmes quartiers. Ils firent leur retraite à travers la Picardie, ravageant, brûlant tout sur leur passage, et se vengeant sur les paysans, les femmes et les enfants, du mauvais succès de leurs armes.

(1) « On demandait au comte de Nassau, à son retour dans les « Pays-Bas, comment avec une armée de quarante mille hommes et « cent pièces de canon, il n'avait pu en six semaines prendre un petit « *pigeonnier* comme Mézières. C'est, répondit-il, que ce *pigeonnier* « était défendu par un aigle et par des aiglons autrement *becqués et* « *membrés* que toutes les aigles impériales. » (Aimar, *Histoire du chevalier Baïard*, liv. III).

La levée du siége de Mézières produisit une allégresse universelle en France; le roi annonça cette heureuse nouvelle à sa mère, la duchesse d'Angoulême, par une lettre dans laquelle il disait: « qu'en cette occasion Dieu avait montré « qu'il était bon Français. » Il eût pu ajouter que le meilleur Français, après Dieu, avait été Bayart. L'opinion générale attribua au Bon-Chevalier le salut du royaume. Si les Allemands se fussent rendus maîtres de Mézières, comme de Mouzon, rien ne les empêchait de pénétrer jusque dans le cœur de la France, tandis que l'héroïque résistance de Bayart fatigua les troupes impériales, et donna le temps au roi de rassembler une armée. Un écrivain contemporain affirme une particularité que nous n'osons garantir, mais qui démontre l'enthousiasme qu'excita l'heureux dévoûment du Bon-Chevalier. A cette époque, lorsqu'au milieu du saint sacrifice de la messe, le prêtre se tournait vers le peuple, en disant, selon la formule ordinaire: « Priez aussi pour le roi, » il ajoutait: « et pour Bayart, qui a sauvé le royaume de « France (1). »

Ce fut un spectacle touchant que le départ du Bon-Chevalier de la ville de Mézières: les habitants l'accompagnèrent fort loin, en le comblant

(1) *Inter celebrandum divina conversus ad populum sacerdos subjungebat:* Orate etiam pro rege et pro Bayardo qui regnum Franciæ tutatus est. (Rivallii, p. 559).

d'actions de grâces et de bénédictions; ils appelaient ses capitaines et ses soldats leurs défenseurs et leurs libérateurs, et baisaient jusqu'aux armes et aux casaques des moindres archers (1).

L'anniversaire de la délivrance de Mézières fut célébré en grande pompe dans cette ville, le 27 septembre de chaque année, jusqu'à l'époque de la révolution (2). L'oraison funèbre du Bon-Chevalier était la principale cérémonie de cette fête, dans laquelle, de génération en génération, les descendants de ceux qu'il avait sauvés s'associaient pieusement à la reconnaissance de leurs aïeux.

Bayart trouva sur sa route une population avide de le voir, et, sans pouvoir se soustraire à ce glorieux cortége, il rejoignit le roi qui s'était avancé jusqu'à Fervaques à la poursuite des ennemis.

François I[er] lui fit un accueil « merveilleux, » et il ne pouvait se rassasier de le louer et de le

(1) *Militum vestes vulgus osculabatur.* (Rivallii, ibid).

(2) Cette solennité a été rétablie sous le règne de Louis XVIII. — L'inscription suivante se lit encore sur le mur de l'une des chapelles de l'église paroissiale, à droite du cœur:

Ab exercitu
numerosissimo Caroli
5. Rom. Imp.
obsidione cincta fuit
Urbs Maceriencis
Ann. 1521. die penultima
Aug. et magnanimo
Astuto que labore
Petri du Terrail
Liberata die 27.
Septembris.

gracieuser devant tout le monde. « En rémuné-« ration de sa vertu, » il lui donna le collier de son ordre de Saint-Michel et une compagnie de cent hommes d'armes en chef aux appointements de cinq mille écus par an (1). « Telles compa-« gnies de ce temps ne se donnaient par faveur « et pour la plupart étaient réservées aux seuls « princes du sang. »

Les bienfaits du roi rejaillirent sur ses deux frères; Philippe Terrail fut pourvu de l'évêché de Glandèves, et Jacques, de l'abbaye de Josaphat, près de Chartres.

Bayart ne se serait pas cru digne des faveurs de son maître, s'il ne les avait justifiées par de nouveaux services. Il se mit à l'avant-garde que commandait le duc d'Alençon, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la reprise de Mouzon. Le roi poursuivit les Allemands, les força à repasser l'Oise, traversa lui-même l'Escaut, et les atteignit non loin de Valenciennes, où Charles-Quint était venu à leur rencontre. Bayart s'élança sur l'arrière-garde des ennemis, et la jeta en déroute. Le connétable de Bourbon, La Trémoille,

(1) « Pierre Terrail, seigneur de Bayart, lieutenant de la compa-« gnie de M. de Lorraine, lieutenant-général au gouvernement de « Dauphiné, capitaine de cent hommes d'armes, fait chevalier par « le roy François Ier à Fervaques, 1521. » (*Catalogue des chevaliers de Saint-Michel*, lettre T., manuscr. de la Bibliothèque royale). Le collier et la médaille du chevalier sans peur et sans reproche sont aujourd'hui en la possession des héritiers de M. le général La Fayette.

La Palice, demandaient à grands cris la permission d'achever la défaite des Impériaux; mais déjà il suffisait que Bourbon ouvrit un avis pour que le roi y fût contraire. Cet indigne motif et une déférence aveugle aux conseils timides du duc d'Alençon et du maréchal de Châtillon, empêchèrent François de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui de détruire l'armée de Charles-Quint; « depuis il lui en coûta cher, car la fortune qu'il « avait refusée ce jour-là lui en garda rancune « le reste de sa vie. »

Le roi laissa quelques compagnies en garnison dans les villes de la Picardie et de la Champagne, licencia le reste de ses troupes, et retourna à Compiègne.

Presque tout l'hiver se passa en escarmouches et en surprises de part et d'autre. Le Bon-Chevalier resta jusqu'au mois de décembre à Guise, sur la frontière, et fit plusieurs courses dans le Hainaut. Mais quelques compagnies incomplètes d'hommes d'armes et de chevau-légers n'étaient pas suffisantes pour tenter d'importantes entreprises; les gens de pied n'avaient pas coutume de marcher sans argent, et les coffres du roi étaient vides.

Le Bon-Chevalier s'en vint de là à Paris, et les Parisiens, instruits de son arrivée, voulurent aller au devant de lui; mais il entra secrètement dans la ville. Il lui fallut également se dérober à l'insigne et mémorable honneur que lui fit le parlement de cette capitale, en lui envoyant une députation pour

le complimenter sur sa belle conduite à Mézières. Bayart ne fuyait que devant les louanges (1).

(1) *Et ei Parisienses occurrere voluerunt, sed clam urbem ingressus est*; et in sacro palatii Parisiensis sacello senatus eum salutare voluit..... *Sed Bayardus ante adventum senatus a sacello abivit ne inveniretur*. (Aymari Rivallii delphinatis christianissimi regis consiliarii et militis, *de Allobrogibus libri novem, ex autographo codice bibliothecæ regis editi, cura et sumptibus Aelfredi de Terrebasse*. (Viennæ Allobrogum, 1844, in-8°).



CHAPITRE XLIII

Le roi envoie Bayart à Gênes. — Il se signale à la bataille de la Bicoque. — Le Bon-Chevalier demeure seul à la défense des frontières.

1521-1522

C'est une étrange particularité de notre histoire, que l'obstination des papes à chasser de l'Italie les rois de France, leurs bienfaiteurs et leurs suzerains temporels depuis Charlemagne. Léon X, fidèle au plan de ses prédécesseurs, venait de conclure avec l'empereur une ligue dont l'objet était le rétablissement de François Sforza, fils puîné de Ludovic le More, et l'expulsion des Français de toute l'Italie.

Le premier résultat de cette alliance fut une tentative sur Gênes. Octavien Frégose, doge ou plutôt gouverneur de cette ville au nom du roi de France, déjoua habilement les projets qu'avaient assis les confédérés sur l'apparition de Jérôme Adorne, à la tête de quelques bannis secondés de trois mille Espagnols. Les Génois, craignant que les ennemis

ne s'en tinssent point à ce commencement d'hostilité, envoyèrent demander au roi un capitaine vaillant et expérimenté pour diriger leurs troupes en cas d'attaque. François I[er] manda le Bon-Chevalier à Compiègne, et le pria d'entreprendre ce voyage pour l'amour de lui, « ayant, disait-il, grand espoir « en sa personne. » Bayart ne se lassait jamais d'être utile, et il accepta la commission d'aussi bon cœur qu'elle lui était donnée. Il prit la route de Grenoble, où il fut contraint d'accorder quelques jours aux vœux et aux instances de ses compatriotes. Certes, le Dauphiné avait produit avant lui nombre de guerriers illustres, mais aucun n'avait fait rejaillir plus d'honneur et de gloire sur le nom dauphinois. Il lui fallut raconter à ses parents et à ses amis les détails du siége de Mézières, les combats qu'il avait livrés, et la déconvenue du seigneur de Sickingen (1). Les fêtes et les honneurs furent prodigués au Bon-Chevalier; les gentilshommes quittaient leurs châteaux, les paysans leurs chaumières, et des extrémités de la province accouraient jaloux de le contempler et de pouvoir dire un jour à leurs enfants: Nous avons vu Bayart!

Il ne tarda pas à leur faire ses adieux, passa les monts dans les premiers jours de février, et se rendit à Gênes sans aucune troupe, accompagné seulement de Charles Alleman de Laval son cousin,

(1) *Et antequam e Delphinatu abiret, magnum cum eo de gestis apud Macerias colloquium habui.* (Rivallii, p. 572).

des seigneurs Balthazar de Beaumont, Gumin de Romanèche, et de quelques autres gentilshommes ses compatriotes. Il fut reçu dans cette cité en homme que sa réputation y avait précédé, et tout en veillant aux intérêts du roi, il sut tellement se conformer au génie et aux mœurs de ce peuple, que les Génois associèrent dans leur reconnaissance le nom de Bayart à celui de leur ancien et vénéré gouverneur le maréchal de Boucicault. Sa présence suffit pour éloigner tout danger de la ville de Gênes, et après avoir rendu compte au roi de cette situation tranquille, le Bon-Chevalier courut chercher dans le Milanais des occasions plus dignes de son grand cœur.

Les rigueurs et les exactions du successeur du connétable de Bourbon avaient disposé les esprits à un soulèvement général, que le pape et l'empereur secondèrent de toute la puissance de leurs intrigues et de leurs armes. Lautrec et son frère le maréchal de Foix, plus soldats que capitaines, ne purent lutter contre les talents et l'habileté réunis de Prospero Colonna et du jeune Fernand d'Avalos, marquis de Pescaire. Une antique et pernicieuse coutume remettait les prisonniers à la disposition de ceux qui les avaient faits sur le champ de bataille. Une rançon plus ou moins forte rendit en pleine guerre à l'Italie les deux capitaines qui en chassèrent les Français. A peine replacés à la tête de l'armée confédérée, Colonna et Pescaire s'emparèrent de Milan, et successivement des principales

villes de la Lombardie. Lautrec se hâta d'envoyer son frère le maréchal de Foix chercher à la cour des troupes et de l'argent, et se replia sur la frontière.

A la nouvelle des succès de la ligue, Léon X éprouva des transports de joie si violents, qu'il lui en resta une fièvre qui le mit au tombeau quatre jours après, le 2 décembre 1522. La mort de ce pontife offrit aux Français quelques chances favorables, que ne tarda pas à faire évanouir l'élection de l'ancien précepteur de Charles-Quint, Adrien VI.

Cependant, le maréchal de Foix et Pedro Navarro amenèrent de France à Gênes un secours assez considérable, auquel se joignit le Bon-Chevalier avec ses compagnons. Ils traversèrent la Loméline, continuellement harcelés dans leur marche par les Italiens et les Espagnols, et opérèrent à la pointe de l'épée leur jonction avec Lautrec. Leur arrivée et celle du maréchal de La Palice, à la tête d'un renfort de seize mille Suisses, changèrent la face de la guerre, et rendirent la supériorité à l'armée française. Elle s'avança vers Milan et vint camper à Monza, à quelques milles de cette capitale. Prospero Colonna se hâta de suivre le mouvement de Lautrec, et se posta entre lui et Milan, à la Bicoca, ancienne résidence ducale, dont le nom vulgaire n'est devenu que trop fameux. Un blocus de peu de jours suffisait pour affamer les ennemis ; les attaquer dans cette position, où l'art avait ajouté à l'avantage des lieux, était s'exposer à une défaite certaine, et c'est à cette extrémité que des troupes

mercenaires réduisirent Lautrec. Ce général avait eu l'imprudence de se séparer de sa caisse et de la laisser à Aronna, de l'autre côté du lac Majeur. Les Suisses, privés de leur solde, éclatèrent en murmures et menacèrent de se retirer. On les conjura d'attendre quelques jours; mais les prières et les remontrances furent inutiles, on n'en put tirer que ces trois mots: « Argent, bataille ou congé. » Lautrec obéit à ceux auxquels il devait commander, et en dépit de La Palice qui préférait de laisser partir les Suisses, il donna le signal de l'attaque. « Hé bien! dit le grand-maréchal (1), que Dieu « favorise donc les fous et les superbes; quant à « nous, gens d'armes français, combattons si « vaillamment que l'on connaisse que la fortune « nous a manqué plutôt que le courage. » Ces paroles mémorables sont l'histoire de la bataille de la Bicoca.

Lautrec avait chargé deux de ses plus expérimentés capitaines d'aller reconnaître les retranchements et l'ordre de bataille des ennemis. Bayart et Pedro Navarro (2) s'en acquittèrent avec l'habileté dont ils avaient donné tant de preuves; mais que pouvaient les meilleures dispositions contre la force des lieux? Le Bon-Chevalier reprit sa place à

(1) « Les Espagnols l'appelaient souvent *el capitan La Paliça*, *gran* « *mariscal de Francia.* » (Brantôme, *Hommes illustres français*, disc. 9, p. 63 et 66).

(2) *Lotrechius Navarro atque Baiardo, qui locum et castra hostium explorarent*, *præmissis*, *etc.* (Paul Jove, *de Vita Piscarii*, liv. II, p. 338).

l'avant-garde, et seconda par des prodiges de valeur les efforts du maréchal de Foix. Un instant, la fortune parut céder à leur courage, et si le camp ennemi eût pu être forcé par une poignée d'hommes, il l'eût été par Montmorency, Bayart et Pontdormy (1). Mais l'audace des Suisses était passée comme feu de paille; leur première pointe avait été terrible, et, au milieu de l'action, ils abandonnèrent dans le danger ceux qu'ils y avaient précipités. Les Français se retirèrent enfin de désespoir, laissant plus de six mille hommes sous les retranchements de la Bicoca. Cette défaite entraîna les suites les plus fâcheuses, les Vénitiens renièrent l'alliance des Français, les Suisses désertèrent leur service, et de toutes leurs conquêtes au delà des Alpes, il ne leur restait, un mois après, que les citadelles de Milan et de Crémone.

Avec ce qu'ils purent ramasser des débris de leurs troupes, les capitaines français se hâtèrent de franchir les monts et de courir à Paris se justifier et accuser les financiers du roi. Bayart, craignant que les ennemis ne profitassent de l'occasion pour entrer dans le royaume, s'arrêta sur la frontière du marquisat de Saluces. Il vint ensuite s'établir dans la ville de Sisteron où il tint garnison depuis le 12 mai jusqu'au 22 juillet 1522. Sans autres forces que sa compagnie de gens d'armes et deux mille

(1) *Nec deerant æmulatione decoris Memorantius atque Baiardus et Pontiremius, ducum promptissimi.* (Id. p. 340).

hommes de pied, commandés sous lui par Pierre de Théys, seigneur d'Herculais et Philippe de la Tour, seigneur de Vatillieu, il fit si bonne contenance que les confédérés jugèrent à propos de ne pas pousser plus loin leurs entreprises.



CHAPITRE XLIV

Conduite de Bayart à Grenoble durant la peste. — Il détruit une horde de brigands qui infestait le Dauphiné. — Revue de sa compagnie.

1522-1523

Le Bon-Chevalier repassa les monts, et se rendit à Grenoble, où il trouva l'occasion de déployer un genre de courage peut-être le moins commun. Cette ville était en proie à la peste, qu'aggravait la famine. Bayart se hâta de prendre les mesures les plus efficaces contre ces deux calamités, et veilla lui-même à leur exécution, avec cette charité et cet amour des malheureux qui complétaient ses vertus. Suivi des médecins et des chirurgiens, il parcourait la ville, entrait dans les maisons infectées de la contagion, faisant distribuer des médicaments et des secours aux malades, sans plus s'inquiéter de la peste que d'un autre danger. Tant qu'elle dura, il nourrit chaque jour un grand nombre de pauvres, fit soigner à ses dépens les pestiférés dans les hospices, et alla chercher des malheureux jusque dans

les villages circonvoisins. Le Bon-Chevalier, si digne de ce nom, dépensa dans l'espace de quelques mois plus de sept cents écus d'or en charités. Grâce à son dévoûment, ses soins et ses libéralités, Grenoble fut délivré en peu de temps d'un fléau dont elle n'avait que trop souvent éprouvé les ravages.

Au mois d'avril suivant, quelques compagnies de Gascons et d'Écossais, laissées à la garde de la citadelle de Milan, perdant après seize mois tout espoir d'être secourues, traitèrent avec François Sforza, et lui livrèrent la place, quoiqu'elles eussent encore des vivres en abondance. On soupçonna vivement le président Paterin et quelques autres gens de robe réfugiés dans le château, d'avoir été les promoteurs de cette capitulation. Les soldats en rejetèrent le blâme sur leur capitaine Mascaron et un évêque, qu'ils accusaient d'avoir trafiqué des approvisionnements. Irrité d'une perte aussi préjudiciable à ses projets, le roi ordonna à Bayart d'arrêter, à leur rentrée aux frontières, soldats, officiers, gens de robe et d'église. Jean Paterin fut détenu à La Tour-du-Pin, les autres à Grenoble, jusqu'à ce que François eût envoyé ordre à son lieutenant-général de les faire conduire à Paris. On instruisit leur procès; mais, faute de preuves, ils s'en tirèrent impunément.

Le Bon-Chevalier s'occupait à dénombrer et à passer en revue les Dauphinois en état de porter les armes, pour les employer, en cas de besoin, à la défense des frontières, lorsqu'un ennemi domestique

vint menacer la tranquillité de la province. Il s'était formé dans le Poitou et le Bourbonnais des bandes de brigands qui ne tardèrent pas à se grossir et à infester le reste du royaume. Sous la conduite de Maclou, leur roi (c'est le titre qu'ils donnaient à leur chef), ils s'étaient plusieurs fois avancés sur les bords du Rhône; et, retenus par la terreur du nom de Bayart, ils n'avaient osé traverser le fleuve. A la fin, quinze cents des plus déterminés de ces misérables passèrent dans le Viennois, où il n'y eut point de forfaits qu'ils ne commirent. Bayart accourut, à peine suivi d'une vingtaine de ses gens d'armes et de quelques milices dauphinoises, et les mit en fuite au seul bruit de sa marche. Maclou et ses compagnons, épars dans les montagnes du Dauphiné, se réfugièrent vainement de rocher en rocher: le Bon-Chevalier brava leurs flèches et leur désespoir. La tradition rapporte qu'il ne dédaigna point de croiser le fer avec leur chef, et que Maclou n'évita le glaive de Bayart que pour aller, par delà le Rhône, tomber sous celui du connétable de Bourbon. La valeur et la sagesse de son gouverneur éloignèrent ainsi d'une province deux fléaux aussi redoutables que la peste et les brigands.

La tranquillité était rétablie en Dauphiné, et le Bon-Chevalier restait dans une inaction que ses services n'avaient point méritée. Tous ses anciens compagnons guerroyaient en Flandre et en Picardie; son lieutenant Pierre Pont, devenu celui du duc de Lorraine, venait de se couvrir de gloire

aux environs de Térouane, et Bayart lui seul se voyait oublié au fond de sa province. La renommée qu'il avait acquise au siége de Mézières avait offusqué les courtisans, et ils le prirent en haine, parce que l'on disait plus de bien de lui que d'eux tous. La franchise du Bon-Chevalier n'avait point raccommodé ses affaires ; en maintes occasions il s'était permis d'avoir raison contre ces capitaines de fraîche date. Il se résolut à écrire au roi, et à se plaindre noblement à lui de l'oisiveté dans laquelle il était délaissé. François Ier, au-dessus des injustes préventions de ses favoris, répondit à Bayart la lettre la plus flatteuse et la plus amicale. Il lui promit qu'il ne tarderait pas à mettre à profit sa bonne volonté, et l'assura qu'il aurait toujours un bon maître dans celui qu'il avait fait chevalier de sa main. Mais, l'astrologue de Carpi l'avait prédit, « les envieux empêchèrent toujours ce prince « d'élever Bayart aux honneurs qu'il avait « mérités. »

Au mois de septembre de l'an 1523, François Ier se disposait à reconquérir en personne le Milanais que ses généraux lui avaient perdu, lorsque l'évasion du second prince du sang vint troubler son royaume et rompre toutes ses mesures. Charles de Bourbon en avait été réduit, par les injustices et les persécutions de la cour, à oublier le sang qui coulait dans ses veines, et à se jeter aux bras de l'empereur.

Ces dissensions domestiques rendaient l'absence

du roi trop dangereuse : il confia le commandement de son armée à Guillaume de Gouffier, seigneur de Bonnivet, amiral de France. Ce jeune compagnon de ses plaisirs n'avait d'autre titre à cette préférence que la haine qu'il portait à Bourbon; elle ne lui tint pas lieu de talent. A la tête d'une armée de quarante mille hommes, ce général traverse le Tésin avant que les confédérés eussent pensé à rassembler leurs troupes. Il n'avait qu'à profiter du moment pour marcher sur Milan, où régnaient le tumulte et la consternation; mais Bonnivet se piqua d'un temporisement hors de propos, et donna le loisir à Prospero Colonna de rassurer les esprits, et de mettre la ville à l'abri d'une surprise.

Le roi, fidèle à la promesse qu'il avait faite au Bon-Chevalier, l'avait placé à l'avant-garde de l'armée, et, dès l'ouverture de la campagne, il se trouvait à Cassano, non loin de Milan. Bayart n'avait pas vu sans déplaisir le roi se faire remplacer par Bonnivet, tandis qu'il gardait en France et La Palice et La Trémoille; mais il n'était pas du nombre de ceux qui s'autorisent de leur mécontement à négliger leurs devoirs.

C'était la première campagne qu'il faisait sous ses propres enseignes, et déjà sa compagnie de cent lances *fournies* était plus que doublée par le nombre des volontaires (1). Ses compatriotes avaient

(1) « Cette compagnie estoit si belle tant qu'il vescut, qu'il y avoit « toujours près de quinze cens chevaux. » (D'Expilly, Suppl. à l'*Histoire de Bayart*, Grenoble, 1650, in-8, p. 468).

cédé peu de places aux étrangers, et s'étaient serrés à l'envie autour du Bon-Chevalier. Il suffira de nommer les hommes d'armes et archers de sa compagnie, pour rappeler les noms les plus illustres du Dauphiné : Boutières, Germain d'Urre, Jacques de Monteynard, Anthoine de Clermont, le baron de Sassenage, Sébastien de Vesc, Anthoine et Balthezar de Beaumont, Claude de Loras, Jehan de Montbrun, George de Cordon, Claude de Chaponay, le bâtard du Gua, Claude de Boczosel, Charles de l'Artaudière, Guigo de Montbonod, Claude de Commiers, Pierre de Blacon, Colin Alleman, Claude Flocte.



CHAPITRE XLV

Bayart s'empare de Lodi et assiége Crémone. — Camisade de Robecco.

1523-1524

Lorsque l'amiral se fut décidé à paraître sous les murs de Milan, il trouva prête à le recevoir une garnison de vingt mille hommes que secondait une population fanatisée par les discours du célèbre Jérôme Moroni. Jaloux de réparer sa faute, il se proposa de former le blocus de cette immense cité, et de l'affamer en s'emparant de toutes les places et de tous les passages environnants. Instruit que le marquis de Mantoue se dirigeait sur Lodi avec cinq cents chevaux et quatre cents gens de pied que le pape envoyait au secours de la ligue, l'amiral détacha Bayart à sa rencontre. Accompagné de huit mille piétons, de quatre cents hommes d'armes et de huit ou dix pièces de canon, le Bon-Chevalier s'avança avec tant de rapidité, qu'il aurait surpris le marquis de Mantoue, si celui-ci n'eût été averti

de sa marche par Frédéric de Bozzolo, capitaine des gens de pied français, son parent et son ami. Gonzague n'eut garde d'attendre Bayart, et au bruit de sa marche, il s'enfuit précipitamment de Lodi. Le Bon-Chevalier ayant mis garnison dans la place, jeta un pont sur l'Adda, et courut porter des vivres et des secours au château de Crémone. Cette dernière possession des Français en Italie leur était conservée depuis dix-huit mois avec une constance et une intrépidité dignes à jamais d'admiration. Bayart n'y trouva que huit soldats, illustres et derniers débris de quarante guerriers qui s'étaient dévoués à sa défense.

Le Bon-Chevalier fut rejoint devant Crémone par Renzo de Ceri, baron romain, à la tête de quatre mille gens de pied qu'il venait de lever des deniers du roi dans les états de Ferrare et de Carpi. Les deux capitaines résolurent d'assiéger la ville, sans s'inquiéter du voisinage de l'armée vénitienne logée à Pontevico. Reconnaissant que les profondes tranchées faites par les habitants, entre le château et la ville, rendaient l'attaque impraticable de ce côté, ils choisirent un endroit plus favorable. Colonna, instruit de la marche de Bayart, avait déjà fait entrer dans Crémone trois mille cinq cents hommes, sous la conduite de Barthélemi Martinengo et de François Stampa. Il dépêcha en outre plusieurs envoyés au duc d'Urbin et au marquis de Mantoue, en les conjurant d'aller au moins camper assez près des Français pour qu'ils n'osassent

exécuter leur dessein. Le Bon-Chevalier, inébranlable dans sa résolution, établit ses batteries à la barbe des armées vénitiennes et papales, et canonna la ville avec tant de succès, qu'au troisième jour plus de trente pas de murailles avaient été renversés. Il donna le signal de l'assaut, et le seigneur de Lorges et les gens de pied se précipitèrent à la brèche; mais à l'instant il survint une pluie si abondante, que les pieds glissaient aux soldats sur la terre détrempée, et qu'ils reculaient au lieu d'avancer. Bayart fut contraint de remettre l'attaque au lendemain, et la pluie continuant sans relâche pendant quatre jours et quatre nuits, il fallut toujours différer. Cette intempérie de la saison, non-seulement donna le temps aux assiégés de réparer leurs murailles, mais encore elle rendit la route de Lodi impraticable, à ce point, que les vivres n'arrivèrent plus au camp des Français. Les vénitiens et les troupes de l'Église occupaient tous les autres passages, et la disette devint telle dans l'armée, qu'elle fut obligée d'avoir recours aux vivres qu'elle avait apportés pour l'approvisionnement du château. Bayart, craignant de le dépourvoir davantage, y laissa une bonne garnison, et, vaincu par la saison, il leva le siége.

Il revint se poster à Monza, d'où il interceptait toute communication entre Milan et les fertiles vallées du Bergamasque et du Bressan. L'amiral était maître des autres avenues, et la famine commença à se faire sentir dans la ville. Colonna, que

rien ne pouvait abattre, résolut d'affamer Bonnivet lui-même dans son camp, ou de le forcer à sortir de ses positions. Il envoya ordre à Antonio de Leyva et au marquis de Mantoue de marcher au pont de Vigevano, à la faveur duquel les vivres arrivaient du Novarèse et de la Loméline dans le camp français. L'imprévoyant Bonnivet rappela Bayart, pour ainsi dire, malgré lui, de Monza, et l'envoya au secours de Vigevano.

Les ennemis ne demandaient pas autre chose, et ce poste évacué, les provisions entrèrent dans Milan en telle abondance, que Bonnivet dut renoncer à l'espoir de l'affamer. Il ne songea plus qu'à se retirer au delà du Tésin, pour établir en quartier d'hiver ses troupes plus fatiguées de cette longue inaction que de la guerre la plus active. Il fit sa retraite sur Biagrasso sans être inquiété par les ennemis. Tous les capitaines impériaux demandaient la bataille à grands cris, mais le prudent Colonna leur répondit « que Bonnivet achèverait bien lui-« même la ruine de son armée sans qu'on lui aidât. » Sa prédiction ne fut que trop véritable; mais cet illustre capitaine ne vécut pas assez pour en voir l'accomplissement. Le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, le remplaça, et ni lui ni ses deux lieutenants Bourbon et Pescaire n'étaient d'humeur à laisser le moindre répit à l'amiral Bonnivet.

Celui-ci était campé à Biagrasso, lorsqu'un jour il fit mander le Bon-Chevalier, et lui dit : « Mon-« seigneur de Bayart, il faut que vous alliez loger

« à Robecco avec vos cent hommes d'armes, et les « gens de pied des seigneurs de Lorges, de Mézières « et de Saint-Mesmes. Nous serons, par ce moyen, « plus à portée de couper les vivres à ceux de « Milan, et de veiller sur leurs mouvements. » Le Bon-Chevalier n'avait de sa vie refusé commission d'aucune espèce, mais il connaissait trop son métier pour ne pas apercevoir le péril évident de celle-ci. « Monseigneur, répondit-il, je ne sais comment « vous l'entendez, mais pour garder cette position, « il ne serait pas assez de la moitié des troupes « qui sont ici. Je connais l'activité et la vigilance « de nos ennemis, et il me semble impossible que « je n'y reçoive de la honte, car s'ils étaient eux-« mêmes à Robecco, je me chargerais volontiers « de les aller réveiller quelque nuit à leur désa-« vantage. Veuillez donc bien, Monseigneur, « adviser quel est le poste où vous voulez m'en-« voyer. » L'amiral insista, et lui donna sa parole « qu'il ne sortirait pas une souris de Milan qu'il « n'en fût averti et ne volât à son secours. » Après lui avoir fait de vaines représentations, Bayart n'eut plus qu'à obéir, et il partit de fort mauvaise humeur. Prévoyant bien ce qui devait arriver, il ne mena que deux grands chevaux avec lui, et renvoya à Novare le reste de ses équipages.

Le Bon-Chevalier, arrivé dans Robecco, trouva un mauvais village ouvert de tout côté, et où il était impossible d'établir d'autre fortification que deux barrières aux principales avenues. Il écrivit plusieurs

fois à l'amiral « que s'il voulait qu'il demeurât plus « longtemps dans une position aussi dangereuse, « il eût à lui envoyer du canon et des gens de « pied. » N'en recevant pas même de réponse, il ne douta plus que Bonnivet ne l'eût sacrifié à sa jalousie.

L'armée des ennemis, sortie de Milan, s'était venu loger sur la route de cette ville à Pavie; le vice-roi fut averti par ses espions que le capitaine Bayart était dans Robecco, en petite compagnie, et hors de portée de tout secours. Il résolut de lui donner ce qu'on appelait alors une *camisade*, et d'enlever aux Français le dernier capitaine qui balançât la fortune des confédérés. Il chargea de cette expédition deux de ses plus habiles lieutenants, le marquis de Pescaire et le seigneur Jean de Médicis, neveu du nouveau pape Clément. Il leur donna cinq mille gens de pied, cinq mille hommes d'armes, et promit de s'avancer avec le reste de l'armée pour les secourir en cas de besoin, jusqu'à deux lieues de Robecco. Ils partirent à minuit, guidés par des paysans du village même, après avoir eu la précaution de faire mettre à leurs soldats des chemises blanches par-dessus leurs armes, pour se reconnaître dans l'obscurité.

Bayart, qui ne pouvait être tranquille dans sa position, avait passé les trois nuits précédentes aux avant-postes, et la fatigue, la froidure jointe à l'inquiétude, lui donnèrent un de ces violents accès de fièvre auxquels il n'était que trop sujet. Beau-

coup plus malade encore qu'il ne le faisait paraître, il fut contraint de garder la chambre toute la journée. Quand vint le soir, il ordonna à ses capitaines de faire une ronde avancée, et de placer force sentinelles sur tous les points. Ils y allèrent ou firent semblant d'y aller, et une petite pluie les fit bientôt rentrer, ainsi que tous les archers, à l'exception de trois ou quatre.

Les Espagnols arrivèrent jusqu'à un jet d'arc du village, sans rien rencontrer, et furent si ébahis, qu'ils crurent qu'averti de leur entreprise, le capitaine Bayart s'était retiré à Biagrasso. Ils marchèrent en avant, et n'eurent pas fait une centaine de pas qu'ils trouvèrent trois ou quatre archers, à moitié endormis et transis de froid. Ils les chargèrent sans faire de bruit, et les pauvres diables s'enfuirent aussitôt en criant : Alarme! alarme! mais ils furent serrés de si près, que les ennemis parvinrent aux barrières en même temps qu'eux.

Le Bon-Chevalier, depuis son arrivée à Robecco, ne reposait que tout vêtu, armé de ses cuissards, de ses avant-bras, et sa cuirasse auprès de lui. Au premier cri, il se jetta sur son coursier qu'il faisait tenir sellé jour et nuit; et, quoiqu'il eût pris médecine le soir même, il courut aux barrières, suivi de son cousin Gaspard Terrail, de Michel de Poisieu, et de trois ou quatre de ses hommes d'armes. De Lorges y arriva presque aussitôt avec quelques gens de pied, et ils se mirent vigoureuse-

ment en défense. Pescaire avait recommandé à Jean de Médicis d'entourer le village avec sa cavalerie, et de ne pas laisser échapper le capitaine Bayart. Mais ils ne le tenaient pas encore. Tout en se battant aux barrières, le Bon-Chevalier jugea du nombre des ennemis au bruit que faisaient leurs trompettes et leurs tambours. « Lorges, mon ami, dit-il à son « compagnon, la partie n'est pas égale; s'ils forcent « cette barrière, nous sommes fricassés. Croyez-« moi, faites retirer vos gens, serrez le mieux pos-« sible, et ouvrez-vous passage au travers de ceux « qui barrent le chemin, pendant qu'avec mes « gens d'armes je tiendrai ferme sur le derrière. « Il faut se résoudre à sacrifier notre bagage aux « ennemis, et sauver les hommes si faire se peut. »

Le capitaine de Lorges exécuta le commandement et se retira en si bon ordre, qu'il ne perdit que fort peu des siens. Cette résistance avait donné le temps aux Français de se rassembler, de monter à cheval, et ils firent leur retraite sans laisser aux ennemis plus de douze ou quinze gens d'armes. Pour le bagage, les valets et environ cent cinquante chevaux, ils restèrent au pouvoir des Espagnols. Pescaire et Jean de Médicis parcouraient le village, faisant par les maisons chercher le Bon-Chevalier; car ils ne voulaient autre chose que sa personne, et « s'ils l'eussent pris, peu leur importait le reste; » mais Bayart était déjà sur la route de Biagrasso, où il rencontra à moitié chemin Bonnivet qui arrivait enfin à son secours.

Le Bon-Chevalier « était de sa nature haut à la main, » et la mort dans le cœur de l'affront qu'il venait de recevoir par la faute de l'amiral, il l'accabla des plus sanglants reproches. « Au surplus, Mon-« seigneur, lui dit-il, vous m'en ferez raison en « temps et lieu; aujourd'hui le service du roi doit « passer avant tout. » Bonnivet, fier de sa faveur, n'était pas endurant; mais cette fois, « il acquiesça « un peu, voyant qu'il avait tort, l'ayant envoyé « là sur sa foi et promesse, contre son opinion et « toute forme de guerre. » Nul doute que si Bayart eût vécu, les choses n'en fussent point restées là à son retour en France. Le galant favori eût appris à ses dépens qu'il n'était pas si commode de se jouer de sa parole avec le Bon-Chevalier qu'avec les dames de la cour (1).

(1) « J'ai ouy dire tout cecy à un vieux gendarme sien de Dauphiné. » (Brantôme, *Hommes illustres et capitaines françois*, disc. 9, art. 3, M. de Bayart).



CHAPITRE XLVI

Passage de la Sesia.— L'amiral Bonnivet remet à Bayart le commandement de l'armée française. — Bayart est blessé à mort. — Son entretien avec le connétable de Bourbon. — Dernières paroles du Bon-Chevalier.

1524

Peu de jours après cet échec qui fit le plus grand tort à sa réputation, l'amiral se retira de Biagrasso à Novare, où il attendit un corps de douze mille Suisses et Grisons que le roi envoyait à son secours. L'armée impériale s'était grossie à mesure que les maladies et la misère avaient diminué la sienne, et ce renfort était son dernier espoir. Mais Jean de Médicis harcela avec tant de succès les Grisons à leur passage dans le Bergamasque, qu'il les força de reprendre le chemin de leur pays, et il n'y eut qu'environ six à huit mille Suisses qui s'avancèrent jusque sur les bords de la Sesia. Dans son impatience, Bonnivet évacue Novare, et vient à leur rencontre à Romagnano. Il leur fait dire de passer de son côté et de se joindre à lui pour repousser les Impériaux, qui s'étaient mis à sa poursuite; les Suisses lui

répondirent « qu'ils n'étaient pas venus pour servir « sous lui, mais pour chercher leurs compatriotes « et les ramener dans leur pays (1). »

Ce malheur en entraîna un autre. Les Suisses qui se trouvaient dans l'armée française, voyant leurs compagnons à l'autre bord, se débandèrent et passèrent en foule la rivière. L'amiral fut donc réduit à les suivre pour sauver le reste de ses troupes. Au milieu de la nuit, il traversa en silence la Sesia, mais il ne put échapper à la vigilance de Pescaire, et à la haine plus vigilante encore de Bourbon. Ces deux capitaines tombèrent sur l'arrière-garde française, et en firent un carnage affreux. Parvenu à Gattinara, de l'autre côté du fleuve, l'amiral feignit d'y vouloir passer la nuit, et dès que les ennemis se furent retirés, il poussa outre, et alla se loger à Ravisingo, trois lieues plus loin. Il se remit en route le lendemain à la pointe du jour, après avoir rangé ses troupes dans le plus grand ordre, et s'être placé lui-même au poste que l'honneur lui assignait.

Cédant aux instances de Bourbon, le vice-roi avait traversé dans la nuit la Sesia, à la tête de l'armée impériale, et ses chevau-légers atteignirent les Français à deux mille de Ravisingo (2). Bonnivet, Bayart et le seigneur de Vandenesse soutinrent vaillamment leur choc, et plusieurs fois les repoussèrent au loin; mais le marquis de Pescaire

(1) *Commentarii Galeaci Capelle*, *liber tertius*, folio 60. (in-16, Paris, 1537).

(2) Guicciardini, *Storia d'Ital.*, liv. xv.

étant survenu à la tête d'un corps considérable d'hommes d'armes et d'arquebusiers, l'attaque recommença avec une nouvelle fureur. Dans une charge qui fut faite à l'aube du jour, le seigneur de Vandenesse, ce digne frère de La Palice, fut tué d'un coup d'arquebuse, et l'amiral blessé grièvement au bras gauche. Il fit incontinent appeler le Bon-Chevalier, et lui dit : « Monseigneur de « Bayart, vous voyez mon état, je vous remets le « commandement comme au plus digne que j'en « connaisse dans toute l'armée du roi ; au nom de « l'honneur de la France, je vous conjure de « sauver l'artillerie et les enseignes, que je consigne « entièrement à votre valeur et bonne conduite. — « Monseigneur, lui répondit le Bon-Chevalier, je « voudrais bien que vous me fissiez cet honneur en « quelque occasion où la fortune nous fût moins « contraire ; mais n'importe, je vous donne ma « foi de les défendre si bien, qu'elles ne viendront « pas de mon vivant au pouvoir des ennemis. » Cette promesse, il ne tarda pas à la sceller de son sang. Pour Bonnivet, il se fit porter dans sa litière à l'avant-garde, ne craignant rien autant que de tomber aux mains de Bourbon son mortel ennemi, qui, en effet, croyait toucher au moment de la vengeance.

L'audace des ennemis s'était accrue à mesure qu'ils avaient reconnu le pitoyable état auquel la misère et la famine avaient réduit notre armée. Tous les chevaux de bataille étaient morts, et les

hommes d'armes montés sur des courtauds exténués de fatigue et de maigreur, ne rappelaient guère l'irrésistible gendarmerie française. Aux nombreuses bandes d'arquebusiers espagnols, s'opposaient à peine quelques Suisses, aussi mal armés qu'inhabiles à se servir du mousquet. Mais les Français, sous les ordres de Bayart, reprirent une vigueur à laquelle leurs adversaires ne s'attendaient pas. Aux cris de France ! France ! Bayart ! Fête-Dieu Bayart ! ils repoussèrent les ennemis, et firent un grand carnage de ceux qui s'étaient trop avancés. Intimidés, les Espagnols ne suivirent plus l'arrière-garde qu'à coups de mousquets, de fauconneaux et d'arquebuses à croc. Durant plus de deux heures, Bayart les tint à distance, tandis que l'artillerie et le bagage filaient sur Ivrée.

On le voyait, aussi assuré « que s'il eût été en « sa maison, » rallier, presser ses gens d'armes et se retirer au petit pas, toujours le dernier, faisant à chaque instant face aux ennemis, l'épée au poing et « leur donnant plus de craintes qu'un cent d'autres. »

Vers les dix heures du matin, le Bon-Chevalier rejoignait sa troupe, après une nouvelle charge, et tournait le visage pour observer les Espagnols, lorsqu'il fut tiré un coup d'arquebuse à croc, dont la pierre le frappa dans le flanc droit et lui brisa l'épine du dos. « Jésus ! hélas, mon Dieu ! je suis « mort ! » s'écria-t-il en portant à ses lèvres la garde de son épée en guise de croix; « *Miserere* « *mei, Deus, secundum magnam misericordiam...* »

Il ne put achever, devint pâle comme la mort, et serait tombé de cheval s'il n'eût eu encore le cœur de se retenir à l'arçon de sa selle. Jacques Joffrey, son maître-d'hôtel (1), accourut et le reçut dans ses bras. « Qu'on me descende au pied de cet « arbre, dit le Bon-Chevalier, et qu'on me mette « en sorte que j'aie la face regardant les ennemis; « ne leur ayant jamais tourné le dos, je ne veux « pas commencer en finissant, car c'est fait de « moi. » Joffrey exécuta sa volonté à l'aide de quelques soldats suisses. Jean de Diesback, capitaine fribourgeois, fit croiser les piques à quatre de ses gens et le voulait absolument emporter au milieu de son bataillon. Bayart le remercia en lui disant: « Laissez-moi, je vous prie, penser un peu « à ma conscience; m'ôter de là ne ferait qu'abréger « cruellement ma vie, car dès que je remue, je « sens toutes les douleurs que possible est de sentir, « hors la mort, laquelle me prendra bientôt. » S'apercevant que les ennemis avançaient, il commanda de les repousser, pendant que, faute de prêtre, il se confessait à son maître-d'hôtel. Le jeune gentilhomme fondait en larmes en voyant son bon maître si mortellement navré, et Bayart lui-même le consolait: « Jacques, mon ami, lui disait-il, laisse ton deuil, « c'est le vouloir de Dieu de me retirer au« jourd'hui de ce monde, où il m'a comblé de

(1) Jacques Joffrey, gentilhomme de Saint-Chef en Dauphiné, avait remplacé au service de Bayart Imbert de Vaux, seigneur de Milieu, tué au siége de Mézières.

« plus de jours et de biens que je n'en ai mérité. »

Gabriel d'Alègre, prévôt de Paris, reçut en peu de mots l'expression de ses dernières volontés et son testament militaire, selon la forme du droit romain alors usité en France. Après quelques legs pieux, il institua son héritier universel George Terrail, son frère, en lui substituant, dans le cas auquel il mourrait sans enfant mâle, Gaspard Terrail de Bernin, son cousin, qui était alors dans l'armée. Cependant les ennemis approchaient, et tous les hommes d'armes et les serviteurs du Bon-Chevalier l'entouraient en grands pleurs et gémissements, sans pouvoir se résoudre à l'abandonner. « Mes amis, « leur dit-il, je vous supplie, allez-vous-en, autre- « ment vous tomberiez entre les mains des ennemis, « et cela ne me profiterait de rien, car il est fait de « moi. Adieu, mes bons seigneurs et amis, je vous « recommande ma pauvre âme; et vous, Monsei- « gneur d'Alègre, saluez, je vous prie, de ma part, « le roi notre maître, et dites-lui combien je suis « marri de ne le pouvoir servir davantage, recom- « mandez-moi à Messeigneurs les princes, à tous « mes compagnons, et généralement à tous les « gentilshommes du très honoré royaume de France, « quand vous les reverrez. »

Le baron d'Alègre lui dit adieu, et s'éloigna en pleurant à chaudes larmes, suivi des hommes d'armes du Bon-Chevalier, que son exprès commandement arracha seul d'auprès de lui. Il resta avec Jacques Joffrey, que rien ne put forcer à abandonner son maître.

Une douleur générale se répandit avec cette nouvelle dans l'armée française ; mais elle n'aurait su égaler le désespoir des pauvres gentilshommes de sa compagnie, qui ne pouvaient se consoler parce qu'il n'était plus. « Las ! disaient-ils, sous « quel pasteur irons-nous désormais aux champs ? « Où trouverons-nous dorénavant un capitaine qui « nous rachètera quand nous serons prisonniers, « qui nous remontera quand nous serons démontés, « et qui nous nourrira comme il le faisait ? Ah ! « déloyale mort, en le frappant tu nous as tous « frappés ! »

Comment Bayart n'aurait-il pas été pleuré des siens, puisque son trépas arracha des larmes même à ses ennemis ? A peine ses gens s'éloignaient-ils que le marquis de Pescaire arriva, et se précipitant à bas de son cheval : « Plût à Dieu, seigneur de « Bayart, lui dit-il, qu'il m'en coûtât une quarte « de mon sang, et que je vous tinsse en bonne « santé mon prisonnier, car par le traitement que « vous recevriez de moi, vous connaîtriez la haute « estime que j'ai toujours faite de votre singulière « prouesse ! Depuis que je suis sous les armes, je « n'ai jamais ouï parler d'un chevalier qui approchât « de vous, comme ceux de ma nation vous en ont « donné cette louange : MUCHOS GRISONES Y POCOS « BAYARDOS. » Le généreux Pescaire, en disant ces paroles, fit dresser sa tente autour de l'arbre, et mettre le Bon-Chevalier sur son lit de camp, où il aida lui-même à le coucher en lui baisant les

mains (1). Il voulait que ses chirurgiens visitassent sa blessure, mais Bayart lui répondit qu'il n'avait plus besoin des médecins du corps, mais de ceux de l'âme, et il lui demanda un aumônier, auquel il renouvela dévotement sa confession. « La France, « dit Pescaire, les larmes aux yeux, ne sait pas tout « ce qu'elle perd aujourd'hui en ce bon chevalier. » Ne pouvant demeurer plus longtemps auprès de lui, il reprit son poste à la tête des chevau-légers, après avoir laissé à sa garde deux de ses gentilshommes, pour qu'il ne fût ni offensé, ni fouillé par aucun soldat. Mais de cela il n'était besoin, l'humanité et la générosité du capitaine Bayart envers les prisonniers n'étaient pas moins connues que sa valeur, et il n'y eut pas six hommes de toute l'armée espagnole qui n'allassent l'un après l'autre visiter et plaindre un si noble ennemi.

Bourbon, Charles de Bourbon, acharné à la poursuite des Français, le reconnut en passant à la livrée de ses gens. Le ciel voulut qu'il s'arrêtât pour recevoir de la bouche de Bayart mourant un arrêt plus terrible que tous ceux que le roi et ses parlements avaient lancés contre lui. « Ah! capitaine « Bayart, lui dit-il en mettant pied à terre, vous « que j'ai toujours aimé pour votre grande prouesse « et loyauté, que j'ai grand'pitié de vous voir en « cet état! » Le preux chevalier, rappelant ses

(1) *Centurio Bayardus gallorum ducum strenuissimus ictu lethali vulneratus, in Marchionis Pescariæ tentoriis obiit.* (PETRI MARTYRIS *Epistolæ*, mai 1514).

esprits, lui répartit d'une voix assurée : « Monsei-
« gneur, je vous remercie, mais ce n'est pas de moi
« qui meurs en homme de bien, servant mon roi,
« qu'il faut avoir pitié; c'est de vous qui portez les
« armes contre votre prince, votre patrie et votre
« foi (1) ! » Bourbon baissa les yeux, et se jetant
à cheval, courut étourdir ses remords à la poursuite de Bonnivet.

Le Bon-Chevalier, resté seul, ne pensa plus qu'à son âme, et après avoir reçu le saint viatique, il commença d'une voix intelligible cette prière :
« Sire Dieu, tout indigne que je suis, j'ai confiance
« en la promesse que tu as faite de recevoir toujours
« à merci le pécheur si grand qu'il soit, qui de bon
« cœur retournerait à toi. Hélas ! mon Créateur et
« Rédempteur, si je t'ai offensé durant ma vie
« grièvement, j'en ai en mon âme la plus vive
« repentance. Je sais bien que quand je serais à la
« géhenne mille ans au pain et à l'eau, ce ne serait
« pas assez pour avoir entrée en ton paradis, si,
« par ta grande et infinie bonté, il ne te plaît de
« m'y recevoir. Mon père et mon Sauveur, je te
« supplie d'oublier les fautes que j'ai commises et
« de n'écouter que ta grande miséricorde. Veuille
« me pardonner selon les mérites de la sainte passion
« de ton fils Jésus..... » Il ne put achever; son premier cri, quand il se sentit blessé, avait été le

(1) Du Bellay, liv. I. — *Et Carolus Borbonius ipsum in infirmitate vidit, sed cum eo Bayardus magnum Colloquium habere noluit.* (Rivallii, p. 578).

nom de Jésus, et ce fut en articulant ce nom adorable que le Bon-Chevalier sans peur et sans reproche rendit son dernier soupir, le trente avril 1524, vers les six heures du soir (1).

Dès qu'il fut mort, les gentilshommes commis à sa garde le transportèrent, d'après les ordres qu'ils avaient reçus de Pescaire, dans l'église du bourg le plus voisin, où il lui fut fait un service auquel assistèrent les principaux capitaines espagnols et une partie de l'armée. Son corps fut ensuite remis à Jacques Joffrey, son fidèle serviteur, avec un sauf-conduit pour le rapporter en France. A son passage sur les terres de Savoie, le duc lui fit rendre, dans tous les lieux où il s'arrêtait, les mêmes honneurs que s'il eût été un prince de son propre sang. Quand il fut arrivé en Dauphiné, les regrets et les larmes que l'on avait donnés à la nouvelle de sa mort, se renouvelèrent avec une vivacité qu'il serait impossible de décrire. De mémoire d'homme, il ne s'était vu en la province un deuil aussi véhément et universel que celui qui suivit, pendant plusieurs mois, le trépas du Bon-Chevalier. Prélats, gens d'église, nobles et bourgeois, riches et pauvres, semblaient chacun en particulier avoir perdu son père ou son fils unique.

Ses parents et amis allèrent recevoir son corps à la frontière, et l'amenèrent d'église en église jusqu'à une demi-lieue de Grenoble; là ils trouvèrent

(1) *Et sacerdoti more christiano confessus captoque Christi corpore Bayardus sexta hora post meridiem occubuit.* (A. Rivallii).

le clergé, le parlement, la cour des comptes et une immense population qui venaient au-devant. Tous accompagnèrent son convoi à l'église cathédrale de Notre-Dame, où, durant un jour et une nuit, il fut célébré des services « avec le même appareil que si « Bayart eût été non le gouverneur, mais le souverain « du Dauphiné. » Le Bon-Chevalier avait ordonné en mourant que son corps fut déposé à Grignon, dans la sépulture de son père et de sa mère; mais ses parents assemblés jugèrent plus convenable à sa qualité de lieutenant-général du pays, de l'inhumer dans le couvent des Minimes de la Plaine-lès-Grenoble, dont son oncle, l'évêque Laurent Alleman, était le fondateur. Son corps y fut transporté avec les mêmes cérémonies qui avaient honoré son entrée dans la ville, et déposé sous une simple pierre qui, à défaut d'autre épitaphe, ne reçut pas même son nom. Une piété plus soigneuse l'inscrivit au Rituel des enfants de saint Bruno. Le prieur général de l'ordre institua dans toutes les chartreuses du monde, pour le repos de l'âme du Bon-Chevalier, un *obit* perpétuel et anniversaire, au mois de mai 1524. Il appartenait à ces pieux solitaires de consacrer la mémoire d'un guerrier qui avait porté dans les camps les vertus qu'ils pratiquaient au désert (1).

Environ un siècle après, Henri IV se trouvant à Grenoble, résolut de faire ériger un tombeau plus

(1) *Ob singularem ipsius virtutem Cartusienses in maio anni Christi millesimi quingentesimi vigesimi quarti, perpetuum anniversarium eidem in quâlibet mundi cartusiâ instituerunt.* (Rivallii, p. 576).

convenable au renom du Bon-Chevalier et à l'amour qu'il portait à ses mérites. Ce prince fut arrêté dans sa carrière, avant qu'il eût eu le temps d'exécuter un projet si digne de lui. Les trois États du Dauphiné, quelques années plus tard, votèrent un fonds de mille livres pour le même objet; mais les deniers ayant été divertis, il resta sans exécution. Enfin, vers le milieu du dix-septième siècle, Scipion de Polloud, seigneur de Saint-Agnin, sans être ni son parent, ni son allié, acquitta à ses frais la dette négligée de ses concitoyens. Il fit dresser à Bayart, dans le chœur de la même église des Minimes, un monument surmonté de son buste en marbre blanc, au-dessous duquel on lisait une épitaphe latine contenant l'abrégé de sa vie. L'église et le couvent ayant été vendus à l'époque de la Révolution, ce mausolée fut transporté au Musée et du Musée dans l'église de Saint-André où il se voit encore sous l'arceau d'une petite chapelle dite anciennement la chapelle des morts.

L'année 1823 a vu les Dauphinois accomplir dignement le vœu de leurs aïeux, et la ville de Grenoble s'est décorée d'un monument qui manquait moins à Bayart qu'à elle-même.



CONCLUSION

« Le commun proverbe qui dit que *nul ne vit* « *sans vice*, a failli en l'endroit du Bon-Chevalier; « car je prends à témoin tous ceux qui l'ont connu, « en ont-ils jamais découvert un seul en lui (1) ? » Il aimait et craignait Dieu par-dessus toute chose, et onc ne le blasphémait ni jurait par son nom, contre l'habitude presque générale de son temps. Tous les capitaines avaient alors leurs jurons ou serments particuliers plus ou moins saugre- « nus. » Feste-Dieu Bayart ! était le sien. Chaque matin, avant de sortir, le Bon-Chevalier disait ses heures à deux genoux, en grande humilité, et pour cela il avait toujours soin d'être seul. Quel-

(1) Le Loyal Serviteur s'adressait ainsi aux contemporains de Bayart, l'an 1527, trois années après la mort de son maître.

quefois la nuit, et au cœur de l'hiver, lorsque ses valets étaient bien endormis, il se levait en chemise, faisait ses prières, puis, tout le long de son corps, s'étendait et baisait la terre. Il n'était point de ceux qui, le danger passé, se moquent du saint : profitant, sous Louis XII, d'un intervalle de paix, il s'embarqua à La Rochelle, et comme pélerin, sans se donner à connaître, alla à pied, le bourdon à la main, acquitter un vœu qu'il avait fait à saint Jacques de Compostelle en Galice.

Il était très aumônier, et faisait ses aumônes secrètement. Il aimait son prochain comme lui-même, et onc il n'eut, durant sa vie, un écu qui ne fût au service du premier qui en avait besoin. Il assistait en secret les pauvres honteux, et rien n'est si certain qu'il a doté et marié, sans faire bruit, plus de cent pauvres filles orphelines, gentilles femmes ou autres. C'était là qu'il plaçait les rançons que lui payaient ses nombreux prisonniers de guerre.

Jamais Bayart ne fut en pays ennemi sans payer ce qu'il prenait dans les maisons. A ceux qui lui disaient : « Monseigneur, c'est argent perdu que « vous baillez, car au partir d'ici, on mettra le feu « céans, et l'on emportera tout ce que vous leur « donnerez ; » il leur répondait : « Messeigneurs, « je fais ce que dois, advienne que pourra ! Dieu « ne m'a pas mis au monde pour vivre de pillage « et de rapine ; et que savez-vous si ce pauvre « homme ne pourra pas cacher son argent au pied « de quelque arbre, puis le retrouver quand la

« guerre sera hors du pays, et prier Dieu pour « moi ? » Le Bon-Chevalier s'est trouvé en plusieurs guerres avec les Allemands qui, au déloger, avaient coutume d'incendier leur logis; lui ne partait jamais qu'ils ne fussent éloignés, afin de conserver le sien à ses hôtes.

Bayart était fort mauvais flatteur, et plus à son aise dans les camps qu'au palais des Tournelles ou de Compiègne. Il haïssait les hypocrites comme les faux braves, et faisait sévère justice des soldats qui abandonnaient leurs enseignes pour courir à la maraude. Il guerroya contre la plupart des nations de l'Europe: Anglais, Espagnols, Allemands, Italiens plièrent maintes fois devant lui, et ses défaites mêmes eurent cela de particulier, qu'elles étaient triomphantes à l'envi des plus belles victoires. « Il était l'homme du monde qui disait et parlait le « mieux. » Toujours joyeux en guerre, il encourageait ses gens de si bonne grâce, qu'ils oubliaient avec lui fatigues, misère et dangers.

Bayart ne rechercha point les occasions de gagner de l'argent, et n'était guère plus riche en sortant de ce monde que lorsqu'il y entra. Il n'augmenta le patrimoine de ses pères que de l'acquisition qu'il fit du domaine royal « des cens féodaux, et de la « directe des seigneuries de Grignon et de Saint- « Maximin, » au prix de quatre mille livres tournois, pour décorer d'une juridiction sa terre de Bayart. Tout ce qu'il laissa à sa mort, y compris cet achat, ne valait pas quatre cents livres de rente.

Rare exemple de désintéressement dans un homme qui avait été neuf ans lieutenant-général pour le roi dans une riche province, et qui avait touché des rançons considérables de ses prisonniers; aussi disait-il souvent: « Ce que le gorgerin amasse, le « gantelet le dépense. »

Plusieurs auteurs ont témoigné leur surprise de ce qu'un si renommé et habile capitaine n'avait eu en sa vie de plus importants commandements. Brantôme, un d'eux, en donne pour raison « que de telles « charges il n'avait jamais été ambitieux, et que « de son naturel il aimait mieux être capitaine et « soldat d'aventure, et s'enfoncer dans tous les « dangers qui lui plaisaient, que d'être contraint « par une grande charge, et gesné de sa liberté à « combattre. Mais, ajoute-t-il, bien avait-il cet « honneur qu'oncques général d'armée de son temps « ne fist voyages, entreprises ou conquestes, qu'il « ne fallût toujours avoir M. de Bayart avec lui; « autrement la partie était manquée, et toujours « ses avis et conseils en guerre étaient suivis plutôt « que ceux des autres. Par ainsi l'honneur lui en « était plus grand; car si on ne le prenait pour « commander une armée, on le prenait pour com- « mander au général. »

Bayart vivait dans un siècle où nombre de guerriers joignaient à une valeur sinon aussi brillante, du moins aussi réelle que la sienne, l'avantage d'une haute naissance. Simple gentilhomme de province, il fut obligé de pousser pied à pied sa for-

tune (1), et de gendarme en la compagnie du comte de Ligny, il devint lieutenant-général du Dauphiné, chevalier de l'ordre du roi et capitaine de cent hommes d'armes, charge dont s'honoraient alors les princes du sang. Nul doute que si la mort n'eût enlevé Bayart presque au milieu de sa carrière, à l'âge d'environ cinquante-un ans, François Ier n'aurait pas tardé, en dépit des jalousies de cour, à confier quelque charge importante au défenseur de Mézières. Le choix qu'avait fait ce prince du Bon-Chevalier pour recevoir l'ordre de chevalerie de sa main, est un sûr garant de la haute estime dont il l'honorait (2).

A la nouvelle de sa mort, François témoigna durant plusieurs jours l'extrême déplaisir qu'il en ressentait, et entre autres paroles il dit « qu'il avait « perdu un grand capitaine, dont le nom faisait « honorer et craindre ses armes; que véritablement « il méritait de plus hautes charges et bienfaits « qu'il n'avait possédé. » On l'entendit répéter dans le cours de ses disgrâces : « Ah, capitaine Bayart! « que vous me faites grand'faute! » Durant sa captivité, causant un jour familièrement de la bataille de Pavie avec Marin de Montchenu, son

(1) Pasquier, liv. VI, ch. 18, p. 504.

(2) Bayart avait fait son apprentissage des armes sous le brave Louis d'Ars, qu'il aima et honora toute sa vie comme *s'il eût été le plus grand roi du monde*. La liaison qui avait existé entre ce capitaine et le connétable de Bourbon, nuisit à son avancement et peut-être à celui de Bayart.

premier maître-d'hôtel, il lui dit : « Si ton compa-
« triote le capitaine Bayart, qui était moult vaillant
« et expérimenté, eût été vivant et près de moi,
« mes affaires sans doute eussent mieux tourné ;
« j'aurais pris et suivi son conseil ; je n'aurais pas
« séparé mon armée, ni ne serais follement sorti
« de mes retranchements ; et puis sa présence
« m'aurait valu cent capitaines, tant il avait gagné
« de créance parmi les miens, et de crainte parmi
« mes ennemis ! Ah ! je ne serais pas ici ! »

Bayart haissait mortellement l'usage des armes à feu, comme s'il eût prévu son genre de mort. « C'est un grand crève-cœur, disait-il, qu'un « homme vaillant soit tué par un vil et abject « friquenelle. » Aussi, rarement faisait-il quartier aux arquebusiers ennemis qui tombaient entre ses mains.

Bayart était d'une taille élevée, assez maigre, mais de belle prestance. Il avait le visage pâle, mais doux et gracieux, le nez long et effilé, les cheveux châtains et les yeux noirs et pleins de vivacité. Il portait la barbe rase, selon l'usage du siècle de Louis XII, que l'exemple de François Ier ne changea que vers le milieu de son règne.

Bayart ne fut point marié, mais il eut une fille naturelle d'une damoiselle, de la noble maison de Trechi, existant encore dans les environs de Cantù en Lombardie. Cette famille a longtemps conservé les lettres du Bon-Chevalier, par lesquelles il faisait espérer à cette damoiselle qu'il l'épouserait. Mais

la guerre qui les avait rapprochés, ne tarda pas à les séparer, et la mort frappa Bayart avant qu'il eût réalisé ses promesses. Quant à Jeanne sa fille, il la fit élever aussi soigneusement que si elle eût été légitime. La famille Terrail la regarda toujours comme telle, et un an après la mort de son père, ses oncles la dotèrent et la marièrent à François de Bocsozel, seigneur de Châtelard. Dans son contrat de mariage et dans tous les actes qu'elle passa depuis, elle fut qualifiée purement fille de Pierre de Bayart et nièce de George, Philippe et Jacques Terrail. Elle se montra digne fille de son père, et toute sa vie les parents et les amis de Bayart reconnurent et honorèrent en elle l'image vivante du Bon-Chevalier sans peur et sans reproche.



ANNOTATIONS

GÉNÉALOGIQUES



ANNOTATIONS

GÉNÉALOGIQUES

La maison Terrail (1), ou du Terrail, réunit tous les caractères qui constituent les races d'ancienne chevalerie, ou, pour nous servir d'une dénomination plus moderne, la noblesse d'extraction. Une tradition commune à quelques familles dauphinoises lui assigne une origine germanique, et c'est les armes à la main que nous trouvons le premier Terrail dont fassent mention les chartes contemporaines. Dans un temps où la moindre dérogeance excluait de la chevalerie et des tournois, on apportait le plus grand scrupule au choix des alliances. Celles des Terrail anoncent qu'ils tenaient rang parmi la plus haute noblesse du Dauphiné. Le Président Salvaing de Boissieu a rendu hommage à leur prouesse héréditaire, dans l'espèce de contrefaçon qu'il a faite, en l'honneur de sa famille et de ses amis, de quelques anciennes épithètes attribuées au Roi René sur la Noblesse de Provence.

(1) *Terralius*, *Terralii* ou *de Terrayllio*, quelquefois *de Terrail, du Terrail,* mais ordinairement *Terrail.*

Parenté d'Alleman.	Amitié de Beaumont.
PROUESSE DE TERRAIL.	Bonté de Granges.
Charité d'Arces.	Force de Commiers.
Sagesse de Guiffrey.	Mine de Theys.
Loyauté de Salvaing.	Visage d'Arvillars (1).

Plusieurs Terrail occupèrent la charge de châtelain ou de gouverneur des châteaux delphinaux, qu'il faut distinguer des châtelains particuliers des barons et des seigneurs. Les prérogatives et les fonctions militaires attachées à ces offices les faisaient rechercher de la première noblesse, et les Groslée, les Aynard, les d'Hostun, les Alleman ne dédaignaient point de les remplir. La faveur et les grandes charges ont plus illustré certaines familles de cour que leurs services réels; les Terrail, satisfaits d'un peu d'honneur, prodiguaient leur sang et leur patrimoine pour leurs princes; mais s'ils mouraient pauvres, leur succession de père en fils s'ouvrait sur le champ de bataille.

Aubert ou *Humbert Terrail* fut blessé l'an 1325, à la journée de Varey, dite aussi de Saint-Jean-le-Vieux, où Guigues VIII défit le comte Édouard de Savoie.

Il eut de sa femme Jeanne de Theys, Robert et Marguerite Terrail, dont on ne sait autre chose que le nom.

Robert Terrail, châtelain du château delphinal de La Bussière, fut tué au service du dauphin Humbert II, dans un combat près de Marches (2), en 1337, laissant d'Alix de Morard :

Philippe;

(1) Ces épithètes ont vu le jour pour la première fois en 1644 dans la première édition de la science héroïque de Wulson de la Colombière, commensal et prête-nom du Président de Boissieu. V. Relation des principaux événements de la vie de Salvaing de Boissieu, suivie d'une critique de sa généalogie; Lyon, 1850, in-8.

(2) Marches, forteresse bâtie entre Montmeillan et Aspremont par le comte Édouard de Savoie, dans ses guerres contre le Dauphin, en 1333.

Pierre Terrail, moine d'Ambronay et prieur de Saint-Jean-de-Meximieux, vivant en 1381.

Philippe Terrail fut tué à la bataille de Poitiers, en 1356. Il eut d'Aloyse Cassard, de la même famille que le cardinal François Cassard, archevêque de Tours en 1200 :

-Pierre Terrail ;

Jean Terrail, né posthume, et tué à la journée de Verneuil, l'an 1424, sans avoir été marié.

Pierre Terrail fut lieutenant de noble Jean de Monslecher (1), châtelain d'Avalon, et rendit, en cette qualité, les comptes de cette châtellenie de 1378 à 1382. Il se distingua à la bataille de Rosebecq, en 1382, et mourut avant son frère à la bataille d'Azincourt, en 1415, laissant quatre fils de Marguerite d'Arces, fille de Louis d'Arces, seigneur de La Bastie :

Thibaud Terrail, qui embrassa l'état ecclésiastique ;

Antoine Terrail, prieur d'Alamont, Abbé d'Ainay, en 1414, grand-vicaire de Gaufridius Vassali, archevêque de Lyon, en 1444, mort en 1457, après avoir résigné son abbaye à son neveu Théodore Terrail, et son prieuré à Pierre, frère de Théodore, tous deux de la branche de Terrail-Bernin ;

Pierre Terrail ;

Jacques Terrail, seigneur de Bernin, qui forma la branche de ce nom, dont il sera fait mention à part.

Pierre Terrail, seigneur de Bayart, prêta hommage en cette qualité le 26 septembre 1446 (2). Il profita des dissipations de deux seigneurs de la maison de Beaumont pour acquérir diverses portions de terre, qu'il joignit à sa seigneurie de Bayart, dont le premier il porta le nom (3).

(1) *Inventaire de la Chambre des Comptes de Dauphiné*, Graisivaudan, folio 314. (Manuscr. de la Bibliothèque impériale).

(2) *Inventaire des titres de la Chambre des comptes de Dauphiné*, folio 207.

(3) *Histoire généalogique de la maison* de Beaumont, par l'Abbé Brizard, 2 vol. in-folio. Paris, 1779, t. II. p. 328.

Il fut sous les bannières de Raoul de Gaucourt, gouverneur du Dauphiné, un de ceux qui contribuèrent le plus au gain de la bataille d'Anthon en 1430, et par un sort héréditaire dans sa famille, il périt aux pieds du roi Louis XI, à la journée de Montlhéry, en 1465. Il eut de sa femme Marie de Bocsozel, fille de Gaspard de Bocsozel, seigneur d'Eydoche et de Montgontier et de Catherine de Paladru :

Aymon ou Aimé Terrail;

Jean Terrail, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, prieur de Saint-Trivier en Dombes;

Antoinette, *aliàs* Gabrielle Terrail, mariée à Louis de Beaumont, seigneur de la Tour;

Marguerite, mariée à Philippe de Feugères, seigneur de Theizé, vicomte d'Oingt, dans le Lyonnais.

Aymon Terrail, seigneur de Bayart, acquitta le plait de mutation le dernier mars 1484, et prêta hommage au roi-dauphin le 27 novembre de la même année. Il fut châtelain d'Avalon en 1461, et rendit, en cette qualité, le compte des revenus de ladite châtellenie (1). Après avoir longtemps guerroyé, les blessures qu'il reçut à la journée de Guinegate en 1479, le forcèrent de se retirer à l'âge de soixante-cinq ans au château de Bayart, où il mourut l'an 1496. Il laissa d'Hélène des Alleman-Laval quatre fils et quatre filles :

Pierre Terrail, troisième du nom, seigneur de Bayart, dit le Bon-Chevalier sans peur et sans reproche. Selon le Loyal Serviteur, il ne serait que le second fils d'Aymon; mais Expilly et Le Laboureur lui donnent la primogéniture. En effet, il porta le nom du principal fief de sa famille, et en hérita après la mort de son père;

George Terrail, le seul qui se maria;

Philippe, doyen de la cathédrale de Notre-Dame de

(1) *Inventaire des titres de la Chambre des comptes de Dauphiné*, folio 349.

Grenoble, et mort évêque de Glandevès en Provence, l'an 1532;

Jacques, abbé de Josaphat-lès-Chartres, succéda à l'épiscopat de son frère, après quelques difficultés qui se trouvent expliquées dans une lettre du roi François Ier à l'évêque d'Auxerre, son Ambassadeur près de la cour de Rome. (*Voyez* cette pièce dans les *Mélanges historiques* de Camusat. Troyes, 1619, in-8, p. 41.);

Marie Terrail épousa Jean du Pont, seigneur dudit lieu, en Savoie, et fut mère de Pierre du Pont, connu dans l'histoire de son oncle sous le nom du capitaine Pierre-Pont. Le mariage fut célébré le 17 octobre 1484, dans la tour de Bayart, en présence de plusieurs gentilshommes savoisiens, parents de Jacques du Pont, et de Urbain Roude, et de Claude de Bectoz, parents de Marie Terrail;

Catherine Terrail fut chartreusine à Prémol; Jeanne, bénédictine à l'abbaye des Ayes, près de Grenoble; Claudine fut mariée à Anthoine de Theys, seigneur de La Bayette.

Il nous a été impossible de découvrir la date précise de la naissance de *Pierre Terrail*, troisième du nom, dont nous donnons ici l'histoire; et il paraît qu'à cet égard il n'existe aucun document authentique. Dans l'édition de sa vie, publiée à Grenoble en 1650-1, par Louis Videl, sous les yeux du président de Boissieu, on trouve à la fois imprimés les *Mémoires du Loyal Serviteur*, d'où l'on doit inférer qu'il naquit vers 1473; le *Supplément de Claude Expilly*, qui le fait positivement naître en 1469; le *Panégyrique de Symphorien Champier*, et l'épitaphe inscrite sur son tombeau, énonçant qu'il mourut l'an 1524, âgé de quarante-huit ans. Les éditeurs se sont contentés de reproduire ces pièces et ces dates, sans établir entre elles aucune concordance. Les historiens modernes sont un peu plus d'accord : Lazare Bocquillot et d'Auvigny fixent sa naissance à l'an 1476, et Guyard de Berville à l'an 1475. L'épo-

que de sa mort nous est suffisamment garantie par l'histoire générale ; pour celle de sa naissance, nous en sommes réduits à des indices. Voici ceux que nous avons tirés de quelques faits incidents et des récits du Loyal Serviteur, reconnus généralement pour les plus complets et les plus véridiques de tous ceux qui nous restent sur sa vie. Selon cette histoire, Bayart, âgé *de treize ans ou peu plus*, entra à la cour de Savoie, sous un duc nommé Charles, dont la femme s'appelait Blanche. Ce prince ne peut être que Charles Ier, né en 1468, marié à Blanche de Montferrat en 1485, et mort en 1490. Le jeune Bayart lui fut présenté par son oncle Laurent Alleman, évêque de Grenoble, élu à cet évêché l'an 1484 (1). C'est donc dans l'intervalle de 1484 à 1490 que Bayart, disons-nous, âgé de treize à quatorze ans, entra à la cour de Savoie. Il y demeura *bien l'espace d'un demi-an*, puis il passa au service du roi de France à Lyon, et deux ou trois ans après, *sur la dix-huitième année de son âge*, il fit ses premières armes au tournoi du sire de Vaudrey, dans la même ville, où se retrouvait Charles VIII. Nous sommes obligés de convenir qu'il n'est fait mention du premier voyage de Charles, ni dans les registres consulaires de la ville de Lyon, ni dans l'*Itinéraire des Rois de France* publié par le marquis d'Aubais. Mais sans donner aucune date, selon sa coutume, le Loyal Serviteur entre dans des détails tellement circonstanciés, que les faits qu'il raconte n'ont pu se passer qu'à Lyon. C'est l'opinion, non seulement de tous les biographes de Bayart, mais encore celle du savant et judicieux Samuel Guichenon. Cet historien, si délicat sur le choix de ses autorités, rapporte, d'après le Loyal Serviteur, qu'effectivement le duc de Savoie, Charles Ier,

(1) *Gallia christiana*, Sammarth., episc. Gratianop., p. 604. — Chorier, *Estat politique du Dauphiné*, 4 vol. in-12. Grenoble, 1671, t. II, p. 131.

rendit visite au roi de France à Lyon en 1487 (1). Cette date se concilie trop heureusement avec celles que nous avons alléguées ci-dessus, pour que nous hésitions à l'adopter. Bayart, âgé de quatorze ans en 1487, était donc né vers 1473. Nous fixerons à l'an 1491 le tournoi du sire de Vaudrey, ainsi que le second voyage de Charles VIII à Lyon (2). Nous trouvons à l'appui de cette date un passage incident de S. Champier, suivi d'une lettre de défi adressée au même sire de Vaudrey *escripte à Saint-Prye, à deux lieues de Lyon, l'an de grâce mil* CCCC XCI (3).

Nous avons tâché de remplacer une date incertaine par une date probable. Faute de documents positifs, et selon leur justesse, les probabilités deviennent forcément des vérités historiques. On ne peut exiger davantage des biographes de ces hommes dont la vie n'appartenait point à l'histoire avant leur naissance. L'honorable médiocrité des ancêtres de Bayart ne leur avait point permis de fonder ou d'enrichir des monastères, dont les cartulaires reconnaissants eussent enregistré les naissances et les décès de leur pieuse famille. Il n'est d'ailleurs aucune province où les anciens registres soient plus rares que dans le Dauphiné,

(1) *Histoire généalogique de la maison de Savoie*, par Sam. Guichenon. Lyon, 1660, in-folio, p. 579.

(2) Charles fit son entrée à Lyon en mars 1490 (l'année suivante commençait le 3 avril). *Eloge historique de la ville de Lyon*, par le père Menestrier, édition revue par Brossette, p. 50.

(3) Cette lettre est du seigneur Alleman de Molard, cousin de Bayart, dont il est si souvent fait mention dans son Histoire. Symphorien Champier rapporte que ce jeune Dauphinois, indigné qu'un chevalier bourguignon fût ainsi venu braver la noblesse française, lui écrivit pour lui proposer un combat à outrance. Il ajoute que le sire de Vaudrey lui répondit qu'il était venu à Lyon comme ami et voisin, sous le bon plaisir du roi de France, pour instruire les jeunes gentilshommes au fait des armes et non pour les meurtrir. (CHAMPIER, *Gestes de Bayart*, folio 77).

ravagé par les guerres de religion depuis les Vaudois jusqu'aux Calvinistes (1).

Bayart fut tué en l'an 1524, laissant pour toute postérité une fille naturelle nommée Jeanne, qu'il avait eue d'une damoiselle milanaise, durant les guerres d'Italie. Elle fut mariée l'année qui suivit la mort de son père, à François de Bocsozel, seigneur de Chastelard, dont les ancêtres s'étaient déjà alliés à la famille Terrail. Jeanne eut deux fils :

Soffrey de Bocsozel, dont les descendants ont perpétué jusqu'à nos jours cette illustre race ;

Pierre ou Peyraut de Chastelard, célèbre par son amour pour Marie Stuart, et sa fin tragique en Écosse (2).

« Ce Chastelard fut, dit Brantôme, un gentilhomme de « Dauphiné de bon lieu et de bonne part, car il fut petit- « neveu, du costé de sa mère, de ce brave M. de Bayart ; « aussi disoit-on qu'il lui ressembloit de taille, car il l'avoit « moyenne et très belle et maigreline, ainsi qu'on disoit « que M. de Bayart l'avoit (3). »

Madame d'Athenas, née Bocsozel, fut invitée, en sa qualité de descendante de Bayart, à venir assister, le 9 juin 1823, à l'inauguration de la statue de son illustre aïeul sur la place Saint-André, à Grenoble.

George Terrail, frère du Bon-Chevalier, épousa Claudine d'Arvillars, dont il n'eut que deux filles : Barbe Terrail, morte sans alliance, et Françoise, mariée à Charles Copier, seigneur de Poissieu, dont le père avait épousé en secondes

(1) *Plaidoyez de Claude Expilly, président au Parlement de Grenoble*, 1 vol. in-4. Lyon, 1636, p. 5.

(2) Les amours de Chastelard ont été le sujet de plusieurs de ces romans, soi-disant historiques, du siècle dernier ; mais c'est dans Brantôme qu'il faut lire cette bizarre et touchante aventure.

(3) Brantôme, *Dames illustres*, disc. 3, *Marie Stuart*. — *Mémoires de Castelnau*, édition de Jean Le Laboureur, t. 1, p. 528-547, etc.

noces Claudine d'Arvillars, devenue veuve de George. Elle et son mari prêtèrent hommage l'an 1541, pour la seigneurie de Bayart, ses appartenances et dépendances. Françoise passa une partie de sa vie à soutenir des procès au parlement de Grenoble, et les désagréments que sans doute elle avait éprouvés la portèrent, n'ayant point d'enfants, à vendre le château de Bayart à Jean de Saint-Marcel, seigneur d'Avançon. Son fils, Guillaume d'Avançon, archevêque d'Embrun, fit conserver et réparer avec un soin religieux la tour « carrée » où était né le Bon-Chevalier. Cette seigneurie passa en 1581 dans la maison de Simiane, par le mariage d'Anne d'Avançon, fille unique de Laurent d'Avançon, avec Balthasar de Simiane, marquis de Gordes. Plusieurs de leurs descendants ne dédaignèrent point de joindre à leur nom celui de seigneur et de comte de Bayart (1). En 1735, Pauline de Simiane porta cette terre dans la famille Durey de Noinville, qui la possédait à l'époque de la révolution. Son dernier propriétaire, M. le comte de Noinville, ayant émigré, elle fut vendue nationalement. Quelques débris ruineux désignent encore l'emplacement où fut la demeure du Bon-Chevalier; les épaisses murailles, les élégantes tourelles qu'avait élevées en 1404 son second aïeul, ont servi de carrière aux habitants d'un village voisin.

BRANCHE DE TERRAIL-BERNIN.

Jacques Terrail, seigneur de Bernin, fils puîné de Pierre Terrail, premier du nom, et de Jeanne d'Arces, eut d'une femme qui n'est pas connue :

(1) *Généalogie de la maison de Simiane*, par le père Dominique Robert. Lyon, in-12, 1680.

Pierre Terrail, et Guigues Terrail nommé dans un acte de 1466.

Pierre Terrail, seigneur de Bernin et de Grignon, eut d'une alliance également inconnue :

Yves Terrail ;

Théodore Terrail, docteur en décrets, abbé d'Ainai, auquel Bayart joua le tour de page raconté dans son histoire. Il régit cette abbaye durant quarante-huit ans, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Sébastien, qu'avait fondée son prédécesseur et son oncle Antoine Terrail, au milieu de la nef de l'église d'Ainai. On lisait cette épitaphe sur son tombeau : *Theodorus natione Allobrogic. patria Gratianop. gentibus Terrallinis, loci hujus summus Antistes, hic situs est. Prœfuit ann. 48. mens. 4. dieb. 18. decessit anno salutis 1505. prid. 9 maij. œtatis vero suæ 73. Vivat Deo ;*

Pierre Terrail, moine de l'île Barbe et aumônier d'Ainai, ensuite prieur d'Alamont (1).

Yves Terrail, seigneur de Bernin, prêta hommage en cette qualité l'an 1484. Ici les généalogistes s'embrouillent, et lui donnent trois et jusqu'à quatre femmes : Alix d'Hostun, Louise de Genost, Claudine de Rivoire et Françoise Jossard.

D'Alix d'Hostun, il eut :

Gaspard Terrail, et Madeleine, mariée à Claude de Varey, de Lyon, pannetier de la reine, et en secondes noces à Olivier de Rodes, seigneur du Fayet.

De Louise Genost : Marguerite ou Claude Terrail, mariée en premières noces au seigneur de Beaumont-

(1) C'est à l'occasion de ce moine que le savant Claude Le Laboureur a donné une généalogie de la maison Terrail, dans ses *Mazures de l'Ile-Barbe-lès-Lyon*. Lyon, 1665, et Paris, 1681, 2 vol. in-4.

Saint-Quentin, et en secondes au célèbre médecin Symphorien Champier (1).

Catherine, sœur utérine de Marguerite, épousa noble Geoffroy Guyot, seigneur de La Garde, capitaine de la ville de Bourg. Le contrat fut passé le 3 août de l'an 1504, dans l'Abbaye d'Ainai, en présence de Théodore Terrail, de Jacques Terrail ci-dessus nommés, et de Mathieu de Feugères, sacristain de Chazay-d'Azergues, frère de Philippe de Feugères, qui avait épousé Marguerite Terrail, fille d'Aymon et sœur de Bayart.

De Françoise Jossard : Urbin Terrail, décédé avant son père, qui hérita de lui d'une portion de la terre de Châtillon-d'Azergues qui venait de sa mère, et qu'il vendit en 1489, moyennant 1300 liv. tournois.

Il paraîtrait qu'Yves Terrail eut encore une autre fille du nom de Catherine, puisque la généalogie de Salvaing rapporte positivement qu'Arthaud de Salvaing, seigneur de Boissieu, épousa Catherine Terrail, fille d'Ives Terrail.

Gaspard Terrail, *seigneur de Bernin*, suivit son cousin Bayart dans la plupart de ses campagnes, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie. Il laissa de Charlotte de Bossevin, dame de Pignan :

François Terrail ;

François Terrail, *seigneur de Bernin*, capitaine général des terres de l'église de Lyon en 1530. Bernin se distingua en Piémont, sous le maréchal de Brissac, et, ayant embrassé les nouvelles doctrines, devint lieutenant

(1) *Généalogie de la maison de Beaumont*, t. 1, page 350. Quant à Symphorien Champier, il n'était pas moins glorieux de cette alliance que de sa prétendue parenté avec l'illustre famille italienne *de Campegi*, à laquelle il tâchait de s'affilier en changeant son nom latinisé de *Champerius* en celui de *Campegius*.

du baron des Adrets et gouverneur de Vienne. Il fut victime à la Saint-Barthélemi de la perfidie d'un parent contre lequel il plaidait au parlement de Paris.

Il avail épousé le 5 février 1558, Anne de Saint-Félix, dame de Saussans, dont il eut :

David Terrail ;

Dauphine ou Françoise Terrail, mariée en 1580 au sieur de Frize ;

Marie Terrail, femme du seigneur de Meyrargues, en Languedoc.

David Terrail, seigneur de Bernin, se signala à la bataille de Pontcharra, gagnée le 18 septembre 1591 contre les Savoyards, par Lesdiguières, sous les murs du château de Bayart, comme nous l'apprennent les vers que composa en cette circonstance le président Claude Expilly :

Tel se montre Bernin recherchant d'égaler
Les gestes de Bayart dont son estoc il tire :
Ce valeureux Bayart, à qui fors qu'un Ampire
Rien de grand ne manqua; Dieu que d'aize il resoit
Quant son brave neveu du ciel il apersoit
Tout noircy de poussière en la raze campagne
Proche de son château froisser l'orgueil d'Espagne.
He! s'il fut an ses jours servant trois de nos rois,
L'estonnemant fameux des soldats Iberois,
Qui doute qu'aujourd'huy, son bon démon qui reste
A l'antour de ces lieux ne leur soit tout funeste (1).

David Terrail était mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, lorsqu'il fut tué au siége de Cavours en Piémont, laissant deux fils de sa femme Clémence de Ponnat.

François Terrail, qui prit le titre de seigneur de Saussans, en qualité d'héritier de sa grand'mère, auprès de

(1) *Les poesmes de messire Claude Expilly*. Grenoble, in-folio, 1624, fol. 199.

laquelle il se retira et mourut sans enfants de son mariage avec Gracie Janvier.

Thomas Terrail, *seigneur de Bernin*, qui mourut de même sans alliance et sans postérité, vers 1667.

Nous voyons donc qu'il n'appartenait qu'aux seuls Bocsozel de se dire les descendants de Bayart. Mais cette parenté était trop flatteuse pour qu'une illustre famille ne se prêtât complaisamment à la méprise qui lui en faisait honneur. Aïmar, le premier, dans la dédicace de son *Histoire de Baïard* à Joseph-Joachim d'Estaing, évêque de Saint-Flour, lui fit de grands compliments sur sa prétendue parenté avec *le héros chrétien* de son livre. Cette erreur, accréditée par du Belloy, dans sa tragédie de *Gaston et Baïard,* a été répétée plus tard à l'occasion du comte d'Estaing, amiral distingué du siècle dernier, qu'un auteur (1) a qualifié de dernier descendant du Bon-Chevalier. La maison d'Estaing trouve assez d'illustration dans ses propres fastes, sans avoir besoin d'en emprunter une qui lui est étrangère.

Une ressemblance de nom a donné lieu à cette méprise. Il existait près de La Mure, en Dauphiné, un fief appelé *le Terrail,* appartenant à la famille Combourcier de cette même province, qui, selon l'usage, joignait à son nom celui de *du Terrail*. Jean d'Estaing, baron de Saillans, ayant épousé en 1647, Claudine de Combourcier, dame du Terrail, héritière des biens de cette maison, lui et ses descendants joignirent à leur nom celui de cette seigneurie (2). Une substitution la fit ensuite passer, à la charge de prendre le nom et les armes de du Terrail, à Joseph Durey de Sauroy, fils de Marie-Claire d'Estaing, qui porta

(1) M. Dureau de La Malle, dans les notes de son poëme de Bayart, et dans une lettre insérée dans *le Conservateur*, tom. 1, pag. 501.

(2) *Généalogie de d'Estaing*, dans les *Recherches sur la noblesse de Champagne*, par M. de Caumartin. Châlons, 1678, in-folio.

avec honneur et distinction le titre de marquis du Terrail.

La Chesnaye des Bois est tombé dans une erreur semblable, en avançant que le dernier descendant de la famille du Bon-Chevalier avait été tué devant Mardick en 1646 (1). Le sieur du Terrail ou le Terrail (Jean de Combourcier), maréchal-de-camp, qui reçut en effet le 23 août, à l'attaque de cette ville, un coup de mousquet dont il mourut sur-le-champ (2), était fils de Louis de Combourcier, seigneur du Terrail, auteur et victime d'une entreprise sur la ville de Genève, où il fut décapité en 1609 (3).

Ces deux maisons, entre lesquelles il n'a jamais existé aucun rapprochement, différaient à la fois en leurs noms de famille et en leurs armoiries. Celles des Combourcier étaient de gueules, à la bande d'argent chargée d'une molette d'azur en chef (4), tandis que les Terrail portaient d'azur, au chef d'argent chargé d'un lion naissant de gueules, au filet d'or brochant sur le tout (5).

« Il est assez surprenant, dit l'historien Dammartin, de « voir une lettre de François I[er] contre-signée Bayart, « puisque l'illustre chevalier n'avait laissé qu'une fille « naturelle et qu'un frère, etc., etc. (6). » La moindre recherche lui aurait appris que ce nom était porté par Gilbert, seigneur de La Fond, en Auvergne, secrétaire-

(1) *Dictionnaire de la Noblesse*. Paris, 1770, 12 vol. in-4, t. II, p. 120 et 150.

(2) *Mémoires du marquis de Monglat* (douzième campagne, année 1646).

(3) *Œconomies royales de Sully*, année 1609, chap. 15. — Pierre de l'Estoile, *Registres journaux* (avril et may 1609).

(4) Chorier, *Estat politique du Dauphiné*, t. III, p. 208. — Guy Allard, *Nobilaire du Dauphiné*, p. 110.

(5) Le fief du Terrail devint par la suite la propriété de la famille Toscan, de Grenoble, qui joignit également ce nom au sien et que représentait, il y a quelques années, Pierre Edouard Désiré Toscan du Terrail, général de Brigade.

(6) *La France sous ses Rois*, t. II, p. 399 de la 1[re] édition.

d'état sous François Ier, et disgrâcié le règne suivant pour s'être permis quelques plaisanteries sur l'âge de Diane de Poitiers.

Le premier de sa race et libre par conséquent de choisir ses armoiries, Gilbert Bayart s'était adjugé celles de la maison de Terrail Bayart qu'il portait pleine et sans la moindre brisure.

M. Aimé Martin n'a sans doute voulu qu'ajouter une petite circonstance romanesque à ses *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre*, en y introduisant une comtesse Bernardine de Bayart *qui comptait parmi ses aïeux le héros dont elle portait le nom*. Ce sont de ces petites libertés que l'on excuse chez les romanciers puisqu'elles sont encore un hommage au nom dont ils s'emparent.





APPENDIX

N° 1.

Lettre de Bayart à Laurent Alleman, son oncle, sur la bataille de Ravenne.

Monsieur, si très humblement que faire puis à vostre bonne grâce me recommande.

Depuis que dernièrement vous ay écrit, avons eu, comme ja avez peu sçavoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en advertir bien au long, la chose fut telle. C'est que nostre armée vint loger auprès de cette ville de Ravenne : nos ennemis y furent aussi tost que nous, afin de donner cœur à la dite ville ; et au moyen, tant d'aucunes nouvelles qui couroient chaque jour de la descente des Suisses, qu'aussi la faute de vivres qu'avions en nostre camp, M. de Nemours se délibera de donner la bataille ; et dimanche dernier passa une petite rivière qui estoit entre nosdits ennemis et nous. Si les vinsmes rencontrer; ils marchoient en très bel ordre, et estoient plus de dix-sept cens hommes d'armes les plus gorgias et triomphans qu'on vîd jamais, et bien quatorze mille de pied, aussi gentils-galands qu'on sçauroit dire. Si veindrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens désespérés de ce que nostre artillerie les affoloit, ruër sur nostre bataille, en laquelle estoit M. de Nemours en personne, sa compagnie, celle de M. de Lorraine, de M. d'Ars et autres, jusques au nombre de quatre cens hommes d'armes, ou environ, qui receurent lesdits ennemis de si grand cœur, qu'on ne vid jamais mieux combattre. Entre nostre avant-garde, qui estoit de

mille hommes d'armes, et nous, il y avoit de grands fossez, et aussi elle avoit affaire ailleurs que nous pouvoir secourir. Si conveint à ladite bataille de porter le fais desdits mille hommes ou environ. *En cet endroit M. de Nemours rompit sa lance entre les deux batailles, et perça un homme d'armes des leurs, tout à travers*, *et demie brassée davantage*. Si furent lesdits mille hommes d'armes deffaits et mis en fuite; et ainsi que leur donnions la chasse, vinsmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie avec cinq ou six cens hommes d'armes qui estoient parquez; et audevant d'eux avoient des charetes à deux roues, sur lesquelles il y avoit un grand fer à deux aisles, de la longueur de deux ou trois brasses; et estoient nos gens de pied combatus main à main. Leursdits gens de pied avoient tant d'arquebutes, que quand ce vint à l'aborder, ils tuèrent quasi tous nos capitaines de gens de pied, en voye d'esbranler et tourner le dos. Mais ils furent si bien secourus des gens d'armes, qu'après bien combatre, nosdits ennemis furent deffaits, perdirent leur artillerie, et sept ou huit cens hommes d'armes, qui leur furent tuez, et la pluspart de leurs capitaines, avec sept ou huit mille hommes de pied. Et ne sçait-on point qu'il se soit sauvé aucuns capitaines que le vice-roi; car nous avons prisonniers les seigneurs Fabrice-Colonne, le cardinal de Médicis, légat du pape; Petro Navarre, le marquis de Pesquière, le marquis de Padule, le fils du prince de Melfe, dom Jean de Cardonne, le fils du marquis de Bétonde qui est blessé à mort, et d'autres dont je ne sais le nom. Ceux qui se sauvèrent furent chassez huict ou dix mille, et s'envont par les montagnes écartez, et encore dit-on que les vilains les ont mis en pièces.

Monsieur, *si le roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres gentils-hommes l'ont bien perdue;* car ainsi que nous donnions la chasse, M. de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui se rallioient, si voulut donner dedans : mais le gentil prince se trouva si mal accompagné qu'il y fut tué, *dont toutes les desplaisances et deuils qui furent jamais faits, ne fut pareil que celuy qu'on a demené et qu'on demène encore en nostre camp; car il semble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je*, *Monsieur*, *que c'est le plus grand dommage que de prince qui mourut de cent ans a; et s'il eust vescu âge d'homme, il eust fait des choses que oncques prince ne fit. Et peuvent bien dire ceux qui sont de deça qu'ils ont perdu leur père : et de moi*, *Monsieur, je ne saurois vivre qu'en mélancholie; car j'ai tant perdu que je ne le sçaurois écrire.*

En d'autres lieux furent tuez M. d'Alègre et son fils, M. du Molar, six capitaines alemands, et le capitaine Jacob, leur colonel; le capitaine Maugiron, le baron de Grant-Mont, et plus de deux cens gentils hommes de nom et tous d'estime, sans plus de deux mille hommes

de pied des nostres; et vous asseure que de cent ans le royaume de France, ne recouvrera la perte qu'y avons eüe.

Monsieur, hier matin fut amené le corps de feu Monsieur à Milan, avec deux cens hommes d'armes, au plus grand honneur qu'on a sceu adviser: car on porte devant lui dix-huict ou vingt enseignes les plus triomphantes qu'on vīd jamais, qui ont esté en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan jusques à ce que le Roy ayt mandé s'il veut qu'il soit porté en France, ou non.

Monsieur, nostre armée s'en va temporisant par cette Romagne, en prenant toutes les villes pour le Concile. Ils ne se font point prier d'eux rendre, au moyen de ce qu'ils ont peur d'estre pillez, comme a esté cette ville de Ravenne, en laquelle n'est rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier, que le Roy n'ayt mandé ce qu'il veut que son armée face.

Monsieur, touchant le frère du Poste, dont m'avez écrit, incontinent que l'envoyerez, il n'y aura point de faute que je ne le pourvoye. Puisque cecy est despêché, je croy qu'aurons abstinence de guerres: toutesfois les Suisses font quelque bruict tousjours; mais quand ils sçauront cette deffaite, peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choses seront un peu appaisées, je vous iray voir. Priant Dieu, Monsieur, qu'il vous donne très bonne vie et longue. Escrit au camp de Ravenne, ce quatorzième jour d'avril.

Vostre humble serviteur,

BAYART.

N° 2.

Laurent Alleman, évêque de Grenoble à la Reine Anne de Bretagne.

Madame, j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu m'envoyer par Me Pierre, vostre medecin, et entendu par luy vostre vouloir et commandement.

Madame, soyes toute asseurée que en toutes les heures, prieres et suffraiges qu'il se dist journellement à nostre seigneur Dieu, en vostre pays de Graysivodan et mesme par les gens reformez avec grans abstinences, le roy et vous, madame, avec l'estat de voz royaulme et seigneuries, estes singulierement et affectueusement recom-

mandez et n'est possible, Madame, que tant de prieres et larmes gectées ne soyent exaulcées pour vous profiter en ce monde et en laultre.

Madame, la venue de vostre dit medecin est cause de guerir mon nepveu Bayart. Car les médecins d'icy n'avyont cognoissance dune fievre lasse qu'il avoit en lestomac et tellement la secouru que dedens trois ou quatre jours s'en va en Guyenne en vostre service.

Madame, j'ay parlé audit Bayart du mariaige duquel il vous a pleu parler au visconte de Rodes, dont luy et moy avons bien cause d'estre tres que adonnez et soigneulx de vous faire service agreable, quant il vous plaist entendre à l'affaire d'un si petit vostre serviteur comme luy. Il m'a dit qu'il est encore bien mal fondé en biens pour supporter les charges de ce mariaige et que encores il ne vous a faict quelque bon service ainsi qu'il a bien espoir de faire mais que il s'en ira en Guyenne pour se mectre en debvoir d'obeyr au commandement du roy et de vous, et pour ayder à resister aux gros affaires et vous y faire quelque bon service ainsi qu'il a bien espoir, car il n'a, comme il dit, aultre desir en ce monde. Et comme que lon vous ayt dit d'ung fils il n'y a que troys filles qui sont de deux meres, donct l'aynée est seule de la première. Et a ce que j'entens de luy, il ne scet encores que veult dire se marier. Mais s'il vous plaist, Madame, vous l'aurez pour recommandé.

Madame, je prie au benoit filz de Dieu vous donner tres bonne et tres longue vie. A la plaine ce vi[e] de septembre.

Vostre tres humble et tres obeissant subget et serviteur.

Levesque de Grenoble.

Au dos. A la Royne

ma souveraine Dame.

Cette lettre, dont l'original est en notre possession, a été écrite vers 1513 par Laurent Alleman, premier du nom, évêque de Grenoble et oncle de Bayart, à la Reine Anne de Bretagne, qui s'était occupée d'un mariage pour son neveu. Elle est datée de la Plaine, couvent de Minimes, fondé vers 1494, en révérence de Saint-François de Paule, par son fils spirituel Laurent Alleman, qui, selon la

légende, aurait une fois guéri de la fièvre son neveu Pierre Terrail, en lui faisant manger un morceau de pain, bénit de la main du saint homme. C'est dans l'église de ce couvent et dans une chapelle particulière, dite des Alleman, que reposaient, à l'époque de la Révolution, l'oncle et le neveu.

N° 3.

Charles Duc d'Alençon au roi François Ier. (Bibliothèque Impériale, ancien f. fr. vol. 8487).

Monseigneur, pour ce que je n'ay point encore eu de responce de Mons. Dorval s'il viendroit ou non, doubtant que par faulte de donner prompte provision aux places l'on peut estre surprins, j'ay ce matin assemblé messeigneurs le mareschal de Chastillon, Cappne Bayart, et les autres, lesquelz j'avoyz envoyez visiter Mezières, et après avoir ouy leur rapport combien que de ceste heure elle ne soit en estat d'attendre ung siége. Ledit sieur de Bayart pense que estant dedans avecques sa compagnie, celle de Mons. Dorval qui y est, et les bandes du baron de Montmoreau et Boucal qu'il la pourra garder. A ceste cause les ay incontinent depeschez pour les y envoyer, saichant que si les Bourguignons passent oultre on pourra tousjours retirer ses bandes.

Monseigneur, Jeuz hier-soir nouvelles que leur siége est devant Bouillon, mais ce ne sont que les Liégeois. Toutes foiz aux gens qui sont dedans la place, je ne faiz nul doubte quelle ne soit incontinant prinse.

Davantage, l'autre bande de leur armée devoyt aujourd'huy venir coucher à Douzy qui n'est qu'à une bonne lieue de Mouzon.

Qui sont toutes les nouvelles que j'ay entendu fors ce que vous dira ce porteur qui en vyent, auquel j'ay fait bailler la poste affin que s'il vous plaist de l'ouyr vous entendez à la vérité où est le Roy catholique et de ses entreprinses.

Monseigneur, quant au surplus j'ay envoyé la bande de........... à Mouzon où il y a bien deux cens cinquante hommes, et aujourd'huy ay mandé au sieur de Montmor lever jusques à mille hommes de pyé, par ce que des gens de cheval, il ne peut avoir que sa com-

pagnie, qui sera pour la fin. Après vous avoir supplié, Monseigneur, vouloir donner ordre ou fait de l'argent, car nous en sommes fort pressez icy, et n'a l'on envoyé à Monsieur le général que des parties en papier qui ne sont aysés à recouvrer soubdainement.

Monseigneur, je supplye le créateur vous donner très longue vie et très bonne santé. De Reyms ce IVe jour d'Aoust.

Vostre très humble et très obéissant subjet et serviteur.

CHARLES.

Et au dos :

A mon très redoubté et souverain Seigneur.

N° 4.

Lettre de Bayart au roi François Ier. (Manuscrits de Béthune, n° 8500, Bibliothèque Impériale).

Sire, tant et si très humblement que je puis me recommande a vostre bonne grace.

Sire, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre par laquelle me faictes scavoir que Mons. d'Alençon vous a escript la bonne volonté que j'ay à vous faire service, et mesmement en l'affere de Mezières la ou je suis venu, ou j'ay trouvé Mons. d'Orval, lequel n'en a point bougé et y a donné si bon ordre que je n'y auroy pas grand peyne. Touteffois si l'affaire y venoit, la ou ailleurs vous me trouverez vray gentilhomme.

Sire, je prie a Dieu qu'il vous doint très bonne vie et longue; A Mezières, le XIIIe d'Aoust.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur.

BAYART.

N° 5.

Lettre au duc d'Alençon. (Manuscrits de Béthune, n° 8487, Bibliothéque royale.)

Monseigneur, nous avons reçu votre lettre, et sommes tres aises de ce que les forces du Roy sont ensemble, vous advertissant que

depuys deux ou trois jours nos ennemys ne nous ont pas tant pressez d'artillerye comme ils fesoient par avant, et ne savons si c'est par faulte d'amonycions ou de craincte qu'ils ont de larmée dudit Seigneur.

Au surplus, Monseigneur, quant a ce que nous mandez sy nous pouvrions tenir jusques vers la fin de cette sepmayne, nous ne vous y metrons point de terme, mais vous supplions croire que sera tant que nostre honneur et nos vies se pourront estandre pour le service du maistre, ce qui sera la fin de letre.

Suppliant notre Seigneur, Monseigneur, vous donner bien bonne et longue vie. A Mésiéres, ce mardi, sept heures de nuyct.

Vos tres humbles serviteurs.

MONTMORENCY, BAYART.

N° 6.

Bayart et Montmorency au duc d'Alençon (Bibliothèque Impériale, ancien f. fr. 8493.)

Monseigneur, cejourd'huy environ l'heure de midy, sont venus quinze ou seize enseignes de Messieurs les Bourguignons devant ceste ville a un gect d'arc près de nous. Touteffois ne nous ont point encore salluez d'artillerye. Combien qu'ils nous ont assiegez de deux costez et croy que si n'eussions brullé les faulxbourg qu'ils feussent de ceste heure dedans. Nous vous en avons bien voullu advertir pour vous faire tousiours entendre de noz nouvelles vous advisant Monseigneur que l'argent est venu si bien a point que n'y a celluy en la compaignye qui n'ait merveilleusement bonne volenté de bien servir le Roy.

Monseigneur, nous mect... *(arraché)*... d'entendre tousjours nouvelles de nos ennemys pour vous en advertir ensemble de ce qui surviendra le plus souvant que nous pourrons, qui sera fin de letre Suppliant nostre Seigneur, Monseigneur, vous donner très bonne et longue vie. A Mezieres ce vendredy au soir.

Vos tres humbles et tres obeissants serviteurs.

BAYART. MONTMORENCY.

Au dos : A Monseigneur
Monseigneur duc d'Alençon.

N° 7.

Extrait d'une lettre de Louise de Savoie à Florimond Robertet. (Manuscrits de Béthune, n° 8487, Bibliothèque royale.)

(Suscription) A Monsieur le trésorier Robertet.

Monsieur le trésorier, jeuz hier deux lettres de vous escripte à Athygny, et l'autre à Rethel; par la premiere vous me faites savoir comme les ennemys sont encores vers Vervins, de la bonne santé du Roy, ce qu'il a faict au camp des Suisses, et ce que vous a dit votre nepveu de ma part, la venue de Baiard et Montmorency vers le dit seigneur; par lautre larrivée du dit seigneur à Rethel, ce qu'il a sceu, et la necessité de Tournay, et le renvoy qu'il a fait du cordelier et prestres seculiers. Comme le dit seigneur a ordonné que les dits Baiard et Montmorency courroient la part qu'estoient les ennemys, et les propos que le dit seigneur a tenus du bon traictement qu'il veut faire au dit Baiard . . . .

. . . .

Monsieur le trésorier, vous cognoissez la bonne nature du Roy, et suis bien asseurée que pour recueillir gens qui luy ont fait tel service que Baiard et Montmorency, qu'il n'a rien oublié de ce qu'il y fault faire, et au regard du bon traictement qu'il tient propos faire au dit Baiard en suis tres aise, et scay bien quil le fera tel quil pourra et aussi estre en endroict ou les dits seigneurs ne sauront riens perdre dy user de sa débonnaire et grande libéralité, car c'est pour un personnaige qui vault et mérite tant et tant que pour lui lon ne sauroit trop faire. . . . .

Escript à Meaulx du XII jour d'octobre.

Louise.

N° 8.

Bayart au roi François Ier. (Bibliothèque Impériale, ancien fonds f. 8487).

Sire, jay receu les lettres qu'il vous a pleu me mander datées du

VII[e] de ce moys, par lesquelles me mandez que je assemble le plus gros nombre de gensdarmes que je pourray pour aller faire une grosse course au pays de Hénault, ce que je ne puis faire sans gens de pie, car il fault passer par boys et par passaige fort extroitz, et ay desia esté en quelque endroit là où il me failloit laisser aux passaiges quelque nombre de gensdarmes, comme je vous ay adverté par Mons. de Barbezieux et si n'ây des bandes qu'il vous a pleu ordonner icy que celle de Mons. de Lorraine et Mons. de Mullebert, avecques celle de Mons. de Guyse et Sépoys qui a quarante ou cinquante chevaux qui est la plus grosse bande de chevaux légiers qui soit en ce quartier icy. Demain je partiray d'icy deux heures devant jour avecques le nombre que j'ay pour aller de l'autre costé, et feray le plus gros bruyt que je pourray, mais de grand dommaige ne leur puis-je pas faire. J'avoye amene icy la bande des gens de pie de Longueval pour m'en cuider aider, et quant je leur ay parlé de les mener aux champs pour vous faire service, ilz mont respondu quilz niroient point sans argent et s'en sont allez et ny a pas grand perte, car ilz n'estoient que soixante ou quatrevingts qui ne valoient riens. Sire, il y a dans le Quesnoy huit cents chevaux et de pietons de sept à huit cents Navaroys et quatre cens Lansquenetz et d'autres gens du pays jusques au nombre de trois ou quatre mille; et vouloient faire quelque course en ce pays, mais jusques icy ils nont encores rien fait, et ay sceu cecy par quelques paysans qui ont esté prins en un villaige des leurs et par ung homme de cheval et ung varlet.

Sire, en passant par Bapaume, je vis les gens de M. de Sorel qui estoient si mynces et si petit nombre que je luy ay mandé qu'il ne bougeust de Saint-Quentin.

Sire, je prie a Dieu qu'il vous doint très bonne vie et longue; De Guyse le IX[e] de novembre.

Vostre très humble et très obéissant subjet et serviteur.

BAYART.

Et au dos est ecrit :
Au Roy mon souverain Seigneur.

N° 9.

Bayart au Maréchal de Montmorency. (Bibliothèque Impériale, vol. 8530.)

Monseigneur, je me recommande bien humblement à vostre bonne grâce.

Monseigneur, Mons. de Grenoble a une abbaye à Tholose qui s'appelle Saint Sernyn, et pour ce que quant il va là il ne se veult point amuser d'aller à la chasse n'y estre amoureux sinon de continuer et hanter gens de bien, sçavans et pleins de bonne volanté. A ceste cause, il ma prié, Monsieur, vous vouloir escripre qu'il vous plaise vous employer à luy faire avoir du Roy une place de conseiller Aud. Tholose, quant il y yra. Afin qu'il puisse entrer aud. parlement, et en icelluy oppiner et avoir sa voix tout ainsi que fait Mons. l'abbé de Saint-Denys au Parlement de Paris sans aucuns gaiges. Monseigneur, je vous supplie que pour amour de moy la luy veuillez faire avoir suivant le mémoire que je vous envoye.

Monsieur, je prie à Dieu qu'il vous doint très bonne vie et longue. A Grenoble le IIIe de février.

Votre très humble soudard et bien bon serviteur.

BAYART.

Et au dos: A Monsr., Monsr. le mareschal de Montmorency.

N° 10.

Bayart au Maréchal de Montmorency. (Bibliothèque Impériale, ancien f. fr. 8539.)

Monseigneur, je me recommande bien humblement à vostre bonne grâce.

Monseigneur, j'ay receu les lettres que mavez escriptes par Mons. de Monteynard. Et vous mercie de la bonne souvenance quavez de moy, Et vous prometz ma foy, Mons. que vous navez pas tort, car je suis aussi fidelle pour la case de Montmorency que vous mesme.

Monseigneur, Mons. de la Val a prins fantasie de s'en aller en court pour vous voir et remercier de tout plein donnestes propoz que vous avez tins de luy et pour vous parler de ses afferes, sil len y a point. Il vous dira beaucoup de choses, mais je croy que vous ne le croirez pas de tout.

Monseigneur, je prie à Dieu qu'il vous doint bonne vie et longue. A Grenoble le XXIIIe de feurier.

Votre bon soudart et bien bon serviteur.

BAYART.

Au dos :
Mons. Mons. le Mareschal de Montmorency.

N° II.

Bayart au roi François Ier. (Bibliothèque Impériale, ancien, f. fr. 8530.)

Sire, acestheure, j'ay receu deux paires de vos lettres, la première du IIIe de ce moys, l'autre du IVe, et par la premiere me faites sçavoir que je m'en aille à Saluces et par l'autre que je m'en aille à Gennes devers les gouverneurs et arcevesques dudict lieu pour leur ayder à garder et conserver la ville et le pays, et que je face marcher ma compaignie le plus dilligemment qu'il me sera possible, sur les confins dudict Gennes. Sire, vous scavez que de la compaignie vous m'en donnates cinquantes de ceulx de M. de Lorraine, quant je partis d'avecques vous, lesquelz estoient encores pour lors à Saint Quentin et les autres cinquante ne sont pas encores faitz, et ne voy point qu'il y ait ordre soubdainement de vos pouvoirs faire service de lad. compaignie, veu que la moitié est encore aud. Saint Quentin ou par chemin qui sen alloient en Champaigne en leur garnison, et que l'autre moitié n'est pas encores de tout dressée, et a cestuy là qui meyne les cinquante; je luy avoye donné charge de dresser le demeurant. Je luy escripz qu'il s'en vienne à la meilleure diligence qu'il pourra sur les confins dud. Gennes.

Sire, pour ce que par voz premières lettres me mandiez que je m'en allasse à Saluces pour garder les passaiges et que avant mon partement du Dauphiné, je dressasse quelques capitaines de gens de pied, que je leur fisse tenir pretz trois ou quatre mil hommes des meilleurs qu'ils pourront recouvrer pour vous en servir au lieu et ainsi que leur ferez scavoir. A ceste cause je m'en vois passer par le Dauphiné pour y donner le plus brief et mettre ordre qu'il sera possible. Et ce faict je partiray incontinent pour m'en aller aud. Gennes où je me essaieray dy faire ce qu'il vous a pleu me mander en actendant ma compaignie qui ne pourra estre là si tost.

Sire, je prie à Dieu qu'il vous doint très bonne vie et longue. A Lyon le VIIe de décembre.

Vostre très humble et très obéissant subjet et serviteur,

BAYART.

Et au dos :

Au Roy mon souverain Seigneur.

N° 12.

Bayart au Roi.
(Bibliothèque Impériale, ancien f. fr. 8517.)

Sire, j'ai receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre faisant mencion que depuis que je suis pardeça n'avez point heu de mes lettres et que je vous escripve là ou je suis. Sire, il vous plaist me mander que je m'en vinsse incontinent en ceste ville pour aider au gouverneur et à l'arcevesque à conduyre leurs gens de pie pour la garde de ceste ville et du pays de Gennes et n'en feusse pas bougé que je n'en eusse esté chassé par force ou que m'eussiez mandé quelque autre chose.

Sire, je vous ay escript plusieurs fois qu'il n'y avoit point d'affaires icy et que j'estoys bien marry de ca que je me séjournoye et que je naies quelques gens pour aller trouver Monsieur de Lautrec et vous faire quelque service en vostre Duché de Myllan et m'en suis plaint à Clémens quant il passa par cy pour le vous dire, car se j'eusse heu deux ou troys mil hommes de pié françoys je vous eusse fait quelque bon service, car de ceulx qui estoient en ceste ville on ne les vouloit point bouger pour la garde de la ville. Aussi, sire, je vous ay escript que sy les Soysses mectoient vos affaires a la longur qu'il estoit necessaire que envoissiez cinq ou six mil hommes de pié a Monsieur de Lautreç, car s'ils fussent venus il y a quinze jours ou s'ils y estoient à cest heure, vous recouveriez vostre Duché de Myllan bien tost et le principal est de y faire toute dilligence qu'il vous sera possible. Et cependant j'ay tousiours fait gros bruyt de sorte que le Cardinal de Medicis et vos ennemys avoient grand crainte qu'il n'y eust quelques gens en ceste ville pour aller à Florence, tellement que ledit Cardinal a habandonné Rome pour venir garder ledit Florence et y a fait venir les gens qui estoient à Bouloingne tant pour la crainte du Duc d'Urbin que de celle de ceste ville.

Sire, par vos lettres me mandez qu'avez escript à Monsieur le Grand maistre qu'il face bonne dilligence de faire marcher ung nombre de Soysses droit à Myllan en actendant le demourant et avez merveilleusement bien fait. Aussy, j'ay veu par vostre lettre, le bon ordre qu'avez donné en vos bonnes villes pour la preservacion de vostre royaulme qui est une tres bonne chose et vous mercie tres humblement de ce qu'il vous a pleu le me faire scavoir.

Sire de tout plein d'autres affaires de par deça Monsieur le Gouverneur d'icy et Monsieur l'arcevesque son frere m'en parlent souvent et m'ont dit qu'ils vous en escripvent : aussi fait l'escuyer Francisque. Sire, je rescripvis dernièrement a *jur*.... puis qu'il n'avoit point de maistre que s'il vouloit estre à vous que vous le traicteriez bien et que si ainsi il le vouloit, qu'il le me fist scavoir et que je vous en advertivoye. L'abbé du Bourgueul m'en a escript une lettre que je vous envoye.

Sire, je prie à Dieu qu'il vous doint tres bonne vie et longue. A Gennes le dernier jour de janvier.

Vostre tres humble et tres obeissant subget et serviteur.

Bayart.

Au dos : Au Roy, mon souverain Seigneur.

Nº 13.

Bayart au roi François Ier. (Bibliothèque Impériale, ancien, f. fr. 8466.)

Sire, dernierement, je vous escripvis qu'il ny avoit point d'affaire en vostre pays de Gennes et depuys n'y est riens survenu comme vous dira Clemens présent pourteur qui vient de Romme. Et de vos autres afferes d'Italie. Le gouverneur de ceste ville vous en escript tous les jours ce qu'il en peult scavoir de tous costez parquoy je ne vous en mande riens.

Sire, je prie à Dieu qu'il vous doint très bonne vie et longue. A Gennes le xxiie de janvier.

Votre tres humble et tres obeissant subget et serviteur.

Bayart.

Au dos : Au Roy mon souverain Seigneur.

Nº 14.

Recueil de tiltres originaux scellez pour servir à l'armorial de l'ancienne Noblesse, aux généalogies et à l'histoire. (Volume 120).

Nous Pierre de Bayart, chevalier de lordre, confessons avoir reçu

du sieur Jehan Testu, conseiller du Roy, notre seigneur, trésorier et receveur général de ses finances es pays de Languedoc, Lyonnais, Forest et Beaujeulet, la somme de cinq mil cent livres tournois en deux descharges escriptes du xvie jour du présent moys de juillet, levée ainsi qu'il sensuit. C'est a savoir unne équivallente deux mil livres, et unne octroiz prochain trois mil cent livres, qui est la dite somme de cinq mil cent livres, à nous ordonnée par le Roy nostre dit Seigneur, pour nostre pencion et entretenement en son service durant ceste présente année, commençant le premier jour de janvier dernier passé; de laquelle somme de cinq mille cent livres nous tenons pour content et en quictons le dit Testu, trésorier susdit. En tesmoing de ce nous avons signé ces présentes de notre main, et faict sceller du scel de nos armes le xixe jour de juillet de l'an mil cinq cens vingt trois.

Bayart.

Quittance en parchemin, d'une belle écriture, à laquelle est joint le sceau de Bayart, sur lequel on distingue une tête de lion, et quelques lettres d'un exergue que l'on ne peut déchiffrer.

La signature, parfaitement semblable à celles du *Recueil de Béthune*, est tracée d'une main qui paraît plus habituée à se servir de la lance que de la plume.

N° 15.

Extrait d'une Montre de la compagnie du capitaine Bayart, conservée en original en parchemin, au cabinet de l'Ordre du Saint-Esprit. (Recueil côté *Titres scellés*, volume 247, folio 943).

Rolle de la montre et revue faicte à Cassan en Italie le vingt et quatriesme jour d'octobre, l'an mil cinq cens vingt et troys, de quatre vingt dix neuf hommes d'armes, et deux cens archiers du nombre des cent lances fourniez de l'Ordonnance du Roy, notre Sire, estans soubz la charge et conduicte de Mess. Pierre de Bayart, seigneur dudit lieu, chevalier de l'ordre dudit seigneur, leur capitaine, sa

personne y comprinse... pour le quartier de janvier, février et mars dernier passé.... desquelz les noms.... s'ensuivent:

HOMMES D'ARMES.

Mons. de Bayart... Guigo Guiffrey, Germain d'Eurre, Jacques de Monteynart, Charles de l'Artaudiere, Anthoine de Clermont, le baron de Sassonnaige, Anthoine de Romanesche, Sébastien de Vescq, Humbert d'Anconne, Anthoine de Beaumont, Claude de Loras, Pierre de Montfort, Lyonnet de Thezé, Charles de Cordon, Georges de Cordon, Jehan de Saint-Jehan, Guillaume de Chastillon, Balthezar de Beaumont, Humbert de La Cardonniere.

ARCHERS.

Jean de Montbrun, le batard de Cordon, Claude de Chapponay, Rostaing Esperendieu, le batard du Gast, Guigo de Montbonod, Claude de Commiers, Gaspard de Saint-Germain, Jehan le Mareschal, Pierre de Blacon, Colin Alleman, Claude Bocsozel, Claude Flocte.

Cette montre est la seule pièce authentique qui rapporte les noms des hommes d'armes et archers de la compagnie de Bayart, en octobre 1523, c'est-à-dire moins d'une année avant sa mort. Elle aurait dû, par conséquent, être reproduite sur le socle de la statue du Bon-Chevalier, érigée sur la place de Saint-André, à Grenoble, au lieu d'un soi-disant rôle des hommes d'armes de la Compagnie de Boutières, qui combattirent sous les ordres de cet ancien Lieutenant de Bayart à la bataille de Cérisoles, le 14 avril 1544. Ce rôle, emprunté de l'édition de l'histoire de Bayart, donnée par le Président de Boissieu, ne se retrouve pas, comme il l'avance, dans les Registres de la chambre des Comptes, et il est très-probable que c'est encore une pièce de sa fabrique. On y voit figurer en qualité de Lieutenant de Boutières, un Guillaume de Salvaing, seigneur de Boissieu, qui ne paraît nulle autre part, et quelques autres prétendus ancêtres des parents et amis du

Président, dont les noms sont indiscrètement mêlés aux noms les plus anciens et les plus illustres de la Province.

N° 16.

On lit la note suivante dans un Journal de Grenoble, de 1855 :

Veut-on savoir ce qu'est devenu le manoir de Bayart le chevalier sans peur et sans reproche ? Un placard apposé à la porte du tribunal civil de Grenoble nous l'apprend en ces termes :

« Bâtiment situé au lieu dit Château-Bayart, commune de Pontcharra, ayant servi d'habitation et actuellement d'entrepôt..., composé d'une cave, d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage dont on distingue difficilement le nombre de pièces...; il figure sur le plan cadastral au n° 172.

« Masure située au même lieu..., où il reste encore quelques murs du château du chevalier Bayart, figurée au plan cadastral sous le n° 173.

« Deux tours rondes situées au même lieu, reliées par la couverture en pierre du portail qui formait l'entrée du château ; celle sise au couchant sert d'entrepôt, et celle au levant de la maison d'habitation, composée de cuisine au rez-de-chaussée et de deux chambres au premier étage, occupées par le fermier. Elles figurent au plan cadastral sous les numéros 174, 175. Dans cette cour est un grand hangar couvert en tuiles et lauzes, reposant sur piliers et un des murs du château, ainsi que deux cuves et un pressoir en bois; ces trois derniers articles immeubles par destination. »



TABLE

TABLE

APPENDIX

